



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Juxta, bibliothèque de textes classiques grecs  
et latins

Cet ouvrage a été expliqué littéralement et annoté par M. F. de Parnajon, professeur au lycée Henri IV, qui a également revu et corrigé la traduction française de Lagrange.

Le texte latin est celui du recueil publié par M. C. Poyard, professeur de rhétorique au lycée Henri IV.

LES  
**AUTEURS LATINS**

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

**PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES**

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT 'A MOT FRANÇAIS

EN REGARD DES MOTS LATINS CORRESPONDANTS

L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE LATIN

**avec des arguments et des notes**

**PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS**

ET DE LATINISTES

---

**LUCRÈCE**

MORCEAUX CHOISIS

---

**PARIS**

**LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>te</sup>**

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1880

# AVIS

## RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE.

On a réuni par des traits les mots français qui traduisent un seul mot latin.

On a imprimé en *italique* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'ont pas leur équivalent dans le latin.

Enfin, les mots placés entre parenthèses, dans le français, doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

# ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE PREMIER.

---

I. Lucrèce célèbre la puissance de Vénus ; il la supplie d'accorder aux Romains les douceurs de la paix, et à lui-même les loisirs nécessaires pour chanter les merveilles de la nature.

II. La Superstition a longtemps voilé la vérité et poussé les mortels aux excès les plus cruels. Épicure nous a délivrés de ce joug odieux.

III. La vie ne peut sortir du néant, mais aussi elle ne peut rentrer dans le néant. La Nature, au lieu de s'épuiser en créations nouvelles, combine d'une manière différente les éléments que la mort sépare.

IV. Les atomes sont invisibles ; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque certains corps mêmes, comme le vent, dont l'existence est attestée par de terribles ravages, échappent à nos regards.

V. Lucrèce réfute la doctrine d'Héraclite qui veut que le feu soit l'élément unique de l'univers ; il réfute également les systèmes des autres philosophes qui prétendent que la terre, ou l'eau, ou l'air, ou ces deux éléments combinés sont le principe de l'univers.

VI. Lucrèce explique pourquoi il a revêtu son aride sujet des charmes de la poésie.

VII. Lucrèce n'admet pas l'attraction centrale ; selon lui, l'adhésion des êtres au sol doit être attribuée à une série de chocs produits par des principes matériels extérieurs à notre système terrestre. En conséquence, il nie que les antipodes soient habitées.

LUCRÈCE.

# MORCEAUX CHOISIS

# DE LUCRÈCE.

---

## LIVRE PREMIER.

---

### I. — INVOCATION A VÉNUS.

(V. 1-9, 22-35, 40-44.)

Æneadum genetrix<sup>1</sup>, hominum Divumque voluptas,  
Alma Venus, cæli subter labentia signa  
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes  
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum  
Concipitur, visitque exortum lumina solis :  
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cæli,  
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus  
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,  
Placatumque nitet diffuso lumino cælum.

. . . . .  
Quæ quoniam rerum Naturam sola gubernas,

### I

Mère des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus ! ô déesse bienfaisante ! du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons. C'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus, et ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu parais, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre richement parée fait naître sous tes pas des fleurs au doux parfum; l'Océan prend une face riante; le ciel, devenu serein, répand au loin une vive splendeur.

.... Puisque tu es l'unique souveraine de la Nature, la créatrice

# MORCEAUX CHOISIS

# DE LUCRÈCE.

---

## LIVRE PREMIER.

---

### I. — INVOCATION A VÉNUS.

Genetrix Æneadum,  
voluptas  
hominum divumque,  
Venus alma,  
quæ, subter  
signa cæli labentia  
concelebras mare navigerum,  
quæ  
terras frugiferentas;  
quoniam omne genus  
animantum  
concepitur per te,  
exortumque visit  
lumina solis :  
venti, dea,  
fugiant te, te,  
nubila cæli te,  
tuumque adventum ;  
tellus dædala  
summittit tibi  
flores suaves ;  
æquora ponti  
rident tibi ;  
cælumque placatum nitet  
lumine diffuso.

.....  
.....  
Quæ quoniam  
sola gubernas  
Naturam rerum  
nec quidquam exoritur

Mère des descendants-d'Énée,  
volupté  
des hommes et des dieux,  
Vénus nourricière,  
toi qui, sous  
les astres du ciel opérant-leur-révolution  
peuples la mer qui-porte-des-navires,  
toi qui *peuples*  
les terres qui-portent-des-grains ;  
puisque toute espèce  
d'êtres-animés  
est conçue par toi,  
et étant née voit *par toi*  
les lumières (la lumière) du soleil :  
les vents, déesse,  
fuient toi, toi,  
les nuages du ciel *fuient toi*,  
et ton arrivée ;  
la terre diversement-parée  
envoie-sous (fait naître sous) toi  
des fleurs suaves ;  
les plaines de la mer  
rient pour toi (à ton approche) ;  
et le ciel apaisé brille  
d'une lumière répandue-en-tous-sens.

.....  
.....  
Laquelle puisque (puisque toi)  
seule tu gouvernes  
la Nature des choses,  
et que rien ne naît

Nec sine te quidquam dias in luminis oras  
 Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quicquam;  
 Te sociam studeo scribendis versibus esse,  
 Quos ego de rerum Natura<sup>1</sup> pangere conor  
 Memmiadæ<sup>2</sup> nostro, quem tu, Dea, tempore in omni  
 Omnibus ornatum voluisti excellere rebus :  
 Quo magis æternum da dictis, Diva, leporem.

Effice ut interea fera mœnera<sup>3</sup> militiai<sup>4</sup>  
 Per maria ac terras omnes sopita quiescant;  
 Nam tu sola potes tranquilla pace juvare  
 Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors  
 Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se  
 Rejicit, æterno devictus vulnere amoris.

.....  
 Huic tu, Diva, tuo suaves ex ore loquellas  
 Funde, petens placidam Romanis, incluta, pacem.  
 Nam neque nos agere hoc, patriai<sup>5</sup> tempore iniquo<sup>6</sup>  
 Possumus æquo animo; nec Memmi clara propago  
 Talibus in rebus, communi deesse saluti.

des êtres, la source des grâces et des plaisirs, daigne, ô Vénus !  
 t'associer à mon travail, et m'inspirer ce poëme sur la Nature. Je le  
 dédie à notre Memmius; tu as voulu que Memmius fût orné en tout  
 temps de tes dons les plus rares : prête donc à mes vers un charme  
 qui ne se flétrisse jamais.

Cependant, assoupis et suspends sur la terre et l'onde les fureurs  
 de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs  
 de la paix. Du sein des alarmes le dieu des batailles se rejette dans  
 tes bras, enchaîné par un amour éternel..... Verse dans son âme, ô  
 glorieuse déesse, la douce persuasion, et demande pour les Romains  
 une paix profonde. Hélas ! dans les troubles de ma patrie m'est il  
 permis de chanter, et l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense  
 de l'état, pour prêter l'oreille à mes accents ?

sino te

in oras dias luminis,  
neque quicquam fit  
lætum neque amabile;  
studeo te esse sociam  
versibus scribendis,  
quos ego conor pangere  
de Natura rerum  
nôstro  
Memmiadæ,  
quem tu, Dea,  
voluisti excellere  
in omni tempore  
ornatum omnibus rebus;  
quo, Diva,  
da magis dictis  
leporum æternum.

Effice ut interea  
mœnera fera militiai  
quiescant sopita  
per maria  
ac omnes terras;  
nam tu sola potes  
juvare mortales  
pace tranquilla,  
quoniam Mavors armipotens  
regit  
mœnera fera belli,  
qui se rejicit sæpe  
in tuum gremium,  
devictus vulnere æterno  
amoris.

Tu, Diva, funde huic  
suaves loquellas  
ex tuo ore,  
petens, incluta,  
pacem placidam Romanis.  
Nam neque nos possumus  
agere hoc animo æquo  
tempore iniquo  
patriai,  
nec prepagò clare  
Memmi  
in talibus rebus,  
deesse salutì communi.

sans toi

aux régions divines de la lumière,  
et que rien n'est fait (n'existe)  
d'agréable ni d'aimable sans toi;  
je désire toi être associée  
aux vers devant être écrits,  
que moi je m'efforce de composer  
touchant la Nature des choses  
pour notre  
descendant-de-la-famille-Memmia,  
lequel toi, déesse,  
tu as voulu exceller  
en tout temps  
orné de toutes choses;  
par quoi, déesse,  
donne davantage à mes paroles  
un charme éternel.

Fais que pendant-ce-temps  
les occupations cruelles de la guerre  
reposent assoupies  
par toutes les mers  
et par toutes les terres;  
car toi seule peux  
soulager les mortels  
par une paix tranquille,  
puisque Mars puissant-par-les-armes  
gouverne  
les occupations cruelles de la guerre,  
Mars, qui se rejette souvent  
sur ton sein,  
enchaîné par une blessure éternelle  
d'amour.

Toi, déesse, répands pour celui-ci  
de douces paroles  
de ta bouche,  
demandant, ô déesse glorieuse,  
une paix calme pour les Romains.  
Car nous nous ne pouvons [tranquille  
nous occuper de ce travail avec un esprit  
dans une conjoncture difficile  
de (pour) la patrie,  
ni la race illustre  
de Memmius  
ne peut, dans de telles circonstances,  
faire-défaut au salut commun.

## II. — LA SUPERSTITION.

(V. 63-102.)

Humana ante oculos fœde quum vita jaceret  
 In terris, oppressa gravi sub Religione,  
 Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,  
 Horribili super aspectu mortalibus instans,  
 Primum Graius homo<sup>1</sup> mortales tollere contra  
 Est oculos ausus, primusque obsistere contra.  
 Quem neque fama Deum, nec fulmina, nec minitanti  
 Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem  
 Irritat<sup>2</sup> animi virtutem, effringere ut arta  
 Naturæ primus portarum claustra cupiret<sup>3</sup>.  
 Ergo vivida vis animi pervicit, et extra  
 Processit longe flammantia mœnia mundi<sup>4</sup>,  
 Atque omne<sup>5</sup> immensum peragravit mente animoque;  
 Unde refert nobis victor, quid possit oriri,  
 Quid nequeat<sup>6</sup>; finita potestas denique cuique<sup>7</sup>  
 Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens<sup>8</sup>.  
 Quare Religio pedibus subjecta vicissim  
 Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

## II

Dans le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes de la Superstition qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels, un homme né dans la Grèce osa le premier lever ses regards contre ce monstre, et refusa de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux, ne purent l'intimider. Son courage s'irrita par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la Nature, son génie vainqueur s'élança au delà des limites enflammées du monde, parcourut les plaines de l'immensité, et eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la Superstition fut à son tour foulée aux pieds, et sa défaite nous a rendus égaux aux dieux.

## II. — LA SUPERSTITION.

Quum vita humana  
 jaceret foede  
 in terris  
 ante oculos,  
 oppressa  
 sub Religione gravi,  
 quæ ostendebat caput  
 a regionibus coeli,  
 instans super  
 mortalibus  
 aspectu horribili,  
 homo Graius  
 ausus est primum  
 tollere oculos contra,  
 primusque  
 obsistere contra.  
 Quem neque fama Deum  
 nec fulmina,  
 nec cælum compressit  
 murmure minitanti;  
 sed irritat eo magis  
 virtutem acrem animi  
 ut cupiret  
 effringere primus  
 claustra arta  
 portarum naturæ.  
 Ergo vis vivida animi  
 pervicit,  
 et processit longe  
 extra  
 mœnia flammantia mundi,  
 atque peragravit  
 mente animoque  
 omne immensum;  
 unde victor refert nobis  
 quid possit oriri,  
 quid nequeat;  
 denique quam ratione  
 potestas finita sit  
 atque terminus  
 hærens alte  
 cuique.  
 Quare Religio  
 subjecta pedibus vicissim  
 obteritur,

Lorsque la vie (l'espèce) humaine  
 gisait d'une-manière-hideuse  
 sur les terres (sur la terre)  
 devant les yeux d'*Épicure*,  
 écrasée  
 sous la Superstition pesante,  
 laquelle montrait sa tête  
 des régions du ciel,  
 menaçant d'en-haut  
 les mortels  
 de son aspect horrible,  
 un homme grec  
 osa pour-la-première-fois (le premier)  
 lever les yeux en-face,  
 et osa le premier  
 résister en-face.  
 Lequel ni la renommée des dieux,  
 ni les foudres,  
 ni le ciel ne retint  
 par son murmure menaçant;  
 mais tout cela irrita d'autant plus  
 la vigueur bouillante de son esprit  
 afin qu'il désirât  
 briser le premier  
 les fermetures étroites  
 des portes de la nature.  
 Donc la force vive de son esprit  
 en triompha,  
 et s'avança au-loin  
 hors  
 des murailles enflammées du monde,  
 et parcourut  
 par l'intelligence et l'esprit  
 le tout immense;  
 d'où vainqueur il rapporte à nous  
 quelle chose peut naître,  
 quelle chose ne-peut naître;  
 enfin de quelle manière  
 l'essence a été circonscrite  
 et la borne  
 enfoncée profondément  
 pour limiter chaque être.  
 C'est pourquoi la Superstition  
 placée-sous les pieds à-son-tour  
 est écrasée,

Illud in his rebus vereor, ne forte rearis  
 Impia te rationis inire elementa, viamque  
 Indugredi<sup>1</sup> sceleris; quod contra, sæpius illa  
 Religio peperit scelerosa atque impia facta :  
 Aulide<sup>2</sup> quo pacto Triviai virginis aram  
 Iphianassai<sup>3</sup> turparunt sanguine fœde  
 Ductores Danaum delecti, prima virorum<sup>4</sup>.  
 Cui simul infula, virgineos circumdata comptus,  
 Ex utraque pari malarum parte profusa est<sup>5</sup>,  
 Et mæstum simul ante aras adstare parentem  
 Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,  
 Aspectuque suo lacrimas effundere cives,  
 Muta metu, terram genibus summissa petebat;  
 Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat  
 Quod patrio princeps<sup>6</sup> donarat nomine regem;  
 Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad aras

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accusiez de vous ouvrir  
 une école d'impiété, et de conduire vos pas dans la route du crime.  
 C'est au contraire la Superstition, c'est elle qui inspira trop souvent  
 des actions impies et criminelles. Ainsi, à Aulis, l'élite des chefs de la  
 Grèce, les premiers héros du monde, souillèrent l'autel de Diane  
 du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funèbre eut paré la che-  
 velure de la jeune princesse, et flotté le long de ses joues inno-  
 centes, quand elle vit son père au pied de l'autel, debout, l'œil  
 triste et l'air morne, à côté de lui les sacrificateurs cachant sous  
 leurs robes le couteau sacré, et le peuple en larmes autour d'elle ;  
 à ce spectacle, muette d'effroi, elle tomba sur ses genoux, comme  
 une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la  
 première donné le nom de père au roi de Mycène? Des hommes la

victoria  
 exæquat nos cœlo.  
 Vereor illud  
 in his rebus  
 ne forte rearis  
 te inire  
 elementa impia rationis,  
 indugredique  
 viam sceleris;  
 contra quod  
 illa Religio  
 peperit sæpius  
 facta scelerosa  
 atque impia ;  
 quo pacto  
 ductores delecti Danaum,  
 prima virorum,  
 turparunt fœde  
 Aulide  
 aram virginis Triviaï  
 sanguine Iphianassai.  
 Cui simul infula,  
 circumdata  
 comptus virgineos  
 profusa est  
 ex utraque parte pari  
 malarum,  
 et sensit simul parentem  
 adstare mæstum,  
 ante aras,  
 et propter hunc  
 ministros celare ferrum,  
 civesque  
 effundere lacrymas  
 suo aspectu,  
 muta metu,  
 summissa genibus,  
 petebat terram ;  
 nec quibat  
 prodesse miseræ  
 in tempore tali,  
 quod princeps  
 donarat regem  
 nomine patrio ;  
 nam sublata  
 manibus virum  
 tremebundaque,

la victoire  
 nous égale (nous élève jusqu') au ciel.  
 Je crains ceci  
 dans ces choses-là  
 que par hasard tu ne penses  
 toi t'engager-dans  
 les principes impies d'un système,  
 et entrer-dans  
 la voie du crime ;  
 contrairement à quoi (tandis qu'au con-<sup>traire</sup>)  
 cette Superstition  
 a engendré plus souvent  
 des actes criminels  
 et impies ;  
 de laquelle manière (c'est ainsi que)  
 les chefs choisis parmi les Grecs,  
 les premiers des hommes,  
 souillèrent d'une-manière-hideuse  
 à Aulis  
 l'autel de la vierge des-carrefours  
 du sang d'Iphianassa.  
 A laquelle dès-que la bandelette  
 placée-autour  
 de ses coiffures virginales  
 tomba  
 de l'une-et-l'-autre partie égale  
 de ses joues, [père  
 et qu'elle aperçut en même temps son  
 se tenir triste  
 devant les autels,  
 et près de celui-ci  
 les sacrificateurs cacher le fer,  
 et les citoyens  
 verser des larmes  
 à son aspect,  
 muette de crainte,  
 fléchie par les genoux, [terre :  
 elle se dirigeait-vers la (elle tombait à)  
 ni cela ne pouvait  
 servir à la malheureuse  
 dans une circonstance telle,  
 de-ce-que la première  
 elle avait gratifié le roi  
 du nom de-père ;  
 car soulevée  
 par les mains des hommes  
 et tremblante,

Deducta est, non ut, solenni more sacrorum  
 Perfecto, posset claro comitari hymenæo<sup>1</sup>;  
 Sed casta, inceste, nubendi tempore in ipso,  
 Hostia concideret mactatu mæsta parentis,  
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.  
 Tantum Religio potuit suadere malorum!

III. — TOUT SE TRANSFORME, RIEN NE S'ANÉANTIT.

(V. 246-265.)

Huc accedit uti quicque in sua corpora<sup>1</sup> rursum  
 Dissolvat Natura, neque ad nilum interimat res.  
 Nam, si quid mortale e cunctis partibus esset,  
 Ex oculis res quæque repente erepta periret.  
 Nulla vi foret usus<sup>2</sup> enim, quæ partibus ejus.  
 Discidium parere, et nexus exsolvere posset.  
 Quod nunc, æterno quia constant semine quæque,  
 Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,  
 Aut intus penetret per inania<sup>3</sup>, dissolvatque,  
 Nullius exitium patitur Natura videri.

Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas<sup>4</sup>,  
 Si penitus perimit, consumens materiem omnem,

soulèvent et la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortège après la cérémonie de l'hyménée, mais pour qu'elle expirât, victime pure, par un sacrifice impie, sous les coups de son père, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la Superstition inspire de barbarie aux humains!

III

A cette vérité, joignons-en une autre, c'est que la Nature n'anéantit rien, mais dissout chaque tout en ses atomes élémentaires. Si les éléments étaient destructibles, les corps disparaîtraient en un moment; et il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes, en rompt les liens; au lieu que la Nature, ayant rendu éternels les éléments de la matière, ne nous présente l'image de la destruction, que quand une force étrangère a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'ailleurs, si le temps anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux, et dévorait toute la matière, comment Vénus ramènerait-elle

deducta est ad aras,  
 non ut posset,  
 more solenni sacrorum  
 perfecto,  
 comitari claro hymenæo;  
 sed hostia casta  
 concideret inceste,  
 in tempore ipso nubendi,  
 mæsta mactatu parentis,  
 ut exitus  
 felix faustusque  
 daretur classi.  
 Tantum Religio potuit  
 suadere malorum !

elle fut amenée devant les autels,  
 non pour-qu'elle pût,  
 la cérémonie ordinaire des sacrifices  
 ayant été accomplie,  
 être accompagnée par le brillant hymen;  
 mais pour que victime pure  
 elle tombât d'une-manière-impure,  
 au moment même de se-marier,  
 triste par l'immolation de son père,  
 afin qu'une sortie  
 heureuse et propice  
 fût donnée à la flotte.  
 Tant la Superstition a pu  
 conseiller de maux !

### III. — TOUT SE TRANSFORME, RIEN NE S'ANÉANTIT.

Huc accedit uti  
 Natura dissolvat rursum  
 quicque  
 in sua corpora,  
 neque interimat res  
 ad nilum;  
 nam, si quid esset  
 mortale e cunctis partibus,  
 quæque res  
 erepta ex oculis  
 periret repente;  
 foret enim usus nulla vi  
 quæ posset  
 parere discidium  
 partibus ejus,  
 et exsolvere nexus.  
 Quod nunc,  
 quia quæque constant  
 semine æterno,  
 natura patitur  
 exitium nullius  
 videri,  
 donec vis obiit  
 quæ diverberet res ictu,  
 aut penetret intus  
 per inania,  
 dissolvatque.

Præterea, si ætas,  
 consumens  
 omnem materiem,

A-cela s'ajoute que  
 la Nature dissout de-nouveau  
 chaque chose  
 en ses atomes,  
 et ne détruit pas les êtres  
 pour les réduire à rien;  
 car si quelque chose était  
 mortel dans toutes ses parties,  
 chaque être  
 arraché de nos yeux  
 périrait soudainement;  
 il ne serait en effet besoin d'aucune force  
 qui pût  
 enfanter (amener) une division  
 aux parties de lui,  
 et dénouer les liens.  
 Pendant que maintenant,  
 parce que toutes choses sont composées  
 d'un germe éternel,  
 la nature ne souffre  
 la destruction d'aucun être  
 être vue (ne se manifester),  
 jusqu'à ce qu'une force soit survenue  
 qui puisse-séparer les êtres par un choc,  
 ou qui puisse-pénétrer au-dedans  
 par les espaces laissés vides,  
 et puisse-les-dissoudre.

En outre, si le temps,  
 consumant  
 toute matière,

Unde animale genus generatim <sup>1</sup> in lumina vitæ  
 Redducit<sup>2</sup> Venus? Aut reductum dædala tellus  
 Unde alit atque auget, generatim pabula præbens?  
 Unde mare ingenui fontes externaque longe  
 Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit<sup>3</sup>?  
 Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,  
 Infinita ætas consumpse <sup>4</sup> anteacta, diesque.  
 Quod si in eo spatio atque anteacta ætate fuere,  
 E quibus hæc rerum consistit summa relecta,  
 Immortali sunt natura prædita certe :  
 Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique <sup>5</sup> res omnes eadem vis causaque volgo  
 Conficeret, nisi materies æterna teneret,  
 Inter se nexu minus aut magis indupedita<sup>6</sup>;  
 Tactus enim leti satis esset causa profecto ;  
 Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, quorum  
 Contextum vis deberet dissolvere quæque<sup>7</sup>.

à la lumière les différentes espèces d'animaux? Comment les nourrirait-elle et donnerait-elle à chaque espèce les pâturages qui lui conviennent? De quel réservoir les sources indigènes et les fleuves étrangers tireraient-ils ce tribut continuel qu'ils viennent de si loin payer à l'Océan? De quels aliments se repaîtraient les feux du ciel? Si les éléments étaient périssables, la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si, au contraire, aussi anciens que les temps, ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la Nature, ils sont nécessairement immortels. Ainsi donc rien dans l'Univers ne peut s'anéantir.

Enfin, la même cause ferait périr tous les corps si leurs éléments n'étaient éternels et liés par des nœuds plus ou moins serrés. Le toucher seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance opposerait un frêle assemblage de parties destructibles? Au lieu que les différents liens des corps étant dissemblables, et la matière éternelle, chaque

perimit penitus  
 quæcumque amovet  
 vetustate,  
 unde Venus  
 reducit generatim  
 in lumina vitæ  
 genus animale?  
 Aut unde tellus dædala  
 alit atque auget  
 reductum,  
 præbens pabula generatim?  
 Unde fontes ingenui  
 fluminaque æterna longe  
 suppeditant mare?  
 Unde æther pascit sidera?  
 Ætas enim infinita  
 anteacta,  
 diesque  
 debet consumpse  
 omnia quæ sunt  
 corpore mortali.  
 Quod si in eo spatio  
 atque ætate anteacta,  
 fuere e quibus  
 hæc summa rerum  
 refecta consistit,  
 sunt prædita certe  
 natura immortalis.  
 Igitur quæque  
 haud possunt  
 reverti ad nilum.

Denique eadem vis  
 causaque  
 conficeret volgo  
 omnes res,  
 si materies æterna  
 non teneret,  
 indupedita  
 minus aut magis  
 inter se nexu,  
 tactus enim  
 esset satis profecto  
 causa leti;  
 quippe ubi nulla  
 forent corpore æterno,  
 quæque vis  
 deberet dissolvere

anéantit complètement | *regards*  
 toutes-les-choses-qu'elle éloigne *de nos*  
 par la vieillesse,  
 d'où Vénus  
 ramène-t-elle par-espèces  
 aux lumières (à la lumière) de la vie  
 la race animale?  
 Ou-bien d'où la terre diversement-parée  
 nourrit-elle et multiplie-t-elle  
*cette race* qui a été ramenée, [ces?  
*en* fournissant des pâturages par-espèce-  
 D'où les sources indigènes  
 et les fleuves étrangers *venant de-loin*  
 fournissent-ils (alimentent-ils) la mer?  
 D'où l'éther nourrit-il les astres?  
 En effet l'âge infini  
 passé-antérieurement  
 et le jour (le temps)  
 doit (devraient) avoir consumé  
 toutes les choses qui sont  
 d'un corps mortel.  
 Que si dans cet espace *de temps*  
 et *dans cet* âge passé-antérieurement,  
 il y eut des *éléments* au moyen desquels  
 cet ensemble des êtres  
 ayant été renouvelé subsiste,  
 ils sont doués certainement  
 d'une nature immortelle.  
 Donc chaque chose  
 ne peut  
 revenir à rien.

Enfin la même force  
 et *la même* cause [ment  
 achèverait (ferait périr) universelle-  
 tous les êtres,  
 si une matière éternelle  
 ne *les* tenait,  
*ces corps* étant enlacés  
 moins ou plus  
 entre eux par un lien,  
 le toucher en effet  
 serait assez assurément  
*comme* cause de destruction;  
 car du-moment-où aucunes choses  
 ne seraient d'un corps éternel,  
 chaque (toute) force  
 devrait dissoudre

At nunc, inter se quia nexus principiorum  
 Dissimiles constant, æternaque materies est,  
 Incolumi remanent res corpore, dum satis acris  
 Vis obeat pro textura cujusque reperta.  
 Haud igitur redit ad nilum res ulla, sed omnes  
 Discidio redeunt in corpora material.

Postremo pereunt imbres<sup>1</sup>, ubi eos pater Æther<sup>2</sup>  
 In gremium matris Terræ præcipitavit :  
 At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt  
 Arboribus; crescunt ipsæ, fetuque gravantur.  
 Hinc alitur porro nostrum genus atque ferarum :  
 Hinc lætas urbes pueris florere videmus,  
 Frondiferasque novis avibus canere undique silvas :  
 Hinc fessæ pecudes pingui per pabula læta  
 Corpora deponunt, et candens lacteus humor  
 Uberibus manat distentis : hinc nova proles  
 Artubus infirmis teneras lasciva per herbas

être subsiste jusqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à la force qui unit ses principes. Rien donc ne s'anéantit, et la destruction n'est que la dissolution des éléments.

Ces pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune, vous paraissent perdues; mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'élève, leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs aliments, et aux animaux leur pâture. De là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim de chantres harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les riants pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint; des ruisseaux d'un lait pur s'échappent de leurs mamelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égayent sur le gazon, et essayent entre

contextum quorum;  
 at nunc, quia nexus  
 principiorum  
 constant dissimiles  
 inter se,  
 materisque est æterna,  
 res remanent  
 corpore incolami,  
 dum vis satis acris  
 obeat,  
 reperta  
 pro textura cujusque.  
 Igitur haud ulla res  
 redit ad nilum,  
 sed omnes  
 redeunt discidio  
 in corpora materialia.

Postremoimbres pereunt,  
 ubi Æther pater  
 præcipitavit eos  
 in gremium  
 Terræ matris:  
 at fruges nitidæ surgunt,  
 ramique virescunt  
 arboribus;  
 ipsæ crescunt,  
 gravanturque fetu.  
 Hinc porro nostrum genus  
 atque ferarum  
 alitur;  
 hinc videmus urbes lætas  
 florere pueris,  
 silvasque frondiferas  
 canere undique  
 avibus novis;  
 hinc pecudes fessæ pingui  
 deponunt corpora  
 per pabula læta,  
 et humor candens lacteus  
 manat ubéribus distentis;  
 hinc proles nova,  
 percussa  
 mentes novellas  
 lacte mero,  
 ludit lasciva  
 artubus infirmis  
 per herbas teneras.

l'assemblage d'elles;  
 mais maintenant, parce que les liens  
 des éléments  
 subsistent dissemblables  
 entre eux,  
 et que la matière est éternelle,  
 les êtres continuent-d'exister  
 avec un corps intact,  
 jusqu'à ce qu'une force assez énergique  
 survienne,  
 ayant été trouvée [cun.  
 en-proportion-de la contexture de cha-  
 Donc aucun être  
 ne retourne à néant,  
 mais tous [éléments  
 reviennent par la séparation de leurs  
 en atomes de la matière.

Enfin les pluies disparaissent,  
 dès que l'Éther qui est père  
 a précipité elles  
 dans le sein  
 de la Terre qui est mère:  
 mais les moissons brillantes se lèvent,  
 et les branches verdissent  
 aux arbres;  
 les arbres eux-mêmes croissent,  
 et sont surchargés par leur production.  
 Par là en outre notre race  
 et celle des bêtes  
 est nourrie;  
 par là nous voyons les villes riantes  
 être-florissantes par les enfants,  
 et les forêts qui portent-des-feuilles  
 chanter de-tous-côtés  
 par les oiseaux nouvellement-nés;  
 par là les tronpeaux fatigués par leur  
 couchent leurs corps [embonpoint  
 à travers les pâturages fertiles,  
 et la liqueur blanche du-lait  
 coule de leurs mamelles gonflées;  
 par là la race nouvelle,  
 frappée (excitée)  
 quant aux esprits nouvellement-formés  
 par un lait pur,  
 joue folâtre  
 avec ses membres faibles  
 à-travers les herbes tendres.

Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.  
 Haud igitur penitus pereunt quæcunque videntur:  
 Quando alid<sup>1</sup> ex alio reficit Natura, nec ullam  
 Rem gigni patitur, nisi morte adjuta aliena<sup>2</sup>.

IV. — DES CORPS INVISIBLES.

(V. 266-298.)

Nunc age, res quoniam docui non posse creari  
 De nilo, neque item genitas ad nil revocari;  
 Ne qua forte tamen cœptes diffidere dictis,  
 Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni;  
 Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est  
 Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,  
 Ingentesque ruit naves, et nubila differt;  
 Interdum rapido percurrens turbine campos  
 Arboribus magnis sternit, montesque supremos  
 Silvifragis vexat flabris : ita perfurit acri  
 Cum fremitu, sævitque minaci murmure ventus.  
 Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,

eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux. La Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris; et ce n'est que par la mort des uns qu'elle donne la vie aux autres.

IV

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut sortir du néant ni s'y perdre; mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes, apprenez qu'il est des corps que l'œil n'aperçoit pas, et dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

Tel est d'abord le vent, cet élément terrible, dont la fureur soulève les ondes, submerge les grands vaisseaux, et disperse les nuages; dont les tourbillons rapides s'élançant dans les plaines, et couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres; dont le souffle destructeur ravage les forêts, tourmente la cime des monts, tant est grande sa violence quand elle se déchaîne avec des bruits stridents et des grondements menaçants. Le vent, quoique invisible, est donc un

<p>Igitur quæcumque videntur          haud pereunt penitus :          quando Natura          reficit alid ex alio,          nec patitur          ullam rem gigni,          nisi adjuncta          morte aliena.</p>	<p>Donc toutes-les-choses-qui sont vues          ne périssent pas complètement :          puisque la Nature          refait un autre être avec un autre être,          et qu'elle ne souffre pas          aucune chose être engendrée,          sinon aidée          par la mort d'une-autre.</p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

## IV. — DES CORPS INVISIBLES.

Nunc age,  
 quoniam docui  
 res non posse creari  
 de nilo,  
 neque item genitas  
 revocari ad nil,  
 ne tamen  
 cœptes forte  
 diffidere qua dictis,  
 quia primordia rerum  
 nequeunt cerni oculis,  
 accipe præterea,  
 quæ corpora  
 necesse est  
 tute confiteare  
 esse in rebus,  
 nec posse videri.

Principio,  
 vis incita venti  
 verberat pontum,  
 ruitque naves ingentes,  
 et differt nubila ;  
 interdum  
 percurrens campos  
 turbine rapido  
 sternit magnis arboribus,  
 vexatque  
 montes supremos  
 flabris silvifragis ;  
 ita  
 ventus perfurit  
 cum fremitu acri,  
 sævitque  
 murmure minaci.  
 Corpora cæca venti  
 sunt igitur nimirum,

Maintenant allons,  
 puisque j'ai enseigné  
 les êtres ne pouvoir être créés  
 de rien,  
 ni de-même ayant été engendrés  
 pouvoir être rappelés à rien,  
 de peur que cependant  
 tu ne commences par hasard [paroles  
 à te défier en quelque-chose de mes  
 parce que les principes des êtres  
 ne-peuvent être distingués par les yeux,  
 reçois (apprends) en outre  
 lesquels atomes  
 il est nécessaire  
 que toi tu avoues  
 exister dans les êtres,  
 et ne pouvoir être vus.

D'abord,  
 la violence déchaînée du vent  
 frappe la mer, [menses,  
 et renverse (engloutit) les navires im-  
 et disperse les nuages ;  
 parfois  
 courant-à-travers les plaines  
 avec un tourbillon qui-entraîne  
 il les jonche de grands arbres,  
 et il bat  
 les montagnes à-leur-sommet [bres ;  
 avec des souffles qui-rompent-les-ar-  
 tellement  
 le vent devient-très-furieux  
 avec un bruit violent,  
 et sévit  
 avec un murmure menaçant.  
 Des atomes invisibles du vent  
 existent donc apparemment,

Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cæli  
 Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.  
 Nec ratione fluunt alia, stragemque propagant,  
 Et quum mollis aquæ fertur natura <sup>1</sup> repente  
 Flumine abundantanti, quam largis imbris auget  
 Montibus ex altis magnus decursus aquarum,  
 Fragmina conjiciens silvarum, arbustaque tota ;  
 Nec validi possunt pontes venientis aquarum  
 Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,  
 Molibus incurrens validis cum viribus annis,  
 Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis  
 Grandia saxa ; ruit qua quicquid fluctibus obstat.  
 Sic<sup>2</sup> igitur debent venti quoque flamina ferri,  
 Quæ, veluti validum quum flumen procubuere  
 Quamlibet in partem, trudunt res ante ruuntque  
 Impetibus crebris ; interdum vertice torto  
 Corripiunt, rapideque rotanti turbine portant.

corps, puisqu'il balaye à la fois le ciel, la terre et la mer, et parseme  
 l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve, dont le  
 lit tranquille est gonflé tout à coup par les pluies abondantes qui  
 roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des  
 forêts. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de  
 l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues,  
 les font écrouler avec bruit, en emportant les rochers flottants, et  
 renversant tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi  
 que les vents en courroux font tout plier sous l'effort de leur haleine.  
 Semblables à un fleuve impétueux, partout où il s'abattent, ils pous-  
 sent leur proie devant eux, lui livrent mille assants, l'enveloppent  
 dans leurs tourbillons, et la font tourner rapidement dans les airs.

quæ verrunt mare,  
 quæ terras,  
 quæ denique nubila cæli,  
 ac vexantia  
 raptant turbine subito.  
 Nec fluunt,  
 propagantve stragem  
 alia ratione,  
 et quum natura  
 aquæ mollis  
 fertur repente  
 flumine abundantanti,  
 quam magnus decursus  
 aquarum  
 ex altis montibus  
 auget imbris largis,  
 conjiciens  
 fragmina silvarum,  
 arbustaque tota;  
 nec pontes validi  
 possunt tolerare  
 vim subitam  
 aquarum venientis;  
 ita amnis,  
 turbidus magno imbri,  
 incurrens molibus  
 cum viribus validis,  
 dat stragem  
 magno sonitu,  
 volvitque sub undis  
 saxa grandia;  
 ruit quicquid obstat qua  
 fluctibus.  
 Igitur flamina venti  
 debent ferri quoque  
 sic,  
 quæ, quum procubuere,  
 veluti flumen validum,  
 in partem quamlibet,  
 trudent res ante  
 ruuntque  
 impetibus crebris;  
 interdum corripunt  
 vertice torto,  
 portantque  
 turbine rotanti  
 rapide

le uels *atomes* balayent la mer,  
 lesquels *balayent* les terres,  
 lesquels *balayent* enfin les nuages du ciel,  
 et les agitant [d'ain.  
*les* entraînent dans un tourbillon sou-  
 Et ils ne coulent pas  
 ou ne propagent pas la ruine  
 d'une autre manière,  
 et (que) lorsque la nature  
 de l'eau non-solide  
 est emportée tout à coup  
 par un cours débordé,  
 qu'une grande chute  
 d'eau  
*descendant* des hautes montagnes  
 augmente par des pluies abondantes,  
 jetant-pêle-mêle  
 des débris des forêts,  
 et des arbres entiers;  
 ni les ponts solides  
 ne peuvent supporter  
 la violence soudaine  
 de l'eau qui-arrive:  
 tellement le fleuve,  
 troublé par une grande pluie  
 se-précipitant-sur les digues  
 avec des forces puissantes,  
 donne (répand) la ruine  
 avec un grand bruit,  
 et roule sous ses ondes  
 des rochers énormes; [part  
 il renverse tout-ce qui s'oppose quelque-  
 à ses flots.  
 Donc les souffles du vent  
 doivent être portés aussi  
 de-la-même-manière,  
 lesquels, lorsqu'ils se sont abattus,  
 comme un fleuve violent,  
 dans un côté quelconque,  
 poussent les choses devant eux  
 et les renversent  
 par des chocs redoublés;  
 parfois ils les saisissent [même,  
 dans un tourbillon qui-tourne-sur-lui-  
 et les soutiennent  
 dans un tourbillon tournant  
 rapidement.

Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca,  
 Quandoquidem, factis ac moribus<sup>1</sup>, æmula magnis  
 Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

V. — LE FEU N'EST PAS LE PRINCIPE DU MONDE.  
 ÉLOGE D'EMPÉDOCLE.

(V. 636-655, 691-742.)

. . . . Qui materiem rerum esse putarunt  
 Ignem, atque ex igni summam consistere solo  
 Magnopere a vera lapsi ratione videntur.  
 Heraclitus<sup>1</sup> init quorum dux prælia primus,  
 Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes  
 Quamde<sup>2</sup> graves<sup>3</sup> inter Graios, qui vera requirunt.  
 Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,  
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;  
 Veraque constituunt, quæ belle tangere possunt  
 Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.

Nam cur tam variæ res possent esse requiro,  
 Ex uno si sunt igni puroque creatæ;  
 Nil prodesset enim calidum denserier ignem,  
 Nec rareferi, si partes ignis eandem

Je le répète donc, le vent, quoique invisible, est un corps, puisqu'il ressemble dans sa nature et dans ses effets, aux grands fleuves, dont l'existence est sensible à tous les yeux.

Ceux qui ont regardé le feu comme le seul élément de cet univers étaient, selon moi, bien éloignés des principes de la raison. A la tête de ces philosophes, marche Héraclite à qui un langage obscur attira la vénération des hommes frivoles, superficiels, mais non de ces Grecs sérieux, accoutumés à réfléchir. Car la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Une harmonie agréable et un coloris brillant, voilà pour elle le sceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu seul, avec les propriétés que nous lui connaissons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux? Condensez ou rarefiez le feu tant que vous voudrez; si les parties ont la même nature que le tout, vous

Quare etiam atque etiam corpora cæca venti sunt, quandoquidem inveniuntur semula factis ac moribus magnis omnibus, qui sunt corpore aperto.	C'est pourquoi je le dis encore et encore des atomes invisibles du vent existent, puisqu'ils sont trouvés émules par leurs actes et leurs habitudes aux (des) grands fleuves, qui sont d'un corps découvert (visible).
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

V. — LE FEU N'EST PAS LE PRINCIPE DU MONDE.  
ÉLOGE D'EMPÉDOCLE.

Qui putarunt ignem esse materiam rerum, atque summam consistere ex igni solo, videntur lapsi magnopere a vera ratione. Quorum dux Heraclitus init primus proelia, clarus ob linguam obscuram, magis inter Graios inanes quamde inter graves, qui requirunt vera. Stolidi enim admirantur amantque magis quæ cernunt latitantia sub verbis inversis, constituuntque vera quæ possunt tangere aures belle, et quæ sunt fucata sonore lepido. Nam requiro cur res tam variæ possent esse, si creatæ sunt ex igni uno puroque; prodesset enim nil ignem calidum denserier nec rarefierier, si partes ignis haberent eandem naturam	Ceux qui ont pensé le feu être la matière (le principe) des êtres, et l'ensemble subsister par le feu seul, me paraissent être glissés (s'être éloignés) beaucoup de la véritable raison. Desquels le chef Héraclite [bat), engage le premier les combats (le com- Héraclite célèbre à-cause-de son langage obscur, plutôt parmi les Grecs frivoles que parmi les Grecs sérieux, qui recherchent les choses vraies. Les gens stupides en effet admirent et aiment davantage les choses qu'ils voient se cachant sous des paroles détournées, et ils établissent (admettent) pour vraies celles qui peuvent frapper les oreilles agréablement, et qui ont été fardées par un son séduisant. Car je demande pourquoi (comment) des êtres si variés pourraient exister, s'ils ont été créés avec le feu seul et pur; il ne servirait en effet à rien le feu chaud être condensé ni être raréfié, si les parties du feu avaient la même nature
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Naturam, quam totus habet super<sup>1</sup> ignis, haberent.  
 Acrior ardor enim conductis partibus esset :  
 Languidior porro disjectis disque sipatis<sup>2</sup>.  
 Amplius hoc<sup>3</sup> fieri nil est quod posse rearis,  
 Talibus in causis<sup>4</sup>; nedum variantia rerum  
 Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

. . . . .  
 Dicere porro ignem res omnes esse, neque ullam  
 Rem veram in numero rerum constare; nisi ignem,  
 (Quod facit hic idem), perdelirum esse videtur.  
 Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,  
 Et labefactat eos unde omnia credita pendent,  
 Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.  
 Credit enim sensus ignem cognoscere vere;  
 Cetera non credit<sup>5</sup>, quæ nilo clara minus sunt :  
 Quod mihi quum vanum, tum delirum esse videtur;  
 Quo referemus enim? quid nobis certius ipsis  
 Sensibus esse potest, quæ vera ac falsa notemus?  
 Præterea, quare quisquam magis omnia tollat,

n'en obtiendrez qu'une chaleur plus considérable en rapprochant les éléments, ou une chaleur moins sensible en les éloignant; mais il s'en faudra beaucoup que la condensation ou la raréfaction du feu puisse former tant de corps divers. . . . .

Dire avec Héraclite que le feu est tout, que le feu seul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie; c'est combattre les sens par les sens mêmes; c'est ébranler ces inébranlables fondements de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce feu dont il parle. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des sens, quand il s'agit du feu, s'il récuse ce témoignage pour les autres corps aussi sensibles? Dans quelle source faut-il donc puiser la vérité? Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux?

D'ailleurs, pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de

quam habet ignis totus  
super.  
Ardor enim esset acrior  
partibus conductis,  
porro languidior  
disjectis disque sipatis.  
Est nil quod rearis  
posse fieri  
amplius hoc  
in causis talibus;  
nedum  
variantia tanta rerum  
possit esse ex ignibus  
densis rarisque.

Porro dicere  
ignem esse omnes res,  
neque ullam rem veram  
constare in numero rerum,  
nisi ignem,  
(quod hic idem facit)  
videtur esse perdelirum.  
Nam ipse repugnat  
contra sensus  
ab sensibus,  
et labefactat eos  
unde omnia credita  
pendent,  
unde hic,  
quem nominat ignem,  
cognitus est ipsi.  
Credit enim sensus  
cognoscere vere ignem;  
non credit cetera  
quæ sunt nilo minus  
clara;  
quod videtur mihi esse  
quum vanum,  
tum delirum,  
Quo referemus enim?  
Quid potest esse nobis  
certius sensibus ipsis,  
qui notemus  
vera ac falsa?  
Præterea,  
quare quisquam  
tollat omnia,

qu'a le feu tout-entier  
*qui est au-dessus-de nous.*  
La chaleur en effet serait plus vive  
les parties étant condensées  
puis plus languissante [nées.  
*les parties* étant dispersées et dissémi-  
Il n'est rien que tu croies  
pouvoir être fait  
de plus que cela  
dans (pour) des causes telles;  
bien-loin-que  
la variété si-grande des êtres  
puisse naître des feux  
condensés et raréfiés.

Or dire  
le feu être tous les êtres,  
et aucun être véritable  
n'exister dans le nombre des êtres,  
sinon le feu,  
(ce que ce même *Héraclite* fait)  
*me* paraît être très-extravagant.  
Car lui-même combat  
contre les sens  
par les sens *mêmes*,  
et il ébranle ces *sens*  
d'où toutes les choses qui sont crues  
dépendent,  
d'où cet *élément*,  
qu'il appelle feu,  
a été connu à lui-même.  
Il croit en effet les sens  
connaître véritablement le feu;  
il ne croit pas qu'ils connaissent les au-  
qui ne sont en rien moins [tres *éléments*  
manifestes;  
ce qui paraît à moi être  
d'un-côté faux,  
d'un-autre-côté extravagant.  
Où en effet nous reporterons-nous?  
Quelle chose peut être à nous  
plus sûre que les sens eux-mêmes,  
par laquelle nous distinguons  
les choses vraies et les choses fausses?  
En outre,  
pourquoi quelqu'un  
supprimerait-il tous les *éléments*,

Et velit ardoris naturam relinquere solam,  
 Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat<sup>1</sup>?  
 Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.  
 Quapropter qui materiem rerum esse putarunt  
 Ignem atque ex igni summam consistere posse;  
 Et qui principium gignundis aera<sup>2</sup> rebus  
 Constituere; aut humorem<sup>3</sup> quicumque putarunt  
 Fingere res ipsum per se; terramve<sup>4</sup> creare  
 Omnia, et in rerum naturas vertier omnes,  
 Magnopere a vero longe dêrresse videntur.  
 Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum<sup>5</sup>,  
 Aera jungentes igni, terramque liquori;  
 Et qui quattuor ex rebus<sup>6</sup> posse omnia rentur,  
 Ex igni, terra, atque anima procreescere, et imbri.  
 Quorum Acragantinus cum primis Empedocles<sup>7</sup>  
 Insula quem triquetris terrarum gessit in oris<sup>8</sup>,  
 Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor  
 Ionium<sup>9</sup>, glaucis aspergit virus ab undis,  
 Angustoque fretu rapidum mare dividit undis

celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'absurdité dans la seconde de ces exclusions, que dans la première. C'est donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout. Portons le même jugement sur les philosophes qui ont regardé l'air comme l'élément de la nature, sur ceux qui ont cru que l'eau était la source des êtres, sur ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme et la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui admettent deux éléments, joignant l'air au feu et la terre à l'eau, et ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air et le feu réunis, peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empédocle d'Agrigente, né sur les bords triangulaires de cette île fameuse que l'azur des flots ioniens baigne en serpentant, et sépare de l'Italie par un canal étroit et ra-

et velit linquere  
naturam solam ardoris,  
magis quam neget  
ignis esse,  
relinquat tamen  
summam esse?

Dicere enim utrumque  
videtur dementia æqua.  
Quapropter qui putarunt  
ignem esse materiam  
rerum,  
atque summam posse  
consistere ex igni,  
et qui constituere aera  
principium  
rebus gignundis,  
aut quicumque putarunt  
humorem fingere res  
ipsum per se;  
terramve creare omnia,  
et vertier  
in omnes naturas rerum,  
videntur dêrresse  
magnopere longe  
a vero.

Adde etiam  
qui conduplicant  
primordia rerum,  
jungentes aera igni,  
terramque liquori,  
et qui rentur  
omnia posse procreare  
ex quatuor rebus,  
ex igni, terra,  
atque anima et imbri.

Cum primis quorum  
Empedocles Acragantinus,  
quem insula gessit  
in oris triquetris  
terrarum,  
circum quam mare Ionium  
fluitans magnis anfractibus  
aspergit virus  
ab undis glaucis,  
mareque rapidum  
fretu angusto  
dividit undis

et voudrait-il laisser  
l'essence seule du feu,  
plutôt qu'il ne nierait  
l'essence du feu exister,  
et laisserait (admettrait) cependant  
une *partie* essentielle exister ?  
Dire en effet l'une-et-l'-autre chose  
*me* paraît être une déraison égale.  
C'est pourquoi *ceux* qui ont pensé  
le feu être la matière (le principe)  
des êtres,  
et l'ensemble pouvoir  
être composé de feu,  
et *ceux* qui ont établi (assigné) l'air  
*comme* principe  
aux êtres devant être créés,  
ou tous-ceux-qui ont pensé  
l'eau former les êtres  
elle-même par elle-même (à elle seule);  
ou la terre créer toutes choses,  
et être transformée  
en toutes natures d'êtres,  
*me* paraissent s'être écartés  
beaucoup loin  
de la vérité.

Ajoute encore  
*ceux* qui doublent (accouplent)  
les principes des choses,  
joignant l'air au feu,  
et la terre à l'eau,  
et *ceux* qui croient  
toutes choses pouvoir croître  
de quatre éléments,  
du feu, de la terre,  
et de l'air et de la pluie (de l'eau.)

Avec les premiers (au premier rang)  
*est* Empédocle d'—Agrigente, [desquels  
qu'une île a porté  
sur les bords triangulaires  
de ses terres,  
*île* autour de laquelle la mer ionienne  
coulant avec de grandes découpures  
fait-jaillir l'amertume (l'écume amère)  
du sein des ondes vertes,  
et cette mer rendue rapide  
par un détroit resserré  
sépare au moyen des eaux

Italiæ terrarum oras a finibus ejus.  
 Hic est vasta Charybdis<sup>1</sup>, et hic Ætnæa minantur  
 Murmura flammæ rursum se colligere iras,  
 Faucibus eruptos iterum vis ut vomat ignes,  
 Ad cælumque ferat flammæ fulgura rursum :  
 Quæ quum magna modis multis miranda videtur  
 Gentibus humanis regio, visendaque fertur,  
 Rebus opima bonis, multa munita virum vi,  
 Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,  
 Nec sanctum magis, et mirum carumque videtur.  
 Carmina quin etiam divini pectoris ejus  
 Vociferantur<sup>2</sup> et exponunt præclara reperta;  
 Ut vix humana videatur stirpe creatus.  
 Hic tamen, et supra<sup>3</sup> quos diximus, inferiores  
 Partibus egregie multis, multoque minores,  
 Quamquam multa bene ac divinitus invenientes,  
 Ex adyto tamquam cordis, responsa dedere  
 Sanctius, et multo certa ratione magis quam  
 Pythia, quæ tripodî a Phœbi lauroque<sup>4</sup> profatur;

pide. Là mugit l'implacable Charybde; là, bouillonnant au fond de ses abîmes, l'Etna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, et de lancer au ciel de nouveaux éclairs. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curiosité des voyageurs et de l'admiration du genre humain, ce séjour riche de tous les biens, défendu par un peuple nombreux, n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empédocle. Les vers qu'enfanta son génie divin font retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes découvertes, et la postérité se demande s'il eut une origine mortelle. Cependant ce fameux sage et d'autres beaucoup moins illustres que lui, oracles plus sûrs et plus respectables que la Sibylle prophétisant sur le trépied couronné de lauriers, après avoir étonné le monde

oras terrarum Italiæ  
 finibus ejus.  
 Hic est vasta Charvbdis,  
 hic et murmura Ætnea  
 minantur  
 iras flammaram  
 se colligere rursum,  
 ut vis  
 vomat iterum faucibus  
 ignes eruptos,  
 feratque rursum ad cælum  
 fulgura flammæ.  
 Quæ magna regio  
 videtur quum miranda  
 multis modis  
 gentibus humanis,  
 ferturque visenda,  
 opima rebus bonis,  
 munita vi virum;  
 videtur tamen  
 habuisse in se  
 nil præclarius hoc viro,  
 nec magis sanctum,  
 et mirum carumque.  
 Quin etiam carmina  
 cordis divini ejus  
 vociferantur et exponunt  
 præclara reperta;  
 ut videatur vix  
 creatus stirpe humana.  
 Hic tamen,  
 et quos diximus supra,  
 inferiores  
 partibus egregie multis,  
 minoresque multo,  
 quamquam invenientes  
 multa  
 bene ac divinitus,  
 dedere responsa,  
 tamquam ex adyto cordis,  
 sanctius,  
 ac ratione  
 multo magis certa  
 quam Pythia,  
 quæ profatur a tripodi  
 lauroque Phœbi,  
 fecere tamen ruinas

les bords des terres de l'Italie  
 des limites de cette Ile.  
 Là est la vaste Charybde,  
 là aussi les murmures de l'Étna  
 annoncent-d'une-manière-menaçante  
 les colères des flammes  
 s'amasser de-nouveau,  
 de-telle-sorte-qu'une force intérieure  
 vomisse de-nouveau des gorges (de ses  
 les feux lancés-au-dehors, [gouffres])  
 et porte de-nouveau au ciel  
 les éclairs de la flamme.  
 Laquelle grande contrée  
 paraît d'-un-côté admirable  
 de beaucoup de manières  
 aux nations humaines,  
 et est citée comme devant être visitée,  
 étant riche en choses bonnes,  
 protégée par la multitude des hommes;  
 elle ne paraît cependant  
 avoir eu en elle-même [me,  
 rien de plus remarquable que cet hom-  
 ni de plus respectable,  
 et rien de plus admirable et de plus cher.  
 Bien plus les vers  
 du cœur divin de lui  
 proclament et exposent  
 ses belles découvertes;  
 de-sorte-qu'il paraît à-peine  
 créé d'une race humaine.  
 Celui-ci cependant, [haut,  
 et ceux que nous avons nommés plus  
 inférieurs à Empédocle  
 par des côtés fort nombreux,  
 et moindres de beaucoup,  
 quoique trouvant  
 beaucoup de vérités  
 bien et divinement,  
 ils aient donné des réponses,  
 comme du sanctuaire de leur cœur,  
 plus saintement,  
 et d'une manière  
 beaucoup plus sûre  
 que la Pythie,  
 qui prophétise du trépied  
 et du laurier d'Apollon, [échéoué  
 ont fait cependant des chutes (ont

Principiis tamen in rerum fecere ruinas,  
Et graviter magni magno cecidere ibi casu.

VI. — LA POÉSIE AU SERVICE DE LA VÉRITÉ.

(V. 920-949.)

Nunc age, quod superest cognosce, et clarius audi.  
Nec me animi<sup>1</sup> fallit, quam sint obscura; sed acri  
Percussit thyrsos<sup>2</sup> laudis spes magna meum cor,  
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem  
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti  
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante  
Trita solo; juvat integros accedere fontes,  
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,  
Insignemque meo capiti petere inde coronam,  
Unde<sup>3</sup> prius nulli velarint tempora Musæ:  
Primum, quod magnis doceo de rebus, et artis  
Religionum animum nodis exsolvere pergo:  
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango  
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.  
Id<sup>4</sup> quoque enim non ab nulla ratione videtur;  
Sed veluti pueris absinthia tætra medentes

par la grandeur de leurs découvertes, ont erré dans l'explication des principes de la matière: écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

VI

Apprenez maintenant, ô Memmius, les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance. Mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon âme la passion des Muses. C'est cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. Oui, j'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun poète; d'abord parce que mon sujet est grand, et que j'affranchis l'âme du joug de la Superstition; ensuite, parce que je répands des flots de lumière sur les matières les plus obscures, et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces médecins qui, pour engager les jeunes enfants à boire l'absinthe amère, dorent d'un miel pur les bords de

in principiis rerum,  
et magni  
cœcidere ibi graviter  
magno casu.

sur les éléments des êtres,  
et grands  
ils sont tombés là lourdement  
d'une grande chute.

## VI. — LA POÉSIE AU SERVICE DE LA VÉRITÉ.

Nunc age,  
cognosce quod superest,  
et audi clarius.  
Nec fallit me animi  
quam sint obscura ;  
sed magna spes laudis  
percussit meum cor  
thyrsu acri,  
et simul incussit mi  
in pectus  
suavem amorem Musarum,  
quo instinctus nunc,  
peragro mente vigenti  
loca avia  
Pieridum,  
trita ante  
solo nullius ;  
juvat accedere  
fontes integros,  
atque haurire ;  
juvatque decerpere  
flores novos,  
et petere meo capiti  
coronam insignem  
inde, unde Musæ  
velarint tempora nulli ;  
primum, quod doceo  
de magnis rebus,  
et pergo  
exsolvere animum  
nodis artis religionum ;  
deinde quod pango  
carmina tam lucida  
de re obscura.  
Id enim quoque  
non videtur  
ab nulla ratione ;  
sed veluti medentes  
quum conantur dare pueris  
absinthia tætra,

Maintenant allons,  
connais *ce* qui reste à *connaître*,  
et apprends *le* plus clairement.  
Et il ne m'échappe pas *quant* à l'esprit  
combien *ces choses* sont obscures ;  
mais une grande espérance de gloire  
a frappé mon cœur  
d'un thyrsu (d'un aiguillon) vif,  
et en-même-temps a jeté à moi  
dans le cœur  
un doux amour des Muses,  
par lequel poussé maintenant  
je parcours d'un esprit vigoureux  
les lieux détournés (les régions non  
*du domaine* des Piérides, [fréquentées]  
foulés auparavant  
par la plante-des-pieds d'aucun *homme* ;  
il *me* plaît d'approcher  
de sources non-entamées,  
et d'y puiser ;  
et il *me* plaît de cueillir  
des fleurs nouvelles,  
et d'aller-chercher pour ma tête  
une couronne distinguée  
de là, d'où les Muses [personne ;  
n'auront voilé (couronné) les tempes à  
d'abord parce que j'enseigne  
sur de grandes choses,  
et *que* j'entreprends  
de dégager l'âme  
des nœuds étroits des superstitions ;  
ensuite parce que je compose  
des vers si lumineux  
sur un sujet obscur.  
Cela en effet aussi  
ne *me* paraît pas  
*ne provenir* d'aucune raison ;  
mais de-même-que les médecins  
lorsqu'ils tâchent de donner aux enfants  
de l'absinthe repoussant,

Quum cære conantur, prius oras, pocula circum,  
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,  
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur  
 Laborum tenuis<sup>1</sup>, interea perpotet amarum  
 Absinthii laticem, deceptaque non capiatur<sup>2</sup>,  
 Sed potius tali pacto recreata valescat :  
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio<sup>3</sup> plerumque videtur  
 Tristior esse, quibus non est tractata, retroque  
 Volgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti  
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,  
 Et quasi Musæo dulci contingere melle;  
 Si tibi forte animum tali ratione tenere  
 Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem  
 Naturam rerum<sup>4</sup>, qua constet compta figura<sup>5</sup>.

**VII. — LES CORPS NE SONT PAS ENTRAINÉS PAR LEUR  
 PESANTEUR VERS LE CENTRE DU MONDE.**

(V. 1051-1110.)

Illud in his rebus<sup>6</sup> longe fuge credere, Memmi,  
 In medium summæ (quod dicunt) omnia niti<sup>7</sup>,  
 Atque ideo mundi naturam stare sine ullis

la coupe, afin que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le noir breuvage ? innocent artifice, qui rend à leurs membres la vigueur de la santé. Ainsi le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, et rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des Muses, j'ai corrigé l'amertume de la science avec le miel de la poésie. Heureux si, séduit par les charmes de l'harmonie, vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une connaissance complète de la Nature !

VII

N'allez pas croire, ô Memmius, avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'ait pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, et qu'il ne soit pas à

contingunt prius oras  
circum pocula  
liquore dulci flavoque  
mellis,  
ut sætas improvida  
puerorum  
Iudicetur tenuis laborum,  
interea perpetet  
laticem amarum absinthi,  
deceptaque  
non capiatur,  
sed potius valescat  
recreata tali pacto;  
sic ego nunc,  
quoniam hæc ratio  
videtur plerumque  
esse tristior  
quibus non tractata est,  
vulgusque  
abhorret retro  
ab hac,  
volui exponere tibi  
carmine Pierio  
suaviloquenti  
nostram rationem,  
et quasi contingere  
dulci melle Musæo;  
si possem forte  
tenere animum tibi  
ratione tali  
in nostris versibus,  
dum perspicias  
omnem naturam rerum,  
qua figura constet  
compta.

touchent (imprègnent) d'abord les bords  
autour des coupes  
de la liqueur douce et jaune  
du miel,  
afin que l'âge imprévoyant (naïf)  
des enfants  
soit abusé jusqu'aux lèvres,  
et que cependant il boive-entièrement  
la liqueur amère de l'absinthe,  
et ayant été trompé  
ne soit pas pris (abusé réellement),  
mais plutôt se fortifie  
ranimé par un tel acte;  
ainsi moi maintenant,  
parce que ce système  
paraît la-plupart-du-temps  
être plus triste [tiqué,  
à ceux par lesquels il n'a pas été pra-  
et que le vulgaire,  
s'éloigne-avec-horreur en-arrière  
de ce sujet,  
j'ai voulu exposer à toi  
dans un chant des-Piérides  
chant au-doux-langage  
notre système, [gner)  
et en-quelque-sorte le toucher (l'impré-  
du doux miel des-Muses;  
pour voir si je pourrais par hasard  
retenir l'esprit à toi  
par une manière telle  
sur nos vers,  
tandis que tu étudies  
toute la nature des choses,  
sous quelle figure elle subsiste  
ayant été arrangée.

VII. — LES CORPS NE SONT PAS ENTRAÎNÉS PAR LEUR PESANTEUR  
VERS LE CENTRE DU MONDE.

Memmi, fuge longe  
credere illud  
in his rebus,  
omnia niti  
(quod dicunt)  
in medium summæ,  
atque ideo  
naturam mundi stare

Memmius, évite loin (garde-toi bien)  
de croire ceci  
sur ces sujets,  
toutes choses faire-effort [disent  
ce qu'ils (ce que certains philosophes)  
vers le milieu (le centre) de l'univers,  
et pour-cela  
la nature du monde subsister

Ictibus externis<sup>1</sup>, neque quoquam posse resolvi<sup>2</sup>  
 Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa;  
 (Ipsum si quicquam posse in se sistere credis :  
 Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum  
 Nitier<sup>3</sup>, in terraque retro requiescere posta<sup>4</sup>,  
 Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus :  
 Et simili ratione animalia suppa<sup>5</sup> vagari  
 Contendunt, neque posse e terris in loca cæli  
 Reccidere inferiora magis, quam corpora nostra  
 Sponte sua possint in cæli templa volare :  
 Illi quum videant solem, nos sidera noctis  
 Cernere, et alternis nobiscum tempora cæli  
 Dividere, et noctes pariles agitare diebus.

Sed vanus stolidis hæc error somnia finxit,  
 Amplexi quod habent perversâ rem ratione.  
 Nam medium nihil esse potest, ubi summa profundi est  
 Infinita, neque omnino, si jam medium sit,  
 Possit ibi quicquam consistere eam magis ob rem<sup>6</sup>,

craindre que les extrémités supérieures ou inférieures ne s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesants gravitent vers le haut, et soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau? C'est pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espèce va et vient sous nos pieds, sans que ces animaux soient plus exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, que nous ne le sommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année, que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours.

Voilà les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut y avoir de milieu dans une étendue infinie, et que quand ce milieu existerait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter que

sine ullis ictibus externis,  
 neque summa  
 atque ima  
 posse resolvi  
 quoquam,  
 quod omnia nixa sint  
 in medium  
 (si credis  
 quidquam posse sistere  
 ipsum in se ;  
 et omnia pondera  
 quæ sunt sub terris,  
 nitier sursum,  
 requiescere que in terra  
 posta retro,  
 ut simulacra rerum  
 quæ videmus nunc  
 per aquas) :  
 et contendunt  
 ratione simili  
 animalia vagari suppa,  
 neque posse  
 recidere de terris  
 in loca inferiora cæli,  
 magis quam possint  
 volare sua sponte  
 in templa cæli ;  
 nos cernere sidera noctis  
 quum illi  
 videant solem,  
 et dividere alternis  
 nobiscum  
 tempora cæli  
 et agitare  
 noctes pariles diebus.

Sed error vanus  
 finxit somnia hæc  
 stolidis,  
 quod habent  
 amplexi rem  
 perversâ ratione.  
 Nam nihil  
 potest esse medium,  
 ubi summa profundi  
 est infinita :  
 neque, si jam medium sit,  
 quicquam possit

sans aucuns chocs extérieurs,  
 ni les *extrémités* supérieures  
 et (ni) les *extrémités* inférieures  
 ne pouvoir se dissoudre  
*s'échappant* vers-quelqu'-endroit,  
 parce que toutes choses ont fait-effort  
 vers le milieu (le centre)  
 (tu peux croire cela si tu crois  
 quelque *objet* pouvoir se tenir  
 par lui-même sur lui-même ;  
 et tous les corps-pesants  
 qui sont sous les terres (sous la terre),  
 faire-effort pour monter en-haut,  
 et reposer (s'appuyer) sur la terre  
 placés en-arrière (renversés),  
 comme les images des objets  
*images* que nous voyons maintenant  
 à travers les eaux :  
 et ils (ces philosophes) prétendent  
 d'une manière semblable [nous,  
 des êtres-animés errer renversés  
 et ces êtres ne pouvoir  
 retomber des terres (de la terre)  
 dans des régions inférieures du ciel,  
 pas plus qu'ils (ces philosophes) ne pour-  
 voler de leur propre-mouvement [raient  
 vers les espaces du ciel ;  
 nous voir les astres de la nuit [podes)  
 lorsque eux (ces habitants des anti-  
 voient le soleil,  
 et eux partager alternativement  
 avec nous  
 les temps (les saisons) du ciel,  
 et passer  
 des nuits égales aux jours.

Mais une erreur vaine  
 a imaginé toutes ces rêveries  
 pour eux stupides,  
 parce qu'ils ont  
 embrassé la chose  
 d'un point-de-vue faux.  
 Car rien  
 ne peut être le milieu,  
 là où la totalité de l'étendue  
 est sans-bornes :  
 ni, si même un milieu était,  
 quelque *objet* ne pourrait

Quam quavis alia longe regione repelli.  
 Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vocamus,  
 Per medium, per non medium, concedere debet  
 Æque ponderibus<sup>1</sup>, motus quacumque feruntur.  
 Nec quisquam locus est, quo corpora quum venerunt,  
 Ponderis amissa vi, possint stare in inani :  
 Nec quod inane autem est ulli subsistere debet,  
 Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.  
 Haud igitur possunt tali ratione teneri  
 Res in concilio, mediæ cuppedine victæ.

Præterea quoniam non omnia corpora fingunt<sup>2</sup>  
 In medium niti, sed terrarum atque liquoris,  
 Et quasi terreno quæ corpore contineantur :  
 Humorem ponti, magnasque e montibus undas,  
 At contra, tenues exponunt aeris auras,  
 Et calidos simul a medio differri ignes,  
 Atque idèo totum circumtemere æthera signis,  
 Et solis flammam per cæli cærule pasci<sup>3</sup>,

dans toute autre partie de l'espace. En effet, la nature du vide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers où les corps une fois arrivés s'arrêtent et perdent leur pesanteur. Le vide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chute, parce qu'ainsi l'exige la Nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradiction, c'est que, suivant les mêmes philosophes, la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, et n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, et dans les êtres qui participent de la nature terrestre : tels que le fluide de l'Océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes. Au contraire, l'air subtil et la flamme légère tendent à s'éloigner du centre; et si nous voyons la voûte entière du ciel étinceler de feux, et la féconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les

consistere ibi magis  
 ob eam rem  
 potius quam repelli  
 quavis alia regione  
 longe.  
 Oportet enim  
 omnis locus ac spatium,  
 quod vocamus inane,  
 per medium,  
 per non medium,  
 concedat ponderibus  
 æque,  
 quacumque  
 motus feruntur.  
 Nec quisquam locus est,  
 quo quum corpora  
 venerunt,  
 possint stare in inani,  
 vi ponderis amissa :  
 nec autem  
 quod est inane  
 debet subsistere ulli,  
 quin pergat  
 concedere,  
 quod sua natura petit.  
 Igitur res hand possunt  
 teneri in concilio  
 ratione tali,  
 victæ cuppedine medii.

Præterea quoque  
 non fingunt jam  
 omnia corpora  
 nitier in medium,  
 sed terrarum atque liquoris,  
 et quæ contineantur quasi  
 corpore terreno :  
 humorem ponti,  
 magnasque undas  
 e montibus,  
 at contra exponunt  
 auras tenues aeris,  
 et simul ignes calidos  
 differrier a medio,  
 atque æthera totum  
 circumtremere signis,  
 et flammam solis  
 pasci

s'arrêter là davantage  
 pour ce motif,  
 plutôt que d'être rejeté  
 dans toute autre région  
 au-loin (éloignée du centre).  
 Il faut en effet  
 que tout lieu et tout espace,  
 que nous appelons vide,  
 situé au milieu,  
 ou non au milieu,  
 cède à des poids  
 d'une manière égale,  
 vers-quelque-direction-que  
 les mouvements soient portés.  
 Ni quelque lieu est,  
 où lorsque les corps  
 sont arrivés,  
 ils puissent se tenir dans le vide, [due :  
 la propriété de la pesanteur étant per-  
 ni d'un-autre-côté  
 ce qui est vide [ces corps,  
 ne doit opposer-de résistance à aucun de  
 sans-qu'il continue  
 à céder,  
 chose que la nature demande.  
 Donc les êtres ne peuvent  
 être tenus en réunion  
 par une manière telle,  
 vaincues par le désir du milieu.

En outre aussi  
 ils ne supposent plus  
 tous les corps  
 faire-effort vers le milieu,  
 mais ceux des terres et de l'eau,  
 et les corps qui sont renfermés en-quel-  
 par le corps terrestre : [que-sortes  
 le fluide de la mer,  
 et les grandes ondes  
 qui viennent des montagnes  
 mais au contraire ils exposent  
 les émanations subtiles de l'air,  
 et en-même-temps les feux brûlants  
 s'écarter du milieu,  
 et l'air tout-entier  
 trembler-autour par des étoiles,  
 et la flamme du soleil  
 être alimentée

Quod calor a medio fugiens se ibi colligat omnis.  
 Quippe etiam vesci e terra mortalia sæcla <sup>1</sup>;  
 Nec prorsum arboribus summos frondescere ramos  
 Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum  
 Terra det : at supra circum tegere omnia cælum <sup>2</sup>,  
 Ne, volucris ritu flammæ, mœnia mundi <sup>3</sup>  
 Diffugiant subito, magnum per inane soluta,  
 Et ne cetera consimili ratione sequantur :  
 Neve ruant cæli penetralia templa superne,  
 Terraque se pedibus raptim subducat, et omne  
 Inter permixtas terræ cælique ruinas,  
 Corpora solventes, abeat per inane profundum :  
 Temporis ut puncto nil exstet reliquiarum,  
 Desertum præter spatium et primordia cæca.  
 Nam quacumque prius de parti <sup>4</sup> corpora desse <sup>5</sup>  
 Constitues, hæc rebus erit pars janua leti :  
 Hac se turba foras dabit omnis materiai.

éléments de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre; de même que sans les sucs nourriciers qui s'élèvent de la terre, les animaux seraient privés d'aliments, et les arbres de verdure. Au-dessus des étoiles, les mêmes philosophes placent le firmament, enveloppe impénétrable, sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde. Le même désordre gagnerait toute la Nature; le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes; la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abîme, avec les débris mêlés du ciel et de la terre. Bientôt il ne resterait plus de ce vaste univers qu'un amas d'atomes invisibles, une vaste solitude. Car, en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction, toujours ouverte, par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

per cœrula cœli,  
ideo quod omnis  
calor fugiens a medio  
se colligat ibi.  
Quippe etiam  
sœcla mortalia  
vesci e terra :  
nec ramos summos  
posse frondescere arboribus  
prorsum,  
nisi terra det  
paulatim cuique  
cibatum e terris :  
at cœlum  
tegere circum omnia  
supra,  
ne moenia mundi  
diffugiant subito,  
ritu flammaram volucris,  
soluta  
per magnum inane,  
et ne cetera sequantur  
ratione consimili :  
neve superne  
templa penetralia cœli  
ruant,  
terraque  
se subducatur raptim pedibus,  
et omne  
inter ruinas permixtas  
solventes corpora  
terræ cœlique,  
abeat  
per inane profundum,  
ut puncto temporis  
nil reliquiarum  
exstet,  
præter spatium desertum  
et primordia cœca.  
Nam, de quacumque parti,  
constitues  
corpora desse prius,  
hæc pars erit  
janua leti rebus :  
omnis turba materia  
se dabit foras  
hac.

au milieu des *espaces* azurés du ciel,  
pour-cette-raison que toute  
la chaleur fuyant du milieu  
se rassemble là.  
Car *ils disent* aussi  
les générations mortelles  
se nourrir de la terre :  
ni les rameaux supérieurs  
ne pouvoir verdier aux (dans les) arbres  
en-avant,  
à-moins-que la terre ne donne  
peu-à-peu à chacun [terre] :  
sa nourriture des terres (venue de la  
mais *ils disent* le ciel  
couvrir à-l'-entour toutes choses  
au-dessus,  
de peur que les murailles du monde  
ne se dispersent subitement,  
à la manière des flammes rapides,  
dissoutes  
à travers le grand vide, [vent  
et de peur que les autres choses ne sui-  
d'une manière semblable :  
et de peur qu'en-haut [tonnerre  
les espaces profonds du ciel  
ne s'écroulent,  
et que la terre [pieds,  
ne se dérobe précipitamment sous nos  
et que le tout  
au milieu des débris mêlés  
décomposant leurs corps  
de la terre et du ciel,  
ne s'en aille (ne disparaisse)  
à travers le vide profond,  
de-sorte-qu'en un point du temps (qu'en  
rien des restes [un instant)  
ne subsiste,  
excepté un espace désert  
et des principes (atomes) invisibles.  
Car, de quelque partie que  
tu établiras  
des atomes manquer auparavant,  
cette partie sera  
une porte de mort pour les êtres :  
toute la foule de la matière (des éléments)  
se mettra dehors (s'échappera)  
par-là.

Hæc<sup>1</sup> si pernosces, parva perfunctus opella  
(Namque alid<sup>2</sup> ex alio clarescet), non tibi cæca  
Nox iter eripiet, quia ultima Naturæ  
Pervideas; ita res accendent lumina rebus<sup>3</sup>.

Si après un faible effort vous avez compris ces premières vérités, la philosophie n'aura plus de ténèbres, la Nature plus de secrets pour vous. Vos principes s'éclairciront les uns par les autres, et les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

---

Si pernosces hæc,  
 functus opella parva  
 (namque alid  
 clarescet ex alio),  
 nox cæca  
 non eripiet tibi  
 iter,  
 quin pervideas  
 ultima Naturæ;  
 ita res  
 accendent lumina rebus.

Si-tu-connaiss à fond ces choses,  
 t'étant acquitté d'un effort faible  
 (car une autre chose  
 s'éclaircira à-la-suite-d'une autre chose),  
 le nuit obscure  
 ne dérobera pas à toi  
 le chemin,  
 en empêchant que tu ne voies-à-fond  
 les derniers *secrets* de la Nature;  
 ainsi les choses (les vérités) [ses.  
 allumeront des lumières pour les cho-

---

# NOTES

## DU LIVRE PREMIER DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

---

### I.

Page 2 : 1. *Æneadum genetrīæ*. Les Romains prétendaient descendre d'Énée, fils d'Anchise et de Vénus.

Page 4 : 1. *De rerum Natura*. Ce sont les principes naturels de tout ce qui existe.

— 2. *Memmiadæ*. Memmius, à qui Lucrèce dédia son poëme, était neveu du célèbre tribun, qui, au témoignage de Salluste, combattit avec une énergie si passionnée le pouvoir de la noblesse. Lui-même fut préteur en Bithynie, et tribun du peuple. Moins heureux dans sa candidature au consulat, il échoua malgré l'appui de Pompée. Il fut même accusé de brigue, et le talent de Cicéron ne put le préserver de l'exil; il se retira à Athènes, puis à Patras. Il aimait les lettres et la philosophie. Orateur distingué, il composa aussi des vers empreints de la facile morale d'Épicure. Les éloges dont Lucrèce combla Memmius nous semblent quelque peu exagérés; mais le poëte était son protégé, son ami peut-être; et l'hyperbole a toujours été prodiguée aux Mécènes.

— 3. *Mænera*, forme archaïque pour *munera*.

— 4. *Militiæ*. Nous trouverons fréquemment chez Lucrèce cette forme primitive du génitif singulier de la première déclinaison, forme remplacée définitivement au siècle d'Auguste par la terminaison *æ*.

— 5. *Tempore iniquo*. A l'époque où Lucrèce écrivait ce poëme, les discordes civiles ensanglantaient le sol de l'Italie.

### II.

Page 6 : 1. *Græius homo*. Épicure, philosophe athénien, né en 341, mort en 270 avant Jésus-Christ. Lucrèce ne fait que reproduire exactement les doctrines de ce philosophe.

— 2. *Irritat*, crase, pour *irritavit*. La dernière syllabe devient longue à cause de la contraction.

— 3. *Cupiret*, forme archaïque pour *cuperet*.

— 4. *Flammantia mœnia mundi*. Les anciens croyaient que les régions supérieures du ciel, qui limitaient le monde, étaient occupées par une substance subtile et enflammée qu'ils appelaient *éther*, de *αἴθερ*, brûler.

— 5. *Omne*, le grand tout, *τὸ πᾶν*, qui, outre l'univers matériel, comprenait encore le grand vide.

— 6. *Quid... nequeat*. Épicure distingue le possible, ce qui se produit en vertu des lois naturelles, du merveilleux, qu'il n'admet point.

— 7. *Cuique*, forme archaïque pour *cuique*.

— 8. *Atque alte terminus hærens*. Métaphore empruntée aux bornes dont on se servait pour limiter les champs et qu'on enfonçait profondément dans le sol.

Page 8 : 1. *Indugredi*, forme archaïque pour *ingredi*.

— 2. *Aulide*, Aulis, ville et port de Béotie sur l'Éuriepe.

— 3. *Iphianassa*. C'est le nom qu'Homère (Iliade, IX, 143) donne à la fille d'Agamemnon, appelée par les tragiques *Iphigénie*. Suivant une tradition, cette princesse fut sacrifiée à Diane, pour apaiser la colère de la déesse, et obtenir un vent favorable qui permit à la flotte grecque de quitter le port d'Aulis.

— 4. *Prima virorum*, hellénisme pour *primi viri*.

— 5. *Infula... profusa est*. La bandelette de laine, *infula*, était fixée sur le front de la victime par des rubans de lin, *vittæ*, dont les deux bouts retombaient symétriquement de chaque côté de la tête.

— 6. *Princeps*. Iphianassa était l'aînée des enfants d'Agamemnon et de Clytemnestre.

Page 10 : 1. *Posset... hymenæo*. Elle avait été appelée au camp, sous le prétexte d'être unie à Achille.

On pourra encore lire et traduire avec fruit les passages suivants : sur l'ignorance des hommes (103-131); sur la difficulté d'exposer en vers latins les systèmes philosophiques des Grecs (137-145); sur l'ordre constant qui règne dans la reproduction des êtres (160-184).

## III

Page 10 : 1. *In sua corpora*. Ce sont les éléments dont chaque corps est composé, les atomes.

— 2. *Foret usus*, archaïsme pour *opus foret*.

— 3. *Per inania*. Ce sont les espaces libres, laissés vides entre les particules de la matière.

— 4. *Præterea... ætas*. Après avoir parlé des corps qui sont désagrégés par un choc violent, Lucrèce s'occupe de ceux qui se dissolvent lentement par l'action du temps.

Page 12 : 1. *Generatim*, en conservant à chaque espèce son type distinctif et générique.

— 2. *Redducit*, ramène, parce que ce n'est qu'une combinaison nouvelle d'éléments déjà employés.

— 3. *Æther sidera pascit*. Les anciens considéraient le soleil et les astres comme des flambeaux qui avaient besoin de s'alimenter à la source ardente de l'éther.

— 4. *Consumpsæ*, forme archaïque, et crase pour *consumpsisse*.

— 5. *Denique*. Lucrèce passe à un autre ordre d'idées. Si les principes des corps n'étaient pas éternels, le plus léger choc suffirait pour les anéantir.

— 6. *Indupedita*, forme archaïque pour *impedita*. Lucrèce suppose que les atomes qui composent les corps sont plus ou moins étroitement agrégés.

— 7. *Vis quæque*, toute force, même la plus faible.

Page 14 : 1. *Pereunt imbres*. C'est une objection : mais, dira-t-on.

— 2. *Pater æther*. L'éther, ou ciel, peut être considéré comme le père des êtres, puisque c'est lui qui fait descendre la pluie fécondante dans le sein de la Terre qualifiée elle-même du nom de mère.

Page 16 : 1. *Aliud*, forme archaïque pour *aliud*.

— 2. *Rem gigni... aliena..* D'après ce système, c'est la mort qui est le principe de la vie.

## IV.

Page 18 : 1. *Mollis aquæ natura*, tournure poétique pour *aqua quæ natura est mollis*.

— 2. *Sic*. Ce mot indique la seconde partie de la comparaison.

Page 20 : 1. *Factis ac moribus*. Les vents sont ici comme personnifiés.

Voyez un beau passage sur les progrès imperceptibles de la dissolution des corps (304-330); et une explication poétique de la pénétrabilité des corps (347-359).

## V.

Page 20 : 1. *Heraclitus*, Héraclite, né à Éphèse, surnommé *σκοτεινός*, le Ténébreux, à cause de ce langage obscur que Lucrèce lui reproche ici.

— 2. *Quamde*, forme archaïque pour *quam*.

— 3. *Graves*. Lucrèce ne fait pas le procès à tous les Grecs; il reconnaît qu'il y a parmi eux des esprits sérieux.

Page 22 : 1. *Super*. Le feu, considéré au point de vue général, domine pour ainsi dire les différentes formes sous lesquelles il se manifeste.

— 2. *Disque sipatis*, tmèse pour *dissipatisque*.

— 3. *Amplius hoc*, en outre de cela, c'est-à-dire, sauf ces différences d'ardeur et d'éclat dont le poète vient de parler.

— 4. *Talibus in causis*, pour de telles causes, c'est-à-dire, selon que le feu est plus ou moins condensé ou raréfié.

— 5. *Non credit*. Lucrèce met Héraclite en contradiction avec lui-même. Les sens nous font connaître non-seulement le feu, mais aussi l'eau, la terre, la mer, etc. Pourquoi le premier de ces témoignages serait-il seul vrai, et les autres, erronés ?

Page 24 : 1. *Summam... relinquat*, mais admet encore qu'il existe un seul principe élémentaire qui est autre que le feu.

— 2. *Aera*, l'air. C'était le système d'Anaximène de Milet

— 3. *Humorem*, l'eau : système de Thalès de Milet.

— 4. *Terram*, la terre : système de Phérécyde.

— 5. *Conduplicant*, admettent deux éléments générateurs, comme Xénophane.

— 6. *Quattuor... rentur*. Certains philosophes, dont le plus célèbre est Empédocle, pensaient que le monde résulte de l'harmonie de quatre éléments.

— 7. *Empedocles*. Empédocle, d'Agrigente, florissait vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Il avait composé un poème sur la Nature.

— 8. *Triquetris.... in oris*. La Sicile est de forme triangulaire ; elle s'avance dans la mer par les trois promontoires de Pélore, de Pachynum et de Lilybée.

— 9. *Æquor Ionium*. La mer d'Ionie s'étendait entre la Sicile et la Crète.

Page 26 : 1. *Charybdis*, le célèbre gouffre de Charybde, tant chanté par les poètes anciens.

— 2. *Vociferantur*. La beauté et l'éclat des vers font mieux ressortir la grandeur des doctrines.

— 3. *Supera*, forme archaïque pour *supra*.

— 4. *Lauro*. Le trépied, sur lequel siégeait la prêtresse, était couronné de lauriers, ainsi que la prêtresse elle-même.

Voyez encore les passages suivants : La Nature se transforme à l'infini (804-830) ; réfutation des homœométries d'Anaxagore, qui prétend que tout corps renferme en soi, à l'état latent, les éléments de tous les autres (875-905).

## VI.

Page 28 : 1. *Nec me animi fallit*, hellénisme pour *nec meum animum fallit*.

— 2. *Thyrso*, dans le sens de *aculeo divino*. Le thyrses, consacré à Bacchus, était une lance entourée de lierre et terminée le plus souvent par une pomme de pin.

— 3. *Unde*, en traitant un sujet qui n'avait encore inspiré aucun poète.

— 4. *Id*, cette application de la poésie aux idées philosophiques.

Page 30 : 1. *Labrorum tenuis*. Les lèvres seules sont trompées, puisque le corps malade reçoit le remède qui lui est en réalité le plus profitable.

— 2. *Deceptaque non capiatur*. L'enfant est trompé, mais dans son intérêt, ce n'est donc pas une tromperie réelle. *Capiatur* est employé ici dans le sens de *decipiatur*.

— 3. *Hæc ratio*, ce système, celui d'Épicure.

— 4. *Naturam.... figura*. C'est comme s'il y avait : *quæ sit totius rerum naturæ figura*.

— 5. *Compta* est pris ici dans son sens propre de disposé, arrangé.

Voyez le système d'Épicure sur la formation de l'univers par des combinaisons fortuites d'atomes (1020-1041).

## VII.

Page 30 : 1. *In his rebus*, à ce sujet, quant au mouvement des atomes.

— 2. *Omnia niti*. Les Péripatéticiens admettaient une attraction centrale, qu'ils supposaient exercée par la terre.

Page 32 : 1. *Ictibus externis*. Lucrèce pense que les atomes, en se heurtant les uns contre les autres, forment sans cesse des agrégations nouvelles, et qu'ainsi ce sont ces chocs créateurs qui renouvellent et conservent le monde.

— 2. *Quoquam posse resolvi*. D'après le système que combat Lucrèce, les corps ne peuvent se dissoudre et se disperser dans l'espace (*quoquam resolvi*), parce qu'ils sont maintenus par l'attraction terrestre.

— 3. *Nititur sursum*, faire effort pour monter en haut, c'est-à-dire, vers le centre par rapport aux antipodes.

— 4. *Retro... posta*, les objets renversés.

— 5. *Suppa*, forme archaïque pour *supina* : au-dessous de nous, c'est-à-dire aux antipodes.

— *Ob eam rem*, pour ce motif, parce que c'est le centre.

Page 34 : 1. *Æque ponderibus*, parce que la rapidité du mouvement des corps dans l'espace est toujours proportionnée à leur poids.

— 2. *Præterea... fingunt*. En outre, les philosophes que combat Lucrèce, imaginent que cette attraction ne s'exerce que sur certains corps.

— 3. *Pasci*. Certains philosophes anciens ont cru que le soleil et les astres trouvent dans les espaces célestes des principes ignés dont ils s'alimentent et qui ne sont autres que les vapeurs dégagées du sein de la terre.

Page 36 : 1. *Vesci sæcla*. Deuxième exception à la règle de l'attraction centrale proposée par les adversaires de Lucrèce : c'est de la terre qui est au-dessous d'eux que les hommes tirent leurs aliments, c'est de son sein encore que la sève féconde monte dans les arbres.

— 2. *Circum tegere omnia cælum*. Les anciens admettaient une voûte céleste impénétrable.

— 3. *Mœnia mundi*. Les murailles du monde, si elles n'étaient étayées par la voûte du ciel, voleraient en éclats sous la pression des

éléments intérieurs. Troisième exception à l'attraction centrale, d'après les adversaires mêmes de Lucrèce.

— 4. *Parti*, ablatif archaïque pour *parte*.

— 5. *Desse*, forme archaïque et crase pour *deesse*.

Page 38 : 1 *Hæc*, les idées que vient de développer Lucrèce.

— 2. *Alid*, forme archaïque pour *aliud*.

— 3. *Res*, désigne ici les vérités connues, *rebus* les vérités à connaître.



# ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE DEUXIÈME.

---

I. Lucrèce fait l'éloge de la sagesse, ou plutôt de la doctrine épicurienne, qui procure le bonheur en dissipant les ténèbres de l'ignorance et en affranchissant l'âme de vains préjugés.

II. Certaines différences, qui n'altèrent pas les types, sont nécessaires pour que la mère reconnaisse ses petits et soit reconnue par eux. Ces différences n'existent pas seulement dans les objets qui nous entourent, elles se retrouvent dans les éléments qui se balancent à travers l'espace.

III. Tout corps est formé d'éléments de nature différente. La terre renferme dans son sein l'eau, le feu, et le germe des végétaux. Culte rendu à Cérès, la déesse de la terre.

IV. Tableau de la création, d'après le système d'Épicure : tout est sorti du sein de la terre fécondée par les principes humides que contient l'air ; tout y doit retourner.

V. Le poëte, frappé d'enthousiasme à la vue des merveilles célestes, s'élançe au delà des limites du monde perceptible ; il proclame que la vie circule dans l'espace incommensurable et que notre monde n'est qu'un point perdu dans l'infini.

VI. Les grands corps célestes obéissent eux-mêmes aux lois qui régissent ici-bas nos existences éphémères. Un jour viendra où les voûtes du monde s'écrouleront. Déjà la terre épuisée ne crée plus d'espèces nouvelles. Le temps triomphe de tout.

---

## LIVRE DEUXIÈME.

---

### I.—LE BONHEUR, C'EST LE CALME DE L'ÂME, ET LA SCIENCE.

(V. 1-60.)

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,  
E terra magnum alterius spectare laborem :  
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,  
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.  
Suave etiam belli certamina magna tueri  
Per campos instructa<sup>1</sup>, tua sine parte pericli;  
Sed nil dulcius est, bene quam munita<sup>2</sup> tenere  
Edita doctrina sapientum templa<sup>3</sup> serena;  
Despicere unde queas alios, passimque videre  
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,  
Certare ingenio, contendere nobilitate,  
Noctes atque dies niti præstante labore,  
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

#### I

Il est doux de contempler du rivage les flots de la vaste mer soulevés par la tempête, et le péril du malheureux qu'ils vont engloutir; non pas que l'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce qu'on aime à voir de quels maux on est exempt soi-même. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable est de considérer, du temple serein, asile sûr élevé par la philosophie, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux pour s'élever à la fortune et aux grandeurs.

---

## LIVRE DEUXIÈME.

### I.—LE BONHEUR, C'EST LE CALME DE L'ÂME, ET LA SCIENCE.

Suave,  
ventis turbantibus æquora  
magno mari,  
spectare e terra  
magnum laborem alterius :  
non quia  
quemquam vexari  
est voluptas jucunda,  
sed quia est suave  
cernere quibus malis  
ipse careas.  
Suave etiam tueri  
magna certamina belli  
instructa per campos,  
sine tua parte pericli ;  
sed nil est dulcius  
quam tenere  
templa serena  
bene munita  
edita doctrina sapientum ;  
unde queas  
despicere alios,  
videre que errare passim,  
atque palantes  
quærere viam vitæ,  
certare ingenio,  
contendere nobilitate,  
atque nitî  
noctes atque dies  
labore præstante  
emergere ad opes summas,  
potirique rerum.

*Il est doux,*  
les vents troublant les plaines  
sur (de) la vaste mer,  
de contempler de la terre  
le grand effort d'autrui :  
non parce que  
quelqu'un être tourmenté  
est un plaisir agréable,  
mais parce qu'il est doux  
de voir de quels maux  
toi-même tu es-exempt.  
*Il est doux aussi de voir*  
les grandes luttes de la guerre  
disposées à travers les plaines,  
sans ta participation du (au) danger ;  
mais rien n'est plus doux  
que d'occuper  
les temples sereins  
bien fortifiés [ges ;  
qui ont été élevés par la science des sa-  
d'où tu puisses (d'où tu pourras)  
regarder-d'en-haut les autres,  
et les voir errer ça-et-là,  
et dispersés  
chercher le chemin de la vie,  
lutter de génie,  
rivaliser de noblesse,  
et s'efforcer  
les nuits et les jours  
par un travail énergique [grandes,  
de s'élever aux ressources les plus  
et de s'emparer des choses (du pouvoir).

O miseras hominum mentes! O pectora cæca!  
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis  
 Degitur hoc ævi, quodcumque est! Nonne videre  
 Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut qui  
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur  
 Jucundo sensu, cura semota metuque?

Ergo corpoream ad naturam pauca videmus  
 Esse opus omnino, quæ demant cumque dolorem,  
 Delicias quoque uti multas substernere possint<sup>1</sup>,  
 Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.  
 Si non aurea sunt juvenum simulacra<sup>2</sup> per ædes,  
 Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,  
 Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;  
 Nec domus argento fulget, auroque renidet;  
 Nec citharæ reboant laqueata aurataque templa<sup>3</sup> :  
 Attamen inter se prostrati, in gramine molli,  
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,  
 Non magnis opibus jucunde corpora curant,

Malheureux humains! cœurs aveugles! Au milieu de quelles ténèbres et dans quels périls se passent les quelques instants de vie qui vous sont donnés! Écoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous? Un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes.

Et les besoins du corps ne sont-ils pas bornés? Ne pouvez-vous pas, à peu de frais, vous garantir de la douleur, et vous procurer un grand nombre de sensations agréables? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des lampadaires que soutiennent de magnifiques statues, si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais, si le son de la lyre ne retentit point sous vos riches lambris, du moins couchés au milieu de vos amis, sur un tendre gazon, près d'un clair ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, surtout

O mentes miseras  
hominum!  
O pectora cæca!  
Qualibus in tenebris vitæ,  
quantisque periculis  
hoc ævi quodcumque est,  
degitur!  
Nonne videre  
Naturam latrare  
nil aliud sibi,  
nisi ut  
dolor absit quæ  
sejunctus corpore,  
fruatur mente  
sensu jucundo,  
semota  
cura metuque?

Ergo videmus pauca  
esse opus omnino  
ad naturam corpoream,  
quæcumque demant  
dolorem,  
quoque uti  
possint substernere  
multas delicias,  
neque Natura ipsa  
requirit gratius  
interdum.  
Si simulacra aurea  
juvenum  
retinentia manibus dextris  
lampadas igniferas  
non sunt per ædes,  
ut lumina suppeditentur  
epulis nocturnis,  
nec domus fulget  
argento.  
renidetque auro,  
et templa laqueata  
aurataque  
non reboant citharæ,  
attamen prostrati inter se,  
in gramine molli,  
propter rivum aquæ,  
sub ramis arboris altæ,  
curant corpora jucunde  
non magnis opibus,

O esprits malheureux  
des hommes!  
O cœurs aveugles!  
Dans quelles ténèbres de la vie,  
et dans quels-grands périls [soit,  
cette *portion* du temps, quelle-qu-'elle  
est passée! [pas)  
*N'est-il pas possible* de voir (ne voit-ou  
la Nature *ne réclamer-à-grands-cris*  
rien autre chose pour elle-même,  
*si-ce-n'-est* que,  
la douleur soit absente assurément  
éloignée du corps,  
elle (la nature) jouisse de l'intelligence  
avec un sentiment agréable,  
séparée (exempte)  
de souci et de crainte?

Donc nous voyons peu de choses  
être nécessaires en-tout (à tout prendre)  
pour la nature corporelle,  
toutes-elles-qui peuvent-enlever  
la douleur,  
*et être nécessaires* aussi pour que  
*les hommes* puissent fouler-aux-pieds  
de nombreuses délices,  
ni la Nature elle-même  
n'exige *rien* de plus agréable [biens).  
pendant-ce-temps (tant qu'elle a ces  
Si des statues d'or  
de jeunes-gens  
tenant dans *leurs* mains droites  
des flambeaux enflammés  
ne sont pas à travers *vos* demeures,  
pour que des lumières soient fournies  
à *vos* festins nocturnes,  
et *si votre* maison ne brille pas  
par l'argent,  
et ne reluit pas *de l'éclat* de l'or,  
et *si* les espaces lambrissés  
et dorés  
ne répondent pas *au son* de la cithare,  
cependant *les hommes* étendus entre eux,  
sur le gazon moelleux,  
près d'un cours d'eau (d'un ruisseau),  
sous les rameaux d'un arbre élevé,  
soignent *leurs* corps agréablement [frais),  
non avec de grandes ressources (à peu de

Præsertim quum tempestas adridet, et anni  
 Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.  
 Nec calidæ citius decedunt corpore febres,  
 Textilibus si in picturis ostroque rubenti  
 Jacteris, quam si in plebeia veste cubandum est.

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ  
 Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,  
 Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum;  
 Si non forte, tuas legiones<sup>1</sup> per loca campi  
 Fervere quum videas, belli simulacra cientes,  
 Fervere quum videas classem lateque vagari,  
 His tibi tum rebus timefactæ religiones  
 Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores  
 Tum vacuum pectus linquunt curaque solutum.

Quod si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,  
 Reveraque metus hominum curæque sequaces  
 Nec metuunt<sup>2</sup> sonitus armorum, nec fera tela,  
 Audacterque inter reges, rerumque potentes

la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. D'autre part la fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche qui s'agite sur la pourpre et la broderie, qu'elle ne quitte le malheureux étendu sur l'étoffe la plus commune.

Si la fortune, la naissance, le trône même, ne contribuent point au bonheur du corps, assurent-ils à l'âme un sort plus heureux? Quand vos nombreuses légions déployées agitent leurs étendards dans la plaine, quand la mer écume au loin sous le poids de vos vaisseaux, la Superstition est-elle par hasard effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles votre cœur en paix?

Vaine illusion! le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rongeurs. Ils se présentent fièrement à la cour des rois; ils s'as-

præsertim  
 quum tempestas adridet,  
 et tempora anni  
 conspergunt floribus  
 herbas viridantes.  
 Et febres calidæ  
 non decedunt citius  
 corpore,  
 si jacteris  
 in picturis textilibus  
 ostroque rubenti,  
 quam si cubandum est  
 in veste plebeia.

Quapropter,  
 quoniam gazæ  
 proficiunt nil  
 in nostro corpore,  
 neque nobilitas,  
 neque gloria regni,  
 putandum est quoque,  
 quod superest,  
 prodesse nil animo;  
 si forte,  
 quum videas legiones tuas  
 fervere  
 per loca campi,  
 cientes simulacra belli,  
 quum videas classem  
 fervere  
 vagarique late,  
 religiones pavidæ  
 timefactæ  
 non effugiunt tum tibi animo  
 his rebus,  
 terroresque mortis  
 linquunt tum pectus  
 vacuum solutumque cura.

Quod si videmus  
 hæc esse ridicula  
 ludibriaque,  
 et revera metus hominum  
 curæque sequaces  
 non metuunt  
 sonitus armorum,  
 nec tela fera,  
 versanturque audacter  
 inter reges,

surtout  
 lorsque la température sourit.  
 et *que* les saisons de l'année  
 parsèment de fleurs  
 les herbes verdoyantes.  
 Et les fièvres brûlantes  
 ne se retirent pas plus promptement  
 du corps,  
 si tu es agité *par la fièvre* [pis)  
 sur des broderies tissées (sur de riches ta-  
 et sur la pourpre éclatante,  
 que s'il *te* faut coucher  
 sur une étoffe plébeienne (grossière).

C'est pourquoi,  
 puisque les trésors  
 ne profitent *en* rien  
 dans (pour) notre corps,  
 ni la noblesse,  
 ni la gloire de la royauté,  
 il faut penser aussi  
*pour ce* qui reste,  
 ces biens ne servir en rien à l'esprit;  
 si par hasard,  
 tandis que tu vois des légions à-toi  
 s'échauffer (s'agiter)  
 à travers les espaces d'une plaine,  
 produisant des simulacres de guerre,  
 tandis que tu vois une flotte à toi  
 s'agiter  
 et se répandre au-loin,  
 les superstitions craintives  
 effrayées de *cet appareil*  
 ne s'enfuient pas alors pour toi de l'esprit  
 par ces choses (àès que tu possèdes ces  
 et si les terreurs de la mort [choses),  
 ne laissent pas alors ton cœur  
 vide et dégagé de souci.

Que si nous voyons  
 ces choses être ridicules  
 et être des jouets, [mes  
 et si effectivement les craintes des hom-  
 et les soucis acharnés-après nous  
 ne craignent pas  
 les bruits des armes,  
 ni les traits cruels.  
 et se tiennent audacieusement  
 au milieu des rois,

Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,  
 Nec clarum vestis splendorem purpurearū ;  
 Quid dubitas quin omni' sit hæc rationi' potestas,  
 Omnis quum in tenebris præsertim vita laboret ?  
 Nam voluti pueri trepidant, atque omnia cæcis  
 In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus  
 Interdum nilo quæ sunt metuenda magis quam  
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.  
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est  
 Non radii solis, neque lucida tela diei  
 Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

II. — NUL ÊTRE N'EST ABSOLUMENT SEMBLABLE A UN AUTRE.

(V. 342-387.)

Præterea genus humanum, mutæque natantes  
 Squammigerum pecudes, et læta armenta, feræque,  
 Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum  
 Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque ;  
 Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes<sup>1</sup> :  
 Quorum unum quidvis generatim sumere perge ;

seoient à leurs côtés sur le trône, sans respect pour l'éclat de l'or ni de la pourpre. Ces vaines terreurs ne sont que le fruit de l'ignorance et des ténèbres où nous vivons plongés. Car si les enfants s'effrayent de tout pendant l'obscurité de la nuit, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres il est besoin non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

II

Considérez encore l'espèce humaine, les muets habitants de l'onde, les reptiles armés d'écailles, les magnifiques troupeaux, les monstres sauvages, les oiseaux au plumage varié, ceux qui se plaisent au bord des eaux, des fontaines et des lacs, et ceux qui volent dans les bois solitaires. Comparez les individus de chaque espèce, vous

potentesque rerum,  
 neque reverentur  
 fulgorem ab auro,  
 nec splendorem clarum  
 vestis purpureaī,  
 quid dubitas  
 quin omnis hæc potestas  
 sit rationis,  
 quam præsertim  
 omnis vita  
 laboret in tenebris?  
 Nam veluti pueri  
 trepidant,  
 atque metuunt omnia  
 in tenebris cæcis,  
 sic nos timemus interdum  
 in luce  
 quæ sunt metuenda  
 nilo magis  
 quam quæ pueri pavitant  
 in tenebris,  
 finguntque futura.  
 Igitur necesse est  
 non radii solis,  
 neque tela lucida diei,  
 sed species Naturæ  
 ratioque  
 discutiant  
 hunc terrorem animi  
 tenebrasque.

et des maîtres des choses (du monde),  
 et s'ils ne respectent pas  
 l'éclat qui s'échappe de l'or,  
 ni l'éclat brillant  
 d'un vêtement de-pourpre,  
 en quoi doutes-tu (peux-tu douter)  
 que tout ce pouvoir (de conjurer ces crain-  
 ne soit celui de la science, [tes)  
 d'autant-que surtout  
 toute notre vie  
 se-passe-péniblement dans les ténèbres?  
 Car de-même-que les enfants  
 tremblent,  
 et craignent toutes choses  
 dans les ténèbres obscures,  
 ainsi nous nous craignons parfois  
 à la lumière (en plein jour)  
 des choses qui ne sont à craindre  
 en rien plus  
 que celles dont les enfants s'effrayent  
 dans les ténèbres,  
 et qu'ils se figurent devoir arriver.  
 Donc il est nécessaire  
 non que les rayons du soleil,  
 ni les traits lumineux du jour,  
 mais que le spectacle de la Nature  
 et que la réflexion  
 dissipent  
 cette terreur de l'esprit  
 et ces ténèbres de l'esprit.

## II. — NUL ÊTRE N'EST ABSOLUMENT SEMBLABLE A UN AUTRE.

Præterea genus humanum,  
 pecudesque mutæ natantes  
 squammigerum,  
 et armenta læta,  
 feræque,  
 et volucres variæ  
 quæ concelebrant  
 loca lætantia aquarum  
 circum ripas,  
 fontesque, lacusque,  
 et quæ pervolitantes  
 pervolgant nemora avia :  
 perge sumere  
 unum quidvis quorum

En outre la race humaine,  
 et les troupeaux muets qui nagent  
 des porte-écailles (des poissons),  
 et les troupeaux bien nourris,  
 et les bêtes-sauvages,  
 et les oiseaux variés  
 qui peuplent [ble des eaux)  
 les lieux agréables (le voisinage agréa-  
 autour des rives,  
 et les sources, et les lacs,  
 et ceux qui volant-à-travers les bois  
 fréquentent les bois écartés :  
 mets-toi à prendre  
 un animal quelconque de ces animaux

Invenies tamen<sup>1</sup> inter se distare figuris,  
 Nec ratione alia proles cognoscere matrem,  
 Nec mater posset prolem : quod posse videmus,  
 Nec minus atque homines inter se nota cluere<sup>2</sup>.

Nam<sup>3</sup> sæpe ante deum vitulus delubra decora  
 Thuricremas propter mactatus concidit aras,  
 Sanguinis expirans calidum de pectore flumen :  
 At mater, virides saltus orbata peragrans,  
 Noscit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,  
 Omnia convisans oculis loca, si queat usquam  
 Conspicere amissum fetum, completque querelis  
 Frondiferum nemus adsistens, et crebra revisit  
 Ad stabulum, desiderio perfixa juveni :  
 Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,  
 Fluminaque illa queunt, summis labentia ripis,  
 Oblectare animum, subitamque<sup>4</sup> avertere curam ;  
 Nec vitulorum aliæ species per pabula læta  
 Derivare queunt animum curaque levare :  
 Usque adeo quiddam proprium notumque requirit!

Vous y trouverez des différences : sans ces nuances variées, comment les mères et les enfants pourraient-ils se reconnaître ? Cependant l'instinct ne les trompe jamais ; et les hommes ne se distinguent pas plus sûrement entre eux.

Quand la bache sacrée a fait tomber au pied de l'autel chargé d'encens un jeune taureau baigné dans son sang, celle qui était sa mère parcourt les vertes forêts, et épie sur le sable la trace profonde de ses pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu ; elle s'arrête dans l'obscurité des bois qu'elle fait retentir de ses plaintes, et soudain elle retourne à l'étable poursuivie par ses regrets. Les tendres saules, les herbes ranimées par la rosée, les fleuves qui coulent à pleins bords n'ont plus assez de charmes pour la détourner de sa douleur. Les jeunes taureaux qui paissent dans les gras pâturages ne peuvent faire illusion à sa tendresse. Ce n'est pas là l'enfant

generatim ;  
 invenies tamen  
 distare inter se figuris,  
 nec proles cognoscere  
 matrem  
 alia ratione,  
 nec mater  
 posset prolem :  
 quod videmus  
 posse,  
 et cluere  
 non minus nota inter se  
 atque homines.

Nam sæpe vitulus  
 concidit mactatus  
 ante delubra decora deum,  
 propter aras  
 thuricremas,  
 expirans de pectore  
 flumen calidum sanguinis.  
 At mater orbata,  
 peragrans virides saltus,  
 noscit humi vestigia  
 pressa pedibus bisulcis,  
 convisens oculis  
 omnia loca,  
 si queat  
 conspiciere usquam  
 fetum amissum,  
 adsistensque  
 complet querelis  
 nemus frondiferum,  
 et crebra revisit  
 ad stabulum,  
 perfixa desiderio juveni :  
 nec salices teneræ,  
 atque herbæ vigentes rore  
 illave flumina  
 labentia summis ripis  
 queunt  
 oblectare animum,  
 avertereque curam subitam :  
 nec aliæ species vitulorum  
 per pabula læta  
 queunt derivare animum  
 levareque cura :  
 usque adeo requirit

genre-par-genre ;  
 tu trouveras cependant  
*ces animaux* différer entre eux de formes,  
 ni les petits ne *pourraient* connaître  
 leur mère  
 par une autre manière,  
 ni la mère [géniture :  
 ne pourrait *connaître autrement* sa pro-  
 chose que nous voyons  
*ces animaux* pouvoir,  
 et nous voyons eux être  
 non moins connus entre eux  
 et (que) les hommes *le sont entre eux*.

Car souvent un veau  
 tombe égorgé  
 devant les sanctuaires parés des dieux,  
 auprès des autels  
 où-brûle-l'encens,  
 rejetant de sa poitrine  
 un flot chaud de sang.  
 Mais la mère privée de son petit,  
 parcourant les verts pâturages-boisés  
 examine à terre des traces  
 empreintes par ses pieds fendus,  
 visitant des yeux  
 tous les lieux,  
 pour voir si elle pourrait  
 apercevoir quelque-part  
 son petit perdu,  
 et s'arrêtant  
 elle remplit de ses plaintes  
 le bois feuillu,  
 et souvent elle revient-pour-voir  
 vers l'étable,  
 transpercée du regret du jeune taureau :  
 ni les saules tendres,  
 et les herbes vigoureuses par la rosée,  
 ou ces fleuves [pleins bords)  
 coulant dans les rives à-la-surface [à  
 ne peuvent  
 charmer son cœur,  
 et éloigner ce souci soudain :  
 ni les autres images des veaux  
 à travers les rians pâturages  
 ne peuvent détourner son esprit,  
 et la soulager de son souci :  
 jusqu'à-ce-point (tant) elle cherche

Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi  
 Cornigeras norunt matres, agnique petulci  
 Balantum pecudes : ita, quod Natura reposit,  
 Ad sua quisque fere<sup>1</sup> decurrunt ubera lactis.

Postremo quodvis frumentum<sup>2</sup>; non tamen omne<sup>3</sup>,  
 Quique suo genere, inter se simile esse videbis,  
 Quin intercurrat quædam distantia formis :  
 Concharumque genus parili ratione videmus  
 Pingere telluris gremium, qua mollibus undis  
 Litoris incurvi bibulam lavit æquor arenam.  
 Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,  
 Natura quoniam constant, neque facta manu sunt  
 Unius ad certam formam primordia rerum<sup>4</sup>,  
 Dissimili inter se quadam volitare<sup>5</sup> figura.

Perfacile est tali ratione exsolvere nobis  
 Quare fulmineus multo penetratior ignis<sup>6</sup>  
 Quam noster fuat e tædis terrestribus ortus.  
 Dicere enim possis cælestem fulminis ignem  
 Subtilem magis e parvis constare figuris<sup>7</sup>,

qu'elle cherche. Ses yeux et son cœur ne sauraient s'y méprendre.

Les agneaux bondissants, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, reconnaissent aussi leurs mères, et guidés par la Nature, ils courent en général aux mamelles qui doivent les allaiter.

Enfin prenez un épi au hasard; malgré la ressemblance des grains dans chaque espèce, vous y remarquerez des nuances différentes; elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi donc, je le répète, les éléments ne différaient-ils pas comme les corps? Ils sont l'ouvrage de la Nature : et puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent flotter dans le vide sous des formes diverses.

Par ce principe, vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matières terrestres : vous direz que les feux du ciel, formés d'éléments plus subtils, s'insinuent

quiddam proprium  
notumque !

Præterea teneri hædi  
norunt matres cornigeras  
cum vocibus tremulis,  
agnique petulci  
pecudes balantum :  
ita decurrunt fere,  
quod Natura repositit,  
quisque  
ad ubera lactis sua.

Postremo  
frumentum quodvis :  
non videbis tamen  
omne,  
quique suo genere  
esse simile inter se,  
quin quædam distantia  
intercurrat formis,  
videmusque  
genus concharum  
pingere ratione parili  
gremium telluris,  
qua æquor  
lavit undis mollibus  
arenam litoris incurvi  
bibulam.  
Quare etiam atque etiam,  
quoniam primordia rerum  
constant Natura,  
neque facta sunt manu  
ad formam certam  
unius,  
necesse est ratione simili  
volitare  
quadam figura  
dissimili inter se.

Jam est perfacile nobis  
exsolvere tali ratione  
quare ignis fulmineus  
fuit multo penetratior  
quam noster ignis  
ortus e tædis terrestribus.  
Possis enim dicere  
ignem cælestem fulminis  
magis subtilem  
constare e parvis figuris,

quelque chose *qui lui est* propre  
et *qui lui est* connu !

En outre les jeunes chevreaux  
reconnaissent *leurs* mères cornues  
avec *leurs* voix tremblantes,  
et les agneaux bondissants [bêlants :  
*reconnaissent* les troupeaux des animaux  
ainsi ils accourent en-général,  
ce que la Nature réclame,  
chacun [tiennent.  
vers les sources de lait qui-leur-appar-

Enfin  
*prends* des céréales quelconques :  
tu ne verras pas cependant  
tous *les épis*,  
chacun dans son espèce,  
être semblables entre eux,  
sans-qu'une certaine différence  
se-trouve-entre *leurs* formes,  
et nous voyons  
l'espèce des coquillages  
émailler d'une manière semblable  
le sein de la terre,  
à-l'-endroit-où la mer  
baigne de *ses* vagues molles  
le sable du rivage recourbé  
*sable* qui-s'impregne.  
C'est pourquoi *je le dis* encore et encore,  
puisque les principes des êtres  
subsistent par la Nature,  
et n'ont pas été faits par la main  
selon la forme déterminée  
d'un seul *principe*, [ble  
il est nécessaire par une raison sembla-  
*ces principes* voltiger (flotter)  
avec une certaine forme  
différente (qui les fait différer) entre eux.  
Maintenant il est très-facile pour nous  
d'expliquer par un tel principe  
pourquoi le feu de-la-foudre  
est beaucoup plus pénétrant  
que notre feu  
né de torches-de-pin terrestres.  
Tu pourrais en effet dire  
le feu céleste de la foudre  
plus subtil [éléments),  
être composé de petites formes (de petits

Atque ideo transire foramina, quæ nequit ignis  
Noster hic e lignis ortus, tædaque creatus.

### III. — LE MYTHE DE CYBÈLE.

(V. 589-642.)

Principio tellus habet in se corpora prima,  
Unde mare immensum volventes flumina fontes  
Assidue renovent : habet ignes unde oriantur.  
Nam multis succensa locis ardent sola terræ :  
Eximiis<sup>1</sup> vero furit ignibus impetus Ætnæ.  
Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta  
Gentibus humanis habet unde extollere possit ;  
Unde etiam fluidas frondes, et pabula læta  
Montivago generi possit præbere ferarum.

Quare magna deum Mater, Materque ferarum,  
Et nostri Genetrix hæc dicta est corporis una.  
Hanc veteres Graium docti cecinere poetæ  
Sublimem in curru bijugos agitare leones,  
Aeris in spatio magnam pendere docentes<sup>2</sup>  
Tellurem, neque posse in terra sistere terram<sup>3</sup>.

dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossière sortie d'un bois résineux.

### III

Commençons par la terre. La terre contient les éléments des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer ; elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur. Elle contient enfin les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, ceux des feuilles souples et des gras pâturages destinés à nourrir les hôtes farouches des montagnes.

Voilà pourquoi on lui a donné les noms de Mère auguste des dieux et des animaux, de Créatrice du genre humain. Les doctes poètes de l'ancienne Grèce la représentaient assise sur un char trainé par des lions ; ils nous enseignaient par là que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre. Les animaux furieux

atque transire ideo  
foramina,  
quæ hic ignis noster  
ortus e lignis,  
creatusque tæda  
nequit.

et traverser pour-cela  
des pores,  
que ce feu nôtre  
né de morceaux-de-bois  
et créé par une torche-de-pin  
ne-peut-pas *traverser*.

### III. — LE MYTHE DE CYBÈLE.

Principio  
tellus habet in se  
corpora prima,  
unde fontes  
volventes flumina  
renovent assidue  
mare immensum ;  
habet  
unde ignes oriantur.  
Nam sola terræ  
ardent  
succensa multis locis ;  
impetus vero Ætnæ  
furit ignibus eximiis.  
Tum porro habet  
unde possit extollere  
gentibus humanis  
fruges nitidas,  
arbustaque læta ;  
unde possit etiam  
præbere generi ferarum  
montivago  
frondes fluidas,  
et pabula læta.  
Quare hæc  
dicta est una  
magna Mater deum,  
Materque ferarum,  
et Genetrix nostri corporis.  
Veteres poetæ docti Graium  
cecinere  
hanc sublimem in curru  
agitare leones bijugos,  
docentes  
tellurem magnam pendere  
in spatio aeris,  
neque terram posse  
sistere in terra.

D'abord  
la terre a en elle-même  
des éléments premiers (des principes),  
d'où les sources  
roulant des fleuves  
peuvent-renouveler continuellement  
la mer immense ;  
elle a *des principes*  
d'où les feux peuvent-naître.  
Car les fondements de la terre  
brûlent  
embrasés en beaucoup d'endroits ;  
et l'impétuosité de l'Étna  
fait-rage par des feux extraordinaires.  
Puis encore elle a *des principes*  
d'où elle peut-élever (tirer)  
pour les nations humaines  
les moissons riantes,  
et les arbres productifs ;  
*elle a des principes* d'où elle peut encore  
fournir à la race des bêtes-sauvages  
*race qui-erre-sur-les-montagnes*  
des feuilles souples,  
et des pâturages fertiles.

C'est pourquoi celle-ci (la terre)  
a été appelée seule (de préférence aux  
la grande Mère des dieux, [autres])  
et la Mère des bêtes-fauves,  
et la Génératrice de notre corps.  
Les anciens poètes savants des Grecs  
ont dit-dans-leurs-chants  
celle-ci élevée sur un char  
diriger des lions attelés-deux-ensemble,  
enseignant *par-là*  
la terre vaste être-suspendue  
dans l'espace de l'air,  
et la terre ne pouvoir  
se poser sur une *autre* terre.

Adjungere feras ; quia, quamvis efferæ, proles  
 Officiis debet molliri victa parentum :  
 Muralique caput summum cinxere corona ;  
 Eximiis munita<sup>1</sup> locis quod sustinet urbes :  
 Quo nunc insigni per magnas prædita terras  
 Horrifice<sup>2</sup> fertur divinæ matris imago.  
 Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum<sup>3</sup>,  
 Idæam vocitant Matrem, Phrygiasque catervas  
 Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt  
 Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.  
 Gallos attribuunt<sup>4</sup> ; quia, numen qui violarint  
 Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,  
 Significare volunt indignos esse putandos,  
 Vivam progeniem qui in oras luminis edant.  
 Tympana tenta tonant palmis, et cymbala circum  
 Concava, raucisonoque minantur cornua cantu,  
 Et Phrygio stimulat numero<sup>5</sup> cava tibia mentes  
 Telaque præportant, violenti signa furoris,  
 Ingratos animos atque impia pectora volgi

soumis au joug, signifient que les bienfaits des parents doivent triompher des caractères les plus farouches. On lui a ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est convertie de villes et de forteresses. Cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui l'on promène la statue de la déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent Idéenne, et lui donnent pour cortège une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Ses prêtres sont mutilés pour enseigner aux mortels que ceux qui outragent la majesté sainte d'une mère, ou qui manquent de reconnaissance envers un père, sont indignes eux-mêmes de revivre dans leur postérité. Ces vils ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyants, des cymbales retentissantes, le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte creuse dont les accents phrygiens excitent la fureur dans les âmes. Leurs bras sont

---

Adjunxere feras;  
 quia proles,  
 quamvis effera,  
 debet molliri  
 victa officiis parentum :  
 cinxerique summum caput  
 corona murali,  
 quod munita  
 locis eximiis  
 sustinet urbes :  
 quo insigni nunc prædita  
 imago matris divinæ  
 fertur horrifice  
 per magnas terras;  
 variæ gentes,  
 more antiquo sacrorum,  
 vocitant hanc  
 Matrem Idæam,  
 dantque comites  
 catervas Phrygias,  
 quia edunt  
 fruges cœpisse creari  
 primum ex illis finibus  
 per orbem terrarum.  
 Attribuunt Gallos,  
 quia volunt  
 significari  
 qui violarint  
 numen matris,  
 inventique sint ingrati  
 genitoribus,  
 putandos esse indignos  
 qui edant  
 progeniem vivam  
 in oras luminis.  
 Tympana tenta tonant  
 palmis,  
 et circum cymbala concava,  
 cornuaque minantur  
 cantu raucisono,  
 et tibia cava  
 stimulat mentes  
 numero Phrygio :  
 præportantque tela,  
 signa furoris violenti  
 quæ possint  
 contertere metu

Ils ont ajouté des bêtes-sauvages;  
 parce qu'une progéniture,  
 quelque farouche *qu'elle soit*,  
 doit s'adoucir  
 vaincue par les bons-offices des parents :  
 et ils *lui* ont ceint le haut de la tête  
 d'une couronne murale,  
 parce qu'étant fortifiée,  
 dans des lieux choisis (favorables)  
 elle soutient les villes :  
 duquel insigne maintenant douée (parée)  
 l'image de la mère divine  
 est portée de-manière-à-effrayer  
 à travers les grandes terres (l'univers);  
 les diverses nations, [crés,  
 d'après la coutume antique des *rites* sa-  
 appellent celle-ci  
 la Mère Idéenne,  
 et *lui* donnent pour compagnes  
 des troupes phrygiennes,  
 parce qu'elles disent  
 les grains avoir commencé à naître  
 pour-la-première-fois de ce territoire-là  
 à travers le globe de la terre.  
 Elles lui assignent *pour prêtres* les Galles,  
 parce qu'elles veulent  
 être signifié (donner à entendre)  
*ceux qui ont violé*  
 la divinité d'une mère,  
 et qui ont été trouvés ingrats  
 pour *leurs* pères,  
 devoir être réputés indignes  
 qu'ils produisent (de produire)  
 une progéniture vivante  
 aux régions de la lumière (à la lumière).  
 Les tambours tendus retentissent  
 sous les mains *des Galles*,  
 et autour les cymbales creuses,  
 et les cornets menacent  
 par un chant rauque,  
 et la flûte creuse  
 excite les esprits  
 par le mode phrygien :  
 et ils portent-devant *eux* des traits,  
 signes d'un délire violent (prêts à la vio-  
 qui puissent [lence]  
 épouvanter par la crainte

Conterrere metu quæ possint numini' Divæ.

Ergo quum primum, magnas invecta per urbes,  
Munificat tacita mortales muta salute<sup>1</sup>,  
Ære atque argento sternunt iter omne viarum  
Largifica stipe<sup>2</sup> ditantes; ninguntque rosarum  
Floribus, umbrantes<sup>3</sup> Matrem comitumque catervas.

Hic armata manus (*Curetas*<sup>4</sup> nomine Graii  
Quos memorant *Phrygios*) inter se forte quod armis  
Ludunt, in numerumque exsultant; sanguinolenti,  
Terrificas capitum quatientes numine cristas,  
Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum  
Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur :  
Quum pueri<sup>5</sup> circum puerum pernice chorea,  
Armati in numerum pulsarent æribus æra,  
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,  
Æternumque daret matri sub pectore volnus.  
Propterea<sup>6</sup> magnam armati Matrem comitantur,  
Aut<sup>7</sup> quia significant Divam prædicere, ut armis  
Ac virtute velint patriam defendere terram,

aussi armés de piques, instruments de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

Aussi tandis que la statue muette de la déesse, portée dans les grandes villes, répand silencieusement sur les mortels les effets de sa munificence, tous les chemins sont jonchés d'or et d'argent; les prêtres sont comblés de dons; une nuée de fleurs odorantes ombre la Mère des dieux et son cortège.

Alors une troupe armée, que les Grecs nomment Curètes Phrygiens, jouent et se frappent entre eux avec leurs armes; ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps; les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes, rappellent ces anciens Curètes qui couvraient, dans la Crète, les vagissements de Jupiter, alors qu'enfants, ils exécutaient en armes des danses rapides autour de son berceau, et frappaient en mesure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le dieu de sa dent cruelle, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par-là les hommes de se tenir prêts à défendre leur patrie les

numini' divæ  
animos ingratos,  
atque pectora impia volgi.

Ergo, quum primum  
invecta per magnas urbes,  
muta munificat mortales  
salute tacita,  
sternunt  
omne iter viarum  
ære atque argento,  
ditantes stipe largifica;  
ninguntque  
floribus rosarum,  
umbrantes Matrem  
catervasque comitum.

Hic manus armata  
(quos Graii  
memorant nomine  
Curetas Phrygios),  
quod ludunt inter se forte  
armis,  
exsultantque in numerum;  
sanguinolenti,  
quatientes numine capitum  
cristas terrificas,  
referunt Curetas Dictæos,  
qui feruntur  
occultasse quondam in Creta  
illum vagitum Jovis,  
circum quem puerum  
pueri chorea pernice,  
armati,  
pulsarent æra æribus  
in numerum,  
ne Saturnus  
adeptus eum  
mandaret malis,  
daretque matri  
volnus æternum  
sub pectore.  
Comitantur propterea  
armati  
magnam Matrem;  
aut quia significant  
Divam prædicere  
ut velint defendere  
armis ac virtute

de la colère de la déesse  
les esprits ingrats  
et les cœurs impies du vulgaire.

Donc, lorsque d'abord (dès que)  
portée à travers les grandes villes,  
muette elle gratifie les mortels  
d'une prospérité silencieuse,  
ils (les mortels) jonchent  
tout le parcours des routes  
d'airain et d'argent, [abondante;  
l'enrichissant d'une menue-monnaie  
et ils font-pleuvoir-comme-neige  
avec des fleurs des roses,  
ombrageant la Mère  
et les troupes de ses compagnons.

Alors une troupe armée (des hommes  
(que les Grecs [armés)  
appellent par le nom  
Curètes phrygiens), [en-temps  
parce qu'ils jouent entre eux de-temps-  
avec leurs armes,  
et bondissent en cadence;  
barbouillés-de-sang,  
agitant par le mouvement de leurs têtes  
des aigrettes effrayantes,  
ils rappellent les Curètes de Dicté,  
qui sont rapportés  
avoir caché jadis en Crète  
ce vagissement de Jupiter,  
autour duquel enfant [pide,  
eux-mêmes enfants avec une danse ra-  
étant armés,  
choquaient l'airain contre l'airain  
en cadence,  
de peur que Saturne  
n'ayant atteint lui [rât),  
ne le livrât à ses machoires (ne le dévo-  
et ne causât à sa mère  
une blessure éternelle  
sous son cœur.

Ils accompagnent à-cause-de-cela  
étant armés  
la grande Mère;  
ou parce qu'ils donnent-à-entendre  
la déesse avertir-par-avance  
que les mortels veuillent défendre  
par les armes et le courage

Præsidioque parent decorique parentibus esse.

IV. — COMMENT SE FORMENT LES CORPS.

(V. 990-1024.)

Denique cælesti sumus omnes semine oriundi<sup>1</sup> :  
 Omnibus ille idem<sup>2</sup> pater est, unde alma liquentes  
 Humoribus guttas mater quum Terra recepit,  
 Feta parit nitidas fruges arbustaque læta,  
 Et genus humanum ; parit omnia sæcla ferarum,  
 Pabula quum præbet<sup>3</sup>, quibus omnes corpora pascunt,  
 Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant.  
 Quapropter merito maternum nomen adepta est.  
 Cedit item retro de terra quod fuit ante  
 In terras ; et quod missum est ex ætheris oris,  
 Id rursum cæli relatum templa receptant<sup>4</sup>.  
 Nec sic interimit mors res, ut materialia  
 Corpora conficiat, sed cœtum dissipat ollis :  
 Inde aliis aliud conjungit, et effit ut omnes  
 Res ita convertant formas, mutantque colores,  
 Et capiant sensus, et puncto tempore reddant :

armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parents.

IV

Enfin, nous sommes tous enfants du ciel : le ciel est notre père commun ; la terre, notre mère commune, fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut, produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes, et tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit à tous les aliments, à l'aide desquels ils nourrissent leurs corps, jouissent de la vie, et propagent leur espèce. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de mère. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois, et la matière descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. La mort, en détruisant les corps, ne touche point aux éléments. Son pouvoir se borne à rompre les tissus, à produire de nouveaux assemblages, à changer les formes et les couleurs, à donner ou à reprendre le sentiment au moment fixé par la Nature. De

terram patriam,  
parentque esse  
præsidio decorique  
parentibus.

la terre de-la-patrie,  
et *qu'ils* se préparent à être  
à soutien et à honneur  
à *leurs* parents.

## IV. — COMMENT SE FORMENT LES CORPS.

Denique  
omnes sumus oriundi  
semine cælesti :  
ille est pater  
idem omnibus,  
unde quum terra  
mater alma  
recepit guttas liquentes  
humoris,  
feta parit  
fruges nitidas,  
arbusta que læta,  
et genus humanum ;  
parit  
omnia sæcla ferarum,  
quum præbet pabula  
quibus omnes  
pascunt corpora,  
et ducunt vitam dulcem,  
propagantque prolem.  
Quapropter  
adepta est merito  
nomen maternum.  
Quod fuit ante  
de terra  
cedit retro item  
in terras ;  
et templa cæli  
receptant rursum relatum  
id quod missum est  
ex oris ætheris.  
Nec mors interimit res,  
sic ut conficiat  
corpora materiai ;  
sed dissipat ollis  
cœtum :  
inde conjungit aliud  
aliis,  
et effit ut omnes res  
convertant formas ita,

Enfin  
tous nous sommes nés  
d'un germe céleste :  
celui-ci (le ciel) est le père  
le même pour tous,  
d'où (duquel) lorsque la terre  
*notre* mère nourricière  
a reçu les gouttes liquides  
de la pluie,  
fécondée elle enfante  
les moissons riantes,  
et les arbres productifs,  
et le genre humain ;  
elle enfante  
toutes les espèces des animaux,  
tandis qu'elle fournit (des aliments)  
par lesquels tous  
nourrissent *leurs* corps,  
et mènent la vie *qui est* douce,  
et propagent *leur* espèce.  
C'est pourquoi  
elle a acquis avec-raison  
le nom de-mère.  
*Ce* qui a existé auparavant  
*sorti* de la terre  
va en-arrière (retourne) de même  
dans les terres (la terre) ;  
et les espaces du ciel  
reçoivent de-nouveau ramené  
ce qui a été envoyé  
des régions de l'éther.  
Et la mort ne détruit pas les êtres,  
de-telle-sorte qu'elle anéantisse  
les éléments de la matière ; [éléments  
mais elle disperse pour eux (pour ces  
*leur* assemblage :  
puis elle unit un autre *élément*  
avec d'autres,  
et fait que tous les êtres  
convertissent *leurs* formes ainsi,

Ut noscas referre, eadem primordia rerum  
 Cum quibus, et quali positura contineantur,  
 Et quos inter se dent motus accipiantque.  
 Namque eadem cælum, mare, terras, flumina, solem  
 Significant<sup>1</sup>; eadem fruges, arbusta, animantes.  
 Neve putes æterna penes residere potesse<sup>2</sup>  
 Corpora prima quod in summis fluitare videmus  
 Rebus, et interdum nasci subitoque perire.  
 Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,  
 Cum quibus, et quali sint ordine quæque locata :  
 Si non omnia sunt, at multo maxima pars est  
 Consimilis<sup>3</sup> : verum positura discrepitant hæc.  
 Sic ipsis in rebus item jam materiai  
 Intervalla viæ, connexus, pondera, plagæ,  
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ,  
 Quum permutantur, mutari res quoque debent.

là vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mélange, à l'arrangement et aux mouvements réciproques des atomes, puisque les mêmes éléments dont résultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil, concourent aussi à former les grains, les arbres et les animaux. Et gardez-vous de croire que ces qualités que nous voyons flotter à la surface des êtres, naître et périr subitement, soient inhérentes à ces éléments primitifs. Ainsi, dans nos vers mêmes, l'ordre et la combinaison des lettres sont essentiels, parce que les mots, composés en partie des mêmes éléments, ne diffèrent que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la nature : changez les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement et la figure des atomes, vous aurez des résultats différents.

mutentque colores,  
 et capiant sensus,  
 et reddant  
 tempore puncto :  
 ut noscas referre  
 cum quibus,  
 et quali positura  
 eadem primordia rerum  
 contineantur,  
 et quos motus dent  
 accipiantque inter se ;  
 namque eadem significant  
 cælum, mare, terras,  
 flumina, solem ;  
 eadem fruges,  
 arbusta, animantes.  
 Neve putes æterna  
 potesse residere  
 penes corpora prima  
 quod videmus fluitare  
 in summis rebus,  
 et interdum nasci  
 perireque subito.  
 Quin etiam refert  
 in nostris versibus ipsis  
 cum quibus,  
 et quali ordine  
 quæque locata sint :  
 si omnia non sunt,  
 at pars  
 multo maxima  
 est consimilis :  
 verum hæc discrepant  
 positura.  
 Sic item jam  
 in rebus ipsis  
 quum  
 intervalla materiai,  
 viæ, connexus,  
 pondera, plagæ, concursus,  
 motus, ordo, positura,  
 figuræ,  
 permutantur,  
 res quoque debent mutari.

et changent *leurs* couleurs.  
 et reçoivent les sens,  
 et *les* rendent (les perdent)  
 au temps marqué :  
 afin que tu connaisses qu'il importe  
 avec quels *éléments*,  
 et dans quelle position  
 les mêmes principes des êtres  
 sont-tenus-ensemble,  
 et quels mouvements ils donnent  
 et reçoivent entre eux ; [duisent)  
 car les mêmes *principes* font-voir (pro-  
 le ciel, la mer, les terres,  
 les fleuves, le soleil ;  
 les mêmes *produisent* les moissons,  
 les arbres, les animaux.  
 Et-ne pense pas des *choses* éternelles  
 pouvoir subsister [(l'éternité)  
 dans les éléments premiers  
 parce que nous *les voyons* flotter  
 à la surface des êtres,  
 et parfois naître  
 et périr subitement.  
 Bien plus il importe  
 dans nos vers eux-mêmes  
 avec quelles *lettres*,  
 et dans quel ordre  
 chaque *lettre* a été placée :  
 si toutes *les lettres* ne sont pas *semblables*,  
 du-moins la partie  
 de beaucoup la plus grande  
 est semblable :  
 mais ces *lettres* diffèrent  
 par *leur* position.  
 Ainsi de même maintenant  
 dans les êtres eux-mêmes  
 lorsque  
 les intervalles de la matière,  
 les routes, les enlacements,  
 les poids, les chocs, les rencontres,  
 les mouvements, l'ordre, la position,  
 les figures,  
 sont changés,  
 les êtres aussi doivent être changés.

## V. — LA VIE EST RÉPANDUE DANS L'UNIVERS ENTIER

(V. 1022-1052, 1055-1056, 1063-1075.)

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem :  
 Nam tibi vehementer<sup>1</sup> nova res molitur<sup>2</sup> ad aures  
 Accidere, et nova se species ostendere rerum.  
 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum  
 Difficilis magis<sup>3</sup> ad credendum constet : itemque  
 Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam,  
 Quod non paulatim minuant<sup>5</sup> mirarier omnes.  
 Suspucito cæli clarum purumque colorem,  
 Quæque in se cohibet, palantia sidera passim,  
 Lunamque et solis præclara luce nitorem ;  
 Omnia quæ nunc si primum mortalibus essent,  
 Ex improvise si nunc objecta repente,  
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici,  
 Aut minus ante<sup>4</sup> quod auderent fore credere gentes ?  
 Nil, ut opinor ; ita hæc species miranda fuisset ;  
 Quam tibi<sup>5</sup> jam nemo<sup>6</sup>, fessus satiate videndi,  
 Suspucere in cæli dignatur lucida templa.

## V

Maintenant, ô Memmius, prêtez l'oreille à la voix de la philosophie : elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues, et d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins, comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent, avec le temps, de nous surprendre. Si le pur et éclatant azur du ciel et les astres errants dont il est parsemé, le disque de la lune et le brillant éclat du soleil, présentés aux humains pour la première fois, étonnaient leurs regards par une apparition soudaine, que pourrait offrir la Nature de comparable à ce spectacle ? Et quel mortel eût osé le croire possible ? Aucun, je pense : tant ce spectacle exciterait d'admiration ! Cependant ces merveilles, nous en sommes rassasiés : à peine daignons-nous jeter un coup d'œil sur la voûte

## V. — LA VIE EST RÉPANDUE DANS L'UNIVERS ENTIER.

Nunc  
 adhibe nobis animum  
 ad veram rationem :  
 nam res nova  
 molitur vehementer  
 accidere aures tibi,  
 et nova species rerum  
 se ostendere.  
 Sed neque ulla res  
 est tam facilis,  
 quin ea constet primum  
 magis difficilis  
 ad credendum ;  
 itemque  
 nil adeo magnum,  
 nec quicquam  
 tam mirabile  
 quod omnes non minuunt  
 paulatim  
 mirarier.  
 Suspicio colorem  
 clarum purumque  
 cæli,  
 quæque  
 cohibet in se,  
 sidera palantia passim  
 lunamque et nitorem solis  
 luce præclara ;  
 omnia quæ  
 si essent nunc  
 primum mortalibus,  
 si objecta nunc repente  
 ex improviso,  
 quid poterat dici  
 magis mirabile his rebus,  
 aut quod gentes  
 auderent minus credere ante  
 fore ?  
 Nil, ut opinor ;  
 ita hæc species  
 fuisset miranda ;  
 quam quisque,  
 fessus satiate videndi,  
 non jam dignatur tibi  
 suspicere  
 in templa lucida cæli.

Maintenant  
 applique-nous *ton* esprit (ton attention)  
 à la véritable doctrine :  
 car une vérité nouvelle  
 fait-effort vivement  
 pour arriver aux oreilles à toi,  
 et un nouvel aspect des choses  
 fait-effort pour se montrer à toi.  
 Mais ni aucune chose  
 n'est si facile,  
 qu'elle ne soit d'abord  
 plus difficile  
 à croire ;  
 et de même  
 rien n'est tellement grand,  
 ni quoi-que-ce-soit  
 n'est si admirable  
 que tous ne discontinuent  
 peu-à-peu  
 d'admirer.  
 Contemplez la couleur  
 claire et pure  
 du ciel,  
 et les choses que  
 il renferme en lui-même,  
 les astres errants çà-et-là  
 la lune et l'éclat du soleil  
 éclat d'une lumière brillante ;  
 toutes choses qui  
 si elles étaient *présentes* maintenant  
 pour-la-première-fois aux mortels [d'ain  
 si maintenant elles étaient offertes sou-  
 à l'improviste,  
 quelle chose pouvait être dite  
 plus admirable que ces choses-là,  
 ou que les nations  
 osassent moins croire auparavant  
 devoir se produire ?  
 Rien, comme je pense ;  
 tant ce spectacle  
 aurait été admirable ;  
 lequel *spectacle* chacun,  
 fatigué de l'ennui de voir, [vois),  
 ne daigne plus pour toi (comme tu le  
 lever-les-yeux  
 vers les espaces lumineux du ciel.

Desine quapropter, novitate exterritus ipsa,  
 Expuere ex animo rationem; sed magis acri<sup>4</sup>  
 Judicio perpende, et, si tibi vera videntur,  
 Dede manus: aut, si falsum est, accingere contra.  
 Quærit enim rationem animus, quum summa loci sit  
 Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;  
 Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,  
 Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.

Principio, nobis in cunctas undique partes,  
 Et latere ex utroque, supra subterque, per omne  
 Nulla est finis, uti docui; res ipsaque per se  
 Vociferatur, et elucet natura profundi.

Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,  
 Undique quum vorsus spatium vacet infinitum,

.....  
 Hunc unum terrarum orbem cælumque creatum,  
 Nil agere illa foris tot corpora materiaï.

.....  
 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est  
 Esse alios alibi congressus materiaï,

brillante des cieux. Ainsi, Memmins, la nouveauté des objets que je vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention; il faut que vous pesiez mes idées, que vous les embrassiez, si elles sont vraies, et que vous vous armiez contre elles, si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au delà des limites infinies de notre monde, dans ces immenses régions où l'esprit libre d'entraves aime à s'élever sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai dit déjà; ce grand tout est infini. A droite, à gauche, sur notre tête, sous nos pieds, il n'y a point de limites. Ainsi l'attestent et la voix de l'évidence, et la nature même de l'infini. Est-il probable, quand un espace immense s'étend en tous sens,.... qu'il n'y ait eu que notre globe et notre firmament de créés, et qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs?... Vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres agrégats semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.



Qualis hic est, avido<sup>1</sup> complexu quem tenet æther.  
 Præterea, quum materies est multa parata,  
 Quum locus est præsto, nec res, nec causa moratur  
 Ulla, geri debent nimirum et confieri res.  
 Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam  
 Enumerare ætas animantum non queat omnis;  
 Visque eadem et natura<sup>2</sup> manet, quæ semina rerum  
 Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,  
 Atque huc sunt coniecta; necesse est confiteare  
 Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,  
 Et varias hominum gentes et sæcla ferarum.

VI — LA TERRE VIEILLIT, ET ELLE DOIT PÉRIR.

(1129-1157.)

Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi  
 Expugnata, dabunt labem, putresque ruinas.  
 Omnia debet enim cibus integrare novando,  
 Et fulcire cibus, cibus omnia sustentare.  
 Nequicquam<sup>1</sup>, quoniam nec venæ<sup>2</sup> perpetiuntur<sup>3</sup>  
 Quod satis est, neque quantum opus est Natura ministrat.

Au reste, toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance, qu'il y a un espace pour la recevoir, et que nul obstacle ne vient arrêter son mouvement, il doit nécessairement se former des êtres. Et si avec cela le nombre des éléments est tel que tous les hommes réunis ne pourraient dans la durée entière de leur vie parvenir à les compter, s'ils ont pour se réunir ailleurs les mêmes facultés et la même nature que les atomes de notre monde, vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes, leurs hommes et leurs animaux divers.

VI

Ainsi les voûtes de notre monde, assaillies de tous côtés, tomberont aussi en ruines, et deviendront la proie de la corruption. En effet tous les corps ont besoin d'être réparés et renouvelés par des aliments, par des sucs nourriciers qui soutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce mécanisme ne peut durer éternellement : d'un côté, les canaux par où se distribue la sève nourricière, ne sont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait; de l'autre, la Nature se lasse de fournir sans cesse aux réparations.

esse alibi,  
qualis est hic,  
quem æther tenet  
amplexu avido.

Præterea,  
quum materies multa  
est parata,  
quum locus est præsto,  
nec ulla res,  
nec causa moratur,  
res debent nimirum  
geri et confieri.  
Nunc si copia  
est et seminibus  
tanta quantam  
omnis ætas animantium  
non queat enumerare;  
eademque vis  
naturaque manet,  
quæ queat conficere  
in loca quæque  
semina rerum,  
ratione simili  
atque conjecta sunt huc;  
necesse est confiteare  
alios orbes terrarum  
esse in aliis partibus,  
et gentes varias hominum  
et sæcla ferarum.

être ailleurs,  
*tel* qu'est celui-ci,  
que l'éther enferme  
dans un embrassement avide.

En outre,  
lorsqu'une matière abondante  
est préparée,  
lorsque la place est auprès,  
et qu'aucune chose,  
ni *aucune* cause ne fait-obstacle,  
des êtres doivent inévitablement  
être produits et formés.  
Maintenant si une quantité  
est aussi aux éléments  
tellement-grande que  
toute une génération d'êtres-animés  
ne pourrait *la* supputer;  
et si la même force  
et si *la même* nature subsiste,  
qui puisse jeter-ensemble (réunir)  
dans des lieux quels-qu'ils *soient*  
les éléments des êtres,  
d'une manière semblable,  
et (de même qu') ils ont été réunis ici;  
il est nécessaire que tu avoues  
d'autres globes de terres  
être dans d'autres parties *du monde*,  
et des races diverses d'hommes  
et *d'autres* espèces d'animaux.

#### VI. — LA TERRE VIEILLIT, ET ELLE DOIT PÉRIR.

Sic igitur  
mœnia magni mundi quoque  
circum  
expugnata dabunt labem,  
ruinasque putres.  
Cibus debet enim  
integrare omnia  
novando,  
et cibus fulcire,  
cibus sustentare  
omnia.  
Nequicquam,  
quoniam nec venæ  
perpetiuntur quod satis est,  
neque Natura ministrat

De même donc  
les murailles du vaste monde aussi  
autour (qui l'entourent) [leront),  
attaqués produiront une chute (s'écrou-  
et des ruines pourries.  
La nourriture doit en effet  
restaurer toutes les choses  
en *les* renouvelant,  
et la nourriture *doit* étayer (fortifier),  
la nourriture *doit* soutenir  
toutes les choses.  
Vainement,  
parce que ni les veines [assez,  
ne souffrent-jusqu'-au-bout *ce* qui est  
ni la Nature ne fournit

Jamque adeo fracta est ætas, effetaque tellus  
 Vix animalia parva creat<sup>1</sup>, quæ cuncta creavit  
 Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.  
 Haud; ut opinor, enim mortalia sæcla superne  
 Aurea de cælo demisit funis<sup>2</sup> in arva,  
 Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt<sup>3</sup>,  
 Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.  
 Præterea nitidas fruges vinetaque læta  
 Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit :  
 Ipsa dedit dulces fetus et pabula læta,  
 Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;  
 Conterimusque boves, et vires agricolarum :  
 Conficimus ferrum, vix arvis suppeditati<sup>4</sup> :  
 Usque adeo parcunt fetus augentque<sup>5</sup> labore !

Jamque caput quassans grandis suspirat arator  
 Crebrius incassum manuum cecidisse labores ;  
 Et, quum tempora temporibus præsentia confert

Et même dès à présent le monde est sur son déclin. La terre épuisée n'enfante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le sein fécond créa jadis toutes les espèces vivantes, et construisit les flancs robustes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait fait descendre les animaux du haut du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui se brisent contre les rochers. La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna naissance autrefois. C'est elle qui créa pour les mortels, et qui leur offrit d'elle-même les moissons jaunissantes, les riants vignobles et les gras pâturages. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras. Les bœufs s'épuisent; le cultivateur consume ses forces, nous usons le fer; c'est à peine si les champs fournissent à ses besoins : tant ils sont avarés, tant ils exigent de travail pour produire.

Déjà le vieux laboureur, secouant la tête, raconte en soupirant combien de fois il a été frustré du fruit de ses pénibles travaux. Il

quantum est opus.  
 Jamque adeo  
 ætas fracta est,  
 tellusque effeta  
 creat vix parva animalia,  
 quæ creavit cuncta sæcla,  
 deditque partu  
 corpora ingentia ferarum.  
 Funis aurea enim  
 non demisit, ut opinor,  
 superne  
 de cælo in arva  
 sæcla mortalia,  
 nec mare,  
 nec fluctus plangentes saxa  
 crearunt,  
 sed eadem tellus,  
 quæ nunc alit ex se,  
 genuit.

Præterea  
 ipsa creavit primum  
 sua sponte  
 mortalibus  
 fruges nitidas  
 vinetaque læta :  
 ipsa dedit  
 fetus dulces  
 et pabula læta,  
 quæ nunc grandescunt vix  
 aucta nostro labore ;  
 conterimusque boves  
 et vires agrorum,  
 conficimusque ferrum,  
 vix suppeditati arvis :  
 usque adeo  
 parcunt  
 fetusque argent  
 labore !

Jamque grandis arator  
 quassans caput  
 suspirat  
 labores manuum  
 cecidisse incassum  
 crebrius ;  
 et quum confert  
 tempora præsentia  
 temporibus præteritis,

autant-qu'il est besoin.  
 Et déjà précisément (même)  
 l'âge du monde est brisé,  
 et la terre épuisée  
 crée à-peine de petits animaux,  
 elle qui créa toutes les espèces,  
 et donna par un enfantement (enfant)  
 les corps énormes des bêtes-sauvages.  
 Une corde d'or en effet  
 n'a pas laissé-tomber, à-ce-que je pense,  
 d'en-haut  
 du ciel dans les champs  
 les espèces mortelles,  
 ni la mer,  
 ni les flots battant les rochers  
 n'ont créé ces espèces,  
 mais la même terre,  
 qui maintenant les nourrit d'elle-même,  
 les a enfantées.

En outre  
 elle-même a créé d'abord  
 par sa propre-force  
 pour les mortels  
 les moissons riantes  
 et les vignobles productifs :  
 elle-même a donné  
 les productions agréables  
 et les pâturages fertiles,  
 qui maintenant croissent à-peine  
 augmentés par notre travail ;  
 et nous épuisons nos bœufs  
 et les forces des laboureurs,  
 et nous usons le fer, [champs :  
 à peine fournis-du-nécessaire par les  
 jusqu'à-ce-point (tant)  
 les champs sont avarés  
 et les productions n'augmentent  
 que par la fatigue !

Et déjà le vieux laboureur  
 secouant la tête  
 se-plaint-en-soupirant  
 le travail de ses mains  
 être tombé inutilement  
 plus fréquemment ;  
 et lorsqu'il compare  
 les temps présents  
 aux temps passés,

Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis ;  
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum<sup>1</sup>  
Perfacile angustis tolerarit finibus ævum ,  
Quum minor esset agri multo modus ante viritim ;  
Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire  
Ad capulum<sup>2</sup>, spatio ætatis defessa vetusto.

compare le temps passé avec le présent, il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de ces siècles fortunés, où l'homme plein de respect pour les dieux, vivait plus heureux avec moins de terres, et récoltait d'abondantes moissons sur un modique héritage. Il ne sait pas que tous les corps vont en dépérissant, et que le temps est le sépulcre fatal où tous les êtres viennent s'engloutir.

---

laudat sæpe  
 fortunas parentis,  
 et crepat,  
 ut genus antiquum  
 repletum pietate  
 tolerarit ævum perfacile  
 finibus angustis,  
 quum ante modus agri  
 esset multo minor viritim ;  
 nec tenet  
 omnia tabescere paulatim  
 et ire ad capulum  
 defessa  
 spatio vetusto ætatis.

il loue souvent  
 le sort de son père,  
 et il a-sans-cesse-à-la-bouche,  
 comment la race antique  
 remplie de piété  
 a soutenu sa vie très-facilement  
 dans des limites étroites,  
 bien-qu'auparavant la mesure de champ  
 fût beaucoup moindre par-homme ;  
 et il ne sait pas  
 toutes les choses dépérir peu-à-peu  
 et aller au cercueil,  
 fatiguées [lesse).  
 par l'espace ancien de l'âge (par la vieil-

# NOTES

## DU DEUXIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

---

### I.

Page 48 : 1. *Certamina.... instructa*, équivaut à *certamina exercituum instructorum*.

— 2. *Bene munita*, fortifiés contre l'ignorance et la superstition.

— 3. *Templa*. C'est le temple intellectuel élevé par la raison, et où l'homme adore la vérité.

Page 50 : 1. *Delicias... possint*. L'homme n'a besoin que de peu de choses pour se préserver de la douleur physique, et aussi pour avoir la force de fouler aux pieds toutes les délices, heureux qu'il est d'une médiocrité calme et exempte de souffrances.

— 2. *Aurea juvenum simulacra*, statues d'or représentant des jeunes gens qui portaient des candélabres.

— 3. *Templa*, appartements élevés, magnifiques. *Templum* signifie au propre tout vaste espace.

Page 52 : 1. *Tuas legiones*. Lucrèce cite le général d'armée, comme exemple du pouvoir absolu.

— 2. *Nec metuunt*. La terreur et les soucis ne craignent pas les gardes des rois; c'est-à-dire, que la puissance royale ne peut nous en exempter.

Page 54 : 1. *Quin omne.... egestas*. Les souffrances de l'homme sont le fait de l'ignorance, sans que la richesse et la puissance puissent rien contre elles.

Voyez encore les passages suivants : sur le mouvement des atomes (61-78); sur l'extrême mobilité des atomes (141-153); sur les tendances naturelles des corps (184-215); sur l'immobilité apparente de l'univers (308-332).

### II.

Page 54 : 1. *Genus humanum.... pervolitantes*. Tous les nominaux de cette énumération ne sont accompagnés d'aucun verbe; après *pervolitantes*, il y a anacoluthie dans la phrase.

Page 56 : 1. *Tamen*. Quoique ces animaux appartiennent à la même famille.

— 2. *Cluere*, infinitif du verbe archaïque *cluco*, mis pour *esse*.

— 3. *Nam...* Lucrèce donne comme preuve de la dissemblance de tous les êtres, la facilité avec laquelle ils se reconnaissent entre eux.

— 4. *Subitam*. Ce mot prête à deux interprétations également plausibles : 1° *curam qua subito confecta est*, son bonheur lui a été soudain ravi ; 2° *curam quæ subito redit*, ce souci vient tout à coup l'assaillir, quand elle pourrait en être distraite.

Page 58 : 1. *Fere*, en général ; il peut y avoir quelques exceptions à cette loi de l'instinct.

— 2. *Quodvis frumentum*. La phrase est encore suspendue, comme nous l'avons déjà remarqué au début de ce morceau.

— 3. *Omne*. Il est impossible, même dans le mot à mot, de conserver en français ce singulier à cause de *inter se*.

— 4. *Primordia rerum*. Les atomes étant nés d'eux-mêmes ne peuvent être assujettis à un type unique. C'est une attaque indirecte à la doctrine platonicienne, doctrine qui donne pour modèles aux choses des idées incréées.

— 5. *Volitare*. Les Épicuriens supposaient que les atomes flottent au hasard dans le vide.

— 6. *Ignis*. Lucrèce constate que les différences qu'il a notées dans toutes les espèces d'êtres organisés se retrouvent aussi dans les phénomènes physiques ; par exemple, l'action du feu est plus ou moins pénétrante, selon le degré de subtilité des éléments qui le composent.

— 7. *Figuris*, les formes de ces corps élémentaires.

Voyez encore le passage sur la formation des corps qui flattent ou blessent nos organes (409-425).

### III.

Page 60 : 1. *Eximiis*. Dans l'antiquité, où l'on ne connaissait guère que le bassin de la Méditerranée, l'Etna était regardé comme le plus violent des volcans.

— 2. *Docentes*, enseignant par là. Le char de Cybèle est l'emblème du mouvement terrestre à travers le vide.

— 3. *In terra... terram*. Il n'est pas de terre, c'est-à-dire, de point d'appui dans l'espace, sur lequel la terre puisse se poser.

Page 62 : 1. *Munita*, parce qu'elle porte les villes fortifiées et qu'elle a créé leurs défenses naturelles.

— 2. *Horrifica*. Le culte de Cybèle était accompagné de cérémonies mystérieuses et bizarres.

— 3. *Antiquo more sacrorum*, d'après les rites antiques de ce culte qui se célébrait en Phrygie.

— 4. *Gallos*. Les prêtres de Cybèle s'appelaient *Galli*, Galles, du nom d'un fleuve de Phrygie, parce que, suivant une légende, après avoir bu de l'eau de ce fleuve, ils furent frappés d'une telle démence qu'ils se mutilèrent eux-mêmes. Il est probable que ces Galles avaient été primitivement des blasphémateurs que la déesse avait punis de leurs insultes en les frappant d'une folie furieuse. Elle les traînait derrière son char pour étaler aux yeux des peuples le témoignage de sa redoutable puissance.

— 5. *Phrygio numero*. Le mode phrygien était propre, disait-on, à jeter les âmes dans un transport furieux.

Page 64 : 1. *Munificat.... salute*. La déesse, sous la forme d'une pierre grossière, muette par conséquent (*muta*), apportait joie et prospérité (*salute*), partout où elle passait.

— 2. *Stipe*. Les citoyens, même les plus pauvres, gratifiaient de quelque monnaie les prêtres de la déesse, là où passait son cortège.

— 3. *Umbrantes*. Ils ombrageaient en quelque sorte tout le cortège sous une pluie de roses.

— 4. *Curetas*. Il y avait deux sortes de Curètes : les Curètes crétois ou Corybantes, prêtres de Jupiter, et qui l'avaient, dit-on, nourri dans son enfance, et les Curètes phrygiens, prêtres de Cybèle. Ces deux collèges religieux se rattachaient l'un à l'autre.

— 5. *Pueri*. Les Corybantes, à cette époque, étaient enfants eux-mêmes.

— 6. *Propterea*, pour ce motif, c'est-à-dire, pour rappeler leur affiliation aux Curètes crétois.

— 7. *Aut*. Seconde explication proposée par le poète.

Voyez encore les passages suivants : sur la nature des dieux (644-659) ; sur les combinaisons possibles des atomes (687-709) ; les atomes ne sont pas colorés (794-809) ; les corps doués de sentiment sont formés d'atomes insensibles (864-881) ; la mort et la douleur n'est qu'un déplacement d'atomes ; or les atomes par eux-mêmes sont insensibles (943-971).

## IV.

Page 66 : 1. *Oriundi*. Scandez *ōriūndī*. La voyelle *i* forme une diphthongue avec la syllabé *un* qui suit.

— 2. *Ille*, le ciel dont l'idée est comprise dans *cœlesti*. Par un idiotisme fréquent, *ille* se rapporte à l'attribut *pater*.

— 3. *Pabula quum præbet*. La terre peut être regardée comme la mère des animaux, non parce qu'elle les enfante de son sein, mais parce qu'elle les nourrit.

— 4. *Cœli... receptant*. Il s'opère une décomposition qui rend à la terre les principes solides, et au ciel les principes humides et subtiles.

Page 68 : 1. *Significant*. Ce sont les mêmes éléments qui, diversement combinés, engendrent tout le corps de l'univers.

— 2. *Potesse*, infinitif archaïque pour *posse*.

— 3. *Si non... consimilis*. Ce sont presque toujours les mêmes signes qui composent les mots les plus différents.

## V.

Page 70 : 1. *Vehementer*. Les deux premières syllabes de ce mot forment une seule syllabe qui est longue.

— 2. *Molitur*. Lucrèce ne se dissimule pas qu'il aura quelque peine à faire accepter cette doctrine de la pluralité des mondes.

— 3. *Magis*, plus difficile d'abord qu'elle ne le devient ensuite.

— 4. *Ante*, avant que ce spectacle frappât leurs regards.

— 5. *Tibi*, explétif. Le sens est : tu peux voir que.

— 6. *Nemo*. Il est indispensable, pour faire le mot à mot de cette phrase de résoudre *nemo* en *non quisque*.

Page 72. *Magis acri*. L'attention doit être d'autant plus vive que la doctrine est plus nouvelle.

Page 74 : 1. *Avido*. L'éther embrasse la terre avec une sorte d'avidité comme s'il craignait qu'aucune parcelle ne s'en échappât dans l'espace infini.

— 2. *Vis... et natura*, hendiadyin poétique pour *vis naturæ*.

Voyez encore le passage sur l'accroissement et le dépérissement successif des êtres (1106-1128).

## VI.

Page 74 : 1. *Necquicquam*. Un temps viendra où les corps ne pourront plus renouveler leurs principes en s'alimentant aux sources de la nature.

— 2. *Venæ*, les canaux par lesquels la sève nourricière se distribue.

— 3. *Perpetiuntur*. Ces veines sont obstruées par l'effet de la vieillesse et ne peuvent plus recevoir une quantité suffisante de sucs nourriciers.

Page 76 : 1. *Animalia... creat*. Épicure croyait à une création permanente, mais, selon Lucrèce, la nature ne produisait plus que des êtres moins grands, ce qui indiquerait qu'elle dégénère.

— 2. *Funis* est employé ici au féminin (exemple peut-être unique), à moins qu'on ne suppose qu'*aurea* se rapporte à *sæcla*, au temps de l'âge d'or, ce qui est peu vraisemblable. Lucrèce fait sans doute ici allusion à cette chaîne d'or dont parle Homère au huitième livre de l'Illiade, et le long de laquelle Jupiter aurait laissé tomber du ciel tous les êtres qui devaient peupler la terre.

— 3. *Nec.... crearunt*. Allusion au système de Thalès qui enseignait que l'eau est le principe universel.

— 4. *Suppeditati*. Le passif de *suppeditare* ne s'emploie d'ordinaire qu'avec un nom de chose pour sujet. Il est ici dans le sens de *rebus suppeditatis*. — *Seris*, les champs qui ne produisent que tardivement, après de longs efforts.

— 5. *Augent*, est pris dans le sens neutre pour *augentur*.

Page 78 : 1. *Pietate repletum*. Le laboureur attribue à la piété de ses ancêtres la prospérité dont ils jouissaient.

— 2. *Ad scopulum*. C'est l'écueil où doit se briser le monde que le poète compare ici à un navire en détresse. Toutefois beaucoup de commentateurs lisent *ire ad capulum*, aller au tombeau. *Capulus* signifie cercueil.



# ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE TROISIÈME.

---

I. Le poète s'élance, à la suite d'Épicure, au sein des vérités éternelles. Il voit les dieux dans leur immuable sérénité, et les révolutions célestes qui s'accomplissent à travers l'espace infini.

II. La crainte de la mort préoccupe tous les esprits; elle est la source réelle de la plupart des passions coupables qui nous assiègent. Le seul moyen de s'affranchir de cette terreur, c'est d'étudier la Nature.

III. Le poète étudie les relations de l'âme et du corps. L'intelligence de l'homme croît et décroît avec ses forces physiques.

IV. La Nature répond aux plaintes de ceux qui regrettent la brièveté de la vie; et le poète nous montre que les prétendus supplices du Tartare ne sont qu'une allégorie, et n'existent réellement que dans notre vie morale. Enfin il nous exhorte de nouveau à nous adonner à l'étude de la Nature, pour bannir cette vaine terreur de la mort.

# LIVRE TROISIÈME.

---

## I. — BIENFAITS DE LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE.

(V. 1-30.)

E tenebris tantis<sup>1</sup> tam clarum extollere lumen  
Qui primus<sup>2</sup> potuisti, illustrans comoda vitæ,  
Te sequor, o Graiæ gentis decus, inque tuis nunc  
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,  
Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,  
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo  
Cycnis<sup>3</sup>? Aut quidnam tremulis facere artibus hædi  
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?  
Tu, pater, es rerum inventor; tu patria<sup>4</sup> nobis  
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,  
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,  
Omnia nos itidem depascimur aurea<sup>5</sup> dicta,  
Aurea, perpetua semper dignissima vita.

### I

O toi, l'ornement de la Grèce, toi qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces; mais comme ton disciple, et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant s'élancer dans la carrière comme le coursier vigoureux? O mon père! ô génie créateur! quelles sages leçons tu donnes à tes enfants! L'abeille ne cueille pas plus de miel dans les bois fleuris que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes écrits divins, dignes d'être médités à jamais.

---

# LIVRE TROISIÈME.

## I. — BIENFAITS DE LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE.

O decus gentis Graiæ,  
qui primus potuisti  
extollere  
e tenebris tantis  
lumen tam clarum,  
illustrans  
commoda vitæ,  
sequor te,  
ponoque nunc  
in tuis signis pressis  
vestigia pedum fixa,  
non ita cupidus certandi,  
quam propter amorem,  
quod aveo imitari te.  
Quid enim hirundo  
contendat cygnis ?  
Aut quidnam hædi  
possint facere in cursu  
artubus tremulis  
consimile  
ac vis equi fortis ?  
Tu, pater,  
es inventor rerum ;  
tu suppeditas nobis  
præcepta patria ;  
utque apes libant omnia  
in saltibus floriferis,  
itidem nos, inclute,  
depascimur dicta aurea  
ex tuis chartis,  
aurea dignissima semper  
vita perpetua.

O gloire de la nation grecque,  
*toi* qui le premier as pu  
faire-sortir  
de ténèbres si-grandes  
une lumière si éclatante,  
mettant-au-grand-jour {vie heureuse),  
les avantages de la vie (ce qui fait la  
je te suis,  
et je pose maintenant  
sur tes traces foulées *par moi*  
les plantes de *mes* pieds que j'enfonce,  
non tellement désireux de rivaliser,  
qu'à cause de *mon* désir,  
parce que je suis-avide de t'imiter.  
En quoi (comment) en effet l'hirondelle  
lutterait-elle avec les cygnes ?  
Ou quelle chose les chevreaux  
pourraient-ils faire dans la course  
avec *leurs* membres tremblants  
de semblable [sier fougueux ?  
et (à ce que fait) la force d'un cour-  
Toi, ô père, [tème) ;  
*tu* es l'inventeur de *ces* choses (de ce sys-  
toi tu donnes à nous  
des préceptes paternels ;  
et comme les abeilles goûtent à tout  
dans les pâturages-boisés fleuris,  
du même nous, illustre *mortel*,  
nous nous repaissons des paroles d'-or  
*tirées* de tes écrits,  
*paroles* d'-or, très-dignes à-tout-jamais  
d'une existence éternelle.

Nam, simul ac ratio tua cœpit vociferari,  
 Naturam rerum divina mente coortam <sup>1</sup>,  
 Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi  
 Discedunt <sup>2</sup>; totum video per inane geri res;  
 Apparet Divum numen <sup>3</sup>, sedesque quietæ,  
 Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis  
 Aspergunt, neque nix, acri concreta pruina,  
 Cana cadens violat, semperque innubilus æther  
 Integit, et large diffuso lumine rident.  
 Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla  
 Res animi pacem delibat tempore in ullo.  
 At contra nusquam apparent Acherusia templa;  
 Nec tellus obstat <sup>4</sup>, quin omnia dispiciantur,  
 Sub pedibus quæcumque infra per inane geruntur.  
 His tibi me rebus <sup>5</sup> quædam divina voluptas  
 Percipit atque horror <sup>6</sup>, quod sic Natura, tua vi  
 Tam manifesta patens, ex omni parte relecta est.

Ta sagesse proclame les lois de la Nature, telles que les a conçues ton génie divin; et déjà les terreurs de la Superstition s'évanouissent; les limites du monde disparaissent; je vois l'univers se former au milieu du vide; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la neige condensés par le froid piquant, qu'enveloppe sans cesse un air pur, et où brille une lumière qui se répand au loin. C'est à ces intelligences célestes que la Nature prodigue tous ses biens. Rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs âmes. D'un autre côté, les espaces de l'Achéron s'évanouissent; la terre n'est plus un obstacle qui nous empêche de voir ce qui se passe sous nos pieds dans le vide. Ces grands objets m'inspirent une volupté divine, et j'éprouve un saint frémissement en considérant par quels heureux efforts tu as su déchirer le voile dont se couvrait la Nature.

Nam, simul ac  
 tua ratio cœpit  
 vociferari naturam rerum  
 coortam mente divina,  
 terrores animi diffugiunt;  
 moenia mundi discedunt;  
 video res geri  
 per inane totum;  
 numen Divum apparet,  
 sedesque quietæ,  
 quas neque venti  
 concutiunt,  
 neque nubila  
 aspergunt nimbis,  
 neque cana nix,  
 conereta pruina acri,  
 violat cadens,  
 ætherque innubilus  
 integit semper,  
 ridentque  
 lumine diffuso large.  
 Porro Natura  
 suppeditat omnia,  
 neque ulla res  
 delibat in ullo tempore  
 pacem animi.  
 At contra  
 templa Acherusia  
 apparent nusquam;  
 nec tellus obstat,  
 quin omnia  
 quæcunque geruntur  
 per inane  
 infra sub pedibus,  
 dispiciantur.  
 Quædam voluptas divina  
 atque horror  
 percipit me tibi  
 his rebus,  
 quod natura patens  
 tam manifesta  
 tua vi,  
 relecta est ex omni parte

Car, dès que  
 ta raison a commencé  
 à proclamer la nature des choses  
*telle qu'elle est* sortie de ton esprit divin,  
 les terreurs de l'âme fuient-ça-et-là,  
 les murailles du monde se retirent;  
 je vois les choses se passer  
 à travers le vide entier;  
 la puissance des dieux apparaît,  
 et *leurs* demeures paisibles,  
 que ni les vents  
 n'ébranlent,  
 ni les nuages  
 n'arrosent par les pluies,  
 ni la blanche neige,  
 condensée par une gelée piquante,  
 ne viole en tombant,  
 et que l'éther sans-nuages  
 couvre toujours,  
 et *qui* ont un-aspect-riant [au-loin.  
 par la lumière répandue en-tous-sens  
 En outre la Nature  
 fournit tout *aux dieux*,  
 ni aucune chose  
 n'effleure en aucun temps  
 la paix de *leur* esprit.  
 Mais au contraire  
 les espaces de-l'-Achéron  
 n'apparaissent nulle-part;  
 ni la terre n'empêche  
 que toutes les choses  
 toutes-celles-qui se-font  
 à travers le vide  
 au-dessous sous *nos* pieds,  
 ne soient-nettement-aperçues.  
 Une certaine volupté divine  
 et le frisson  
 saisit moi pour toi [ces vérités),  
 par ces choses (quand je me pénètre de  
 parce que la nature s'ouvrant  
 si manifeste  
 par ta force (ton génie),  
 est dévoilée de toute part

II. — LA CRAINTE DE LA MORT EST LA SOURCE DE TOUS  
NOS MAUX.

(V. 35-42, 48-93.)

Jam metus ille foras præceps Acheruntis agendus,  
Funditus humanam qui vitam turbat ab imo,  
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam  
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam quod sæpe<sup>1</sup> homines morbos magis esse timendos,  
Infamemque ferunt vitam, quam Tartara leti;

Extorres idem patria, longeque fugati  
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,  
Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt<sup>2</sup> :  
Et, quocunque tamen miseri venere, parentant,  
Et nigras mactant pecudes, et Manibu' Divis<sup>3</sup>  
Inferias mittunt; multoque in rebus acerbis  
Acrius<sup>4</sup> advertunt animos ad religionem:  
Quo magis in dubiis hominem spectare periculis  
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.  
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo  
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.

II

Maintenant il faut chasser au loin la crainte de l'Achéron, cette chimère qui empoisonne le bonheur dans sa source, qui répand sur tout la teinte lugubre de la mort, et qui ne nous laisse jouir d'aucune volupté pure et sans mélange.

Vous trouverez souvent des hommes qui vous diront que la douleur et l'infamie sont plus à craindre que les abîmes de la mort.... Mais considérez ces mêmes hommes bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus amères; ils vivent pourtant; et en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires. Ils sacrifient aux dieux mânes; l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. C'est alors seulement que la vérité sort du cœur; le masque tombe, et l'homme se montre à nu.

II. — LA CRAINTE DE LA MORT EST LA SOURCE DE TOUS  
NOS MAUX.

<p>Jam ille metus Acheruntis qui turbat funditus ab imo vitam humanam, suffundens omnia nigrore mortis, neque relinquit ullam voluptatem esse liquidam puramque, agendus præceptis foras. Nam quod homines ferunt sæpe morbos esse magis timendos, vitamque infamem quam Tartara leti ; ..... ..... idem extorres patria, fugatique longe ex conspectu hominum, foedati crimine turpi, denique affecti omnibus ærumnis, vivunt : et, tamen quocumque miseri venere, parentant, et mactant pecudes nigras ; et mittunt inferias Divis Manibus ; advertuntque animos multo acrius ad religionem in rebus acerbis. Quo convenit magis spectare hominem in periculis dubiis, noscereque in rebus adversis qui sit. Nam tum demum voces veræ ejiciuntur ab imo pectore,</p>	<p>Maintenant cette crainte de l'Achéron qui trouble complètement par la base la vie humaine, couvrant toutes les choses de la couleur-noire de la mort, et qui ne laisse aucun plaisir être pur et sans-mélange, [hors. est devant être poussée en-avant au-de- Car quant à ce que les hommes proclament souvent les maladies être plus à-craindre, et une vie déshonorée être plus à craindre que le Tartare séjour de la mort ; ..... ..... ces mêmes hommes bannis de leur patrie, et chassés au-loin de la présence des hommes, souillés par une accusation infamante, enfin frappés par toutes les peines, vivent (consentent à vivre) : et, cependant en-quelque-lieu-que ces malheureux soient venus, ils font-des-sacrifices-pour-leurs-parents, et immolent des brebis noires ; et envoient des offrandes-de-propitiation aux dieux mânes ; et ils tournent leurs esprits bien plus vivement vers la religion dans les circonstances pénibles. Par quoi (c'est pourquoi) il convient da- de considérer un homme [avantage dans les périls d'une-issuе-douteuse, et d'apprendre-à-connaître dans les circonstances contraires quel il est. Car alors seulement des paroles sincères s'échappent du fond du cœur,</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Denique<sup>1</sup> avarities et honorum cæca cupido,  
 Quæ miseros<sup>2</sup> homines cogunt transcendere fines  
 Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,  
 Noctes atque dies niti præstante labore

Ad summas emergere opes ; hæc vulnera vitæ,  
 Non minimam partem, mortis formidine aluntur.  
 Turpis enim ferme contemptus et acris egestas  
 Semota ab dulci vita stabilique videntur,  
 Et quasi jam leti portas cunctarier ante<sup>3</sup> :  
 Unde homines, dum se, falso terrore coacti,  
 Effugisse volunt longe, longeque remosse<sup>4</sup>,  
 Sanguine civili rem conflant, divitiasque  
 Conducipant avidi, cædem cæde accumulantes ;  
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris<sup>5</sup>,  
 Et consanguineum mensas odere timentque<sup>6</sup>.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore<sup>7</sup>  
 Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem,  
 Illum aspectari, claro qui incedit honore,  
 Ipsi se in tenebris volvi cænoque queruntur.

Enfin l'avarice et l'aveugle désir des honneurs, ces passions qui tourmentent l'homme et le poussent à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit et jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune ; ces poisons de la société, c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos âmes. L'ignominie, le mépris et l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce et tranquille. On les regarde comme le cortège de la mort. C'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme en proie à de fausses alarmes cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accumule des trésors en accumulant des crimes, suit avec joie les funérailles de son frère, et craint de s'asseoir à la table de ses proches.

C'est encore la crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux. Il se plaint que les distinctions et la puissance soient pour les grands de la terre, et pour lui la fange et l'avilissement ; une partie de ces

et persona eripitur,  
res manet.

Denique avarities  
et cupido cæca honorum  
quæ cogunt  
homines miseros  
transcendere fines juris,  
et interdum socios  
atque ministros scelerum  
niti noctes atque dies  
labore præstante  
emergere ad summas opes;  
hæc vulnera vitæ  
aluntur  
non partem minimam  
formidine mortis.  
Ferme enim  
contemptus turpis  
et acris egestas  
videntur semota  
ab vita dulci stabilique,  
et quasi cunctarier jam  
ante portas leti :  
unde, dum homines,  
coacti terrore falso,  
volunt se effugisse longe  
remosseque longe  
conflant rem  
sanguine civili,  
avidique  
conduplicant divitias;  
accumulantes cædem cæde;  
crudèles gaudent  
in tristi funere fratris;  
et odere timentque  
mensas consanguineum.

Ratione consimili  
invidia macerat sæpe  
ab eodem timore :  
queruntur  
illum esse potentem  
ante oculos,  
illum, qui incedit  
honore claro, aspectari  
ipsi se volvi  
in tenebris cænoque.  
Intereunt partim

et le masque est arraché,  
la chose (la réalité) reste.

Enfin la cupidité  
et la passion aveugle des honneurs  
qui poussent  
les hommes malheureux  
à franchir les limites du droit,  
et parfois complices  
et instruments des crimes  
à s'efforcer les jours et les nuits  
par un travail énergique  
de s'élever aux plus grandes richesses;  
ces blessures de la vie  
sont entretenues  
non pour une partie très-petite  
par la crainte de la mort.  
D'ordinaire en effet  
le mépris honteux  
et l'âpre indigence  
paraissent être éloignés  
d'une vie douce et tranquille  
et comme hésiter (attendre) déjà  
devant les portes du trépas :  
d'où, tandis que les hommes,  
poussés par une terreur non-fondée,  
veulent eux s'être soustraits loin,  
et s'être éloignés loin,  
ils enflent leur fortune  
par le sang de-leurs-concitoyens,  
et avides  
il doublent leurs richesses,  
accumulant meurtre sur meurtre ;  
cruels ils se réjouissent [frère ;  
à-propos-des tristes funérailles de leur  
et ils haïssent et craignent  
les tables de leurs proches.

D'une manière semblable  
l'envie les mine souvent  
par-suite-de la même peur :  
ils se plaignent  
celui-là (tel ou tel) être puissant  
devant leurs yeux,  
celui-là (tel ou tel), qui s'avance  
avec un honneur brillant, être regardé,  
et eux-mêmes se plaignent soi être roulés  
dans les ténèbres et dans la fange.  
ils périssent en-partie

Intereunt partim statuarum et nominis ergo :  
 Et sæpe usque adeo, mortis formidine<sup>1</sup>, vitæ  
 Percipit humanos odium lucisque videndæ,  
 Ut sibi consciscant mærenti pectore letum,  
 Obliti fontem curarum hunc esse timorem<sup>2</sup>;  
 Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï  
 Rumpere, et in summa pietatem evertere fundo :  
 Nam jam sæpe homines patriam carosque parentes  
 Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti<sup>3</sup> pueri trepidant, atque omnia cæcis  
 In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus  
 Interdum, nilo quæ sunt metuenda magis, quam  
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.  
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est  
 Non radii solis, neque lucida tela diei  
 Discussant, sed Naturæ species, ratioque.

### III. — RAPPORTS INTIMES DE L'ÂME ET DU CORPS.

(V. 448-455, 460-462, 464-470, 475-482, 486-504.)

. . . . . Velut infirmo pueri teneroque vagantur  
 Corpore, sic animi sequitur<sup>1</sup> sententia tenuis :

malheureux s'immolent au désir d'un vain nom et d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent leur désespoir arme leurs mains contre eux-mêmes. Hélas ! ils ignorent que la source de leurs peines est cette crainte même de la mort ; que c'est elle qui fait violence à l'honneur, qui brise les liens de l'amitié, et qui foule aux pieds la Nature elle-même. En effet, n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie, leurs parents, leurs devoirs les plus saints pour éviter la mort ?

Les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit, et nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces alarmes, pour dissiper ces ténèbres, il est besoin, non des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

### III

Dans l'enfance, une machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit

<p>ergo statuarum et nominis,  et sæpe odium vitæ  videndæque lucis  percipit hmanos,  formidine mortis,  usque adeo ut  pectore mærenti  consciscant sibi letum,  obliti hunc timorem  esse fontem curarum,  hunc vexare pudorem,  hunc rumpere  vincula amicitiaï,  et in summa  evertere pietatem fundo :  nam sæpe jam  homines petentes vitare  templa Acherusia,  prodiderunt patriam  parentesque caros.</p> <p style="padding-left: 2em;">Nam velut pueri  trepidant,  atque metuunt omnia  in tenebris cæcis,  sic nos timemus interdum  in luce  quæ sunt metuenda  nilo magis,  quam quæ pueri pavitant  in tenebris,  finguntque futura.  Igitur est necesse  non radii solis,  neque tela lucida diei,  sed species Naturæ  ratioque  discutiant  hunc terrorem animi  tenebrasque.</p>	<p>pour des statues et un nom,  et souvent le dégoût de la vie  et de voir la lumière  saisit les humains,  par la crainte de la du trépas,  jusqu'à un-tel-point que  leur cœur étant affligé  ils se donnent la mort,  ayant oublié cette crainte,  être la source des soucis,  cette <i>crainte</i> violer l'honneur,  cette <i>crainte</i> briser  les liens de l'amitié,  et enfin  renverser la piété de sa base :  car souvent déjà  les hommes cherchant à éviter  les espaces de-l'-Achéron,  ont trahi leur patrie [chers.  et leurs parents qui devraient leur être  Car de-même-que les enfants  tremblent,  et craignent toutes choses  dans les ténèbres obscures,  ainsi nous nous craignons parfois  à la lumière (en plein jour)  des choses qui ne sont à craindre  en rien plus,  que celles dont les enfants s'effrayent  dans les ténèbres,  et qu'ils se figurent devoir arriver.  Donc il est nécessaire  non que les rayons du soleil,  ni les traits lumineux du jour,  mais que le spectacle de la Nature  et que la réflexion  dissipent  cette terreur de l'esprit  et ces ténèbres.</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

### III. — RAPPORTS INTIMES DE L'ÂME ET DU CORPS.

<p>Velut pueri vagantur  corpore infirmo teneroque,  sic sententia animi  sequitur tenuis.  Inde, ubi ætas adolevit</p>	<p>De-même-que les enfants errent  avec un corps faible et délicat,  ainsi la pensée de l'esprit (la faculté de  suit faible. [penser  Puis, quand l'âge s'est accru</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,  
 Consilium quoque majus, et auctior est animi vis .  
 Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi  
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,  
 Claudicat ingenium, delirat lingua, labat mens :  
 Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.

. . . . .  
 Huc accedit, uti videamus, corpus ut ipsum  
 Suscipere immanes morbos durumque dolorem,  
 Sic animum curas acres, luctumque, metumque<sup>1</sup>.

. . . . .  
 Quin etiam<sup>2</sup> morbis in corporis avius errat  
 Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur ;  
 Interdumque gravi lethargo fertur in altum  
 Æternumque<sup>3</sup> soporem, oculis nutuque cadenti :  
 Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus  
 Illorum potis est, ad vitam qui revocantes  
 Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.

. . . . .  
 Denique cur, hominem quum vini vis penetravit

aussi l'intelligence et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes, et épuisé les forces, le jugement chancelle, la langue s'embarrasse, l'intelligence s'affaïsse, enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois....

Ajoutez que l'esprit est tourmenté par les soucis, la tristesse et l'effroi, comme le corps par la douleur et la maladie. . . . .

Ne voyons-nous pas même souvent dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence et le délire s'emparer de l'âme ? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond et sans fin. Les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les traits de ses parents en larmes qui entourent son lit et s'efforcent de réveiller en lui le sentiment....

Enfin, lorsque le vin, cette liqueur active, s'est rendu maître de

viribus robustis,  
 consilium quoque majus,  
 et vis animi  
 est auctior.  
 Post, ubi corpus  
 jam quassatum est  
 viribus validis ævi,  
 et artus ceciderunt  
 viribus obtusis,  
 ingenium claudicat,  
 lingua delirat,  
 mens labat,  
 omnia deficiunt,  
 atque desunt uno tempore.

Huc accedit uti,  
 ut videamus corpus ipsum  
 suscipere morbos immanes  
 doloremque durum,  
 sic animum  
 curas acres,  
 luctumque metumque.

Quin etiam  
 in morbis corporis  
 animus errat sæpe avius :  
 dementit enim,  
 faturque delira ;  
 interdumque fertur  
 lethargo gravi  
 in soporem altum  
 æternumque,  
 oculis nutaque  
 cadenti :  
 unde  
 neque exaudit voces,  
 neque est potis  
 noscere vultus illorum  
 qui, revocantes ad vitam,  
 circumstant,  
 rorantes ora genasque  
 lacrymis.

Denique cur,  
 quum vis acris vini  
 penetravit hominem,

LUCRÈCE.

par des forces robustes,  
 l'intelligence aussi *est* plus grande,  
 et la force de l'esprit  
 est plus développée.  
 Puis, quand le corps  
 a déjà été ébranlé  
 par les forces puissantes de l'âge,  
 et *que* les membres sont tombés (se sont  
 les forces étant émoussées, [affaïsés])  
 l'esprit boite (perd sa solidité),  
 la langue extravague,  
 l'intelligence s'affaïsse,  
 toutes les choses manquent, [temps.  
 et font-défaut dans un seul *et même*

A cela s'ajoute que,  
 comme nous voyons le corps lui-même  
 subir des maladies terribles  
 et une souffrance cruelle,  
 ainsi *nous voyons* l'esprit *subir*  
 des soucis vifs (cuisants),  
 et la douleur et la crainte.

Bien plus  
 dans les maladies du corps  
 l'esprit erre souvent égaré :  
 il entre-en-démence en effet  
 et dit des choses extravagantes ;  
 et quelquefois il est porté  
 par une léthargie pesante  
 dans un sommeil profond  
 et éternel,  
 les yeux et la tête-qui-chancelle  
 tombant (s'affaissant) :  
 d'où (du fond de ce sommeil)  
 ni il n'entend les voix,  
 ni il n'est capable  
 de reconnaître les visages de ceux  
 qui, le rappelant à la vie,  
 se-tiennent-autour-de lui,  
 arrosant leurs visages et leurs joues  
 de larmes.

Enfin pourquoi,  
 lorsque la force vive du vin  
 a pénétré dans l'homme,

7

Acris, et in venas discessit diditus ardor,  
 Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur  
 Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,  
 Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt,  
 Et jam cetera de genere hoc quæcumque sequuntur?  
 Cur ea sunt, nisi quod vemens violentia vini  
 Conturbare animam consuevit corpore in ipso?

Quin etiam, subito vi morbi <sup>1</sup> sæpe coactus,  
 Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu  
 Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremat artus;  
 Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat  
 Inconstanter, et in jactando membra fatigat.  
 Nimirum, quia vis morbi, distracta per artus,  
 Turbat, agens animam spumat, quasi in æquore salso  
 Ventorum validis fervescunt viribus undæ.  
 Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore  
 Afficiuntur, et omnino quod semina vocis <sup>2</sup>

l'homme, et a fait couler le feu dans ses veines brûlantes, pourquoi ses membres sont-ils pesants, sa démarche incertaine, ses pas chancelants, sa langue embarrassée, son âme noyée, ses yeux obscurcis? Pourquoi ces clameurs, ces hoquets, ces querelles et ces disputes, enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite? Que signifie tout cela? sinon que la force du vin attaque l'âme elle-même au fond de nos corps?

Mais voici un autre spectacle : c'est un malheureux attaqué d'un mal subit, qui tombe tout à coup à nos pieds, comme frappé de la foudre. Sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent; hors de lui, il se roidit, se débat; sa respiration est pénible et irrégulière; il s'épuise et s'agite en tout sens. C'est que la violence du mal répandu dans les membres y porte le trouble : le malade écume en exhalant son âme; à peu près comme le souffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots de la mer. Un gémissement sort de la poitrine; c'est la douleur qui l'arrache; les éléments de la voix,

ardorque diditus  
 discessit in venas,  
 gravitas membrorum  
 consequitur,  
 crura præpediuntur  
 vacillanti,  
 lingua tardescit,  
 mens madet,  
 oculi nant,  
 clamor, singultus, jurgia  
 gliscunt,  
 et jam cetera de hoc genere  
 quæcumque sequuntur?  
 Cur ea sunt,  
 nisi quod  
 violentia vemens vini  
 consuevit  
 conturbare animam  
 in corpore ipso?  
 Quin etiam,  
 sæpe aliquis coactus  
 subito vi morbi,  
 ut ictu fulminis,  
 concidit  
 ante nostros oculos,  
 et agit spumas,  
 ingemit,  
 et tremit artus;  
 desipit, extentat nervos,  
 torquetur,  
 anhelat inconstanter,  
 et fatigat membra  
 in jactando.  
 Nimirum,  
 quia vis morbi  
 distracta per artus  
 turbat,  
 spumat agens animam,  
 quasi in æquore salso  
 undæ fervescunt  
 viribus validis ventorum.  
 Gemitus porro exprimitur,  
 quia membra  
 afficiuntur dolore,  
 et quod semina vocis  
 ejiciuntur omnino,  
 et glomerata

et que la chaleur distribuée  
 s'est répandue dans les veines,  
 la pesanteur des membres  
 suit-elle (en est-elle la conséquence),  
 pourquoi les jambes sont-elles embar-  
 pour l'homme chancelant, [rassées,  
 pourquoi la langue devient-elle lente,  
 pourquoi l'esprit est-il noyé,  
 pourquoi les yeux nagent-ils,  
 pourquoi le cri, les hoquets, les débats  
 augmentent-ils, [ce genre  
 et en outre toutes-les-autres-choses de  
 toutes-celles-qui suivent l'ivresse?  
 Pourquoi ces désordres ont-ils-lieu,  
 si-ce-n'est parce que  
 la violence intense du vin  
 a-coutume  
 de troubler l'âme  
 dans le corps même?  
 Bien plus,  
 souvent quelqu'un contraint [ladie,  
 soudainement par la violence d'une ma-  
 comme par un coup de foudre,  
 tombe  
 devant nos yeux, [cume),  
 et pousse (rejette) des écumes (de l'é-  
 gémit,  
 et tremble de ses membres;  
 il-a-le-délire, il roidit les nerfs,  
 il se-tord, [irrégulière,  
 il respire-péniblement d'une-manière-  
 et fatigue ses membres  
 en s'agitant (dans des convulsions).  
 Rien-d'étonnant,  
 parce que la force de la maladie  
 répandue à travers les membres  
 y excite-le-trouble,  
 le malade écume en exhalant son âme,  
 à-peu-près comme dans la plaine salée  
 les ondes bouillonnent  
 sous les forces puissantes des vents.  
 Un gémissement alors est arraché,  
 parce que les membres  
 sont frappés par la souffrance,  
 et parce que les éléments de la voix  
 sont jetés-au-dehors entièrement,  
 et s'étant accumulés

Ejiciuntur, et ore foras glomerata feruntur  
 Qua quasi consuerunt, et sunt munita via<sup>1</sup>.  
 Desipientia fit, quia vis animi atque animas<sup>2</sup>  
 Conturbatur, et, ut docui<sup>3</sup>, divisa seorsum  
 Disjectatur, eodem illo distracta veneno<sup>4</sup>.  
 Inde, ubi jam morbi reflexit<sup>5</sup> causa, reditque  
 In latebras acer corrupti corporis humor<sup>6</sup> ;  
 Tum quasi vacillans primum consurgit, et omnes  
 Paulatim redit in sensus, animamque<sup>7</sup> receptat.

IV. — LA MORT EST UN ASILE CONTRE LES AGITATIONS,  
 LES DOULEURS ET LES DÉGOUTS DE LA VIE.

(V. 931-1088.)

. . . . Si vocem rerum Natura repente  
 Mittat, et hoc alicui nostrum<sup>1</sup> sic increpet ipsa :  
 « Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris  
 Luctibus indulges ? Quid mortem congemis, ac fles ?  
 Nam gratis anteacta fuit tibi vita priorque,  
 Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,  
 Commoda perfluxere, atque ingrata interiere,  
 Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,  
 Æquo animoque capis securam, stulte, quietem !

chassés tous ensemble, se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert et que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit et de l'âme, qui, séparés par la violence du mal, exercent en désordre leurs facultés. Mais, quand les humeurs qui causaient la maladie ont repris un autre cours, quand l'âcre poison est rentré dans ses réservoirs cachés, le malheureux se relève d'abord en chancelant et recouvre peu à peu l'usage des sens et de la raison.

IV

Si la Nature élevait tout à coup la voix et nous faisait entendre ces reproches : « Mortel, pourquoi te désespérer ainsi ? Pourquoi gémir  
 « et pleurer aux approches de la mort ? Tu as sans doute passé jus-  
 « qu'ici des jours agréables, et ton âme n'a pas été un vase sans fond  
 « où se soient perdus les plaisirs et le bonheur : alors que ne sors-  
 « tu de la vie comme un convive rassasié ? Insensé, que n'acceptes

feruntur foras ore  
 qua quasi consuerunt,  
 et qua sunt munita viaï.  
 Desipientia fit,  
 quia vis  
 animi atque animæ  
 conturbatur,  
 et divisa, ut docui,  
 disjectatur seorsum,  
 distracta  
 illo eodem veneno.  
 Inde, ubi jam  
 causa morbi reflexit,  
 humorque acer  
 corporis corrupti  
 redit in latebras,  
 tum consurgit primum  
 quasi vacillans,  
 et redit paulatim  
 in omnes sensus,  
 receptatque animam.

sont portés au-dehors par la bouche  
 par où ils ont en-quelque-sortie coutume,  
 et par où sont les *parties* tracées de la  
 La déraison a-lieu, [route.  
 parce que la force  
 de l'esprit et de l'âme  
 est troublée,  
 et divisée, comme je l'ai enseigné.  
 est-jetée ça-et-là séparément,  
 désunie  
 par ce même poison.  
 Par-suite, dès que déjà  
 la cause de la maladie s'est éloignée,  
 et que l'humeur acre  
 d'un corps corrompu  
 retourne dans des réservoirs-cachés,  
 alors il (le malade) se lève d'abord  
 comme chancelant,  
 et rentre peu-à-peu  
 dans l'usage de tous ses sens,  
 et recouvre la vie.

IV. — LA MORT EST UN ASILE CONTRE LES AGITATIONS,  
 LES DOULEURS ET LES DÉGOUTS DE LA VIE.

Si Natura rerum  
 mittat repente vocem,  
 et ipsa increpet sic hoc  
 alicui nostrum:  
 Quid est tibi tantopere,  
 mortalis,  
 quod indulges luctibus  
 nimis ægris?  
 Quid congemis mortem,  
 ac fles?  
 Nam vita  
 anteacta priorque  
 fuit tibi gratis  
 et omnia commoda  
 non perfluxere,  
 quasi congesta,  
 in vas pertusum,  
 atque interiore ingrata,  
 cur non recedis,  
 ut conviva plenus vitæ,  
 stultequè,  
 capis animo æquo

Si la Nature des choses  
 émettait (élevait) soudain la voix,  
 et qu'elle-même fit-entendre ainsi ceci  
 à quelqu'un de nous:  
 Qu'y a-t-il pour toi tant,  
 mortel,  
 pour que tu t'abandonnes à des plaintes  
 trop chagrines?  
 Pourquoi gémis-tu sur la mort,  
 et pleures-tu?  
 En effet la vie  
 passée-antérieurement et précédente  
 a été pour toi en-agrément,  
 et tous les avantages  
 n'ont pas coulé-à-travers,  
 comme entassés  
 dans un vase troué,  
 et n'ont pas disparu non-agréables,  
 pourquoi ne t'éloignes-tu-pas,  
 comme un convive plein de la vie,  
 et insensé, [tranquille  
 pourquoi ne prends-tu pas d'un esprit

Sin ea <sup>1</sup>, quæ fructus cumque es, periere profusa,  
 Vitaque in offensu est ; cur amplius addere quæris,  
 Rursum quod pereat male et ingratum occidat omne,  
 Nec potius vitæ finem facis atque laboris <sup>2</sup> ?  
 Nam tibi præterea quod machiner inveniamque,  
 Quod placeat, nil est : eadem sunt omnia semper.  
 Si tibi non annis corpus jam marcet <sup>3</sup>, et artus  
 Confecti languent ; eadem tamen omnia restant,  
 Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,  
 Atque etiã potius, si numquam sis moriturus. »

Quid respondemus, nisi justam intendere litem  
 Naturam, et veram verbis exponere causam ?  
 Grandior hic vero si jam seniorque queratur  
 Atque obitum lamentetur miser amplius æquo,  
 Non merito inçlamet magis, et voce increpet acri ?  
 « Aufer abhinc lacrimas, Barathre <sup>4</sup>, et compesce querellas.  
 Omnia perfunctus <sup>5</sup> vitai præmia, marces ;  
 Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis.

« tu tranquillement ce repos que rien ne trouble ? Si, au contraire, tu  
 « as gaspillé tous les biens qui se sont offerts, si la vie ne t'offre  
 « plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-tu multiplier des jours  
 « qui doivent s'écouler avec le même désagrément, et s'évanouir à  
 « jamais sans te procurer aucun plaisir ? Que ne cherches-tu dans  
 « la fin de la vie un terme à tes peines ? Car enfin, quelques ef-  
 « forts que je fasse, je ne peux rien inventer de nouveau qui te  
 « plaise : je n'ai toujours à t'offrir que les mêmes objets. Ton corps  
 « n'est pas encore usé par la vieillesse, ni tes membres flétris par  
 « les ans ; mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets,  
 « quand ta vie triompherait d'un grand nombre de siècles, et bien  
 « plus encore, quand elle ne devrait jamais finir. »

Eh bien ! qu'aurions-nous à répondre à la Nature, sinon que le  
 procès qu'elle nous intente est juste et qu'elle ne dit que la vérité ?  
 Mais, si c'est ce vieillard accablé d'années qui ose encore murmurer,  
 qui se lamente outre mesure au bord de la tombe, n'aurait-elle pas  
 encore plus de raison de l'accabler de reproches et de lui crier  
 d'une voix sévère : « Misérable, va pleurer loin d'ici et ne m'im-  
 « portune plus de tes plaintes ! Homme insatiable, tu t'affaiblis  
 « après avoir joui de tous les avantages de la vie ; mais, parce que

quietem securam?  
 Sin ea,  
 quæcumque fructus es,  
 periere profusa,  
 vitæque est in offensu,  
 cur quæris addere amplius  
 quod pereat rursum  
 male,  
 et occidat omne ingratum,  
 nec facis potius  
 finem vitæ atque laboris?  
 Nam nil est  
 quod machiner præterea  
 inveniamque tibi,  
 quod placeat :  
 omnia sunt semper eadem.  
 Si corpus  
 non marcet jam tibi annis,  
 et artus languent  
 confecti;  
 tamen omnia restant eadem,  
 si pergas  
 vincere vivendo  
 omnia sæcla,  
 atque etiam potius,  
 si sis numquam moriturus.

Quid respondemus  
 nisi Naturam  
 intendere litem justam,  
 et exponere verbis  
 causam veram?  
 Si vero hic  
 jam grandior seniorque  
 queratur  
 atque miser amplius æquo  
 lamentetur obitum  
 non inclamet  
 et increpet  
 voce acri  
 multo magis merito :  
 Barathre,  
 aufer abhinc lacrimas,  
 et compece querellas.  
 Perfunctus  
 omnia præmia vitæ  
 marces;  
 sed quia aves semper

un repos exempt-de-soucis?  
 Si-au-contre ces biens  
 tous-ceux-dont tu as joui,  
 ont été perdus dissipés, [heurts,  
 et si la vie est pour toi en occasion-de-  
 pourquoi cherches-tu à ajouter en-plus  
 quelque chose qui se perde de-nouveau  
 mal (sans fruit),  
 et pèrisse tout-entier non-agréable,  
 et pourquoi ne fais-tu pas plutôt  
 la fin de ta vie et de ta peine?  
 Car il n'est rien  
 que je puisse-imaginer encore  
 et que je puisse-trouver pour toi,  
 qui te plaise : [mes.  
 toutes les choses sont toujours les mê-  
 Si le corps  
 n'est pas déjà flétri pour toi par les ans,  
 et si tes membres ne languissent pas  
 étant accablés; [mêmes,  
 cependant toutes les choses restent les  
 même si tu continuais  
 de vaincre en vivant  
 toutes les générations,  
 et même plutôt  
 si tu n'étais jamais destiné-à-mourir.

Que répondons-nous  
 sinon la Nature  
 nous intenter un procès juste,  
 et exposer par ces paroles  
 la cause vraie (la cause de la vérité)?  
 Mais, si celui-ci  
 déjà plus avancé en âge et plus vieux  
 se plaignait  
 et, si malheureux plus qu'il n'est juste  
 se lamentait sur la mort :  
 ne gourmanderait-elle pas  
 et ne réprimanderait-elle pas  
 d'une voix sévère  
 avec beaucoup plus de raison :  
 Homme-digne-du-barathrum,  
 emporte loin-d'-ici les larmes,  
 et réprime tes plaintes.  
 Ayant-joui-jusqu'-au-bout  
 de tous les avantages de la vie,  
 tu te flétris;  
 mais parce que tu désires toujours

Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,  
 Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante  
 Quam satur ac plenus possis discedere rerum.  
 Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte,  
 Æquo animoque, agedum, dignis concede : necesse est. »  
 Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque <sup>1</sup>.  
 Cedit enim, rerum novitate extrusa, vetustas  
 Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est ;  
 Nec quisquam in barathrum nec Tartara deditur atra.  
 Materies opus est, ut crescant postera sæcla ;  
 Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur <sup>2</sup>.  
 Nec minus ergo ante hæc, quam tu, cecidere cadentque.  
 Sic alid ex alio numquam desistet oriri ;  
 Vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu.  
 Respice item, quam nil ad nos anteacta vetustas  
 Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.  
 Hoc igitur speculum nobis Natura futuri  
 Temporis exponit : post mortem denique nostram,

« tu convoites toujours ce qui te manque et que tu dédaignes ce que  
 « tu as, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu qu'à demi, et  
 « la mort te surprend avant que ton avidité soit assouvie. L'heure  
 « est venue : renonce à mes présents, ils ne sont plus de ton âge ;  
 « laisse jouir d'autres plus dignes, et fais le sacrifice de bon gré,  
 « puisqu'il est indispensable. »

Ces reproches ne sont-ils pas justes ? N'est-ce pas une loi de la Nature que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres ? Rien ne tombe dans l'abîme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures. Celles-ci passeront bientôt elles-mêmes, et ne tarderont pas à te suivre. Les êtres actuellement existants disparaîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la Nature, et nous n'avons que l'usufruit de la vie sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance ? C'est un miroir où la Nature nous montre les

quod abest,  
 temnis præsentia,  
 vita elapsa est tibi  
 imperfecta ingrataque,  
 et mors adstitit ad caput  
 necopinanti,  
 ante quam possis  
 discedere  
 satur ac plenus rerum.  
 Nunc tamen mitte  
 omnia aliena tua ætate,  
 agedumque,  
 concede dignis  
 animo æquo :  
 necesse est.  
 Agat, ut opinor, jure;  
 increpet  
 inciletque jure.  
 Vetustas enim,  
 extrusa novitate rerum,  
 cedit semper,  
 et necesse est reparare  
 alid ex aliis;  
 nec quisquam deditur  
 in barathum  
 nec atra Tartara.  
 Opus est materies,  
 ut sæcla postera crescant;  
 quæ tamen omnia,  
 perfuncta vita,  
 sequentur te.  
 Et ergo hæc  
 non minus cecidere ante  
 quam tu  
 cadentque.  
 Sic numquam alid  
 desistet oriri ex alio,  
 vitæque datur nulli  
 mancipio,  
 omnibus usu.  
 Respice item  
 quam vetustas anteacta  
 temporis æterni  
 fuerit nil ad nos,  
 ante quam nascimur.  
 Igitur Natura  
 exponit nobis hoc speculum

ce qui est éloigné,  
 et que tu méprises les biens présents,  
 la vie s'est écoulée pour toi  
 imparfaite et non-agréable,  
 et la mort s'est présentée devant ta tête  
 à toi ne-t-y-attendant pas,  
 avant que tu puisses  
 te retirer  
 rassasié et plein des choses.  
 Maintenant cependant renvoie  
 toutes les choses étrangères à ton âge,  
 et allons,  
 fais-place à de (plus) dignes  
 avec un esprit tranquille :  
 cela est nécessaire. [justice ;  
 Elle agirait, comme je pense, avec  
 elle réprimanderait  
 et gourmanderait avec justice.  
 La vieillesse en effet,  
 chassée par la nouveauté des êtres,  
 se retire toujours,  
 et il est nécessaire la Nature refaire  
 un autre être avec d'autres êtres ;  
 ni personne n'est livré  
 au gouffre  
 ni au noir Tartare.  
 Il est besoin de matière, [sent ;  
 pour que les générations futures crois-  
 lesquelles cependant toutes,  
 s'étant acquittées de la vie,  
 suivront toi.  
 Et donc ces générations  
 ne sont pas moins tombées avant  
 que tu ne tombes,  
 et elles tomberont après toi.  
 Ainsi jamais un autre être  
 ne cessera de naître d'un autre être,  
 et la vie n'est donnée à aucun  
 en-pleine-propriété ;  
 elle est donnée à tous en usufruit.  
 Regarde de même  
 combien la longue-durée antérieure  
 du temps éternel  
 n'a été rien par-rapport-à nous,  
 avant que nous naissions.  
 Donc la Nature  
 expose à nous ce miroir

Num quid ibi horribile apparet? Num triste videtur  
Quicquam? Non omni somno securius<sup>1</sup> exstat?

Atque ea<sup>2</sup> nimirum, quæcumque Acherunte profundo  
Proditæ sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

Nec miser impendens magnum timet aere saxum  
Tantalus, ut fama est, cassa<sup>3</sup> formidine torpens:  
Sed magis in vita Divum metus<sup>4</sup> urget inanis  
Mortales, casumque timent, quem cuique ferat fors.

Nec Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem:  
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quicquam  
Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,  
Quamlibet immani projectu corporis exstet;  
Qui non sola novem dispessis jugera membris  
Obtineat, sed qui terrarum totius orbem,  
Non tamen æternum poterit perferre dolorem;  
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.  
Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem  
Quem volucres<sup>5</sup> lacerant, atque exest anxius angor,

temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de si effrayant? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil?

Toutes les horreurs qu'on raconte des Enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Ce malheureux Tantale glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui va tomber, c'est l'homme livré à la Superstition, qui redoute le vain courroux des dieux dans tous les événements qu'amène le hasard.

Il n'est pas vrai non plus que Titye, couché sur le bord de l'Achéron, soit dévoré par des vautours. Trouveraient-ils, pendant l'éternité, de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière, au lieu de neuf arpents? Pourrait-il d'ailleurs résister à une douleur éternelle, et fournir d'éternels aliments à la voracité de ses bourreaux? Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé, que rongent les soucis dévorants, et dont le cœur est en proie à tous les tourments des passions.

temporis futuri :  
 denique  
 post nostram mortem,  
 num quid horrible  
 apparet ibi?  
 Num quicquam triste  
 videtur?  
 Non exstat  
 securius omni somno?  
 Atque nimirum ea,  
 quæcunque prodita sunt  
 esse Acherunte profundo,  
 sunt omnia nobis  
 in vita.  
 Nec miser Tantalus,  
 torpens formidine cassa,  
 timet, ut fama est,  
 magnum saxum  
 impendens aere,  
 sed magis in vita  
 metus inanis Divum  
 urget mortales,  
 timentque casum  
 quem cuique sors ferat.  
 Nec volucres  
 ineunt Tityum  
 jacentem Acherunte :  
 nec poterunt profecto  
 reperire ætatem perpetuam  
 quicquam quod scrutentur  
 sub magno pectore,  
 quamlibet immani  
 projectu corporis  
 exstet ;  
 qui obtineat  
 membris dispensis  
 non novem jugera sola,  
 sed qui  
 orbem terrarum totius,  
 non poterit tamen  
 perferre dolorem æternum,  
 nec præbere semper cibum  
 de proprio corpore.  
 Sed hic est nobis Tityus,  
 quem jacentem in amore,  
 volucres lacerant,  
 atque angor anxius

du temps futur :  
 enfin  
 après notre mort,  
 est-ce-que quelque chose d'horrible  
 apparaît là?  
 Est-ce que rien de triste  
 est vu ?  
 N'existe-t-il pas *quelque chose*  
 plus tranquille que tout sommeil ?  
 Et assurément ces *supplices*,  
 tous-ceux-qui ont été rapportés  
 être dans l'Achéron profond,  
 sont tous pour nous  
 dans la vie.  
 Ni le malheureux Tantale,  
 engourdi par une terreur vaine,  
 ne craint, comme le bruit *en* est,  
 un grand rocher  
 suspendu dans l'air,  
 mais plutôt dans la vie  
 la crainte vaine des dieux  
 presse les mortels,  
 et ils redoutent l'événement  
 que le sort apporte à chacun.  
 Ni des oiseaux  
 ne se-jettent-sur Titye  
 gisant sur (près de) l'Achéron :  
 ni ils ne pourront assurément  
 trouver pendant une durée éternelle  
 quelque chose qu'ils fouillent (à fouiller)  
 sous *sa* vaste poitrine,  
 par quelque'immense [terre  
 développement de son corps étendu-à-  
 qu'il dépasse la taille ordinaire ;  
 lequel occuperait (aurait beau occuper)  
 de *ses* membres déployés  
 non pas neuf arpents seuls (seulement),  
 mais lequel *aurait beau occuper*  
 le globe de la terre tout-entière,  
 il ne pourra pas cependant [éternelle,  
 supporter-jusqu'-au-bout une douleur  
 ni fournir toujours une nourriture  
 de son propre corps.  
 Mais celui-là est pour nous Titye,  
 lequel gisant dans l'amour,  
 des oiseaux déchirent  
 et *que* l'anxiété qui-tourmente

Aut alia quavis scindunt cuppedine<sup>1</sup> curæ.

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,

Qui petere a populo fasces, sævasque secures<sup>2</sup>

Imbibit, et semper victus tristisque recedit.

Nam petere imperium, quod inane est, nec datur umquam,

Atque in eo semper durum sufferre laborem,

Hoc est adverso nixantem trudere monte

Saxum, quod tamen e summo jam vertice rursum

Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

Deinde animi ingratham<sup>3</sup> naturam pascere semper,

Atque explere bonis rebus, satiareque numquam ;

Quod faciunt nobis annorum tempora<sup>4</sup>, circum

Quum redeunt, fetusque ferant, variosque lepores ;

Nec tamen explemur vitæ fructibus umquam :

Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,

Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas<sup>5</sup>,

Quod tamen expleri nulla ratione potestur<sup>6</sup>.

Cerberus et Furiæ jam vero, et lucis egenus

Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,

Le vrai Sisyphe, nous l'avons aussi sous les yeux dans la vie : c'est celui qui s'obstine à demander au peuple les faisceaux et les haches redoutables, et qui se retire toujours avec des refus, et la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien, et qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher qui retombe aussitôt, et roule précipitamment dans la plaine.

Puis repaître à chaque instant la faim de son âme, la combler de biens sans jamais la rassasier, voir le retour des saisons, en cueillir les fruits, s'enivrer de leurs douceurs et n'être pas content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes femmes qui versent sans cesse de l'eau dans un vase sans fond, sans pouvoir jamais l'emplir ?

Ce Cerbère, ces Furies, ce Tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme, sont autant d'objets fabuleux qui n'existent

exest,  
 aut curæ scindunt  
 quavis alia cuppedine.  
 Sisyphus est quoque  
 ante oculos nobis  
 in vita,  
 qui imbibit  
 petere a populo  
 fasces securesque sævas,  
 et recedit semper  
 victus tristisque.  
 Nam petere imperium,  
 quod est inane,  
 nec umquam datur,  
 hoc est trudere saxum  
 nixantem  
 monte adverso,  
 quod tamen  
 volvitur rursum  
 jam e vertice summo,  
 et petit raptim  
 æquora campi plani.  
 Deinde pascere semper  
 naturam ingratham animi,  
 atque explorare  
 rebus bonis,  
 numquamque satiare;  
 quod tempora anni  
 faciunt nobis,  
 quum redeunt circum,  
 feruntque fetus,  
 leporesque varios, [quam  
 nec tamen explemur um-  
 fructibus vitæ,  
 hoc est, ut opinor,  
 id quod memorant,  
 puellas ætate florente  
 congerere laticem  
 in vas pertusum;  
 quod tamen  
 potestur expleri  
 nulla ratione.  
 Jam vero  
 Cerberus et Furisæ,  
 et Tartarus egenus lucis,  
 eructans faucibus  
 æstus horriferos

rongé,  
 ou que les soucis mettent-en pièces  
 par quelque'autre passion.  
 Sisyphe est aussi  
 devant les yeux à nous  
 dans la vie,  
 c'est celui qui s'est mis dans l'esprit  
 de demander au peuple  
 les faisceaux et les haches redoutables,  
 et qui se retire toujours  
 vaincu et triste.  
 Car demander un pouvoir,  
 qui est une chose vaine,  
 et qui n'est jamais donné  
 cela est pousser un rocher  
 en-faisant-effort [d'une montagne),  
 sur une montagne opposée (sur la pente  
 lequel rocher cependant  
 roule en-arrière [au sommet),  
 déjà du sommet le plus élevé (à peine  
 et gagne précipitamment  
 les surfaces de la plaine unie.  
 Puis repaître toujours  
 une nature ingrate d'esprit,  
 et la remplir  
 de choses bonnes,  
 et ne la rassasier jamais;  
 ce que les saisons de l'année  
 font pour nous,  
 lorsqu'elles reviennent en-cercle,  
 et qu'elles apportent des productions  
 et des agréments variés, [rassasiés  
 et cependant nous ne sommes jamais  
 des avantages de la vie,  
 cela est, comme je pense,  
 ce que l'on raconte, [sant  
 à savoir des jeunes-filles d'un âge florissant  
 verser de l'eau  
 dans un tonneau percé;  
 lequel cependant  
 ne peut être rempli  
 en aucune façon.  
 Et en outre  
 Cerbère et les Furies,  
 et le Tartare dépourvu de lumière,  
 rejetant de ses gorges  
 des bouillonnements effrayants,

Qui neque sunt usquam, nec possunt esse profecto.  
 Sed metus in vita pœnarum pro malefactis  
 Est insignibus, scelerisque luella,  
 Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum <sup>1</sup>,  
 Verbera, carnifices, robur <sup>2</sup>, pix, lamina, tædæ.  
 Quæ tamen etsi absunt, at mens, sibi conscia factis <sup>3</sup>,  
 Præmetuens, adhibet stimulos, terretque flagellis,  
 Nec videt interea qui terminus esse malorum  
 Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;  
 Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant.  
 Hinc Acherusia fit stultorum denique vita <sup>4</sup>.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :  
 « Lumina sis <sup>5</sup> oculis etiam bonus Ancu' <sup>6</sup> reliquit,  
 Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.  
 Inde alii multi reges rerumque potentes  
 Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.  
 Ille quoque <sup>7</sup> ipse, viam qui quondam per mare magnum  
 Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,

point, et ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie par la crainte de peines proportionnées à leurs crimes. Tels sont les cachots, la chute du haut du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même, tourmentée d'avance par la crainte du châtimeut, déchire le cœur de ses fouets, le perce de ses aiguillons. Joignez à cela l'incertitude de l'état futur : on ne sait quel doit être le terme des maux qu'on souffre ; on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainsi, la vie présente est l'enfer des insensés.

Homme injuste, ne devrais-tu pas quelquefois te dire : « Ancus lui-même est mort, ce bon prince, supérieur à moi par ses vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce monarque de l'Asie, qui s'ouvrit jadis une route à travers le vaste Océan, qui apprit à ses légions à marcher sur l'a-

qui neque sunt usquam,  
 nec profecto possunt esse.  
 Sed metus insignis  
 pœnarum  
 pro malefactis insignibus  
 est in vita,  
 carcerque, luella sceleris,  
 et jactus horribilis  
 deorsum de saxo,  
 verbera, carnifices,  
 pix, robur,  
 lamina, tædæ.  
 Quæ tamen  
 etsi absunt,  
 at mens, conscia sibi  
 factis,  
 præmetuens,  
 adhibet stimulos,  
 terretque flagellis,  
 nec videt interea  
 qui terminus  
 possit esse malorum,  
 nec quæ sit denique  
 finis pœnarum,  
 atque metuit  
 ne hæc eadem  
 gravescant magis in morte.  
 Hinc vita stultorum  
 fit denique Acherusia.

Possis tute  
 dicere tibi interdum  
 hoc etiam :  
 Bonus Ancus etiam  
 reliquit sis oculis  
 lumina :  
 qui fuit, improbe,  
 melior quam tu  
 multis rebus.  
 Inde multi alii reges  
 potentesque rerum  
 qui imperitarunt  
 magnis gentibus,  
 occiderunt.  
 Ille ipse quoque,  
 qui quondam stravit viam  
 per magnum mare,  
 deditque legionibus

qui ne sont nulle-part,  
 ni assurément ne peuvent être.  
 Mais une crainte insigne  
 des châtimens  
 pour des méfaits insignes  
 est dans la vie,  
 et la prison, expiation du crime,  
 et le jet horrible  
 du-haut-en-bas d'un rocher,  
 les fouets, les bourreaux, [ture),  
 la poix, le bois (les instruments de tor-  
 la lame-de-fer, les torches.  
 Lesquelles choses cependant  
 même-si elles manquent, [soi-même  
 du-moins l'esprit, ayant-conscience-en  
 des faits (de la faute),  
 redoutant-d'avance le *châtiment*,  
 applique les aiguillons (du remords),  
 et se menace de fouets,  
 et il ne voit pas cependant  
 quel terme  
 peut être de ses maux (à ses maux),  
 ni quelle est au-bout-du-compte  
 la fin de ses châtimens,  
 et il craint  
 que ces mêmes *tourmens*  
 ne s'aggravent davantage dans la mort.  
 Par là la vie des sots  
 devient enfin une *vie* d'enfer.

Tu pourrais toi-même  
 te dire parfois  
 ceci aussi :  
 Le bon Ancus même  
 a quitté de ses yeux  
 les lumières (la lumière)  
 lequel fut, méchant,  
 meilleur que toi  
 en beaucoup de choses.  
 Puis beaucoup d'autres rois  
 et de maîtres du monde  
 qui ont commandé  
 à de grandes nations,  
 sont morts.  
 Celui-là même aussi,  
 qui jadis aplanit (s'ouvrit) une route  
 à travers la vaste mer,  
 et donna à ses légions

Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,  
 Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti,  
 Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit  
 Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,  
 Ossa dedit terræ, proinde ac famul<sup>1</sup> infimus esset.  
 Adde repertores doctrinarum atque leporum<sup>2</sup>;  
 Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus,  
 Sceptra potitus, eadem aliis<sup>3</sup> sopitu' quiete est.  
 Denique, Democritum<sup>4</sup> postquam matura vetustas  
 Admonuit memores motus languescere mentis,  
 Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.  
 Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitæ,  
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes  
 Restrinxit, stellas exortus ut ætherius sol.

Tu vero dubitabis, et indignabere obire,  
 Mortua cui vita est prope jam vivo atque videnti\*!  
 Qui somno partem majorem conteris ævi,  
 Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,  
 Sollicitamque geris cassa formidine mentem<sup>6</sup>,

hôte profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémissait sous ses pieds, il est mort lui-même, et son âme a quitté ses membres défaillants. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossements à la terre comme le plus humble des esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts, les compagnons des Muses, et Homère, leur souverain, qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, présenta volontairement sa tête à la mort. Épicure lui-même a vu le terme de sa carrière, lui qui s'éleva bien au-dessus de l'humanité et qui éclipsa les plus brillants génies comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumière des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, toi qui te vois mourir à chaque instant; toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes; toi qui toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévoran-

ire iter per altum,  
 ac docuit ire pedibus,  
 super lacunas salsas,  
 et, insultans aquis,  
 contempsit murmura ponti,  
 lumine adempto,  
 fudit animam  
 corpore moribundo.  
 Scipiades,  
 fulmen belli,  
 horror Carthaginis,  
 dedit ossa terræ,  
 proinde ac esset  
 infimus famul.

Adde  
 repertores doctrinarum  
 atque leporum ;  
 adde comites Heliconiadum ;  
 quorum Homerus unus  
 potitus sceptra,  
 popitus est  
 eadem quiete aliis,  
 Denique,  
 postquam vetustas matura  
 admonuit Democritum  
 motus mentis memores  
 languescere,  
 ipse obivus  
 obtulit sua sponte  
 caput leto.  
 Epicurus ipse obit,  
 lumine vitæ decurso,  
 qui superavit ingenio  
 genus humanum,  
 et restrinxit omnes,  
 ut sol ætherius exortus  
 stellas.

Tu vero dubitabis,  
 et indignabere obire,  
 qui vivo atque videnti  
 vita est prope mortua !  
 qui conteris somno  
 partem majorem ævi,  
 et stertis vigilans,  
 nec cessas cernere somnia, ●  
 gerisque mentem sollicitam  
 formidine cassa,

de suivre un chemin à-travers la hau-  
 et leur apprit à aller à pieds [te-mer,  
 sur les étangs salés,  
 et, bondissant-sur les eaux,  
 méprisa les murmures de la mer,  
 la lumière *lui* ayant été ravie,  
 a exhalé *son* âme  
 de *son* corps mourant.

Scipion,  
 foudre de guerre,  
 effroi de Carthage,  
 a donné *ses* ossements à la terre,  
 comme s'il était  
 un infime esclave.

Ajoute  
 les inventeurs des sciences  
 et des grâces ; [l'-Hélicon ;  
 ajoute les compagnons des déesses-de-  
 desquels Homère seul (entre tous)  
 ayant conquis le sceptre  
 a été endormi  
 du même repos que les autres  
 Enfin,  
 après que la vieillesse mûre  
 avertit Démocrite [souvenir  
 les mouvements de l'esprit qui-font-  
 devenir-languissants,  
 lui-même allant-au-devant  
 offrit de son propre-gré  
 sa tête à la mort.

Épicure lui-même est mort, [parcourue,  
 la lumière de la vie (sa carrière) ayant été  
*lui* qui surpassa par le génie  
 le genre humain,  
 et éclipça tous *les mortels*,  
 comme le soleil éthéré s'étant levé  
 éclipse les étoiles.

Et toi tu hésiteras,  
 et tu t'indigneras de mourir,  
 toi pour qui vivant et voyant [mort) !  
 la vie est presque morte (est presque la  
 toi qui uses dans le sommeil  
 la partie la plus grande de *ton* temps,  
 et *qui* ronfles éveillé,  
 et *qui* ne cesses pas de voir des songes,  
 et *qui* portes un esprit inquiet  
 d'une terreur vaine,

Nec reperire potes<sup>1</sup> quid sit tibi sæpe mali, quum  
 Ebrius urgeris multis miser undique curis,  
 Atque animi incerto fluitans errore vagaris? »

Si possent homines, proinde ac sentire videntur  
 Pondus inesse animo, quod se gravitate fatiget,  
 E quibus id fiat causis quoque noscere, et unde  
 Tanta mali tamquam moles in pectore constet;  
 Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,  
 Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,  
 Commutare locum, quasi onus<sup>2</sup> deponere possit.  
 Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,  
 Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit :  
 Quippe foris nilo melius qui sentiat esse.  
 Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,  
 Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :  
 Oscitat extemplo, tetigit quum limina villæ;  
 Aut abit in somnum gravis, atque obliviam quærît;

tes, ne sais pas en démêler la cause, et dont l'âme est toujours incertaine, flottante, égarée! »

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiègent leur âme, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse. On ne les verrait pas chercher toujours, sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme si, par là, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les accable. Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres. On dirait qu'il court y éteindre un incendie; mais à peine a-t-il touché le seuil de sa maison de campagne, qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir rega-

nec potes reperire sæpe  
quid mali sit tibi,  
quum ebrius  
miser urgeris undique  
curis multis,  
atque vagaris  
fluitans errore incerto  
animi.

Si homines,  
proinde ac videntur  
sentire pondus,  
quod fatiget se gravitate,  
inesse animo,  
possent quoque noscere  
e quibus causis id fiat,  
et unde  
constet in pectore  
tamquam tanta moles mali;  
haud agerent vitam ita,  
ut videmus nunc  
plerumque  
nescire,  
et quærere semper  
quid quisque velit sibi,  
commutare locum,  
quasi possit  
deponere onus.  
Sæpe ille  
quem pertæsum est  
esse domi,  
exit foras  
ex magnis ædibus,  
revertitque subito :  
quippe qui sentiat  
esse melius nilo  
foris.

Hic currit præcipitanter  
ad villam,  
agens mannos,  
quasi instans  
ferre auxilium  
tectis ardentibus ;  
oscitat extemplo,  
quum tetigit limina villæ,  
aut gravis  
abit in somnum,  
atque quærît obliviam ;

et qui ne peut trouver souvent  
quel genre de mal est à toi,  
quand ivre  
malheureux tu es pressé de-toute-part  
par des soucis nombreux,  
et que tu erres  
flottant par l'hésitation incertaine  
de ton esprit.

Si les hommes,  
de même qu'ils paraissent  
sentir un poids, [teur,  
qui fatigue eux-mêmes par sa pesan-  
être-dans leur âme,  
pouvaient également connaître  
par quelles causes cela a-lieu,  
et d'où  
existe dans leur cœur  
comme une si grande masse de mal ;  
ils ne passeraient pas leur vie ainsi,  
comme nous voyons maintenant  
la-plupart-du temps  
eum ne-pas-savoir,  
et chercher toujours :  
quelle chose chacun veut pour soi-même,  
changer de place,  
comme-s'il pouvait (s'ils pouvaient)  
déposer ce fardeau.  
Souvent celui-là  
qui s'est dégoûté  
d'être chez-lui,  
sort au-dehors [somp tueuses),  
de grandes demeures (de demeures  
et revient subitement :  
attendu-qu'il s'aperçoit [mieux)  
n'être mieux en rien (que rien n'est  
au-dehors.

Celui-ci court précipitamment  
vers sa maison-de-campagne,  
poussant ses bidets,  
comme se pressant  
de porter secours  
à son habitation embrasée ;  
il bâille aussitôt, [de-campagne,  
lorsqu'il a touché le seuil de sa maison-  
ou-bien pesant  
il se laisse-aller au sommeil,  
et cherche l'oubli ;

Aut etiam properans urbem petit atque revisit.  
Hoc se quisque modo fugit : at, quem scilicet, ut fit,  
Effugere haud potis est, ingratis hæret, et odit  
Propterea, morbi quia causam non tenet æger :  
Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis  
Naturam primum studeat cognoscere rerum ;  
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,  
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis  
Ætas post mortem, quæ restat cumque <sup>1</sup>, manenda.

gner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, et l'on se hait toujours. C'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la Nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

---

<p>aut etiam properans          petit urbem,          atque revisit.          Quisque se fugit hoc modo :          at ingratis hæret          quem scilicet,          ut fit,          non est potis effugere,          et odit propterea,          quia æger,          non tenet causam morbi :          quam si videat bene,          quisque,          rebus relictis jam,          studeat primum          cognoscere Naturam rerum,          quoniam status          temporis æterni,          non unius horæ          ambigitur,          in quo          sit mortalibus          omnis ætas          manenda post mortem,          quæcumque restat.</p>	<p>ou même se hâtant          gagne la ville,          et revient-la-voir. [nière :          Chacun se fuit soi-même de cette ma-          mais à-regret l'homme reste-attaché          que naturellement, [à celui          comme cela arrive,          il n'est pas capable d'éviter,          et qu'il hait à-cause-de-cela,          parce qu'étant malade, [die :          il ne connaît pas la cause de sa mala-          laquelle cause s'il voyait bien,          chacun, [lors,          les autres occupations étant laissées dès-          s'appliquerait d'abord          à connaître la Nature des choses,          puisque l'état          du temps éternel,          non d'un seul moment          est-mis-en-question,          pour savoir dans quel état          est pour les mortels          tout l'âge (toute l'existence)          qui-doit-subsister après la mort,          quelle-que-soit-l'existence-qui reste.</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

# NOTES

## DU TROISIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

### I.

Page 86 : 1. *E tenebris tantis*, les ténèbres de l'ignorance, de la superstition.

— 2. *Primus*. Démocrite avait cependant énoncé le premier le système de la philosophie atomistique, mais Épicure l'avait développé et mis en relief.

— 3. *Cygnis*. Le cygne avait chez les anciens, comme oiseau chanteur, une réputation usurpée.

— 4. *Patria*, comme un père le fait pour ses enfants.

— 5. *Aurea*, éclatants et précieux comme l'or. C'est ainsi que les Grecs avaient donné le nom de χρυσέα ἔπη, vers dorés, à des sentences attribuées à Pythagore.

Page 88 : 1. *Divina mente coortam*. Quelques commentateurs, trouvant ce passage obscur, lisent *haud divina*. Le sens est alors : Ta raison proclame que l'univers n'est point l'ouvrage de Dieu. Rien n'autorise une pareille conjecture.

— 2. *Mœnia mundi discedunt*. Contrairement à l'opinion généralement accréditée chez les anciens, Lucrèce admettait l'infini de l'espace.

— 3. *Divum numen*. Épicure croyait à l'existence des dieux ; mais il les regardait comme indifférents aux choses humaines, et impuissants à modifier les lois de la nature.

— 4. *Nec tellus obstat*. La terre ne peut arrêter les regards de la raison qui nulle part ne découvre l'Enfer.

— 5. *His tibi rebus*. Ici *tibi* est encore explétif. Le sens est : En me pénétrant de ces idées que tu as exprimées.

— 6. *Horror*, frisson religieux, comme celui que les païens éprouvaient devant le trépied de la Pythonisse. Épicure n'est-il pas pour Lucrèce le prophète sacré qui révèle les vérités philosophiques ?

### II.

Page 90 : 1. *Nam quod sæpe*. L'idée de Lucrèce est celle-ci : Il y a des hommes qui proclament que la mort n'est pas à redou-

ter; mais leur conduite dément leurs paroles; ce n'est pas chez eux une croyance fondée sur la raison, c'est pure forfanterie.

— 2. *Vivunt*. Lucrece regardait le suicide comme légitime, et même en certains cas, comme honorable; c'était aussi l'opinion des stoïciens:

— 3. *Manibu' Divis*, aux dieux mânes, pour les désarmer et obtenir la prolongation de leur misérable existence.

— 4. *Multo acrius*. Ils affectaient l'incrédulité et la force d'âme dans la prospérité; mais la terreur les ramène au pied des autels.

Page 92 : 1. *Denique*. Dans les vers qui suivent, Lucrece énumère les crimes de toute espèce auxquels la crainte de la mort peut pousser les hommes.

— 2. *Miseros*, malheureux, parce que la passion les aveugle et leur inspire des actions coupables.

— 3. *Leti.... ante*. Voici quel est le raisonnement subtil de Lucrece: Une vie pauvre et obscure, c'est presque la mort pour l'homme avide de jouir et de briller, et, pour échapper à cette mort anticipée dont il a une aussi vive horreur que de la mort réelle, il se jette dans tous les excès, dans tous les crimes des guerres civiles.

— 4. *Remosse*, crase et forme archaïque pour *removisse*.

— 5. *Crudeles.... fratris*, parce que la mort de leur frère double leur fortune.

— 6. *Et consanguineum.... timentque*, parce qu'ils craignent d'être traités eux-mêmes comme ils ont traité leurs proches, d'être empoisonnés dans un festin.

— 7. *Ab.... timore*. Dans les vers précédents, le poète a parlé des hommes qu'effraye *acris egestas*; il s'occupe maintenant de ceux auxquels font peur *turpis fama* et *contemptus*, c'est-à-dire, des ambitieux.

Page 94 : 1. *Mortis formidine*, par crainte, non de la mort physique, mais de la mort morale, c'est-à-dire, de l'obscurité, de l'oubli où ils appréhendent de languir.

— 2. *Hunc timorem*, cette crainte de la mort, entendue comme plus haut.

— 3. *Nam veluti*. Nous avons déjà vu au livre deuxième, v. 54-60 les sept vers qui suivent, nous les retrouverons encore au livre sixième, v. 35-41.

Voyez encore les passages suivants : sur les éléments dont l'âme est composée (178-204); sur les causes physiques de la colère, du courage, du calme, de la peur (290-304).

## III.

Page 94 : 1. *Sequitur*. Ce verbe indique que la faiblesse de l'intelligence est la conséquence de la faiblesse de notre corps.

Page 96 : 1. *Curas.... metumque*. Ce sont les maladies de l'âme.

— 2. *Quin etiam*. Non-seulement l'âme a ses maladies distinctes, comme le corps a les siennes; mais souvent elle participe à celles du corps.

— 3. *Æternum*. Ce n'est pas le sommeil éternel de la mort, puisque le malade sort parfois de la léthargie et revient à la santé. C'est un sommeil prolongé et qu'aucun moyen ne peut rompre.

Page 98 : 1. *Subito vi morbi*, l'épilepsie.

— 2. *Semina vocis*, les sons naturels, qui forment les éléments de la voix.

Page 100 : 1. *Munita viar*, pour *munita via est*. Toutefois beaucoup de commentateurs sous-entendent *dentibus* après *munita*, et considèrent cette expression comme l'équivalent de l'expression homérique *ἔρκος ὀδόντων*.

— 2. *Animi atque animar*. Dans Lucrèce *animus* est synonyme de *mens*, c'est l'entendement. *Anima* est le principe de la vie subordonné à l'esprit, *animus*.

— 3. *Docui*. Lucrèce a dit plus haut (v. 397-420) que l'union de l'esprit et de l'âme est indispensable à la vie.

— 4. *Eodem illo veneno*, ce poison mystérieux qui a provoqué l'accès épileptique.

— 5. *Reflexit*, neutre, c'est-à-dire, *e venis recessit*.

— 6. *Ater.... humor*. Les humeurs corrompues (*venenum*) qu'on supposait être la cause de l'épilepsie.

— 7. *Animam*. C'est la vie dans son expansion entière, avec toutes ses facultés, toute sa puissance.

Voyez encore les passages suivants : sur la nécessité de l'union du corps et de l'âme (557-564, 580-590); sur l'ébranlement que le corps ressent des secousses de l'âme (592-606); sur la divisibilité de l'âme (642-670); sur l'uniformité de l'instinct dans les animaux (741-753); sur la mort qui n'a rien de redoutable, puisqu'après elle il n'y a plus de sentiment (842-854, 883-931.)

## IV.

Page 100 : 1. *Aliquoī nostrum*, à un de nous trop attaché aux choses de ce monde et glacé d'horreur à la pensée de la mort. — *Aliquoī*, forme archaïque pour *alicui*.

Page 102 : 1. *Sin ea...* Seconde partie du dilemme. — *Fructus*, forme archaïque pour *fruitus*.

— 2. *Quod pereat male*, des jours qui seraient perdus pour toi, qui ne t'apporteraient pas plus de jouissances que le passé.

— 3. *Si...* *marcel*, en supposant cette condition la plus favorable de toutes, que tu puisses échapper à l'affaiblissement de l'âge.

— 4. *Barathre*, apostrophe empruntée aux Grecs : Ὠ βάραθρε, c'est-à-dire, homme digne d'être précipité dans le barathrum, gouffre où l'on jetait les criminels à Athènes.

— 5. *Omnia perfunctus...* C'est la nature qui répond au vieillard.

Page 104 : 1. *Incilet*, verbe archaïque pour *exprobret*.

— 2. *Sequentur te*, te suivront dans la dissolution, dans la mort.

Page 106 : 1. *Somno securius*. On sent que Lucrèce, épuisé par les agitations de la vie, a soif du repos par-dessus tout. Les Indiens disent : « Le sommeil vaut mieux que la veille, mais la mort vaut mieux que le sommeil. » L'apathie est le signe le plus certain d'une décadence profonde.

— 2. *Atque ea...* Lucrèce, dans le passage suivant, cherche à établir que les supplices fameux dont, suivant la Fable, l'Enfer serait le théâtre, nous les souffrons en réalité pendant notre vie terrestre.

— 3. *Cassa*, vaine, puisque le rocher ne l'écrase jamais. Lucrèce s'écarte ici de la tradition mythologique. Ce n'est pas en cela, comme tout le monde sait, que consistait le supplice de Tantale.

— 4. *Divum metus*. La crainte des dieux représente dans la vie le supplice de Tantale.

— 5. *Volucres*. Ce sont les soucis semblables à des vautours : le soupçon, l'envie, le remords, etc.

Page 108 : 1. *Cuppedine*, forme archaïque pour *cupidine*.

— 2. *Fasces, sævasque secures*. Hendiadyin : les faisceaux armés de haches, signe du pouvoir consulaire.

— 3. *Ingratam*, qui n'éprouve aucun plaisir, parce que nous aspirons sans cesse à d'autres biens que ceux que nous possédons.

— 4. *Quod faciunt...* Le sens est : Ce qui arrive lorsque nous ne

sommes jamais satisfaits des biens que nous apporte le retour régulier des saisons.

— 5. *Pertusum vas*, le tonneau des Danaïdes.

— 6. *Potestur*, passif archaïque de *possum*.

Page 110 : 1. *Horribilis.... deorsum*. Allusion au supplice de la roche Tarpéienne.

— 2. *Robur*. Ce sont les instruments de supplice, les croix, les pieux ; ou les instruments de torture, tels que les chevalets, les coins.

— 3. *Mens sibi conscia factis*. Ainsi la crainte du châtement, le châtement lui-même, et le remords représentent sur la terre les trois Furies que la Fable place dans le Tartare.

— 4. *Acherusia.... vita*. Les tortures de l'enfer existent donc réellement ici-bas, et les criminels souffrent, dès cette vie, les peines qu'ils redoutent dans un autre monde.

— 5. *Sis*, forme archaïque pour *suis*.

— 6. *Ancus*, Ancus, quatrième roi de Rome, dont le nom est resté populaire. Ce vers est une citation d'Ennius.

— 7. *Ille quoque*. Xercès qui avait jeté un pont sur l'Hellespont, idée que développe le poète dans les quatre vers suivants.

Page 112 : 1. *Famul*, forme archaïque pour *famulus*.

— 2. *Repertores doctrinarum*, les philosophes, les savants ; — *leporum*, les écrivains élégants, spirituels.

— 3. *Eadem aliis*, pour *eadem atque alii* ; hellénisme ; *τὰ αὐτὰ τοῖς ἄλλοις*.

— 4. *Democritum*. Démocrite, philosophe grec du cinquième siècle, avant Jésus Christ, vécut cent neuf ans ; il se donna, dit-on, la mort.

— 5. *Vita est.... videnti*. Lucrèce s'adresse à ces hommes qui tiennent d'autant plus à la vie, qu'elle est plus frivole et plus enveloppée d'ignorance.

— 6. *Sollicitam mentem*. Nouvelle allusion aux terreurs superstitieuses qui torturent incessamment les mortels.

Page 114 : 1. *Nec reperire potes*, tu ne peux pas même discerner la nature de ton mal, tant tu es obsédé de préjugés et de vagues inquiétudes.

— 2. *Onus*, le fardeau moral de leurs inquiétudes.

Page 116 : 1. *Quæ restat cunque*, se rapporte à *ætas* : ce qui doit être après la mort, le sort qui nous est réservé après la dissolution de nos organes.

# ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE QUATRIÈME.

---

I. Selon Lucrèce, nous entrons en relation avec les objets extérieurs par l'intermédiaire de molécules extrêmement tennes, qui se détachent de la surface des corps et en reproduisent la forme. Ces molécules, il leur donne le nom de simulacres.

II. Nous tombons dans de graves erreurs toutes les fois que la raison ne vient pas contrôler le témoignage de nos sens.

III. Le son est produit par des atomes qui se détachent des corps et qui pénètrent dans les cavités de l'oreille.

IV. Le sommeil se produit lorsqu'une partie des principes animés ordinairement réunis au centre vital, est dispersée dans les membres, qu'une seconde est rejetée hors du corps humain, et une troisième repliée sur elle-même et condensée. Les objets de nos occupations habituelles sont ceux qui se présentent à nous pendant notre sommeil.

# LIVRE QUATRIÈME.

## I. — THÉORIE DES IDÉES-IMAGES.

(V. 29-38, 42-102).

Nunc agere incipiam tibi, quod vehementer ad has res  
Attinet, esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,  
Quæ, quasi membranæ, summo de corpore rerum  
Dereptæ, volitant ultroque citroque per auras;  
Atquæ eadem nobis vigilantibus obvia mentes  
Terrificant <sup>1</sup>, atque in somnis, quum sæpe figuras  
Contuimur miras, simulacraque luce carentum,  
Quæ nos horrifice languentes sæpe sopore  
Excierunt; ne forte <sup>2</sup> animas Acherunte reamur  
Effugere, aut umbras inter vivos volitare.

.....  
Dico igitur, rerum *effigias* <sup>3</sup> tenuesque *figuras*  
Mittier <sup>4</sup> ab rebus, summo de corpore rerum,

### I

Traisons maintenant un sujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il existe des êtres auxquels je donne le nom de *simulacres*, des espèces de membranes détachées de la surface des corps, qui, en voltigeant au hasard dans l'atmosphère, effrayent nos esprits le jour comme la nuit, et leur présentent ces figures monstrueuses, ces spectres, ces fantômes, dont l'apparition nous arrache souvent au sommeil; qu'ainsi nous ne devons pas croire que ce soient des âmes fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron, des ombres qui viennent errer parmi les vivants....

Je dis donc que de la surface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées, auxquelles conviennent les noms de mem-

# LIVRE QUATRIÈME.

## I. — THÉORIE DES IDÉES-IMAGES.

Nunc incipiam  
agere tibi  
quod attinet vehementer  
ad has res,  
ea quæ vocamus  
simulacra rerum  
esse,  
quæ, quasi membranæ  
dereptæ  
de summo corpore rerum,  
volitant ultroque citroque  
per auras;  
atque eadem obvia  
nobis vigilantibus  
terrificant mentes,  
atque in somnis,  
quum sæpe contuimur  
figuras miras,  
simulacraque  
carentum luce,  
quæ sæpe excierunt  
horrificæ  
nos languentes sopore;  
ne forte reamur  
animas effugere Acherunte,  
aut umbras volitare  
inter vivos.

.....  
Dico igitur,  
effigias rerum  
figurasque tenues  
mittier ab rebus,

Maintenant je commencerai  
à traiter pour toi  
*un sujet* qui tient grandement  
à ces choses-ci,  
*à savoir* ce que nous appelons  
les simulacres des objets  
exister (avoir une existence réelle), [nes  
lesquels *simulacres*, comme des membra-  
détachées  
de la surface du corps des objets,  
voltigent çà et là  
à travers les airs;  
et *ces* mêmes simulacres se-présentant  
à nous éveillés,  
épouvantent *nos* esprits,  
ainsi que dans les sommeils (en songe),  
lorsque souvent nous voyons  
des formes étonnantes,  
et les simulacres  
d'*êtres* privés de la lumière,  
qui souvent ont réveillé  
d'une-manière-effrayante  
nous alanguis par le sommeil;  
de peur que par hasard nous ne croyions  
des âmes s'échapper de l'Achéron,  
ou des ombres voltiger  
parmi les vivants.

.....  
Je dis donc  
des effigies des objets  
et des figures ténues  
être envoyées (émaner) des objets,

Quæ quasi membranæ, vel cortex nominanda est,  
 Quod speciem ac formam similem gerit ejus imago,  
 Cujuscumque eluet<sup>1</sup> de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde :  
 Principio, quoniam mittunt in rebus apertis  
 Corpora res multæ ; partim diffusa solute<sup>2</sup>,  
 Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem ;  
 Et partim contexta magis condensaque, ut olim  
 Quum teretes ponunt tunicas æstate cicadæ,  
 Et vituli quum membranas de corpore summo  
 Nascentes mittunt, et item quum lubrica serpens  
 Exuit in spinis vestem ; nam sæpe videmus  
 Illorum spoliis vepres volitantibus<sup>3</sup> auctas.  
 Quæ quoniam fiunt, tenuis<sup>4</sup> quoque debet imago  
 Ab rebus mitti, summo de corpore rerum.  
 Nam, cur illa<sup>5</sup> cadant magis, ab rebusque recedant,  
 Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas ;  
 Præsertim quum sint in summis corpora rebus  
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem<sup>6</sup>

branes ou d'écorces, parce qu'elles ont la même apparence et la même forme que les corps dont elles s'échappent pour se répandre dans les airs.

L'esprit le moins pénétrant peut se convaincre de leur existence, puisqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à l'œil. Dans les uns, ce sont des parties détachées qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, et la chaleur du feu. Dans les autres, c'est un tissu ourdi et serré, comme la fine robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, et la dépouille du serpent que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles images, quoique plus subtiles ; car il est impossible d'expliquer pourquoi ces émanations grossières auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe, surtout la superficie de tous les

de summo corpore rerum,  
 quæ quasi membranæ,  
 vel nomenclanda est cortex,  
 quod imago gerit  
 speciem ac formam similem  
 ejus  
 de corpore cujuscunque  
 fusa  
 cluet vagari.

Licet cognoscere id hinc  
 corde quamvis hebetè :  
 principio,  
 quoniam res multæ  
 in rebus apertis  
 mittunt corpora ;  
 partim  
 diffusa solute,  
 ceu robora mittunt fumum,  
 ignesque vaporem ;  
 et partim  
 magis contexta  
 et condensa,  
 ut olim  
 quum cicadæ ponunt æstate  
 teretes tunicas,  
 et quum vituli nascentes  
 mittunt membranas  
 de summo corpore,  
 et item  
 quum serpens lubrica  
 exuit vestem in spinis ;  
 nam videmus sæpe  
 vepres auctas  
 illorum spoliis volitantibus.  
 Quoniam quæ fiunt,  
 imago tenuis  
 debet quoque mitti  
 ab rebus,  
 de summo corpore rerum.  
 Nam nulla potestas est  
 hiscendi  
 cur illa cadant  
 recedantque ab rebus,  
 magis quam  
 quæ sunt tenuia ;  
 præsertim quum  
 multa corpora minute

de la surface du corps des objets,  
 qui *sont* comme des membranes,  
 ou *ce qui doit être* appelé écorce,  
 parce que l'image de l'objet a  
 une apparence et une forme semblable  
 à cet objet

du corps duquel-quel-qu'il-soit  
 étant-émanée

elle-passe-pour se répandre *dans les airs*.

Il est permis de connaître cela par-là  
 avec une intelligence quelque grossière  
 d'abord, [qu'elle soit :

parce que beaucoup d'objets  
 parmi les objets visibles

laissent-échapper des molécules ;

en-partie (les unes)

répandues sans-cohésion, [fumée,

comme les bois laissent-échapper de la

et les feux la chaleur ;

et en-partie (les autres)

qui sont plus liées-entre elles,

et plus denses,

comme ordinairement

lorsque les cigales déposent en été

leurs minces tuniques,

et lorsque les veaux naissants [branes

envoient (laissent-tomber) leurs mem-

de la surface de leur corps,

et de même

lorsque le serpent glissant

dépouille sa robe sur les épines ;

car nous voyons souvent

les buissons augmentés

de leurs dépouilles qui voltigent.

Puisque ces choses ont-lieu

une image tenue

doit aussi émaner

des objets,

de la surface du corps des objets.

Car aucune possibilité n'est

d'ouvrir-la-bouche (de dire)

pourquoi ces effigies tomberaient

et se détacheraient des objets,

plutôt que

celles qui sont ténues ;

surtout quand

beaucoup de molécules très-petites

Quo fuerint, et formaſ servare figuram,  
 Et multo citius, quanto minus indupediri <sup>4</sup>  
 Pauca queunt, et sunt in prima fronte locata.

Nam certe jacere ac largiri multa videmus,  
 Non solum ex alto penitusque <sup>2</sup>, ut diximus ante,  
 Verum de summis ipsum quoque sæpe colorem;  
 Et volgo <sup>3</sup> faciunt id lutea russaque vela <sup>4</sup>  
 Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,  
 Per malos volgata trabesque, trementia flutant  
 Namque ibi consessum caveaſ subter, et omnem  
 Scenaſ speciem, patrum matrumque Deorumque,  
 Inficiunt, coguntque suo fluitare colore <sup>5</sup>;  
 Et quanto circum mage sunt inclusa theatri  
 Mœnibu' <sup>6</sup>, tam magis hæc intus perfusa lepore  
 Omnia conrident, conrepta luce diei.

Ergo lintea de summo quum corpore fucum  
 Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues  
 Res quæque; ex summo quoniam jaculantur utraque <sup>7</sup>.

corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles qui peuvent se détacher sans rien perdre de leur ordre et de leur forme, et s'élaner avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, étant peu nombreux et placés à la surface.

Car nous voyons un grand nombre de corps émettre, non-seulement de l'intérieur, mais de leur surface même, leurs propres couleurs. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges ou noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres, et flottant au gré de l'air dans leur vaste enceinte; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs. La scène en est frappée. Les sénateurs, les matrones, les statues et les dieux sont teints d'une lumière mobile; et cet agréable reflet a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théâtre est plus exactement fermé, et laisse moins d'accès au jour. Or, si les couleurs de ces toiles sont détachées de leurs superficies, pourquoi tous les corps n'enverraient-ils pas aussi des effigies déliées, puisque ces deux espèces d'émanations viennent de la surface? Nous avons donc découvert la trace de ces

sint in summis rebus,  
 quæ possunt jaci  
 eodem ordine quo fuerint,  
 et servare  
 figuram formæ,  
 et multo citius  
 quanto pauca  
 queunt minus indupediri,  
 et locata sunt  
 in prima fronte.

Nam videmus certe  
 multa jacere atque largiri  
 non solum ex alto  
 penitusque,  
 ut diximus ante,  
 verum sæpe quoque  
 de summis,  
 colorem ipsum;  
 et vela lutea russiaque  
 et ferrugina  
 faciunt id vólgo,  
 quum intenta,  
 magnis theatri  
 volgata per malos trabesque,  
 flutant tremmentia;  
 namque ibi inficiunt subter  
 consessum caveaï,  
 et omnem speciem scenaï,  
 patrum matrumque  
 Deorumque,  
 coguntque fluitare  
 suo colore;  
 et omnia hæc  
 perfusa lepore  
 conrident intus,  
 tam magis  
 quanto sunt mage  
 inclusa circum  
 mœnibus theatri,  
 luce diei conrepta.  
 Ergo quum lintea  
 mittant fucum  
 de summo corpore,  
 quæque res debent  
 mittere quoque  
 effigias tenues;  
 quoniam utraque

sont à la surface des objets,  
 lesquelles *molécules* peuvent être lancées  
 dans le même ordre dans lequel elles ont  
 et conserver [été,  
 la figure de *leur* forme, [vite  
 et être lancées beaucoup (d'autant) plus  
 que, étant peu nombreuses;  
 elles peuvent moins être entravées,  
 et qu'elles sont placées  
 sur la première face (à la surface).

Car nous voyons certainement  
 beaucoup de *corps* lancer et fournir  
 non-seulement du fond  
 et de-l'intérieur,  
 comme nous avons dit auparavant,  
 mais souvent aussi  
 de leurs surfaces,  
 la couleur elle-même,  
 et les voiles jaunes et les voiles rouges,  
 et les voiles foncés  
 produisent cet effet habituellement,  
 lorsque tendus-sur  
 les grands théâtres, [tres,  
 déployés le-long-des mats et des pou-  
 ils flottent tremblants;  
 car là ils colorent au-dessous d'eux  
 l'assemblée du théâtre,  
 et tout l'aspect de la scène,  
 l'aspect des pères et des mères  
 et des dieux,  
 et les font flotter  
 par leur propre couleur;  
 et tous ces objets  
 remplis d'agrément  
 ont-un-aspect-riant à-l'intérieur,  
 d'autant plus  
 qu'ils sont plus (mieux)  
 fermés alentour  
 par les murs du théâtre,  
 la lumière du jour étant interceptée.  
 Donc lorsque les toiles [teintes  
 envoient la couleur-dont-elles-sont-  
 de la surface de *leur* corps,  
 tous les êtres doivent  
 envoyer aussi  
 des effigies ténues; [jets  
 puisque les-uns-et-les-autres de ces ob-

Sunt igitur jam formarum vestigia certa,  
 Quæ volgo volitant, subtili prædita filo <sup>1</sup>,  
 Nec singillatim <sup>2</sup> possunt secreta videri.

Præterea, omnis odor, fumus, vapor, atque aliæ res  
 Consimiles ideo diffusæ e rebus abundant,  
 Ex alto quia dum veniunt, intrinsecus ortæ,  
 Scinduntur per iter flexum <sup>3</sup>; nec recta viarum  
 Ostia sunt, qua contendant exire coortæ.  
 At contra, tenuis summi membrana coloris  
 Quum jacitur, nil est quod eam discerpere possit;  
 In promptu quoniam est, in prima fronte locata.

Postremo speculis, in aqua, splendoreque in omni  
 Quæcumque apparent nobis simulacra, necesse est,  
 Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum,  
 Extima <sup>4</sup> imaginibus missis consistere rerum.  
 Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque recedant  
 Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,  
 Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

*simulacres* qui volent dans l'air, avec des contours si déliés que, pris séparément, ils échappent à l'œil.

Si l'odeur, la chaleur, la fumée et les autres émanations de cette nature, se dispersent en se disséminant, c'est que, détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, et se divisent dans les issues tortueuses, par où elles s'ouvrent un passage; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la surface, ne peut être déchirée par aucun obstacle.

Enfin les simulacres que nous apercevons dans les miroirs, dans l'eau et dans tous les corps lisses, étant parfaitement semblables aux objets représentés, ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car pourquoi ces effigies émaneraient-elles plutôt des corps sensibles que de ceux dont la finesse nous échappe? C'est ce qu'on ne saurait dire.

jaculantur ex summo.  
Sunt igitur jam  
vestigia certa formarum,  
quæ volitant volgo,  
prædita fîlo subtili,  
nec possunt videri  
singillatim  
secreta.

Præterea, omnis odor,  
fumus, vapor,  
atque aliæ res consimiles  
abundant e rebus diffusæ  
ideo,  
quia, dum veniunt ex alto,  
ortæ intrinsecus,  
scinduntur per iter flexum;  
nec ostia viarum  
qua exortæ  
contendant exire,  
sunt recta.

At contra,  
quum membrana tenuis  
coloris summi  
jaciatur,  
nil est quod possit  
discerpere eam;  
quoniam est in promptu,  
locata in prima fronte.

Postremo  
quæcumque simulacra  
apparent nobis  
speculis, in aqua,  
inque omni splendore,  
necesse est,  
quandoquidem prædita sunt  
specie simili rerum,  
extima consistere  
imaginibus rerum  
missis.

Nam nulla potestas est  
hiscendi  
cur illa corpora cadant,  
recedantque ab rebus,  
quæ res multæ  
mittunt corpore aperto,  
magis quam  
quæ sunt tenuia.

lancent *des molécules* de la surface.  
Il y a donc maintenant  
des traces certaines de formes,  
lesquelles *traces* voltigent çà-et-là  
pourvues d'un fil mince,  
et elles ne peuvent être vues  
isolément  
étant séparées.

En outre, toute odeur,  
*toute fumée, toute chaleur,*  
et autres choses semblables [disséminées  
sortent-en-abondance des corps étant  
pour-cette-raison, [fond,  
parce que, tandis qu'elles viennent du  
étant nées intérieurement, [nueux;  
elles sont divisées par un chemin si-  
et les ouvertures des routes  
par où s'étant élevées  
elles peuvent s'efforcer de sortir,  
ne sont droites.

Mais, au contraire,  
lorsque la membrane ténue  
de la couleur qui-est-à-la-surface  
est lancée (se détache),  
il n'est rien qui puisse  
déchirer elle;  
parce qu'elle est à découvert,  
placée à la première face (à la surface).

Enfin  
tous les simulacres qui  
apparaissent à nous  
dans les miroirs, dans l'eau,  
et dans tout corps-brillant,  
il est nécessaire,  
puisqu'ils sont pourvus [jets,  
d'une apparence ressemblante des ob-  
la substance se trouver  
dans les images des objets  
envoyées (qu'ils nous offrent).  
Car aucune possibilité n'est  
d'ouvrir-la-bouche (de dire)  
pourquoi ces molécules tomberaient,  
et se détacheraient des objets,  
lesquels objets nombreux [vert  
envoient *des émanations* à corps décou-  
plutôt que  
ceux qui sont ténus.

## II.—ERREURS OU NOUS JETTENT LES TÉMOIGNAGES DES SENS.

(V. 386-470).

Non possunt oculi naturam noscere rerum :  
 Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.  
 Qua vehimur navi, fertur, quum stare videtur;  
 Quæ manet in statione, ea præter creditur ire;  
 Et fugere ad puppim<sup>1</sup> colles campique videntur,  
 Quos agimus præter navem, velisque volamus.  
 Sidera cessare, ætheriis adfixa cavernis,  
 Cuncta videntur; et assiduo sunt omnia motu,  
 Quandoquidem longos obitus exorta revisunt<sup>2</sup>,  
 Quum permensa suo sunt cælum corpore claro;  
 Solque pari ratione manere et luna videntur  
 In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa.  
 Exstantesque procul medio de gurgite montes,  
 Classibus inter quos liber patet exitus ingens<sup>3</sup>,  
 Fallere sæpe animum simile ratione videmus<sup>4</sup>  
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur.  
 Atria versari, et circumcursare columnæ  
 Usque adeo fit uti pueris videantur, ubi ipsi  
 Desierunt verti, vix ut jam credere possint.

## II

Les yeux sont incapables de connaître la nature des corps; ne leur imputez donc pas ces erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous emporte vogue tout en paraissant immobile; le navire immobile dans la rade, paraît emporté par le courant. Les collines et les campagnes, le long desquelles le vent enfile nos voiles, semblent fuir vers la poupe. Les astres paraissent tous immobiles, attachés à la voûte céleste. Cependant ils sont sans cesse en mouvement. Ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain, après avoir promené leurs feux éclatants dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil et la lune paraissent de même stationnaires, quoique l'évidence nous instruisse de leur mouvement. Souvent une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, nous apparaissent de loin, quoique très-distantes les unes des autres, sous l'aspect d'une grande île. Les enfants, en cessant de tourner sur eux-mêmes, sont tellement persuadés que l'appartement se meut en rond, et que les colonnes tournent autour

## II. — ERREURS OU NOUS JETTENT LES TÉMOIGNAGES DES SENS.

Oculi non possunt  
noscere naturam rerum :  
proinde noli  
ad fingere oculis  
hoc vitium animi.

Qua navi vehimur  
fertur,  
quum videtur stare ;  
ea quæ manet in statione  
creditur ire præter ;  
et colles campique  
præter quos agimus navem,  
volamusque velis,  
videntur fugere ad puppim.  
Cuncta sidera  
videntur cessare,  
affixa cavernis ætheriis ;  
et omnia sunt  
motu assiduo,  
quandoquidem exorta  
rev'sunt obitus longos,  
quum permensa sunt  
cælum  
suo corpore claro ;  
solque videntur  
ratione pari  
manere in statione, et luna,  
ea quæ res ipsa  
indicat ferri.  
Videmusque sæpe  
montes exstantes procul  
de medio gurgite,  
inter quos ingens exitus liber  
patet classibus,  
fallere animum  
simili ratione ;  
tamen una ingens insula  
videtur ex his conjunctis.  
Fit usque adeo  
uti atria  
videantur pueris versari,  
et columnæ circumcursare,  
ubi ipsi  
desierunt verti,  
ut jam vix possint credere

Les yeux ne peuvent pas  
connaître la nature des choses :  
ainsi-donc garde-toi  
d'attribuer aux yeux  
ce défaut de l'esprit. [mes portés.

*Le navire* par lequel navire nous som-  
est-en-mouvement,  
lorsqu'il paraît être-immobile ;  
celui qui reste en repos  
est cru aller au-delà ;  
et les collines et les plaines [navire,  
le-long-desquelles nous poussons le  
et nous volons à-l'aide des voiles,  
paraissent fuir vers la poupe.  
Tous les astres  
paraissent rester-en-place,  
fixés aux profondeurs éthérées  
et *cependant* tous sont  
d'un mouvement continuél,  
puisque s'étant levés  
ils vont-revoir des couchers lointains.  
lorsqu'ils ont parcouru  
le ciel  
de leur corps éclatant ;  
et le soleil paraît  
d'une manière semblable  
rester en repos, et (ainsi que) la lune,  
ces *astres* que la chose (l'évidence) même  
indique être-en-mouvement.  
Et nous voyons souvent  
des montagnes s'élevant au-loin  
du milieu du gouffre (de la mer),  
entre lesquelles une large issue libre  
est-ouverte aux flottes,  
abuser l'esprit  
d'une semblable manière ;  
cependant une seule grande île  
paraît formée de celles-ci réunies.  
Il arrive jusqu'à-ce-point  
que les appartements-sur-la-cour  
paraissent aux enfants tourner,  
et les colonnes courir-en-rond,  
quand eux-mêmes  
ont cessé de tourner,  
qu'alors à-peine peuvent-ils croire

Non supra sese ruere omnia tecta minari.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte  
 Quum cœptat Natura, supraque extollere montes;  
 Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,  
 Cominus ipse suo contingens <sup>1</sup> fervidus igni,  
 Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ,  
 Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti <sup>2</sup>.  
 Inter eos solemque jacent immania ponti  
 Æquora, substrata ætheriis ingentibus oris;  
 Interjectaque sunt terrarum millia multa <sup>3</sup>,  
 Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.

At conlectus aquæ, digitum non altior unum,  
 Qui lapides inter sistit, per strata viarum,  
 Despectum præbet sub terras <sup>4</sup> impete tanto,  
 A terris quantum cæli patet altus hiatus;  
 Nubila despiciere et cælum ut videare videre, et  
 Corpora mirando sub terras abdita cælo.

Denique, ubi in medio nobis equus acer obhæsit  
 Flumine, et in rapidas annis despeximus undas,  
 Stantis equi corpus transversum ferre videtur

d'eux, qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute.

Quand la Nature commence à élever au-dessus des montagnes les feux tremblants du soleil, ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer, et qu'il semble toucher immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille ou même de cinq cents portées de traits. Entre ces montagnes et le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux; et au delà de ces mers, des régions sans nombre, peuplées d'habitants divers et d'animaux de toute espèce.

Un amas d'eau, d'un pouce de profondeur, entre les pierres dont nos rues sont pavées, nous fait apercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste que celui qui, sur nos têtes, sépare le ciel de la terre. On croirait que le globe, percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du firmament et les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si notre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardons fixement l'onde sous nos pieds : le quadrupède, quoique immobile, nous

omnia tecta non minari  
ruere supra sese.

Jamque quum natura  
coeptat erigere alte jubar  
rubrum ignibus tremulis,  
extollereque supra montes;  
montes supra quos  
sol videtur tibi  
esse tum,  
contingens ipse cominus  
fervidus suo igni,  
absunt vix nobis  
bis mille missus sagittæ,  
vix etiam sæpe  
quingentos cursus veruti.  
Immania æquora ponti,  
substrata ingentibus oris  
ætheriis,  
jacent inter eos solemque,  
multaque millia terrarum,  
quæ gentes variæ  
et sæcla ferarum  
retinent,  
interjecta sunt.

At conlectus aquæ,  
non altior unum digitum,  
qui sistit inter lapides,  
per strata viarum,  
præbet  
despectum sub terras  
impete tanto  
quantum  
altus hiatus cæli  
patet a terris,  
ut videre  
despicere nubila et cælum,  
et sub terris mirando  
corpora abdita cælo.

Denique,  
ubi equus acer  
obhæsit nobis  
in medio flumine,  
et despeximus  
in undas rapidas amnis,  
vis videtur ferre  
corpus equi stantis,  
transversum,

tous les toits ne pas menacer  
de s'écrouler sur eux-mêmes.

Et en outre lorsque la nature [*soleil*  
commence à élever en-haut la lumière du  
rouge par des feux tremblants, [*ignes*;  
et à la montrer au-dessus des monta-  
les montagnes au-dessus desquelles  
le soleil paraît à toi  
être alors,  
les touchant lui-même de-près  
étant brûlant par son feu,  
sont-éloignées à-peine de nous  
de deux mille jets d'une flèche,  
à-peine même souvent *sont-elles éloignées*  
de cinq-cents portées de javelot.  
D'immenses plaines de mer,  
placées-sous les régions immenses  
de-l'éther, [*leil*,  
s'étendent entre *ces montagnes* et le so-  
et bien des milliers de terres,  
que des nations diverses  
et des espèces d'animaux  
occupent,  
sont placées-entre.

Mais un amas d'eau,  
pas plus profond qu'un seul doigt,  
qui s'arrête entre les pierres,  
à travers les *parties* pavées des rues,  
présente  
une vue-de-haut-en-bas sous terre  
dans une dimension aussi-grande  
que *celle dans laquelle*  
la profonde ouverture du ciel  
est-visible de la terre,  
de-sorte-que tu parais  
voir-sous *toi* les nuages et le ciel,  
et *voir* sous terre en t'en étonnant  
des corps cachés dans le ciel.

Enfin,  
dès qu'un cheval vif  
s'est arrêté pour nous  
au milieu d'un fleuve,  
et *que* nous avons abaissé-les-yeux  
sur les ondes rapides du fleuve,  
une force paraît emporter  
le corps du cheval immobile,  
corps placé-en-travers,

Vis, et in adversum flumen contrudere raptim :  
 Et quocunque oculos trajecimus, omnia ferri,  
 Et fluere adsimili nobis ratione videntur.

Porticus æquali quamvis est denique ductu,  
 Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis,  
 Longa tamen <sup>1</sup>, parte ab summa, quum tota videtur,  
 Paulatim trahit angusti fastigia coni,  
 Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis,  
 Donec in obscurum <sup>2</sup> coni conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus in undis  
 Sol fit uti videatur obire, et condere lumen :  
 Quippe ubi nil aliud nisi aquam cælumque tuentur ;  
 Ne leviter credas labefactari undique sensus <sup>3</sup>.

At maris ignaris in portu clauda videntur  
 Navigia, aplustris fractis <sup>4</sup>, obnitier undæ ;  
 Nam quæcumque supra rorem salis edita pars est  
 Remorum, recta est ; et recta superne gubernæ <sup>5</sup> ;  
 Quæ demersa liquorem obeunt, refracta videntur  
 Omnia converti <sup>6</sup>, sursumque supina reverti ;  
 Et reflexa prope in summo fluitare liquore.

paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant. Et de quelque côté que nous jetions les yeux, nous verrons tous les corps, entraînés de la même manière, remonter rapidement le fleuve.

Un portique formé de colonnes parallèles et égales en hauteur, vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur, se resserre peu à peu sous la forme d'un cône ; le toit s'abaisse vers le sol, le côté droit se rapproche du gauche, jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle obscur d'un cône.

Les matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde, se coucher dans l'onde et y ensevelir sa lumière, parce qu'en effet ils n'aperçoivent que le ciel et l'eau. Ne taxez donc pas légèrement les sens de mensonge.

D'un autre côté, ceux qui ne connaissent point la mer, croient voir tous les navires dans le port, déformés et brisés, faire effort contre les flots. La partie des rames et du gouvernail élevée au-dessus de l'onde est droite ; la partie plongée dans la mer paraît se courber, remonter horizontalement et, par cette réfraction, presque flotter à la surface.

et contrudere raptim  
in flumen adversum :  
et quocunque  
trajecimus oculos,  
omnia videntur nobis  
ferri et fluere  
ratione adsimili.

Porticus denique,  
quamvis est ductu æquali,  
stansque in perpetuum  
suffulta columnis paribus,  
longa tamen,  
quum videtur tota  
ab parte summa,  
trahit paulatim  
fastigia coni angusti,  
jungens tecta solo,  
atque omnia dextera lævis,  
donec conduxit  
in acumen obscurum coni.

Fit uti sol  
videatur nautis in pelago  
ortus ex undis  
obire et condere lumen  
in undis :  
quippe ubi  
tuentur nihil aliud  
nisi aquam cælumque ;  
ne credas leviter  
sensus labefactari undique.

At navigia  
in portu  
videntur ignaris maris  
obnitier clauda undæ,  
aplustris fractis ;  
nam pars remorum  
quæcumque edita est  
supra rorem salis,  
est recta ;  
et gubernæ superne recta ;  
quæ obeunt liquorem  
demersa  
videntur omnia,  
refracta, converti,  
revertique sursum supina,  
et reflexa fluitare prope  
in summo liquore.

et le pousser précipitamment [rant) :  
contre le fleuve opposé (contre le cou-  
et vers-quelque-côté-que  
nous ayons tourné les yeux,  
tous les *objets* paraissent à nous  
être emportés et couler  
d'une manière semblable.

Un portique enfin,  
quoiqu'il soit d'un plan uniforme,  
et se tenant d'un-bout-à-l'autre  
soutenu par des colonnes pareilles,  
long cependant,  
lorsqu'il est vu tout-entier  
de la partie extrême,  
prend peu-à-peu  
les extrémités-amincies d'un cône étroit,  
unissant le toit au sol, [ches,  
et toutes les *parties* à-droites aux gau-  
jusqu'à-ce-qu'il ait réuni *ces parties*  
dans la pointe obscure d'un cône.

Il arrive que le soleil  
paraît aux matelots sur mer  
s'étant levé des ondes  
se coucher et cacher sa lumière  
dans les ondes :  
en-tant-qu'ils sont dans un lieu où  
ils ne voient rien autre chose  
sinon le ciel et l'eau ;  
pour que tu ne croies pas légèrement  
les sens chanceler de-toute-part.

D'autre-part les navires  
dans le port [pas la mer  
paraissent à-ceux-qui-ne-connaissent-  
s'efforcer boiteux contre l'onde,  
leur arrière étant brisé ;  
car la partie des rames  
toute-celle-qui est élevée  
au-dessus de l'eau de la mer,  
est droite ; [droits ;  
et les gouvernails placés en-haut sont  
les parties qui plongent dans-l'eau  
enfoncées  
paraissent toutes,  
étant brisées, changer-de-direction,  
et revenir en-haut renversées,  
et infléchies flotter presque  
à la surface de l'eau.

Raraque per cælum quum venti nubila portant  
 Tempore nocturno, tum splendida signa videntur  
 Labier <sup>1</sup> adversum nimbos, atque ire superne  
 Longe aliam in partem ac verâ ratione feruntur.

At si forte oculo manus uni subdita subter  
 Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur  
 Omnia, quæ tuimur, fieri tum bina tuendo;  
 Bina lucernarum florentia lumina flammis,  
 Binaque per totas ædes geminare supellex,  
 Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Denique <sup>2</sup>, quum suavi devinxit membra sopore  
 Somnus, et in summa corpus jacet omne quiete;  
 Tum vigilare tamen nobis, et membra movere  
 Nostra videmur; et in noctis caligine cæca  
 Cernere censemus solem lumenque diurnum;  
 Conclusoque loco cælum, mare, flumina, montes  
 Mutare, et campos pedibus transire videmur;  
 Et sonitus audire, severa silentia noctis  
 Undique quum constant, et reddere dicta tacentes.

Cetera de genere hoc mirando multa videmus <sup>3</sup>,

Lorsque les vents, pendant la nuit, chassent dans l'air des nuages clair-semés, les flambeaux des cieus paraissent s'avancer contre les nues et rouler au-dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

Pressez de la main la partie inférieure d'un de vos yeux, tous les objets vous paraîtront doubles : vos flambeaux donneront deux lumières ; les riches ameublements croîtront de moitié ; vous verrez les hommes avec deux corps et deux visages.

Enfin quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes, quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos, il nous semble quelquefois être éveillé et en mouvement. Nous croyons, au milieu des ténèbres, voir le soleil et la lumière du jour. Dans un lieu étroitement fermé nous croyons changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, et franchir à pied des plaines immenses, entendre des sons au milieu d'un silence profond et général, et répondre, quoique notre langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de phénomènes semblables qui

Quumque venti  
tempore nocturno  
portant per cælum  
nubila rara,  
tum signa splendida  
videntur labier adversum  
nimbos,  
atque ire superne  
in partem longe aliam  
ac feruntur  
ratione vera.

At si forte manus  
subdita uni oculo subter  
pressit eum,  
fit quodam sensu,  
uti omnia quæ tuimur  
videantur tum fieri bina  
tuendo;  
bina lumina florentia  
flammis lucernarum,  
supellexque bina  
geminare per ædes totas,  
et facies hominum duplices,  
et corpora bina.

Denique quum somnus  
deviuxit membra  
dulci sopore,  
et corpus omne jacet  
in q̄tiete summa;  
tum tamen videmur nobis  
vigilare,  
et movere nostra membra;  
et censemus cernere  
solem lumenque diurnum  
in caligine cæca noctis;  
videmurque  
loco concluso  
mutare cælum,  
mare, flumina, montes,  
et transire campos pedibus,  
et audire sonitus,  
quum silentia severa noctis  
constent undique,  
et tacentes  
reddere dicta.

Videmus mirando  
cetera multa

Et lorsque les vents  
dans le temps de-la-nuit  
portent (chassent) à-travers le ciel  
les nuages clair-semés,  
alors les astres brillants  
paraissent glisser à-l'-encontre  
des nuées,  
et aller en-haut  
dans une direction de loin (tout) autre  
que celle où ils sont portés  
par leur marche véritable (habituelle).

D'autre-part si par hasard une main  
placée-sous un œil dans-la-partie-infé-  
l'a pressé, [rieure  
il arrive par une certaine sensation,  
que toutes les choses que nous regardons,  
paraissent alors devenir doubles  
en les regardant;  
deux lumières brillant  
par les flammes des lampes,  
et un mobilier double [res,  
se doubler dans les demeures tout-entiè-  
et les visages des hommes doubles,  
et les corps doubles.

Enfin lorsque le sommeil  
a enchaîné nos membres  
par un doux assoupissement,  
et que notre corps tout-entier est étendu  
dans le repos le plus grand;  
alors cependant nous paraissions à nous  
être-éveillés,  
et remuer nos membres;  
et nous pensons voir  
le soleil et la lumière du-jour  
dans l'obscurité sombre de la nuit;  
et nous nous paraissions à nous-mêmes  
dans un lieu fermé,  
changer de climat,  
de mer, de fleuves, de montagnes,  
et passer les plaines à pied,  
et entendre des bruits,  
bien-que les silences sévères de la nuit  
existent de-toute-part, [sions)  
et nous taisant (quoique nous nous tai-  
répondre des paroles.

Nous voyons en nous étonnant  
tous-les-autres phénomènes nombreux

Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quærunt :  
 Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,  
 Propter opinatus animi, quos addimus ipsi ;  
 Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa ;  
 Nam nil ægrius est quam res secernere apertas  
 A dubiis, animus quas ab se protinus addit.

### III. — LE SON.

(V. 524-594.)

Principio, auditur sonus et vox omnis <sup>1</sup>, in aures  
 Insinuata, suo pepulere ubi corpore sensum :  
 Corpoream vocem quoque enim constare fatendum est,  
 Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus :  
 Præterea radit enim vox fauces sæpe, facitque  
 Asperiora, foras gradiens, arteria <sup>2</sup> clamor :  
 Quippe per angustum, turba majore coorta,  
 Ire foras ubi cœperunt primordia vocum,  
 Scilicet expleti quoque janua raditur oris <sup>3</sup>.  
 Haud igitur dubium est, quin voces verbaque constant

tendent tous, mais en vain, à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugements de l'âme, jugements que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré. En effet, rien de plus rare que de dégager les rapports évidents des sens des conjectures incertaines que l'âme leur associe de son propre mouvement.

### III

D'abord le son et la voix se font entendre, quand leurs éléments, insinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe; car vous ne pouvez contester au son et à la voix leur essence corporelle, puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier, et les cris irritent la trachée. C'est qu'alors les principes de la voix se précipitant au dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, et endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc douter que la voix

de hoc genere,  
 quæ omnia quærunt  
 quasi violare fidem  
 sensibus :  
 nequicquam, quoniam  
 maxima pars horum  
 fallit,  
 propter opinatus animi  
 quos ipsi addimus ;  
 ut quæ non visa sunt  
 sensibus,  
 sint pro visis ;  
 nam nil ægrius est  
 quam discernere res apertas  
 a dubiis,  
 quas animus addit protinus  
 ab se.

de ce genre,  
 qui cherchent tous  
 comme à attaquer la foi  
 aux sens (que nous avons dans les sens):  
 vainement, parce que  
 la plus grande partie de ceux-ci  
 nous trompe,  
 à cause des conjectures de l'esprit  
 que nous-mêmes ajoutons ; [vues  
 de-sorte-que les choses qui n'ont pas été  
 par nos sens, [vues);  
 sont pour vues (sont réputées comme  
 car rien n'est plus malaisé  
 que de distinguer les choses évidentes  
 des douteuses,  
 que l'esprit ajoute aussitôt  
 de lui-même (de son propre fonds).

## III. — LE SON.

Principio sonus  
 et vox omnis auditur,  
 ubi, insinuata in aures,  
 populere sensum  
 suo corpore ;  
 fatendum est enim  
 vocem quoque  
 constare corpoream,  
 et sonitum,  
 quoniam possunt  
 impellere sensus :  
 præterea sæpe enim  
 vox radit fauces,  
 clamorque, gradiens foras,  
 facit arteria asperiora :  
 quippe, ubi primordia vo-  
 turba majore [cum  
 coorta,  
 cœperunt ire foras  
 periter angustum,  
 scilicet janua  
 oris expleti  
 raditur quoque.  
 Igitur haud est dubium  
 quin voces verbaque

D'abord tout son  
 et toute voix est entendue,  
 lorsqu', ayant pénétré dans les oreilles,  
 ils ont frappé le sens de l'ouïe  
 de leur corps (de leurs molécules) ;  
 il faut avouer en effet  
 la voix aussi  
 exister corporelle,  
 et le son *exister corporel*,  
 puisqu'ils peuvent  
 frapper les sens :  
 en outre souvent en effet  
 la voix racle le gosier,  
 et le cri, en allant dehors (en sortant),  
 rend la trachée plus rude (l'irrite) ;  
 car, dès-que les éléments des voix,  
 une foule plus grande  
 s'étant élevée (en grand nombre),  
 commencent à aller dehors  
 par un chemin étroit,  
 naturellement l'entrée  
 de la bouche remplie  
 est raclée (écorchée) aussi.  
 Donc il n'est pas douteux  
 que les voix et les paroles

Corporeis e principiis, ut<sup>1</sup> lædere possint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat, et quid  
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis  
Perpetuus sermo, nigraï noctis ad umbram  
Auroræ perductus ab exoriente nitore;  
Præsertim si cum summo est clamore profusus.  
Ergo corpoream vocem constare necesse est,  
Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate  
Principiorum, et item lævor lævore creatur.  
Nec simili penetrant aures primordia forma,  
Quum tuba depresso graviter sub murmure<sup>2</sup> mugit  
Aut reboat raucum regio cita barbara bombum;  
Et cygni tortis convallibus ex Heliconis  
Quum liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hasce igitur penitus voces quum corpore nostro  
Exprimimus, rectoque foras emittimus ore<sup>3</sup>,  
Mobilis articulat verborum dædala lingua,  
Formaturaque labrorum pro parte figurat.  
Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta

et les paroles n'aient des éléments corporels, puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs sont affaiblés, et les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore jusqu'à la nuit obscure, surtout si la dispute a souvent élevé le son de la voix. La voix est donc corporelle, puisqu'on ne peut parler beaucoup sans une perte sensible de substance.

La rudesse ou la douceur de la voix dépend de la figure des éléments. Ce ne sont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles quand la trompette fait entendre ses sons graves et profonds, pour appeler la contrée barbare qui répète ses sourds bourdonnements, et quand le cygne, au sein des vallées sinuenses de l'Hélicon, fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique.

Lorsque les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue mobile, cette industrielle ouvrière de la parole, les articule, et l'inflexion des lèvres les modifie de son côté.

constant e principiis  
corporeis,  
ut possint lædere.

Nec item fallit te  
quid corporis auferat  
sermo perpetuus,  
perductus  
ab nitore ex oriente auroræ  
ad umbram noctis nigraï,  
et quid detrahat ex nervis  
et viribus ipsis hominum ;  
præsertim si est profusus  
cum clamore summo.

Ergo necesse est  
vocem constare corpoream,  
quoniam loquens multa  
amittit partem de corpore.

Asperitas autem vocis  
fit ab asperitate  
principiorum,  
et item lævor  
creatur lævore.  
Nec primordia  
penetrant aures  
forma simili,  
quum tuba mugit graviter  
sub murmure gravi,  
aut regio barbara cita  
reboat bombum raucum,  
et quum cygni  
tollunt ex gelidis vallibus  
Heliconis  
querelam liquidam  
voce lugubri.

Quum igitur exprimimus  
nostro corpore  
hasce voces penitus,  
emittimusque foras  
ore recto,  
lingua mobilis,  
dædala verborum,  
articulat,  
formaturaque labrorum  
figurat pro parte.  
Atque ubi spatium  
unde illa vox quæque  
profecta

ne soient-composées d'éléments  
corporels,

pour qu'elles puissent blesser *nos organes*.

Ni de même il ne t'échappe  
que de (combien de) corps *nous* enlève  
une conversation continue,  
prolongée

depuis l'éclat naissant de l'aurore  
jusqu'à l'ombre de la nuit noire,  
et ce qu'elle retire des nerfs  
et des forces mêmes des hommes ;  
surtout si elle est épanchée  
avec un cri (un ton) très haut

Donc il est nécessaire  
la voix exister corporelle,  
puisque l'homme parlant beaucoup  
perd une partie de *son* corps.

Or la rudesse de la voix  
est faite par (vient de) la rudesse  
des éléments,

et de même le poli *du son*  
est créé par le poli *des éléments*.

Ni les éléments  
ne pénètrent dans les oreilles  
*sous* une forme semblable,  
lorsque la trompette mugit fortement  
sous un murmure grave,  
ou *que* la contrée barbare appelée  
répète un bourdonnement rauque  
et lorsque les cygnes  
élèvent des fraîches vallées  
de l'Hélicon  
une plainte pure (mélodieuse)  
d'une voix funèbre.

Lors donc que nous faisons-sortir  
de notre corps  
ces voix de-l'intérieur,  
et *que* nous *les* émettons au-dehors  
par la bouche *qui est* droite,  
la langue mobile,  
ouvrière des mots,  
*les* articule,  
et la conformation des lèvres  
*les* façonne pour *sa* part.  
Et quand la distance,  
*du lieu* d'où cette voix *quelle-qu'elle soit*  
étant partie

Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa  
 Plane exaudiri, discernique articulatim;  
 Servat enim formaturam, servatque figuram.  
 At si interpositum spatium sit longius æquo,  
 Aera per multum confundi verba necesse est,  
 Et conturbari vocem, dum transvolat auras.  
 Ergo fit, sonitum ut possis sentire, neque illam  
 Internoscere, verborum sententia quæ sit;  
 Usque adeo confusa venit vox inque pedita<sup>1</sup>.

Præterea, verbum sæpe unum perciet aures  
 Omnibus in populo, missum præconis ab ore.  
 In multas igitur voces<sup>2</sup> vox una repente  
 Diffugit, in privas quoniam se dividit aures,  
 Obsignans formam<sup>3</sup> verbi clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures incidit ipsas,  
 Præterlata perit, frustra diffusa per auras;  
 Pars solidis adlisa, locis rejecta, sonorem  
 Reddit, et interdum frustratur imagine verbi<sup>4</sup>.  
 Quæ bene quum videas, rationem reddere possis,  
 Tute<sup>5</sup> tibi atque aliis, quo pacto, per loca sola,

Alors si la voix n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les paroles, on distingue les articulations, parce que la voix conserve ses inflexions et son caractère. Mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, et la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide. D'où il arrive que vous pouvez entendre des sons sans distinguer le sens des mots, parce que la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse et embarrassée.

Souvent encore une parole proférée par le crieur public frappe les oreilles d'un peuple entier. Une seule voix se divise donc sur-le-champ en un grand nombre d'autres, puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées et des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route, et meurent dissipées dans les airs, ou vont heurter des corps solides dont la répercussion renvoie le son, et nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomène, vous pouvez vous expliquer à vous-même et aux

perveniat,  
 non est longum,  
 necesse est  
 verba quoque ipsa  
 exaudiri plane,  
 discernique articulatim :  
 servat enim formaturam,  
 servatque figuram.  
 At si spatium  
 longius æquo  
 interpositum sit,  
 necesse est verba confundi  
 per aera multum,  
 et vocem perturbari,  
 dum transvolat auras.  
 Ergo fit  
 ut possis sentire sonitum,  
 neque internoscere illam,  
 quæ sit sententia verborum ;  
 usque adeo  
 vox venit confusa  
 impeditaque.

Præterea,  
 sæpe unum verbum,  
 missum ab ore præconis,  
 perciet aures omnibus  
 in populo.  
 Igitur una vox  
 diffugit repente  
 in multas voces,  
 quoniam se dividit  
 in aures privas,  
 obsignans formam  
 sonoremque clarum verbi.

At pars vocum  
 quæ non incidit aures ipsas,  
 perit præterlata,  
 diffusa frustra per auras.  
 Pars adlisa solidis,  
 rejecta locis,  
 reddit sonorem,  
 et frustatur interdum  
 imagine verbi.  
 Quæ quam videas bene,  
 possis reddere rationem,  
 tute tibi  
 atque aliis,

doit-parvenir *aux oreilles*,  
 n'est pas longue,  
 il est nécessaire  
 les paroles aussi elles-mêmes  
 être entendues nettement,  
 et être distinguées syllabe-par-syllabe :  
 la voix conserve en effet sa forme,  
 et elle conserve sa figure.  
 Mais si une distance  
 plus longue qu'il n'est juste  
 est placée-entre,  
 il est nécessaire les paroles se confondre  
 à travers l'air abondant,  
 et la voix être troublée,  
 tandis qu'elle vole-à-travers les airs.  
 Donc il arrive  
 que tu peux percevoir le son,  
 et ne pas reconnaître le (mot),  
 ni quel est le sens des paroles ;  
 jusqu'à un-tel-point (tellement)  
 la voix arrive confuse  
 et embarrassée.

En outre,  
 souvent une parole,  
 sortie de la bouche d'un crieur,  
 frappe les oreilles à tous (de tous)  
 dans le peuple.  
 Donc une seule voix  
 se divise soudainement  
 en beaucoup de voix,  
 puisqu'elle se partage  
 entre des oreilles individuelles,  
 imprimant la forme  
 et le son distinct de la parole.

Mais la partie des voix  
 qui n'arrive pas aux oreilles mêmes,  
 périt étant portée-au-delà,  
 dispersée sans-effet dans les airs.  
 Une partie ayant heurté contre des  
 répercutée par des lieux, [*corps solides*],  
 rend un son,  
 et trompe quelquefois  
 par l'image d'un mot.  
 Lesquels *phénomènes* puisque tu vois bien,  
 tu pourrais rendre compte  
 toi-même à toi  
 et aux autres,

Saxa pares formas verborum<sup>1</sup> ex ordine reddant.  
 Palantes comites quum montes inter opacos  
 Quærimus, et magna dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem loca vidi reddere voces  
 Unam quum jaceres : ita colles collibus ipsi  
 Verba repulsantes iterabant docta referri.  
 Hæc loca capripedes Satyros Nymphasque tenere  
 Finitimi fingunt ; et Faunos esse loquuntur,  
 Quorum noctivago strepitu<sup>2</sup> ludoque jocanti  
 Affirmant volgo taciturna silentia rumpi,  
 Chordarumque<sup>3</sup> sonos fieri, dulcesque querelas,  
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentum ;  
 Et genus agricolum late sentiscere, quum Pan,  
 Pinea semiferi<sup>4</sup> capitis velamina quassans,  
 Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,  
 Fistula silvestrem ne cesset fundere musam.  
 Cetera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,  
 Ne loca, deserta ab Divis, quoque forte putentur  
 Sola tenere<sup>5</sup> ; ideo jactant miracula dictis ;

autres comment, dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles dans leur ordre et avec leur articulation primitive, lorsque cherchant nos compagnons égarés, nous les appelons à grands cris sur les montagnes ombreuses.

J'ai vu même des lieux qui répétaient six ou sept fois le mot qu'on proférait : tant les paroles réfléchies de collines en collines semblaient dressées à ce jeu ! Les peuples voisins de ces lieux les supposent habités par des Satyres, par des Nymphes et par des Faunes qui, à les en croire, s'égayent dans ces solitudes, en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes, par le doux frémissement des cordes, et par les sons plaintifs de leurs voix, qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles. Ils ajoutent que les habitants de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan toutes les fois que ce dieu, qui tient de l'homme et de la bête, agitant une couronne de pin sur sa tête promène ses lèvres recourbées sur ses chalumeaux, sans jamais suspendre ses accents champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature, soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les dieux le pays qu'ils

quo pacto saxa reddant  
per loca sola  
formas pares verborum  
ex ordine,  
quum inter montes opacos  
quærimus  
comites palantes,  
et ciemus magna voce  
dispersos.

Vidi etiam loca  
reddere  
sex aut septem voces,  
quum jaceres unam;  
ita colles ipsi  
repulsantes verba collibus  
iterabant docta referri.  
Finitimi fingunt  
Satyros capripedes  
Nymphasque  
tenere hæc loca,  
et loquuntur Faunos esse,  
strepitu noctivago  
Judoque jocanti quorum  
affirmant  
silentia taciturna  
rumpi volgo,  
sonosque chordarum fieri,  
querelasque dulces  
quas tibia fundit  
pulsata digitis canentum,  
et genus agrîcolarum  
sentiscere late,  
quum Pan  
quassans velamina pinea  
capitis semiferi,  
percurrit sæpe labro unco  
calamos hiantes,  
ne fistula cesset  
fundere musam agrestem.  
Loquuntur  
cetera monstra ac portenta  
de hoc genere,  
ne forte  
putentur quoque  
tenere loca sola,  
deserta ab Divis;  
jactant ideo miracula

de quelle manière les rochers renvoient  
à travers les lieux solitaires  
les formes semblables des mots  
par ordre (dans leur ordre), [gées  
lorsqu'au milieu des montagnes ombra-  
nous cherchons  
nos compagnons errants,  
et *que* nous appelons d'une grande voix  
*eux* qui sont dispersés.

J'ai vu même des lieux  
rendre (renvoyer)  
six ou sept voix,  
lorsque tu *en* lançais une :  
tellement les collines elles-mêmes  
répercutant les mots par les collines  
multipliaient *les mots* instruits à être  
Les voisins supposent [portés-en-arrière.  
les Satyres aux-pieds-de-chèvre  
et les Nymphes  
occuper ces lieux-là,  
et ils disent des Faunes être,  
par le vacarme nocturne  
et par le jeu plaisant desquels  
ils affirment  
les silences taciturnes (profonds)  
être rompus fréquemment, [lieu,  
et des sons de cordes (de lyre) avoir-  
ainsi-que les plaintes douces  
que la flûte répand [jouent,  
frappée par les doigts des *faunes* qui *en*  
et la race des campagnards  
s'en apercevoir au-loin,  
lorsque Pan [pin  
agitant les enveloppes (la couronne) de-  
de sa tête à-moitié-sauvage,  
parcourt souvent d'une lèvre recourbée  
*ses* chalumeaux ouverts,  
pour que sa flûte ne cesse pas  
de répandre un air champêtre.  
Ils racontent [diges  
les autres merveilles et les *autres* pro-  
de ce genre,  
de peur que par hasard  
ils ne soient réputés aussi  
habiter des lieux déserts,  
abandonnés par les dieux; [cles  
ils vantent pour-cette-raison *ces* mira-

Aut aliqua ratione alia<sup>1</sup> ducuntur, ut omne  
Humanum genus est avidum nimis auricularum<sup>2</sup>.

IV. — LE SOMMEIL, LE RÊVE.

(V. 905-926, 959-1017.)

Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem  
Inriget, atque animi curas e pectore solvat,  
Suavidicis potius, quam multis versibus, edam :  
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quam  
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus Austri.  
Tu<sup>1</sup> mihi da tenues aures animumque sagacem,  
Ne fieri negites, quæ dicam, posse, retroque  
Vera repulsanti discedas pectore dicta,  
Tutimet in culpa quum sis, neque cernere possis.

Principio, somnus fit, ubi est distracta per artus  
Vis animæ, partimque foras ejecta recessit,  
Et partim contrusa magis concessit in altum<sup>2</sup>.  
Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque<sup>3</sup> :  
Nam dubium non est, animæ quin opera sit

habitent, soit pour quelque autre raison ; car on ne sait que trop à quel point l'esprit humain est avide de fables.

IV

Maintenant comment le sommeil verse-t-il le repos dans nos membres, et bannit-il l'inquiétude de nos âmes, c'est ce que je vais expliquer en vers peu nombreux mais harmonieux. Ainsi les faibles accents du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçants dont les grues remplissent les airs. De votre côté, prêtez-moi une oreille attentive et un esprit appliqué, pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la possibilité ; autrement par votre obstination à repousser l'évidence, vous deviendriez vous-même la cause de votre aveuglement.

D'abord le sommeil naît en nous quand le principe vital est dispersé dans les membres, et qu'une partie est chassée en dehors, tandis que l'autre se ramasse et se condense davantage dans l'intérieur du corps. Alors seulement les membres se délient et paraissent flottants. En

dictis ;  
aut ducuntur  
aliqua alia ratione,  
ut omne genus humanum  
est nimis avidum  
auricularum.

par *leurs* paroles ;  
ou ils sont conduits  
par quelque autre raison,  
vu-que toute l'espèce humaine  
est *excessivement* avide  
*du côté* des oreilles.

## IV. — LE SOMMEIL, LE RÊVE.

Nunc quibus modis  
ille somnus  
inriget quietem per membra,  
atque solvat e pectore  
curas animi,  
edam versibus suavidicis  
potius quam multis :  
ut parvus canor cycni  
est melior  
quam ille canor gruam,  
dispersus  
in nubibus ætheriis  
Austri.  
Tu da mihi  
aures tenues  
animumque sagacem,  
ne negites  
quæ dicam  
posse fieri,  
discedasque retro  
pectore repulsanti  
vera dicta,  
quum tutemet sis in culpa  
neque possis cernere.

Principio, somnus fit,  
ubi vis animæ  
distracta est per artus,  
partimque ejecta  
recessit foras,  
partimque magis contrusa  
concessit in altum.  
Tum demum enim  
membra dissolvuntur  
atque fluunt ;  
nam non est dubium  
quin hic sensus  
sit in nobis  
opera animæ ;

Maintenant par quels moyens  
ce sommeil  
verse le repos à travers les membres,  
et détache du cœur  
les soucis de l'esprit,  
je l'exposerai dans des vers harmonieux  
plutôt que nombreux :  
de-même-que le faible chant du cygne  
est meilleur  
que ce cri des grues,  
dispersé  
dans les nuages éthérés  
de l'Auster.  
Toi prête-moi  
des oreilles fines (une oreille attentive)  
et un esprit sagace,  
pour que tu ne nies pas  
les choses que je dirai  
pouvoir arriver,  
et *que* tu ne te retires pas en-arrière  
avec un cœur repoussant  
les vérités *que j'aurai* dites, [pable]  
quand toi-même tu serais en faute (cou  
de ne pouvoir distinguer.

D'abord, le sommeil a-lieu,  
quand la force (le principe) de la vie  
est dispersée à travers les membres  
et *que* en-partie étant chassée  
elle s'en est allée au-dehors,  
et *qu'en-partie* étant plus refoulée  
elle s'est retirée dans le fond.  
Alors seulement en effet  
les membres sont dissous  
et flottent ;  
car il n'est pas douteux  
que ce sentiment (le sentiment)  
ne soit en nous  
par le secours de l'âme ;

Sensus hic in nobis ; quem quum sopor impedit esse,  
 Tum nobis <sup>1</sup> animam perturbatam esse putandum est,  
 Ejectamque foras ; non omnem : namque jaceret  
 Æterno corpus perfusum frigore leti.

Quippe ubi nulla latens animæ pars remaneret  
 In membris, cinere ut multa latet obrutus ignis,  
 Unde reconstitui sensus per membra repente  
 Posset, ut ex igni cæco consurgere flamma ?

. . . . .  
 Et quo quisque fere studio <sup>2</sup> devinctus adhæret,  
 Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,  
 Atque in ea ratione fuit contenta magis mens,  
 In somnis eadem plerumque videmur obire :  
 Causidici causas agere, et componere leges <sup>3</sup> ;  
 Induperatores <sup>4</sup> pugnare, ac prælia obire ;  
 Nautæ contractum cum ventis degere bellum ;  
 Nos agere hoc <sup>5</sup> autem, et naturam quærere rerum  
 Semper, et inventam patriis exponere chartis.  
 Cetera sic studia atque artes plerumque videntur

effet, c'est à l'âme que nous devons le sentiment, dont le sommeil ne peut nous priver sans que la substance pensante ne soit troublée et chassée du corps, mais non pas tout entière ; car le froid éternel de la mort se répandrait alors dans la machine, puisqu'il ne lui resterait aucune particule d'âme qui, semblable au feu caché sous la cendre, fût capable de rallumer tout à coup le sentiment....

Les objets habituels de nos occupations, ceux qui nous ont retenus le plus souvent et qui ont exigé de nous le plus de contention d'esprit, sont les mêmes auxquels nous paraissions nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les avocats plaident des causes et interprètent les lois en songe ; le général livre des combats et affronte les dangers ; le pilote fait la guerre aux vents ; moi-même je n'interromps point mes travaux pendant la nuit. Je continue d'interroger la Nature, et d'en dévoiler les secrets dans la langue de ma patrie. En

quem quum sopor  
impedit esse,  
tum putandum est vitam  
perturbatam esse nobis  
ejectamque foras;  
non omnem :  
namque corpus jaceret  
perfusum frigore æterno  
leti.

Quippe ubi  
nulla pars animai  
remaneret latens  
in membris,  
ut ignis latet  
obrutus cinere multa,  
unde sensus posset  
reconflari repente  
per membra,  
ut flamma consurgere  
ex igni cæco.

.....  
.....  
Et quo studio  
fere quisque  
adhæret devinctus,  
aut in quibus rebus  
sumus multum morati  
ante,  
atque in ea ratione  
mens fuit magis contenta,  
videmur perumque  
in somnis  
obire eadem :  
causidici agere causas,  
et componere leges;  
induperatores pugnare,  
ac obire prælia;  
nautæ degere bellum  
contractum cum ventis;  
nos autem agere hoc,  
et quærere semper  
naturam rerum,  
et exponere chartis patriis  
inventam.  
Sic cetera studia  
atque artes  
videntur plerumque

lequel *sentiment* lorsque le sommeil  
empêche d'exister,  
alors il faut penser la vie [nous  
avoir été complètement-troublée pour  
et avoir été chassée au-dehors;  
non pas tout-entière :  
car le corps serait-gisant  
couvert du froid éternel  
de la mort.

Attendu-que là (dans le corps)  
aucune partie de l'âme  
ne resterait cachée  
dans les membres,  
comme le feu est caché,  
couvert d'une cendre abondante,  
d'où le sentiment pourrait  
être ravivé soudainement  
à travers les membres,  
comme la flamme *peut* sortir  
d'un feu caché.

.....  
.....  
Et *le goût* dans lequel goût  
presque-toujours chacun  
reste attaché,  
*ou-bien les choses* dans lesquelles choses  
nous nous sommes beaucoup arrêtés  
auparavant,  
et dans cette doctrine  
où l'esprit a été plus tendu,  
nous paraissions la-plupart-du-temps  
dans nos sommeils (en songe)  
aller-au-devant de *ces mêmes objets* :  
les avocats *paraissent* plaider des causes,  
et comparer des lois;  
les généraux combattre,  
et aller-au-devant des combats;  
les matelots faire une guerre  
engagée avec les vents;  
et nous nous occuper de *ceci*,  
et chercher toujours  
la nature des choses, [patrie  
et l'exposer dans des écrits de-notre-  
quand-nous-l'avons-trouvée.  
Ainsi les autres goûts  
et les *autres* arts  
paraissent la plupart-du-temps

In somnis animos hominum frustrata<sup>1</sup> tenere  
 Et quicumque dies multos ex ordine ludis  
 Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,  
 Quum jam destiterunt, ea sensibus usurpare;  
 Relicuas<sup>2</sup> tamen esse vias in mente patentes,  
 Qua possint eadem rerum simulacra venire.  
 Permultos itaque illa dies eadem obversantur  
 Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur  
 Cernere saltantes, et mollia membra moventes,  
 Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquentes  
 Auribus accipere, et consessum cernere eundem,  
 Scenaique simul varios splendere decores:  
 Usque adeo magni refert studium atque voluptas.  
 Et quibus in rebus consuerint esse operati  
 Non homines solum, sed vero animalia cuncta!

Quippe videbis equos fortes, quum membra jacebunt  
 In somnis, sudare tamen spirareque semper,  
 Et quasi de palma summas contendere vires,  
 Aut quasi carceribus patefactis, sæpe quiete.

un mot, les autres études et les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

Ceux qui assistent assidûment aux jeux plusieurs jours de suite, nous les voyons presque toujours, lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, avoir dans leur âme des routes ouvertes, par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours. Ils voient, même en veillant, les danseurs bondir et mouvoir leurs membres avec souplesse; ils entendent les accords de la lyre et le doux langage des cordes; ils retrouvent la même assemblée et la même variété de décorations dont brillait la scène: tant est grand le pouvoir du penchant, du goût et de l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais sur les animaux eux-mêmes!

En effet, vous verrez de généreux coursiers, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre souvent tous leurs muscles dans le repos, comme si les barrières étaient déjà ouvertes pour disputer le prix de la course.

in somnis  
tenere animos hominum  
frustrata.

Et quicumque dederunt  
multos dies ex ordine  
operas assiduas  
ludis,  
videmus plerumque,  
quum jam destiterunt  
usurpare ea sensibus,  
tamen vias patentas  
esse relicuas in mente,  
qua eadem simulacra  
rerum  
possint venire.  
Itaque illa eadem  
obversantur ante oculos  
per multos dies,  
ut etiam vigilantes  
videantur cernere  
saltantes,  
et moventes  
membra mollia,  
et accipere auribus  
carmen liquidum citharæ,  
chordasque loquentes,  
et cernere  
eundem consessum,  
simulque  
decores varios scenæ  
splendere :  
usque adeo studium  
refert magni  
atque voluptas,  
et in quibus rebus  
non solum homines  
consuerint esse operati,  
sed vero cuncta animalia.

Quippe videbis  
equos fortes,  
quum membra jacebunt  
in somnis,  
tamen sudare  
spirareque semper,  
et sæpe quiete  
contendere vires summas  
quasi de palma,

dans les sommeils (en songe)  
occuper les esprits des hommes  
*les* ayant trompés (en les trompant).

Et tous-ceux-qui ont donné  
pendant beaucoup de jours de suite  
des soins assidus (une attention assidue)  
aux jeux,  
nous voyons la-plupart-du-temps,  
lorsque déjà ils ont cessé  
de percevoir ces *spectacles* par les sens,  
cependant des chemins ouverts  
être restants à *eux* dans l'esprit,  
par où les mêmes simulacres  
des objets  
puissent venir.

C'est pourquoi ces mêmes *objets*  
se présentent devant *leurs* yeux  
pendant beaucoup de jours  
de-sorte-que même éveillés  
ils *se* paraissent (ils croient) voir  
des *hommes* qui dansent,  
et qui remuent  
des membres souples,  
et recevoir dans *leurs* oreilles  
le chant pur de la lyre,  
et *ses* cordes parlantes,  
et voir  
la même assemblée,  
et-en-même-temps voir  
les décorations variées de la scène  
briller : [chant  
jusqu'-à un-tel-point (tellement) le pen-  
importe grandement  
ainsi-que le goût,  
et tant il importe dans quelles choses  
non-seulement les hommes  
ont-coutume d'être occupés,  
mais même tous les animaux.

Car tu verras  
des chevaux fougueux,  
lorsque *leurs* membres seront étendus  
dans les sommeils (dans le sommeil),  
cependant suer  
et souffler toujours,  
et souvent dans le repos  
tendre *leurs* forces les plus grandes  
comme pour *disputer* la palme,

Venantumque canes, in molli sæpe quiete,  
 Jactant crura tamen subito, vocesque repente  
 Mittunt, et crebras redducunt naribus auras <sup>1</sup>,  
 Ut vestigia si teneant inventa ferarum :  
 Expergefactive sequuntur inania sæpe  
 Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;  
 Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago  
 Discutere et corpus de terra corripere instant,  
 Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.  
 Et quò quæque magis sunt aspera seminiorem,  
 Tam magis in somnis eadem sævire necessum est.

At variæ fugiunt volucres, pennisque repente  
 Sollicitant Divum, nocturno tempore, lucos,  
 Accipitres somno in leni si prælia pugnas  
 Edere sunt persectantes visæque volantes.

Porro hominum mentes magnis quæ motibus edunt

Souvent encore, au milieu du sommeil, les chiens de nos chasseurs agitent tout à coup leurs pieds, jappent avec allégresse, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étaient sur la trace de la proie. Souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre le vain simulacre d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux-mêmes, ils se désabusent à regret de leur erreur.

D'un autre côté, le chien caressant qui vit sous nos toits, s'agite, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Car les races d'animaux s'agitent d'autant plus en songe, que la nature de leurs éléments est plus rude.

Au contraire, les oiseaux de toute espèce prennent la fuite, et, en agitant leurs ailes, vont implorer pendant la nuit un asile dans les bois sacrés, s'ils voient, au milieu d'un sommeil paisible, l'épervier vorace fondre sur eux, ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les âmes humaines, de quels grands mouvements ne sont-elles

ant quasi carceribus  
petefactis.

Canesque venantum,  
sæpe in molli quiete,  
jactant tamen crura subito,  
mittuntque repente voces,  
et redducunt naribus  
auras crebras,  
ut si teneant  
vestigia inventa ferarum :  
expergefactive  
sequuntur sæpe  
inania simulacra cervorum,  
quasi cernant  
dedita fugæ ;  
donec erroribus discussis  
redeant ad se.

At propago blanda  
catulorum  
consueta domi,  
instant  
discutere  
et corripere corpus  
de terra,  
proinde quasi tuantur  
facies ignotas  
atque ora.  
Et quo  
quæque seminiorem  
sunt magis aspera,  
tam magis necessum est  
eadem sævire  
in somnis.

At volucres variæ  
fugiunt,  
sollicitantque repente  
pennis,  
tempore nocturno,  
lucos Divum,  
si, in leni somno,  
accipitres visæ sunt  
persectantes volantesque  
edere prælia-pugnæ.

Porro mentes hominum  
faciunt sæpe geruntque  
itidem in somnis  
magna quæ edunt

ou comme si les barrières  
étant ouvertes.

Et les chiens des chasseurs,  
souvent dans un doux repos, [ment,  
agitent cependant les jambes subite-  
et émettent soudainement des voix,  
et respirent par *leurs* naseaux  
des airs pressés,  
comme s'ils tenaient  
les pistes découvertes des-bêtes-fauves :  
et ayant été réveillés  
ils poursuivent souvent  
de vains simulacres de cerfs,  
comme-s'ils *les* voyaient  
livrés à la fuite ; [dissipées  
jusqu'à ce que *leurs* erreurs ayant été  
ils reviennent à eux-mêmes.

D'autre-part la race caressante  
des chiens  
habituée à la maison,  
se hâte  
de s'agiter  
et d'arracher *son* corps  
de terre,  
comme s'ils (ces chiens) voyaient  
des visages inconnus  
et des traits *inconnus*.  
Et autant  
chacunes de *ces* races  
sont plus rudes.  
d'autant plus il est nécessaire  
ces mêmes *racés* être violentes  
dans les sommeils.

D'autre-part les oiseaux variés  
fuiant,  
et troublent tout-à-coup  
de *leurs* ailes,  
dans le temps de-la-nuit,  
les bois-sacrés des dieux,  
si, pendant le doux sommeil,  
des éperviers ont été vus  
*les* poursuivant et volant (planant)  
livrer des combats.

De plus les esprits des hommes  
font souvent et accomplissent  
semblablement dans les sommeils  
de grandes choses qu'ils exécutent

Magna itidem sæpe in somnis faciuntque geruntque  
 Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent,  
 Tollunt clamorem, quasi si jugulentur ibidem.  
 Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt,  
 Et quasi pantheræ morsu sævive leonis  
 Mandantur, magnis clamoribus omnia complent;  
 Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,  
 Indicioque sui facti persæpe fuere;  
 Multi mortem obeunt; multi, de montibus altis  
 Ut qui præcipitent ad terram corpore toto,  
 Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti,  
 Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu.

pas agitées pendant le sommeil? Combien de vastes projets formés et exécutés en un moment? Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse, comme si l'on était égorgé sur la place. Il y en a qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés par la dent du lion ou de la panthère. Il y en a aussi qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, et qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il en est encore qui se voient conduire au supplice; d'autres qui, croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, et se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation.

---

magnis motibus ;  
 expugnant reges,  
 capiuntur,  
 miscent proelia,  
 tollunt clamorem,  
 quasi si jugulentur ibidem.  
 Multi depugnant,  
 eduntque gemitus  
 doloribus,  
 et quasi mandantur  
 morsu pantheræ  
 leonisve sævi,  
 complent omnia  
 magnis clamoribus ;  
 multi loquuntur  
 per somnum  
 de rebus magnis,  
 fuereque persæpe  
 indicio sui facti ;  
 multi obeunt mortem,  
 multi exterrentur,  
 ut qui præcipitent  
 ad terram  
 corpore toto  
 de montibus altis,  
 et ex somno  
 quasi capti mentibus,  
 redeunt vix ad se,  
 permoti  
 æstu corporis.

avec de grands mouvements ;  
 ils vainquent des rois,  
 ils sont pris,  
 ils engagent des combats,  
 ils poussent un cri,  
 comme s'ils étaient égorgés là-même.  
 Beaucoup combattent,  
 et poussent des gémissements  
*par suite* des douleurs,  
 et comme-s'ils étaient mâchés (déchirés)  
 par la morsure d'une panthère  
 ou d'un lion cruel,  
 ils remplissent tous *les lieux*  
 de grands cris ;  
 beaucoup parlent  
 pendant le sommeil  
 de choses importantes,  
 et ont été très-souvent [dénunciateurs] ;  
 à dénonciation de leur acte (leurs propres  
 beaucoup vont-au-devant de la mort,  
 beaucoup sont épouvantés ;  
**comme** ceux qui se précipiteraient  
 à terre  
 de tout *leur* corps (de tout leur poids)  
 du-haut de montagnes élevées,  
 et *arrachés* du sommeil,  
 comme pris par l'esprit (comme égarés)  
 ils reviennent à-peine à eux-mêmes,  
 fortement-remués  
 par l'agitation du corps.

# NOTES

## DU QUATRIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

### I.

Page 124 : 1. *Mentes terrificant*, nous épouvantent, en nous avertissant de la présence d'un être réellement redoutable.

— 2. *Ne forte*. Ces simulacres des songes, émanés d'objets réels, seraient groupés par l'imagination dérégulée, de façon à former des êtres purement fantastiques.

— 3. *Effigias*, forme archaïque pour *effigies*.

— 4. *Mittier* pour *mitti*, forme archaïque d'infinif passif, fréquemment employée par Lucrèce.

Page 126 : 1. *Cluet* pour *videtur*.

— 2. *Diffusa solute*. Ces molécules se dispersent après s'être séparées de leur foyer originel.

— 3. *Spoliis volitantibus*. La peau sèche dont le serpent s'est dépouillé voltige au souffle du vent à cause de sa légèreté.

— 4. *Tenuis*, qui échappe à nos sens par sa ténuité.

— 5. *Illa*, ces effigies dont Lucrèce vient de parler, comme la tunique de la cigale, la membrane du jeune veau, la peau du serpent.

— 6. *Ordine*. Ces molécules, conservant, lorsqu'elles se détachent du corps, le même ordre qu'elles avaient à sa superficie, en transmettent naturellement la forme.

Page 128 : 1. *Indupediri*, forme archaïque pour *impediri*. Ces molécules rencontrent d'autant moins d'obstacles dans leur transmission à travers l'espace, qu'elles sont moins pressées et plus superficielles.

— 2. *Ex alto penitusque*, par exemple : la fumée, la vapeur.

— 3. *Volgo*, forme archaïque pour *vulgo*.

— 4. *Vela*. Il s'agit ici des voiles qu'on tendait au-dessus de l'am-

phithéâtre et de la scène, au moyen de cordages attachés à des mâts. Au temps de Lucrèce, ces voiles étaient de lin; plus tard on y employa la soie.

— 5. *Coguntque.... colore*. Les mobiles reflets de ces voiles agités par le vent se répandent sur les assistants, et ceux-ci semblent flotter comme les toiles eux-mêmes.

— 6. *Inclusa.... montibus*, de façon que la lumière n'y pénètre point par les côtés.

— 7. *Utraque*. D'un côté les voiles de lin qui couvrent l'amphithéâtre, de l'autre les objets matériels quelconques.

Page 130 : 1. *Filo*, une sorte de fil invisible qui rattache les images à l'objet dont elles émanent.

— 2. *Singillatim*. On ne peut voir isolément ces images dans leurs parcours à travers l'espace, mais seulement dans leur ensemble, quand elles dessinent la reproduction de l'objet sur un corps capable de l'arrêter et de le fixer.

— 3. *Per iter flexum*, à travers les pores de l'objet matériel, pores qui sont obliques, sinueux.

— 4. *Extima*, employé ici comme un nom : l'être, la substance.

Voyez encore les passages suivants : sur la ténuité des principes de la matière (112-130, 169-176); sur la rapidité et la continuité du mouvement des simulacres dans l'espace (210-231); sur certains phénomènes d'optique (319-337).

## II.

Page 132 : 1. *Ad puppim*. Ils semblent se diriger vers l'arrière du navire, c'est-à-dire en sens inverse de la marche de ce navire.

— 2. *Revisunt*, vont revoir : parce que ce mouvement est périodique.

— 3. Ce vers n'est pas de Lucrèce. Il y a une lacune dans les manuscrits.

Page 134 : 1. *Contingens*. Le soleil est si près de ces montagnes qu'il semble les toucher.

— 2. *Veruti*. Comme *veru*, *verutum* était une sorte de dard ou de javelot, d'une portée plus longue que la flèche.

— 3. *Interjecta.... millia multa*. Lucrèce supposait au globe ter-

restre une immense étendue, et croyait qu'au delà de l'Océan, qui limitait le monde connu des anciens, il existait une foule d'autres régions peuplées d'hommes et d'animaux.

— 4. *Despectum.... sub terras*. On croit voir sous la terre, par un phénomène de réflexion, l'espace qui s'étend au-dessus de nos têtes.

Page 136 : 1. *Longa tamen*. Il est nécessaire que la colonnade soit longue pour que l'effet d'optique indiqué par Lucrèce, se produise.

— 2. *In obscurum*. Cet effet ne se réalise complètement, que si le portique au lieu de recevoir la lumière aux deux extrémités, aboutit à une clôture opaque.

— 3. *Ne.... sensus*. Ce n'est pas faiblesse des sens : ils ne peuvent voir autrement.

— 4. *Aplustris fractis*. Le mot *aplustra* signifie proprement la pièce de bois courbe qui forme l'extrémité de la poupe, et qui plonge dans la mer ; elle apparaît brisée, déformée, au-dessous de la ligne de flottaison.

— 5. *Guberna*, forme archaïque pour *gubernacula*.

— 6. *Omnia converti*. Toutes les parties qui plongent dans l'eau paraissent infléchies, brisées, et comme flottant presque à la surface. Ce phénomène, bien connu sous le nom de réfraction, provient de la différence de densité des deux milieux en contact, l'air et l'eau.

Page 138 : 1. *Labier*, infinitif archaïque pour *labi*. Les astres semblent s'avancer vers les nuages.

— 2. *Denique....* Dans ces huit vers Lucrèce montre comment l'imagination suffit pour produire en nous, pendant le sommeil, des sensations qui ne diffèrent en rien de ce que produirait l'impression réelle et directe des objets.

— 3. *Cetera... videmus*. Après avoir énuméré treize principales sources d'erreurs, Lucrèce ajoute que bien d'autres phénomènes tendent à ébranler la foi que nous avons dans le témoignage de nos sens ; mais que l'imagination seule est fautive, et non les sens.

Voyez encore le passage sur la confiance due aux perceptions des sens (480-502).

## III.

Page 140 : 1. *Sonus et vox omnis*. Ici *sonus* s'applique à toute espèce de bruit inarticulé ; *vox*, aux sons articulés émis par le larynx humain.

— 2. *Præterea radit... facit asperiora... arteria*, etc. Lucrèce suppose que si le son émis avec force blesse et irrite le gosier (*fauces*) et le canal du larynx (*arteria*), c'est que les atomes dont le son est formé (*primordia vocum*) heurtent trop rudement, quand ils s'échappent au dehors, les parois de l'organe : ce qui détermine une sorte de déchirement.

— 3. *Janua oris*, l'ouverture du larynx dans la gorge, laquelle est alors obstruée par les molécules sonores.

— 4. *Iter*, la trachée artère.

Page 142 : 1. *Ut*. Le sens est, que la voix ne pourrait pas blesser nos organes, si elle n'était pas composée d'éléments matériels.

— 2. *Depresso... murmure*. Ce sont les notes basses, graves.

— 3. *Recto ore*. C'est le canal en lignes droites qui transmet les sons de la bouche.

Page 144 : 1. *Inque pedita*, pour *impeditaque*. La voix est arrêtée par les mille obstacles que lui opposent les molécules de l'air.

— 2. *In multas voces*. La voix du héraut est comme divisée en un nombre infini de voix, toutes semblables entre elles qui vont frapper les oreilles de chaque auditeur.

— 3. *Obsignans formam verbis*. Les mots existent indépendamment de la voix ; mais c'est la voix qui les met en forme (*obsignans formam*), pour exprimer les pensées.

— 4. *Frustratur imagine verbi...* nous trompe, puisque c'est simplement l'image de la voix que nous prenons pour la voix elle-même.

— 5. *Tute*, pour *tu ipse*.

Page 146 : 1. *Pares formas verborum*, des mots formés, comme nous les avons prononcés nous-mêmes.

— 2. *Noctivago strepitu*. D'après la croyance des anciens, c'était la nuit, pour échapper aux regards indiscrets des mortels, que les Faunes se livraient de préférence à leurs ébats.

— 3. *Chordarumque*, etc. Explication poétique de l'écho. Ce ne serait que le son lointain des lyres, des flûtes et des chants des divinités champêtres.

— 4. *Semiferi*. Pan est ainsi désigné à cause de ses oreilles pointues, et de ses jambes terminées par des sabots de chèvre.

— 5. *Ne loca... sola tenere*. Par vanité les habitants de la campagne prétendaient que des divinités habitaient auprès d'eux.

Page 148 : 1. *Aliqua ratione alia*, quelque autre motif, le penchant à la superstition.

— 2. *Avidum auricularum*, hellénisme, comme *integer vitæ* : avide du côté des oreilles, c'est-à-dire, avide de remplir ses oreilles de récits fabuleux.

Voyez les passages suivants : Comment les émanations des corps affectent l'odorat (677-690); pourquoi les odeurs ne se répandent pas aussi loin que les sons (691-709); sur les simulacres qui voltigent dans l'espace (724-751); sur l'usage que les hommes font de leurs membres (821-855).

#### IV

Page 148 : 1. *Tu*, apostrophe à Memmius.

— 2. *Concessit in altum*. Selon Lucrèce, le sommeil se produit, lorsque du principe animé, ordinairement réuni au centre vital, une partie est dispersée dans les membres, une seconde, rejetée hors du corps humain, une troisième, repliée sur elle-même et condensée. On ne peut concevoir d'hypothèse plus compliquée et plus bizarre.

— 3. *Dissolvuntur... fluuntque*. Lucrèce considère le sommeil comme une liqueur dissolvante au milieu de laquelle les membres flottent inertes.

Page 150 : 1. *Tum nobis*. Le raisonnement de Lucrèce est facile à suivre : Si la sensation est la manifestation du principe vital, quand il arrive que le sommeil éteint presque complètement la sensation, c'est que le principe vital est lui-même troublé, affaibli, l'effet devant toujours être proportionné à la cause.

— 2. *Studio*, le goût particulier qui porte notre esprit vers tel ou tel sujet de méditation pendant que nous sommes éveillés.

— 3. *Componere leges*, rapporter les lois à la cause, appliquer les lois aux cas spéciaux qui se présentent dans la pratique.

— 4. *Induperatores*, forme archaïque pour *imperatores*.

— 5. *Hoc*, ce qui occupe Lucrèce lui-même, c'est-à-dire, l'étude de la philosophie.

Page 152 : 1. *Frustrata*. Nous sommes en effet le jouet d'une illusion, puisque nous croyons voir et faire ce qui n'est qu'une conception de notre imagination.

— 2. *Rellicuas*, forme archaïque pour *reliquas*.

Page 154 : 1. *Redducunt*, est pour *ducunt iterum iterumque*; ainsi font les chiens, quand ils flairent le gibier.

— 2. *Catulorum*. Le poète oppose les chiens qui vivent dans l'intérieur des maisons, aux chiens de chasse.

Voyez encore le passage sur l'aveuglement qu'inspire l'amour (1147-1162).



# ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE CINQUIÈME.

---

I. Lucrèce, comparant Épicure aux héros et aux dieux du paganisme, montre combien les sages leçons de ce philosophe sont pour les hommes un bienfait plus grand que les dons de Cérès et de Bacchus, ou les travaux d'Hercule.

II. Lucrèce fait un sombre tableau de la misère de l'homme. Exclu des deux tiers du globe par l'excès du froid ou de la chaleur, il n'arrache qu'à grand'peine quelques aliments à un sol ingrat. Il naît faible, désarmé, tandis que la nature donne à tous les autres animaux leurs vêtements et leurs armes.

III. Les éléments ne peuvent pas réparer indéfiniment leurs pertes. La pierre, le marbre, les rochers même, tout périt. Le monde échappera-t-il à cette loi commune ? Les bouleversements qu'a éprouvés notre globe dans des temps reculés nous prédisent le retour de catastrophes analogues.

IV. Hypothèses du poète pour expliquer les mouvements du soleil, la succession de la clarté et des ténèbres, l'inégalité des jours et le retour périodique des saisons.

V. La terre, à son origine, était douée d'une puissance génératrice merveilleuse, mais le temps lui a enlevé sa fécondité.

VI. Lucrèce, après avoir tracé le tableau de la vie des premiers hommes, nous dit comment ils se réunirent en société, d'où naquit le langage, et quelles découvertes ont été faites successivement, sans que pour cela la vie humaine soit plus heureuse ou plus tranquille que jadis.

VII. La crainte a engendré la superstition que le poète confond avec les croyances religieuses, et où il voit le principe de toutes les infortunes humaines.

---

VIII. L'homme qui n'eut d'abord pour armes que ses ongles, ses dents, les pierres et les bâtons, se servit plus tard de l'airain, puis du fer. Enfin il trouva un auxiliaire utile dans le cheval, et des auxiliaires, souvent dangereux, dans les éléphants et dans les animaux féroces.

IX. L'invention de la musique est due au berger qui, le premier, imita le chant des oiseaux avec des pipeaux.

X. L'homme est insatiable de jouissances. Il se tourmente sans cesse pour en acquérir de nouvelles. Néanmoins ce désir est l'aiguillon du travail. C'est par là que l'homme avance chaque jour dans la voie du progrès.

---

# LIVRE CINQUIÈME.

## I. — ÉLOGE D'ÉPICURE.

(V. 1-55.)

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen  
Condere, pro rerum majestate hisque repertis <sup>1</sup>?  
Quisve valet verbis tantum, qui fingere laudes  
Pro meritis ejus <sup>2</sup> possit, qui talia nobis  
Pectore parta suo quæsitæque præmia liquit?  
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus :  
Nam si <sup>3</sup>, ut ipsa petit majestas cognita rerum,  
Dicendum est, Deus ille fuit, Deus, inclute Memmi,  
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ  
Nunc appellatur sapientia, quique per artem  
Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris  
In tam tranquillo, et tam clara luce locavit.  
Confer enim divina aliorum <sup>4</sup> antiqua reperta :

Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes? Quelle voix assez éloquente peut célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents? Cette tâche est sans doute au-dessus des forces d'un mortel; car, s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages, ce fut sans doute un dieu. Oui, Memmius, un dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite, auquel on donne aujourd'hui le nom de sagesse, et par cet art arracher la vie humaine à des orages si violents et à des ténèbres si épaisses pour la conduire dans un port si tranquille, à une lumière si éclatante.

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres divinités.

# LIVRE CINQUIÈME.

## I.— ÉLOGE D'ÉPICURE.

Quis est potis  
condere pectore pollenti  
carmen dignum  
pro majestate rerum  
hisque repertis?  
Quisve valet tantum verbis,  
qui possit fingere laudes  
pro meritis ejus  
qui liquit nobis  
talia præmia  
parta quæsitæque  
suo pectore?  
Nemo, ut opinor, erit,  
cretus corpore mortali :  
nam si dicendum est,  
ut majestas ipsa cognita  
rerum  
petit,  
ille fuit Deus,  
Deus, inclute Memmi,  
qui invenit princeps  
eam rationem vitæ,  
quæ appellatur nunc  
sapientia,  
quique per artem  
locavit vitam  
ex fluctibus tantis  
tenebrisque tantis  
in tam tranquillo,  
et luce tam clara.  
Confer enim  
antiqua reperta divina

Qui est capable  
de composer avec un génie puissant  
un poëme digne  
en-proportion-de la majesté des choses  
et de ces découvertes ?  
Ou qui est tellement fort par les paroles  
qu'il puisse imaginer des louanges  
en-proportion-des services de celui  
qui a laissé à nous  
de tels avantages  
acquis et gagnés  
par son génie? [capable  
Personne, comme je le pense, n'en sera  
étant issu d'un corps mortel :  
car s'il faut parler,  
comme la majesté elle-même connue  
des choses (du sujet)  
le demande,  
celui-là fut un dieu,  
un dieu, illustre Memmius,  
qui trouva le premier  
cette méthode de vie,  
qui est appelée maintenant  
sagesse,  
et qui par son art  
a placé la vie  
hors de flots si-grands  
et de ténèbres si-grandes  
dans un lieu si tranquille,  
et dans une lumière si éclatante.  
Compare en effet  
les anciennes découvertes divines

Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris  
 Vitigeni laticem mortalibus instituisse ;  
 Quum tamen his posset sine rebus vita manere,  
 Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes ;  
 At bene non poterat sine puro<sup>1</sup> pectore vivi :  
 Quo magis hic merito nobis Deus esse videtur,  
 Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes  
 Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,  
 Longius a vera multo ratione ferere.  
 Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus<sup>2</sup>  
 Ille leonis obsesset, et horrens Arcadius sus<sup>3</sup> ?  
 Denique quid Cretæ taurus<sup>4</sup>, Lernæaque pestis,  
 Hydra venenatis posset vallata colubris<sup>5</sup> ?  
 Quidve tripectora tergemini vis Geryonai<sup>6</sup>,  
 Et Diomedis equi<sup>7</sup>, spirantes naribus ignem,  
 Thracen, Bistoniasque<sup>8</sup> plagas, atque Ismara propter,  
 Tantopere officerent nobis Stymphala colentes<sup>9</sup> ?  
 Aureaque Hesperidum<sup>10</sup> servans fulgentia mala,  
 Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,

On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, et Bacchus le jus de la vigne ; mais on pourrait subsister sans ces deux présents ; car, si l'on en croit la renommée, plusieurs nations savent encore aujourd'hui s'en passer ; mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu, et nous avons raison de placer au rang des dieux celui dont les préceptes répandus chez tous les peuples de la terre servent à soutenir et à consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Or, si vous trouvez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans une grande erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier arcadien ? Que pourraient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux ? Que nous importeraient les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les naseaux soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes bisonniennes, près de l'Ismare, ou les oiseaux, hôtes du lac Stymphale ? Et le cruel gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon terrible, au regard menaçant, dont l'énorme corps embras-

aliorum :  
 namque Ceres fertur  
 instituisse fruges  
 mortalibus,  
 Liberque laticem  
 liquoris vitigeni;  
 quum tamen vita  
 posset manere  
 sine his rebus,  
 ut fama est aliquas gentes  
 vivere etiam nunc;  
 at non poterat vivi bene  
 sine pectore puro :  
 quo hic videtur nobis  
 esse Deus magis merito,  
 ex quo  
 dulcia solatia vitæ  
 didita per magnas gentes  
 permulcent etiam nunc  
 animos.

Si autem putabis  
 acta Herculis antistare,  
 ferere multo longius  
 a ratione vera.  
 Quid enim ille magnus  
 hiatus Nemeæus  
 leonis  
 obsesset nunc nobis,  
 et sus Arcadius horrens ?  
 Denique quid posset  
 taurus Cretæ,  
 pestisque Lernæa,  
 hydra vallata  
 colubris venenatis ?  
 Quidve vis tripectora  
 tergemini Geryonai,  
 et equi Diomedis,  
 spirantes ignem naribus,  
 propter Thracen,  
 plagasque Bistonias,  
 atque Ismara,  
 et aves  
 colentes Stymphala,  
 officerent tantopere ?  
 Serpensque corpore immani,  
 asper, tuens acerba.

des autres :  
 car Cérès est rapportée  
 avoir établi les blés  
 pour les mortels,  
 et Bacchus la liqueur  
 du suc qui-provient-de-la vigne;  
 quoique cependant la vie  
 pût subsister  
 sans ces choses,  
 comme la renommée est quelques nations  
 vivre encore maintenant ;  
 mais il ne pouvait être vécu bien  
 sans un cœur pur :  
 à-cause-de-quoi celui-ci paraît à nous  
 être un dieu avec plus de titre,  
 duquel  
 les douces consolations de la vie  
 répandues à travers les grandes nations  
 charment encore maintenant  
 les esprits.

Or si tu penses  
 les actions d'Hercule l'emporter,  
 tu seras emporté beaucoup plus loin  
 de la raison véritable (de la vérité).  
 En quoi en effet cette grande  
 gueule néméenne  
 du lion  
 nuirait-elle maintenant à nous,  
 et le sanglier arcadien hérissé ?  
 Enfin que pourrait  
 le taureau de la Crète,  
 et le fléau de-Lerne,  
 l'hydre armée  
 de couleuvres empoisonnées ?  
 Ou en quoi la force à-trois-poitrines  
 du triple Géryon,  
 et les chevaux de Diomède,  
 soufflant le feu de leurs naseaux,  
 auprès de la Thrace,  
 et des plages bisonniennes,  
 et de l'Ismare,  
 et les oiseaux  
 habitant le Stymphale,  
 nuiraient-ils tant à nous ?  
 Et le serpent d'un corps énorme, [çante,  
 terrible, regardant d'une-manière mena-

Arboris amplexus stirpem, quid denique obsesset  
 Propter Atlanteum litus, pelagique severa,  
 Quo neque noster adit quisquam, nec Barbarus audet?  
 Cetera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,  
 Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?  
 Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum  
 Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est,  
 Per nemora ac montes magnos silvasque profundas;  
 Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,  
 Atque pericula tum est ingratis insinuandum<sup>1</sup>!  
 Quantæ tum scindunt hominem cuppedinis acres  
 Sollicitum curæ! Quantique perinde timores!  
 Quidve superbia, spurcitia, petulantia? quantas  
 Efficiunt clades! Quid luxus desidiæque?  
 Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque  
 Expulerit dictis, non armis, nonne decebit  
 Hunc hominem numero Divum dignarier esse?  
 Quum bene præsertim multa, ac divinitus<sup>2</sup> ipsis

sait de plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives de l'océan Atlantique, de cette mer redoutable, sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient maintenant, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire? Non, sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces, et l'effroi règne dans les bois, sur les montagnes et au fond des forêts; mais ces lieux terribles il est presque toujours en notre pouvoir de les éviter.

Si au contraire nos cœurs ne sont pas délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir! Dans quels périls faut-il s'engager en pure perte! De quels soucis cruels, de quelles craintes la passion ne déchire-t-elle pas le cœur inquiet de l'homme! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté! Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des dieux? Que sera-ce, si le

servans  
 mala aurea fulgentia  
 Hesperidum,  
 amplexus stirpem arboris,  
 quid obest et denique,  
 propter littus Atlanteum  
 severaque pelagi,  
 quo neque quisquam noster  
 adit,  
 nec Barbarus audet?  
 Si cetera portenta  
 de hoc genere  
 quæ sunt perempta  
 non victa forent,  
 quid tandem viva nocerent?  
 Nil, ut opinor;  
 ita terra  
 scatit etiam nunc ferarum  
 ad satiatem,  
 et repleta est terrore trepido  
 per nemora  
 ac magnos montes  
 silvasque profundas;  
 quæ loca potestas vitandi  
 est plerumque nostra.  
 At nisi pectus  
 purgatum est,  
 quæ prælia atque pericula  
 insinuandum est nobis tum  
 ingratis!  
 Quantæ curæ acres  
 cupidinis  
 scindunt tum hominem  
 sollicitum!  
 Quantique timores perinde!  
 Quidve superbia,  
 spurcitia, petulantia?  
 quantas clades efficiunt!  
 Quid luxus desidæque?  
 Qui igitur subegerit  
 cuncta hæc,  
 expuleritque ex animo  
 dictis, non armis,  
 nonne decebit  
 dignari hunc hominem  
 esse numero Divum?  
 Quum præsertim suerit

gardant  
 les pommes d'or brillantes  
 des Hespérides,  
 ayant enlacé le trône de l'arbre,  
 en quoi nous nuirait-il enfin,  
 auprès du rivage d-'Atlas,  
 et des tristes régions de la mer,  
 où ni quelqu'un nôtre (de notre race)  
 ne pénètre,  
 ni un Barbare n'ose pénétrer?  
 Si tous-les-autres monstres  
 de cette espèce-là  
 qui ont été détruits,  
 n'avaient pas été vaincus,  
 en quoi enfin vivants nuiraient-ils?  
 En rien, comme je pense;  
 tellement la terre [sauvages  
 fourmille encore maintenant de bêtes-  
 jusqu'à satiété,  
 et est remplie d'une terreur frémissante  
 à travers les bois  
 et les grandes montagnes  
 et les forêts profondes;  
 lesquels lieux la possibilité d'éviter  
 est généralement notre (à nous).  
 Mais à-moins-que notre cœur,  
 n'ait été purifié,  
 dans quelles luttes et dans quels périls  
 il nous faut entrer alors  
 sans-profit!  
 Quels-grands soucis vifs  
 de la passion  
 déchirent alors l'homme  
 inquiet! [ment!  
 Et quelles-grandes craintes pareille-  
 Que dire de l'orgueil,  
 de la débauche, de l'emportement?  
 quels-grands désastres ils causent!  
 Que dire de la mollesse et de la paresse?  
 Celui donc qui aura dompté  
 tous ces vices,  
 et qui les aura chassés du cœur  
 par des paroles, non par des armes,  
 ne conviendra-t-il pas  
 de juger-digne cet homme  
 d'être au nombre des dieux?  
 Attendu-que surtout il est accoutumé

Immortalibu' de Divis dare dicta suerit,  
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

II. — MISÈRES DE L'HOMME SUR LA TERRE.

(V. 204-235.)

Principio, quantum cœli tegit impetus ingens <sup>1</sup>,  
Inde avidam <sup>2</sup> partem montes silvæque ferarum  
Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,  
Et mare, quod late terrarum distinet oras :  
Inde duas porro prope partes <sup>3</sup> fervidus ardor,  
Assiduusque geli <sup>4</sup> casus mortalibus aufert.  
Quod superest arvi, tamen id Natura sua vi  
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,  
Vitaï <sup>5</sup> causa valido consueta bidenti  
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.  
Si non fecundas vertentes vomere glebas,  
Terraïque solum subigentes cimus <sup>6</sup> ad ortus,  
Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.  
Et tamen interdum magno quæsita labore,  
Quum jam per terras frondent atque omnia florent,  
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,  
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinae,

même sage a parlé des Immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la Nature?

II

D'abord ce globe que couvre la voûte céleste emportée par un mouvement rapide est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, par d'immenses marais et par la mer dont les vastes circuits resserrent les continents. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, et par les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la Nature abandonnée à elle-même le hérissierait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contre elle; si le besoin de vivre ne nous forçait à nous courber sur le dur hoyau, à déchirer la terre avec le soc pesant, à féconder la glèbe, et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore trop souvent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes,

dare multa verba	à proférer beaucoup de paroles
bene ac divinitus	bien et d'une-manière-divine
de Divis immortalibus ipsis,	sur les dieux immortels eux-mêmes
atque pandere dictis	et à dérouler par ses paroles
omnem naturam rerum.	toute la nature des choses.

## II. — MISÈRES DE L'HOMME SUR LA TERRE.

Principio, quantum  
ingens impetus cæli  
tegit,  
montes silvæque ferarum  
possedere  
partem avidam inde,  
rupes, vastæque paludes,  
et mare quod distinet late  
oras terrarum,  
tenent :

ardor fervidus,  
casusque assiduus geli  
aufert inde mortalibus  
prope duas partes porro.  
Quod superest arvi,  
Natura sua vi  
obducat tamen id  
sentibus,  
ni vis humana resistat,  
consueta causa vitæ  
ingemere bidenti valido,  
et proscindere terram  
aratris pressis.

Si non vertentes vomere  
glebas fecundas,  
subigentesque solum terræ  
cimus  
ad ortus,  
nequeant existere  
sua sponte  
ad auras liquidas.

Et tamen interdum,  
quum jam omnia  
frondent atque florent  
per terras,  
aut sol ætherius  
torret fervoribus nimiis,  
aut imbres subiti  
pruinæque gelidæ

D'abord, autant-que (tout ce que)  
le grand mouvement du ciel  
couvre, [sauvages  
les montagnes et les forêts des bêtes-  
ont occupé [là,  
une partie avide (une grande partie) de  
les rochers et les vastes marais  
et la mer qui sépare au-loin  
les bords des terres  
en tiennent une grande partie :  
la chaleur brûlante [neige)  
et la chute continuelle de la gelée (de la  
enlève de là aux mortels  
presque deux parties en outre.  
Ce qui reste de terre-labourable  
la Nature par sa force  
couvrirait cependant cela  
de ronces,  
si la force humaine ne résistait,  
étant habituée pour chercher sa vie  
à gémir-sur le hoyau solide,  
et à fendre la terre  
avec les charrues enfoncées.

Si ne retournant pas avec le soc  
les mottes-de-terre fécondes,  
et ne domptant pas le sol de la terre,  
nous n'avons pas excité les germes  
aux levées (à lever),  
ils ne-pourraient sortir  
de leur propre-mouvement  
vers les airs transparents.

Et cependant quelquefois  
lorsque déjà toutes les choses  
se-couvrent-de-feuilles et fleurissent  
à travers les terres,  
où le soleil éthéré  
grille par des chaleurs excessives,  
ou des pluies soudaines  
et des frimas glacés

Flabraque ventorum violento turbine vexant.  
 Præterea genus horrifera Natura ferarum,  
 Humanæ genti infestum, terraque marique,  
 Cur alit atque auget? Cur anni tempora <sup>1</sup> morbos  
 Adportant? Quare mors immatura vagatur?

Tum porro <sup>2</sup> puer, ut sævis projectus ab undis  
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni  
 Vitali auxilio, quum primum in luminis oras  
 Nixibus ex alvo matris Natura profudit;  
 Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,  
 Cui tantum in vita restet transire malorum.  
 At variæ crescunt pecudes, armenta feræque;  
 Nec crepitacillis opus est, nec cuiquam adhibenda est  
 Almæ nutricis blanda atque infracta loquella <sup>3</sup>;  
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cæli.  
 Denique non armis opus est, non mœnibus altis,  
 Qui sua tutentur, quando omnibus omnia large

ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes fé-  
 roces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature se  
 plait-elle à les multiplier et à les nourrir sur la terre et dans les  
 ondes? Pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies?  
 Pourquoi tant de funérailles prématurées?

Semblable au nautonier que la tempête a jeté sur le rivage, l'en-  
 fant qui vient de naître est étendu à terre, nu, sans parler, dénué de  
 tous les secours de la vie; la Nature vient de l'arracher avec ef-  
 fort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de  
 ses vagissements plaintifs le lieu de sa naissance, et il a raison, puis-  
 qu'il lui reste tant de maux à traverser dans la vie. Au contraire  
 les troupeaux de toute espèce et les bêtes féroces croissent sans peine.  
 Ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une  
 nourrice caressante. Ils ne changent pas de vêtements selon les sai-  
 sons. Enfin il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni  
 forteresses pour les mettre à couvert, puisque la terre et la Nature,

perimunt,  
 flabraque ventorum  
 vexant turbine violento  
 quæsitâ magno labore.  
 Præterea, cur Natura  
 alit atque auget  
 terraque marique  
 genus horrifera ferarum,  
 infestum genti humanæ?  
 Cur tempora anni  
 adportant morbos?  
 Quare mors immatura  
 vagatur?

Tum porro puer,  
 ut navita projectus  
 ab undis sævis,  
 jacet nudus humi,  
 infans,  
 indigus omni auxilio  
 vitali,  
 quum primum Natura  
 profudit nixibus  
 ex alvo matris  
 in oras luminis;  
 completque locum,  
 vagitu lugubri,  
 ut est æquum,  
 cui restet transire  
 tantum malorum  
 in vita.  
 At pecudes variæ  
 armenta que  
 feræque,  
 crescunt;  
 nec opus est crepitacillis,  
 nec loquella blanda  
 atque infracta  
 nutricia almæ  
 adhibenda est cuiquam;  
 nec quærent vestes varias  
 pro tempore cæli.  
 Denique non opus est armis,  
 non mœnibus altis,  
 qui tutentur sua,  
 quando tellus  
 parit ipsa large  
 omnia omnibus,

détruisent,  
 et les souffles des vents  
 agitent par un tourbillon violent [travail.  
*ces productions* acquises par un grand  
 En outre, pourquoi la Nature  
 nourrit-elle et multiplie-t-elle  
 et sur la terre et dans la mer  
 la race effrayante des bêtes-féroces,  
 ennemie au genre humain? [sons)  
 Pourquoi les époques de l'année (les sai-  
 apportent-elles des maladies?  
 Pourquoi la mort prématurée  
 circule-t-elle?

Puis en outre l'enfant,  
 comme un nocher rejeté  
 hors-des ondes courroucées,  
 git nu à terre,  
 ne-pouvant-parler,  
 privé de tout secours  
 nécessaire-à-la-vie, [la Nature  
 lorsque pour-la-première-fois (dès que)  
 l'a fait-sortir par des efforts-pénibles  
 du sein de sa mère  
 aux régions de la lumière;  
 et il remplit le lieu  
 d'un vagissement lugubre,  
 comme *cela est juste*,  
 pour un être à qui il reste à traverser  
 tant de maux  
 dans la vie. [diverses  
 Mais les bêtes-de-menu-bétail d'espèces-  
 et les troupeaux-de-gros-bétail  
 et les bêtes-sauvages  
 grandissent;  
 ni il n'est besoin de hochets,  
 ni la parole caressante  
 et adoucie  
 d'une nourrice qui-donne-la-vie  
 n'est devant être adressée à aucun;  
 et ils ne cherchent pas des vêtements  
 selon l'époque du ciel. [variés  
 Enfin il n'est pas besoin d'armes,  
 ni de remparts élevés,  
 qui puissent-garder leurs biens,  
 attendu-que la terre  
 enfante d'elle-même abondamment  
 toutes choses à tous *les animaux*,

Tellus ipsa parit, Naturaque dædala rerum.

III. — TOUT EST PÉRISSABLE : C'EST LA GUERRE INTESTINE  
DES ÉLÉMENTS QUI CONSERVE LE MONDE.

(V. 248-351, 361-416.)

Illud in his rebus ne corripuisse rearis,  
Me mihi, quod terram atque ignem mortalia sumpsit  
Esse, neque humorem dubitavi aurasque perire,  
Atque eadem gigni<sup>1</sup>, rursusque augescere dixi.  
Principio<sup>2</sup>, pars terrarum nonnulla, perusta  
Solibus assiduis, multa pulsata pedum vi,  
Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,  
Quas validi toto dispergunt aere venti.  
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur<sup>3</sup>  
Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt.  
Præterea, pro parte sua quodcumque alid auget<sup>4</sup>,  
Redditur; et quoniam dubio procul esse videtur  
Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum,  
Ergo terra tibi libatur<sup>5</sup>, et aucta recrescit<sup>6</sup>.

Quod superest, humore novo mare, flumina, fontes  
Semper abundare, et latices manare perennes,

créatrice ingénieuse, fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

III

N'allez pas croire que j'affirme à la légère que la terre et le feu soient mortels, l'air et l'eau sujets à périr, pour renaître et s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre, brûlée par l'ardeur continuelle du soleil, et foulée sans cesse aux pieds, se dissipe en tourbillons de poussière que le souffle des vents disperse dans les airs, comme des nuages légers. La pluie résout en eau une partie des glèbes, et les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant. D'autre part, toute substance qui sert à accroître un corps étranger est rendue par ce corps lorsqu'il se décompose. Puis donc que la terre est à la fois la mère commune et le tombeau de tous les êtres, il faut que tour à tour elle s'épuise et se répare.

Que la mer, les fleuves et les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, et se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les

Naturaque  
dædala rerum.

ainsi-que la Nature  
habile-ouvrière des choses.

III. — TOUT EST PÉRISSABLE : C'EST LA GUERRE INTESTINE  
DES ÉLÉMENTS QUI CONSERVE LE MONDE.

Ne rearis  
me corripuisse mihi illud  
in his rebus,  
quod sumpsi  
terram atque ignem  
esse mortalia,  
neque dubitavi  
humorem atque auras  
perire,  
atque dixi eadem gigni  
rursusque augescere.  
Principio  
nonnulla pars terrarū,  
perusta solibus assiduis,  
pulsata magna vi pedum,  
exhalat nebulam pulveris  
nubesque volantes,  
quas venti violenti  
dispargunt aere toto.  
Pars etiam glebarum  
revocatur imbribus  
ad diluviem,  
et flumina radentia ripas  
rodunt.  
Præterea quodcumque  
auget alid  
redditur pro sua parte;  
et quoniam videtur esse  
procul dubio  
omniparens,  
eadem sepulcrum commune  
rerum,  
ergo terra libatur  
tibi,  
et aucta recrescit.  
Quod superest,  
nil opus est verbis  
mare, flumina, fontes,  
abundare semper  
humore novo,  
et latices manare perennes;

Ne crois pas, [rien]  
moi avoir attiré-de-force à moi cette opi-  
dans ces choses-ci,  
parce que j'ai prétendu  
la terre et le feu  
êtres mortels;  
et parce que je n'ai pas mis-en-doute  
l'eau et les airs  
périr; [ces être produites]  
et parce que j'ai dit ces mêmes substan-  
et d'un-autre-côté se développer.  
D'abord  
quelque partie de la terre,  
brûlée par des soleils continuels,  
battue par une grande quantité de pieds,  
exhale un nuage de poussière  
et des nues qui volent,  
que les vents violents  
dispersent par l'air tout-entier.  
Une partie aussi des mottes-de-terre  
est rappelée par les pluies [eau],  
à la dissolution-en-eau (se dissout en  
et les fleuves écorchant les rives  
les rongent.  
D'autre-part tout-ce-qui  
augmente une autre substance  
est restitué pour sa part;  
et puisque la terre paraît être  
sans doute  
produisant-tout, [commun]  
la-même (et en même temps) le tombeau  
des êtres,  
donc la terre est entamée  
pour toi (comme tu le vois),  
et augmentée croît-de-nouveau.  
Quant à ce qui reste, [prouver]  
il n'est besoin en rien de paroles pour  
la mer, les fleuves, les sources,  
abonder toujours  
d'une eau nouvelle,  
et les sources couler intarissables;

Nil opus est verbis; magnus decursus aquarum  
 Undique declarat; sed primum quicquid aquarum  
 Tollitur, in summaque fit ut nil humor abundet;  
 Partim quod validi verrentes æquora venti  
 Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;  
 Partim quod subter per terras diditur omnes:  
 Percolatur enim virus, retroque remanat<sup>1</sup>  
 Materies humoris, et ad caput amnibus omnis  
 Convenit; inde super terras fluit agmine dulci<sup>2</sup>,  
 Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

Aera nunc igitur dicam, qui corpore toto  
 Innumerabiliter privas mutatur in horas:  
 Semper enim, quodcumque fluit de rebus, id omne  
 Aeris in magnum fertur mare; qui nisi contra  
 Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,  
 Omnia jam resoluta forent, et in aera versa.  
 Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res  
 Reccidere assidue, quoniam fluere omnia<sup>3</sup> constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol  
 Inrigat assidue cælum candore recenti,

perdes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante; les vents en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre, où elle se filtre, se dégage de ses sels, revient sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, et, ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où un chemin une fois ouvert facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps; et s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait et se changerait en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps et de s'y résoudre, puisque tous les êtres sont sujets à des émanations continuelles.

Enfin le soleil, cette source féconde de lumière, baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant, et alimente la lumière d'une lumière

magnus decursus aquarum  
undique  
declarat ;  
sed quicquid aquarum primum  
tollitur,  
fitque in summa  
ut humor abundet nil ;  
partim quod venti validi  
verrentes æquora,  
solque ætherius  
retexens radii  
deminuunt ;  
partim quod diditur subter  
per omnes terras ;  
virus enim percolatur,  
et materies humoris  
remanat retro,  
et convenit omnis  
ad caput amnibus ;  
inde fluit super terras  
agmine dulci,  
qua via secta semel  
detulit undas pede liquido.

Nunc igitur  
dicam aera  
qui mutatur corpore toto  
innumerabiliter  
in privas horas :  
semper enim  
quodcumque fluit de rebus,  
omne id fertur  
in magnum mare aeris ;  
qui nisi retribuatur contra  
corpora rebus,  
recreetur fluentes,  
jam omnia resoluta forent,  
et versa in aera.  
Haud igitur cessat  
gigni de rebus,  
et recidere assidue in res,  
quoniam constat  
omnia fluere.

Item fons largus  
luminis liquidi,  
sol ætherius  
inrigat assidue cælum  
candore recenti,

la grande chute des eaux  
qui se précipitent de toute-part  
le montre ;  
mais tout-ce-qui-de l'eau est primitif  
est enlevé (disparaît),  
et il arrive en somme  
que l'eau ne surabonde en rien :  
en-partie parce que les vents violents  
balayant les plaines de la mer,  
et que le soleil étheré  
les désagrègeant par ses rayons  
enlèvent de l'eau ; [dessous  
en-partie parce que l'eau se répand en-  
à travers toutes les terres ;  
leur amertume en effet est filtrée,  
et la substance de l'eau  
reflue en-arrière,  
et se rassemble tout-entière  
à la source aux (des) fleuves ;  
de là elle coule sur les terres  
par un courant devenu doux,  
par où la route une fois tracée [liquide.  
a porté les eaux d'un pied (d'un cours)

Maintenant donc  
je parlerai de l'air  
qui change dans tout son corps  
un-nombre-infini-de-fois  
par chaque heure :  
toujours en effet  
tout-ce-qui coule des êtres,  
tout cela est porté  
dans la grande mer de l'air ;  
lequel s'il ne rendait de-son-côté  
des atomes aux êtres, [lent,  
et s'il ne réparait les êtres qui s'écou-  
déjà toutes les choses auraient été dis-  
et changées en air. [soutes,  
L'air ne cesse donc pas  
d'être produit des êtres,  
et de revenir continuellement en êtres,  
puisqu'il est-constant [un reflux).  
toutes choses couler (former un flux et

De même la source abondante  
de la lumière fluide,  
le soleil étheré  
baigne continuellement le ciel  
d'un éclat récent,

Suppeditatque novo confestim lumine lumen <sup>1</sup> :  
 Nam primum quicquid fulgoris disperit eii <sup>2</sup>,  
 Quocunque accidit : id licet hinc cognoscere possis,  
 Quod simul ac primum nubes succedere soli  
 Cœpere, et radios inter quasi rumpere lucis,  
 Extemplo inferior pars horum disperit omnis,  
 Terraque inumbratur, qua nimbi cumque feruntur;  
 Ut noscas splendore novo res semper egere,  
 Et primum jactum fulgoris quemque perire ;  
 Nec ratione alia res posse in sole videri,  
 Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt,  
 Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis  
 Fulguribus , pingues multa caligine tædæ <sup>3</sup>,  
 Consimili properant ratione, ardore ministro <sup>4</sup>,  
 Suppeditare novum lumen ; tremere ignibus instant ;  
 Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit :  
 Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus  
 Exitium celeri celatur origine flammæ.

toujours nouvelle ; car ses rayons se perdent aussitôt qu'ils arrivent à leur destination. Vous en serez convaincu si vous remarquez que, lorsqu'un nuage se place devant le soleil, et semble par son interposition couper ses rayons, leur partie inférieure est sur-le-champ perdue pour nous, et la terre se couvre d'ombre partout où se porte la nue ; d'où vous devez conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt en même temps qu'il naît, et qu'il serait impossible d'apercevoir les objets sans les émissions continuelles de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée, s'empressent de même, à l'aide de leurs feux tremblants, de fournir toujours une nouvelle lumière. Leurs émissions ne sont jamais interrompues : tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux dissimulent la fin de la lumière qui s'éteint, par la formation subite d'une lumière nouvelle !

suppeditatque lumen  
 lumine confestim novo :  
 nam quicquid fulgoris,  
 primum  
 disperit eii,  
 quocunque accidit :  
 licet possis  
 cognoscere id hinc,  
 quod simul ac primum  
 nubes coepere  
 succedere soli,  
 et interrumpere quasi  
 radios lucis,  
 pars inferior horum  
 disperit extemplo omnis,  
 terraque inumbratur,  
 quacunque nimbi feruntur ;  
 ut noscas  
 res egere semper  
 splendore novo,  
 et quemque primum jactum  
 fulgoris  
 perire ;  
 nec res posse videri in sole  
 alia ratione,  
 ni caput ipsum lucis  
 suppeditet perpetuo.

Quin etiam  
 lumina nocturna tibi,  
 quæ sunt terrestria,  
 lychni pendentes,  
 tædæque claræ  
 fulguribus coruscis,  
 et pingues caligine multa,  
 properant ratione consimili  
 suppeditare lumen novum,  
 ardore ministro ;  
 instant tremere ignibus ;  
 instant, et lux  
 non relinquit loca  
 quasi  
 interrupta :  
 usque adeo properanter  
 exitium flammæ  
 celatur  
 origine celeri  
 ab omnibus ignibus ejus.

et fournit la lumière {velée :  
 par une lumière sur-le-champ renou-  
 car tout-ce-qui de l'éclat  
 est primitif,  
 est perdu pour lui,  
 en-quelque-lieu-qu'il tombe :  
 il est-possible que tu puisses  
 connaître ce fait de ceci,  
 c'est que dès que pour-la-première-fois  
 les nuages ont commencé  
 à marcher-au-dessous du soleil,  
 et à interrompre en-quelque-sortè  
 les rayons de sa lumière,  
 la partie inférieure de ces rayons  
 est perdue aussitôt tout-entière,  
 et la terre se couvre-d'ombre,  
 partout-où les nuages sont portés ;  
 afin que tu reconnaisse  
 les êtres avoir-besoin toujours  
 d'un éclat nouveau,  
 et chaque premier jet  
 d'éclat  
 être perdu ; [leil  
 ni les objets ne pouvoir être vus au so-  
 d'une autre manière, [lumière  
 à-moins-que la source même de la  
 ne fournisse continuellement de nou-  
 Bien plus [veaux jets.  
 les lumières nocturnes pour toi (comme  
 qui sont terrestres, [tu le vois),  
 les lampes suspendues,  
 et les torches brillantes  
 par des lueurs étincelantes,  
 et grasses par une fumée abondante,  
 se hâtent d'une manière semblable  
 de fournir une lumière nouvelle,  
 la combustion venant-en-aide ;  
 elles se pressent de vaciller par leurs  
 elles se-pressent, et la lumière [feux ;  
 ne laisse pas de places (d'intervalle)  
 comme ferait une lumière en-quelque-  
 interrompue : [sorte  
 tellement promptement  
 la perte de la flamme  
 est dissimulée [flamme  
 par la naissance rapide d'une autre,  
 produite par tous les feux de cette torche.

Sic igitur solem, lunam stellasque putandum est  
 Ex alio atque alio lucem jactare subortu <sup>1</sup>,  
 Et primum quicquid flammaram perdere semper;  
 Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.

Denique <sup>2</sup> non lapides quoque vinci cernis ab ævo?  
 Non altas turres ruere, et putrescere saxa?  
 Non delubra Deum simulacraque fessa fatisci?  
 Nec sanctum numen fati protollere fines  
 Posse, neque adversus Naturæ fœdera niti?  
 Denique non monumenta virum <sup>3</sup> dilapsâ videmus  
 Cedere proporro, subitoque senescere casu?  
 Non ruere avolsos silices a montibus altis,  
 Nec validas ævi vires perferre patique  
 Finiti? Neque enim <sup>4</sup> caderent avolsa repente,  
 Ex infinito quæ tempore pertolerassent  
 Omnia tormenta ætatis, privata fragore <sup>5</sup>.

Denique jam tuere hoc circum supraque, quod cœlæ  
 Continet amplexu terram, quod procreat ex se  
 Omnia (quod quidam memorant <sup>6</sup>), recipitque perempta :  
 Totum nativum mortali corpore constat.  
 Nam quodcumque alias ex se res auget alitque,

Ainsi, bien loin de regarder le soleil, la lune et les étoiles comme des corps inaltérables, vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives toujours perdues et toujours renouvelées.

Et puis ne voyez-vous pas le temps triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les statues et les temples des dieux s'affaïsser et tomber en ruines, sans que le caractère sacré de ces édifices puisse reculer les limites fixées par le destin, ni lutter contre les lois de la Nature? En un mot, ne voyons-nous pas tous les monuments des hommes céder à la destruction, et s'écrouler tout à coup, comme un corps miné par la vieillesse? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts, et incapables de résister aux efforts violents d'une durée limitée? Car ils ne se détacheraient pas tout à coup et ne tomberaient pas en un moment, si depuis un nombre infini de siècles ils avaient soutenu tous les assauts du temps sans avoir été entamés.

Considérez encore cette vaste enceinte qui embrasse de tous côtés la terre, ce ciel qui (suivant certains philosophes) enfante tous les êtres et les reçoit après leur dissolution : tout immense qu'il est, il a

Sic igitur putandum est  
 solem, lunam, stellasque,  
 jactare lucem  
 ex alio atque alio subortu,  
 et perdere semper  
 quicquid flammarum  
 primum;  
 ne forte credas  
 hæc vigere inviolabilia.

Denique non cernis  
 lapides quoque vinci  
 ab ævo?  
 Non altas turres ruere,  
 saxaque putrescere?  
 Non delubra Deum  
 simulacraque fessa fatisci?  
 Et numen sanctum non pos-  
 protollere fines fati, [se  
 neque niti  
 adversus foedera Naturæ?  
 Denique non videmus  
 monumenta viram dilapsa  
 cedere proporro,  
 senescereque casu subito?  
 Non silices  
 avolsos a montibus altis  
 ruere,  
 nec posse perferre patique,  
 vires ævi finiti?  
 Neque enim quæ  
 pertolerassent  
 ex tempore infinito,  
 privata fragore,  
 omnia tormenta ævi  
 caderent avolsa repente.

Denique tuere jam  
 hoc circum supraque  
 quod continet amplexu  
 omnem terram,  
 quod procreat ex se  
 omnia  
 (quod quidam memorant),  
 recipitque preempta :  
 nativum  
 constat totum  
 corpore mortali ;  
 nam quodcumque alit

De même donc il faut penser  
 le soleil, la lune, et les étoiles  
 émettre la lumière  
 par-suite d'une autre et d'une autre  
 et perdre toujours création  
 tout-ce-qui des flammes  
 est primitif ;  
 de peur que par hasard tu ne croies  
 ces *astres* être invulnérables.

Enfin ne vois-tu pas  
 les pierres aussi être vaincues  
 par-l'action du temps ?  
 Ne vois-tu pas les hautes tours crouler,  
 et les rochers tomber-en-poussière ?  
 Ne vois-tu pas les temples des dieux  
 et leurs statues fatiguées se fendre ?  
 Et la divinité sainte ne pouvoir  
 étendre les limites du destin (fixées par  
 et ne pas faire-effort [le destin),  
 contre les lois de la Nature ?  
 Enfin ne voyons-nous pas [ruines  
 les monuments des hommes tombés-en-  
 se retirer (disparaître) tout-à-fait,  
 et vieillir par un hasard soudain ?  
 Ne voyons-nous pas les pierres  
 arrachées des montagnes élevées  
 tomber,  
 et ne pouvoir supporter et souffrir  
 les forces d'un temps limité ?  
 Ni en effet des choses qui  
 auraient supporté  
 depuis un temps illimité,  
 étant exemptes de brisure,  
 toutes les attaques du temps  
 ne tomberaient arrachées tout-d'un-

Enfin considère maintenant [coup.  
 ceci (le ciel) autour et au-dessus  
 qui enserre dans son étreinte  
 toute la terre,  
 qui engendre de lui-même  
 toutes les choses  
 (ce que certains rapportent),  
 et qui les reçoit détruites :  
 soumis-à-la loi-de-naissance  
 il est composé tout-entier  
 d'un corps mortel ;  
 car tout-ce-qui nourrit

Deminui debet, recreari, quum recipit res.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo  
 Terrarum et cæli, semperque æterna fuere,  
 Cur supera bellum Thebanum <sup>1</sup> et funera Trojæ,  
 Non alias alii quoque res cecinere poetæ?  
 Quo tot facta virum toties cecidere neque usquam  
 Æternis famæ monumentis insita florent?  
 Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque  
 Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.  
 Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,  
 Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt  
 Multa<sup>2</sup>; modo organici melicos peperere sonores<sup>3</sup>.  
 Denique natura hæc rerum ratioque<sup>4</sup> reperta est  
 Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus  
 Nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces.

Quod si forte fuisse antehac<sup>5</sup> eadem omnia credis,  
 Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,  
 Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,  
 Aut ex imbris assiduis exisse rapaces

commencé et finira un jour, puisque tout être qui en nourrit d'autres s'épuise, et ne peut se réparer, s'il n'est lui-même alimenté par d'autres êtres.

D'ailleurs, si le ciel et la terre n'ont pas eu d'origine, s'ils subsistent de toute éternité, pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poëte pour chanter les événements antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie? Pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli, et exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée? Je n'en doute pas : notre monde est nouveau; il est encore dans l'enfance, et son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne et d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables. La science de l'harmonie est une découverte de nos jours. Enfin cette philosophie dont j'expose les principes n'est connue que depuis peu, et je suis le premier qui ait pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouissait autrefois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorants; que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde; que des torrents destructeurs formés par des

augetque ex se  
alias res,  
debet deminui,  
recreari,  
quum recipit res.

Præterea,  
si nulla origo genitalis  
fuit terrarum atque cæli  
fuereque semper æterna,  
cur supera bellum Theba-  
et funera Trojæ, [num,  
alii poetæ quoque  
non cecinere alias res?  
Quo facta tot virum  
cecidere toties,  
neque florent usquam  
insita monumentis æternis  
famæ?

Verum, ut opinor,  
summa habet novitatem,  
naturaque mundi  
est recens,  
neque cepit pridem  
exordia.

Quare quædam artes  
expoliuntur nunc etiam,  
augescunt nunc etiam;  
multa addita sunt nunc  
navigiis;  
organici peperere modo  
sonores melicos.

Denique hæc natura rerum  
ratioque reperta est nuper,  
et ego ipse repertus sum nunc  
primus cum primis  
qui possim vertere  
hanc

in voces patrias.

Quod si credis  
omnia hæc eadem  
fuisse antehac,  
sed sæcla hominum periisse  
vapore torrenti,  
aut urbes cecidisse  
magno vexamine mundi,  
aut amnes rapaces  
exisse per terras

et augmente de soi-même (de sa sub-  
d'autres êtres, [stance)  
doit être diminué,  
et être réparé,  
lorsqu'il reçoit *d'autres* êtres.

D'ailleurs,  
si aucune origine génitale  
n'a été des terres et du ciel,  
et s'ils ont été toujours éternels,  
pourquoi par-delà la guerre de-Thèbes,  
et les funérailles (la ruine) de Troie,  
d'autres poètes aussi [ments ?  
n'ont-ils pas chanté d'autres événe-  
Où les actions de tant d'hommes  
sont-elles tombées tant-de-fois,  
et ne fleurissent nulle-part  
gravées-sur les monuments éternels  
de la renommée ?

Mais, comme je pense,  
l'ensemble (l'univers) a de la nouveauté,  
et la nature du monde  
est récente,  
et n'a pas pris depuis-longtemps  
ses commencements.

C'est pourquoi certains arts  
se polissent maintenant encore,  
se développent maintenant encore;  
beaucoup de *perfectionnements* ont été  
aux navires; [ajoutés maintenant  
les musiciens ont créé récemment  
des sons mélodieux.

Enfin cette nature des choses  
et ce système a été trouvé récemment,  
et moi-même j'ai été trouvé maintenant  
le premier parmi les premiers  
qui puisse tourner (capable de traduire)  
ce *système*  
en mots (dans la langue) de-ma-patrie.

Que si tu crois  
toutes ces mêmes choses  
avoir existé auparavant,  
mais les générations des hommes avoir  
par un feu dévorant, [péri  
ou les villes être tombées  
par une grande secousse du monde,  
ou des fleuves qui-entraînent  
être sortis à travers les terres

Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;  
 Tanto quique magis victus fateare necesse est,  
 Exitium quoque terrarum cœlique futurum;  
 Nam quum res tantis morbis tantisque periclis  
 Tentarentur, ibi si tristior incubuisset  
 Causa, darent late cladem magnasque ruinas<sup>1</sup> :  
 Nec ratione alia mortales esse videmur  
 Inter nos, nisi quod morbis ægrescimus isdem  
 Atque illi, quos a vita Natura removit.

Denique tantopere inter se quum maxima mundi  
 Pugnent membra, pio nequaquam concita bello;  
 Nonne vides aliquam longi certaminis ollis  
 Posse dari finem? vel quum sol et vapor omnis,  
 Omnibus epotis humoribus, exsuperarint,  
 Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur;  
 Tantum suppeditant amnes<sup>2</sup>, ultroque minantur  
 Omnia diluviare ex alto gurgite ponti!  
 Nequicquam; quoniam verrentes æquora venti  
 Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;  
 Et siccare prius confidunt omnia posse,  
 Quam liquor incepti<sup>3</sup> possit contingere finem.

pluies continuelles se sont déchaînés sur le globe et l'ont submergé, vous êtes obligé, à plus forte raison, de convenir de la destruction future du ciel et de la terre. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaste édifice tombait en ruine, si l'attaque eût été plus violente. Et nous-mêmes, nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables. . . .

En un mot, la discorde qui règne entre les vastes membres du monde, cette guerre intestine qui les pousse les uns contre les autres, ne vous fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin? Ce sera, par exemple, quand le soleil et les autres feux se seront abreuvés de toutes les eaux, et auront remporté une victoire à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès; car les fleuves fournissent tant d'eau à l'Océan, que du sein de ce gouffre profond ils menacent le globe d'une inondation universelle. Mais en vain : les vents qui balayent les mers, le soleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume, et causeraient un dessèchement général avant que l'onde pût parvenir à son but. Ani-

ex imbris assiduis,  
 atque coopertisse oppida;  
 tanto magis necesse est  
 quique victus fateare  
 exitium terrarum cœlique  
 futurum quoque;  
 nam quum res tentarentur  
 morbis tantis  
 periculisque tantis,  
 darent late cladem  
 magnasque ruinas,  
 si causa tristior  
 incubuisset ibi :  
 nec videmur inter nos  
 esse mortales  
 alia ratione,  
 nisi quod ægrescimus  
 isdem morbis  
 atque illi quos  
 Natura removit a vita.

à-la-suite-de pluies continuelles,  
 et avoir couvert-entièrement les villes ;  
 d'autant plus il est nécessaire  
 qui que tu sois *qu'étant vaincu* tu avoues  
 la destruction des terres et du ciel  
 devoir être aussi ;  
 car lorsque les choses étaient attaquées  
 par des maladies si-grandes  
 et des périls si-grands,  
 elles présenteraient (auraient présenté) au  
 et de grandes ruines, [-loin la destruction  
 si une cause plus funeste  
 avait assailli alors : [nous  
 et nous ne nous paraissons pas entre  
 être mortels  
 par une autre raison,  
 si-ce-n'-est que nous souffrons  
 des mêmes maladies  
 et (que) ceux que  
 la Nature a écartés de la vie.

Denique quum  
 membra maxima mundi  
 pugnent tantopere inter se  
 concita bello  
 nequaquam pio,  
 nonne vides aliquam finem  
 longi certaminis  
 posse dari ollis?  
 Vel quum sol  
 et omnis vapor,  
 omnibus humoribus epotis,  
 exsuperarint,  
 quod intendunt facere, [huc;  
 neque conata patrantur ad-  
 tantum amnes suppeditant,  
 ultroque minantur  
 diluviare omnia  
 ex gurgite alto ponti!  
 Nequicquam, quoniam venti  
 verrentes æquora demi-  
 solque ætherius [nuunt,  
 retexens radiis;  
 et confidunt posse  
 siccare omnia,  
 priusquam liquor possit  
 contingere finem incepti.

Enfin puisque  
 les membres très-grands du monde  
 combattent tellement entre eux  
 excités par une guerre  
 nullement pieuse (civile),  
 ne vois-tu pas quelque fin  
 de cette longue lutte  
 pouvoir être donnée à eux ?  
 Ou lorsque le soleil  
 et toute sorte de chaleur,  
 toutes les eaux ayant été absorbées,  
 auront-pris-le-dessus,  
 chose qu'ils s'efforcent de faire, [core ;  
 et leurs efforts ne sont pas exécutés en-  
 tant les fleuves fournissent d'eau,  
 et de-plus ils menacent  
 de submerger tout  
 en sortant du gouffre profond de la mer !  
 En-vain, parce que les vents  
 balayant les plaines de la mer les dimi-  
 et (ainsi que) le soleil éthéré [nuent,  
 qui les désagrège par ses rayons ;  
 et ils ont-la-confiance de pouvoir  
 dessécher tout,  
 avant que l'eau puisse  
 atteindre le but de son entreprise.

Tantum spirantes æquo certamine bellum,  
 Magnis de rebus inter se cernere certant;  
 Quum semel interea fuerit superantior ignis,  
 Et semel, ut fama est, humor regnarit in arvis<sup>1</sup>.  
 Ignis enim superavit, et ambens<sup>2</sup> multa perussit,  
 Avia quum Phaethonta<sup>3</sup> rapax vis Solis equorum  
 Æthere raptavit toto, terrasque per omnes.  
 At pater omnipotens, ira tum percitus acri,  
 Magnanimum Phaethonta, repenti fulminis ictu,  
 Deturbavit equis in terram; Solque cadenti  
 Obvius, æternam suscepit lampada mundi,  
 Disjectosque rededit equos, junxitque tremantes;  
 Inde suum per iter recreavit cuncta gubernans.  
 Scilicet ut veteres Graium cecinere poetæ,  
 Quod procul a vera nimis, est ratione repulsum.  
 Ignis enim superare potest, ubi material  
 Ex infinito sunt corpora plura coorta;  
 Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ,  
 Aut pereunt res<sup>4</sup>, exustæ torrentibus auris :  
 Humor item quondam cœpit superare coortus,  
 Ut fama est, hominum multas quando obruit urbes<sup>5</sup>;

més par ces grands intérêts, ces deux éléments se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins, s'il faut en croire la fable, le feu a déjà remporté une fois la victoire; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continents. Le feu triompha, et consuma une partie du monde, quand Phaëthon fut emporté par les coursiers égarés du Soleil dans toutes les régions de l'air et dans tous les climats de la terre; mais le maître de l'Olympe, transporté de courroux, frappa de sa foudre et précipita de son char sur le globe ce jeune présomptueux. Le Soleil après la chute de son fils, se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau. Il attela ses coursiers épars, encore essoufflés, et, rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre, et rendit le calme à la Nature. Ces fables, qu'ont chantées les anciens poètes grecs, la raison les rejette avec mépris : elle sait que le feu peut avoir l'avantage quand un grand nombre de molécules ignées se sont réunies de toutes les directions de l'espace infini, parce qu'alors il faut ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu, ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victoriennes submer-

Spirantes bellum tantum  
 certamine æquo,  
 certant inter se  
 cernere de rebus magnis;  
 quum ignis interea fuerit  
 semel superantior  
 et humor regnarit semel  
 in arvis,  
 ut fama est.  
 Ignis enim superavit,  
 et ambens perussit multa,  
 quum vis rapax  
 equorum Solis  
 avia  
 raptavit Phaethonta  
 æthere toto,  
 perque omnes terras.  
 At pater omnipotens,  
 percitus tum acri ira,  
 deturbavit  
 magnanimum Phaethonta  
 equis in terram,  
 ictu repentis fulminis;  
 Solque obvisus cadenti  
 susceptus  
 lampada æternam mundi,  
 redegitque equos disiectos,  
 junxitque tremantes;  
 inde gubernans  
 per suum iter  
 recreavit cuncta.  
 Scilicet  
 ut veteres poetæ Graium  
 cecinere,  
 quod est nimis repulsum  
 procul a vera ratione  
 Ignis enim potest  
 superare,  
 ubi corpora plura materiai  
 coorta sunt ex infinito;  
 inde vires cadunt  
 revictæ aliqua ratione,  
 aut res pereunt  
 exustæ auris torrentibus.  
 Item quondam humor  
 coortus cepit superare,  
 ut fama est,

Respirant une guerre si-grande  
 dans une lutte égale,  
 ils rivalisent entre eux  
 pour décider de choses importantes;  
 quoique le feu cependant ait été  
 une-fois ayant-pris-le-dessus,  
 et que l'eau ait régné une-fois  
 dans les campagnes,  
 comme la renommée est.  
 Le feu en effet eut-le-dessus,  
 et dévorant consuma beaucoup d'objets,  
 lorsque l'ardeur impétueuse  
 des chevaux du Soleil  
 ardeur qui s'éloigne-du-chemin  
 entraîna Phaëthon  
 dans l'air tout-entier,  
 et à travers toutes les terres.  
 Mais le père tout-puissant,  
 ému alors d'une vive colère,  
 précipita  
 le présomptueux Phaëthon  
 de ses chevaux (de son char) sur la terre,  
 par un coup soudain de foudre;  
 et le Soleil venant-au-devant de son fils  
 recueillit [tombant  
 le flambeau éternel du monde,  
 et ramena les chevaux dispersés,  
 et les attela frémissants;  
 puis les dirigeant  
 par leur chemin (le chemin accoutumé)  
 il ranima tout.  
 A-savoir (du moins)  
 comme les anciens poètes des Grecs  
 ont chanté,  
 ce qui est trop éloigné  
 au loin du vrai jugement.  
 Le feu en effet peut  
 avoir-le-dessus [matière  
 quand des atomes plus nombreux de la  
 se sont réunis de l'espace infini;  
 ensuite les forces du feu tombent  
 vaincues par quelque moyen,  
 ou-bien les êtres périssent  
 consumés par des souffles dévorants.  
 De même jadis l'eau [dessus,  
 s'étant réunie commença à prendre-le-  
 comme la renommée est,

Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,  
 Ex infinito fuerat quæcunque coorta,  
 Constiterunt imbres, et flumina vim minuerunt.

## IV. — LE SOLEIL.

(592-612, 649-702.)

Illud item non est mirandum, qua ratione  
 Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,  
 Quod maria ac terras omnes cælumque rigando  
 Compleat, et calido perfundat cuncta vapore.  
 Nam licet hinc mundi patefactum totius unum  
 Largifluum fontem scatere<sup>1</sup>, atque erumpere lumen  
 Ex omni mundo, quia sic elementa vaporis  
 Undique conveniunt, et sic coniectus eorum  
 Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor.  
 Nonne vides etiam quam late parvus aquai  
 Prata riget fons interdum, campisque redundet<sup>2</sup>?  
 Est etiam<sup>3</sup> quoque uti, non magno solis ab igni,  
 Aera percipiat calidis fervoribus ardor,  
 Opportunus ita est si forte et idoneus aer,  
 Ut queat accendi, parvis ardoribus ictus :

gèrent un grand nombre de villes; mais quand une force opposée eut fait disparaître ces amas d'eau rassemblés de toutes les régions de l'univers immense, les pluies s'arrêtèrent, et l'impétuosité des fleuves se ralentit.

## IV

Ne soyez pas surpris non plus que le soleil, avec une circonférence aussi étroite, puisse baigner la mer, la terre et le ciel, des flots de sa lumière, et répandre sa chaleur dans toute la Nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert par où toute la lumière du monde trouve un libre écoulement, parce qu'il n'y a que ce foyer où les éléments de feu se rassemblent de toutes parts pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi quelquefois une faible source arrose les prairies et inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil, sans être fort abondants, échauffent et enflamment l'air voisin, en supposant toutefois ce fluide capable

quando obruit multas urbes hominum; inde ubi vis, quæcumque fuerat coorta ex infinito, recessit aversa aliqua ratione, imbres constiterunt, et flumina minuerunt vim.	quand elle engloutit beaucoup de villes des hommes ; puis quand <i>sa</i> masse, toute-celle-qui avait été réunie de <i>l'espace</i> infini, se retira détournée par quelque moyen, les pluies s'arrêtèrent et les fleuves diminuèrent <i>leur</i> violence.
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

## IV. — LE SOLEIL.

Item illud  
non est mirandum  
qua ratione  
ille sol tantulus  
queat mittere tantum lumen,  
quod compleat rigando  
maria ac omnes terras  
cælumque,  
et perfundat cuncta  
vapore calido.  
Nam licet  
fontem unum largifluum  
totius mundi  
patefactum  
scatere hinc,  
atque lumen  
ex omni mundo  
erumpere,  
quia elementa vaporis  
conveniunt sic undique,  
et conjectus eorum  
confluit sic,  
ut hic ardor profluat  
ex uno capite.  
Nonne vides etiam  
quam parvus fons aquæ  
riget interdum late prata,  
redundetque campis?  
Est etiam quoque uti  
ardor percipiat æra  
fervoribus calidis,  
non ab magno igni solis,  
si forte ær  
est ita opportunus  
et idoneus,  
ut queat accendi

De même cela  
ne doit pas être-un-objet-d'étonnement  
de quelle manière  
ce soleil si-petit  
peut envoyer une si-grande lumière,  
laquelle remplisse en *les* baignant  
les mers et toutes les terres  
et le ciel,  
et *qui* inonde tout  
d'une chaleur brûlante.  
Car il est-possible  
une source unique abondante  
de tout le ciel (dans tout le ciel)  
ayant été ouverte  
jaillir de là (du soleil),  
et la lumière  
*provenant* de tout le ciel  
*s'élançant par là*,  
parce que les éléments de la chaleur  
se-ressemblent ainsi de toute-part,  
et que la masse de ces *éléments*  
afflue ainsi,  
de-telle-sorte-que cette chaleur coule  
d'une seule source.  
Ne vois-tu pas aussi  
combien une petite source d'eau  
arrose quelquefois au-loin les prairies,  
et déborde dans les plaines?  
Il est *possible* aussi que  
la chaleur envahisse l'air  
par des ardeurs brûlantes,  
non par *l'effet* d'un grand feu du soleil,  
si par hasard l'air  
est ainsi favorablement-disposé  
et capable *de ceci*,  
qu'il puisse être allumé

Quod genus<sup>1</sup> interdum segetes stipulamque videmus  
 Accidere ex una scintilla incendia passim.  
 Forsitan et<sup>2</sup> rosea sol alte lampade lucens  
 Possideat multum cæcis fervoribus ignem  
 Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,  
 Æstifer ut tantum radiorum exaugeat ictum.

. . . . .  
 At nox obruit ingenti caligine terras;  
 Aut ubi de longo cursu sol extima cæli  
 Impulit, atque suos efflavit languidus ignes  
 Concussos itere<sup>3</sup>, et labefactos aere multo<sup>4</sup>;  
 Aut quia sub terras cursum convertere cogit  
 Vis eadem, supra terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta<sup>5</sup> per oras  
 Ætheris Auroram defert, et lumina pandit;  
 Aut quia sol idem sub terras ille revertens  
 Anticipat cælum radiis, accendere tentans;  
 Aut quia conveniunt ignes, et semina multa  
 Confluere ardoris consuerunt tempore certo,  
 Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni<sup>6</sup> :

de s'allumer à la moindre ardeur, comme on voit quelquefois les moissons et le chaume aride consumés par une seule étincelle. Peut-être enfin ce soleil, ce flambeau si brillant, est-il environné d'une grande quantité de feux invisibles et sans éclat, destinés uniquement à augmenter la force et la chaleur de ses rayons.

La nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses, soit que le soleil, arrivé aux extrémités du firmament, et fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la route et par les torrents d'air qu'ils ont pénétrés, soit que la même force qui a transporté son disque au-dessus de nos têtes, le fasse tourner sous nos pieds dans une direction contraire.

Matuta, dans un temps fixe, promène au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, et ouvre les portes de la lumière, soit que le même soleil, qui était caché sous la terre, devancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le ciel, soit qu'à des heures réglées, un grand nombre de feux et d'atomes

ictus parvis ardoribus :  
 quod genus  
 videmus interdum  
 incendia ex una scintilla  
 accidere passim  
 segetes stipulamque.  
 Forsitan et sol  
 lucens alte  
 lampade rosea  
 possideat circum se  
 ignem multum  
 fervoribus cæcis,  
 qui notatus sit  
 nullo fulgore,  
 ut æstifer tantum  
 ictum exarreat radiorum.

At nox obruit terras  
 ingenti caligine,  
 aut ubi sol de cursu longo  
 impulit extima cæli,  
 atque languidus  
 efflavit suos ignes  
 concussos itere,  
 et labefactos aere multo ;  
 aut quia eadem vis,  
 quæ pertulit orbem  
 supra terras,  
 cogit convertere cursum  
 sub terras.

Item Matuta  
 defert tempore certo  
 Auroram roseam  
 per auras ætheris,  
 et pandit lumina ;  
 aut quia ille idem sol  
 revertens sub terras  
 anticipat cælum radiis  
 tentans accendere ;  
 aut quia ignes conveniunt,  
 et multa semina ardoris  
 consuerunt confluere  
 tempore certo,  
 quæ faciunt  
 nova lumina solis  
 gigni semper :  
 quod genus

frappé par de petites ardeurs (de petits  
 de la *même* manière que [feux) :  
 nous voyons quelquefois  
 des embrasements d'une seule étincelle  
 atteindre çà et là  
 les blés et le chaume.  
 Peut-être aussi le soleil  
 brillant en-haut  
 par un flambeau rose  
 posséderait-il autour de lui-même  
 un feu abondant  
*produit* par des chaleurs invisibles,  
 qui ne serait remarqué  
 par aucun éclat,  
 pour que porte-chaleur seulement  
 il augmente le coup des rayons.

Mais la nuit couvre les terres  
 d'une grande obscurité, [longue  
 ou lorsque le soleil à-la-suite-de sa course  
 a touché les extrémités du ciel,  
 et languissant  
 a exhalé ses feux  
 secoués par la route,  
 et ébranlés par un air abondant ;  
 ou parce que la même force,  
 qui a porté son disque  
 au-dessus des terres,  
 force ce disque à tourner sa course  
 sous les terres.

De même Matuta  
 introduit dans un temps déterminé  
 l'Aurore rosée  
 à travers les régions de l'air,  
 et déploie les lumières (la lumière) ;  
 ou parce que ce même soleil  
 revenant sous les terres  
 prend-d'-avance le ciel par ses rayons  
 en essayant de l'enflammer ;  
 ou parce que les feux se rassemblent,  
 et que beaucoup de germes de chaleur  
 ont-coutume de se réunir  
 dans un temps déterminé,  
 lesquels germes font  
 de nouvelles lumières du soleil  
 être produites toujours :  
 de la *même* manière que

Quod genus Idæis fama est e montibus altis<sup>1</sup>  
 Dispersos ignes<sup>2</sup> orienti lumine cerni,  
 Inde coire globum quasi in unum, et conficere orbem.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet  
 Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possunt  
 Semina confluere, et solis reparare nitorem.  
 Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt<sup>3</sup>  
 Omnibus in rebus. Florescunt tempore certo  
 Arbusta, et certo dimittunt tempore florem;  
 Nec minus in certo dentes cadere<sup>4</sup> imperat ætas  
 Tempore, et impubem molli pubescere veste,  
 Et pariter mollem malis demittere barbam.  
 Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,  
 Non nimis incertis fiunt in partibus anni;  
 Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,  
 Atque ita res mundi cecidere ab origine prima,  
 Consequè quoque jam redeunt ex ordine certo.

Crescere itemque dies licet et tabescere noctes,  
 Et minui luces, quum sumant augmina noctes;  
 Aut quia sol idem<sup>5</sup> sub terras atque superne,

ignés se rassemblent périodiquement, et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que, du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube matinale, des feux épars se réunir en globe, et former un disque parfait.

Au reste, vous ne devez pas être surpris que ces éléments de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des temps fixes que les arbres se couvrent et se dépouillent de fleurs; c'est dans des temps fixes que tombent les dents de l'enfant, et que se couvrent d'un léger duvet les membres et les joues de l'adolescence. Enfin, la foudre, la neige, la pluie, les vents et les nuages, suivent, sans trop d'irrégularité, le cours des saisons. En effet, l'énergie de chaque cause une fois déterminée, et la première impulsion donnée à l'univers lors de la formation du monde, toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître et les nuits diminuer, et réciproquement, parce que le soleil restant toujours le même, et décrivant

fama est  
ignes dispersos cerni  
ex altis montibus Idæis  
lumine orienti,  
inde coire  
quasi in unum globum,  
et conficere orbem.

Nec tamen illud  
debet esse mirabile  
in his rebus,  
quod hæc semina ignis  
possunt confluere  
tempore tam certo,  
et reparare nitorem solis.

Videmus enim multa  
quæ fiunt tempore certo  
in omnibus rebus.

Arbusta florescunt  
tempore certo,  
et dimittunt florem  
tempore certo;  
nec ætas imperat minus  
dentes cadere  
tempore certo,  
et impubem

pubescere molli veste,  
et pariter demittere malis  
barbam mollem.

Postremo fulmina, nix,  
imbres, nubila, venti,  
fiunt in partibus anni  
non nimis incertis;  
namque ubi  
exordia prima causarum  
fuere sic,  
atque res cecidere ita  
ab origine prima mundi,  
jam consequè  
redeunt quoque  
ex ordine certo.

Itemque licet  
dies crescero  
et noctes tabescere,  
et luces minui,  
quam noctes  
sumant augmina;  
aut quia sol idem

la renommée est  
des feux dispersés être aperçus  
des hautes montagnes de l'Ida  
le jour se levant,  
puis se réunir  
comme en un globe,  
et former un disque.

Ni cependant ceci  
ne doit être un-sujet-d'étonnement  
dans ces choses-là,  
que ces germes du feu  
peuvent se rassembler  
dans un temps si déterminé,  
et réparer l'éclat du soleil. [*nomènes*  
Nous voyons en effet beaucoup de *phé-*  
qui ont-lieu dans un temps déterminé  
en toutes choses.

Les arbres commencent-à-fleurir  
dans un temps déterminé,  
et laissent-tomber *leur* fleur  
dans un temps déterminé;  
et l'âge ne commande pas moins  
les dents tomber  
dans un temps déterminé,  
et l'impubère

se couvrir d'un tendre duvet, [*joues*  
et pareillement laisser-pendre de *ses*  
une barbe soyeuse.

Enfin les foudres, la neige,  
les pluies, les nuages, les vents,  
se produisent dans des parties de l'année  
non trop irrégulières;  
car dès que

les commencements premiers des causes  
ont été ainsi,  
et que les choses se sont passées ainsi  
depuis l'origine première du monde,  
dès-lors la suite des *phénomènes*  
revient aussi  
d'après un ordre déterminé.

Et de même il est permis de supposer  
les jours croître  
et les nuits se fondre (diminuer),  
et les jours diminuer,  
attendu-que les nuits  
reçoivent des accroissements;  
ou parce que le soleil étant le même

Imparibus currens anfractibus, ætheris oras<sup>1</sup>  
 Partit, et in partes non æquas dividit orbem;  
 Et quod ab alterutra detraxit<sup>2</sup> parte, reponit,  
 Ejus in adversa tanto plus parte relatus,  
 Donec ad id signum cæli<sup>3</sup> pervenit, ubi anni  
 Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras<sup>4</sup> :  
 (Nam, medio cursu flatus Aquilonis et Austri<sup>5</sup>,  
 Distinet æquato cælum<sup>6</sup> discrimine metas<sup>7</sup>,  
 Propter signiferi posituram<sup>8</sup> totius orbis;  
 Annua sol in quo contundit tempora<sup>9</sup> serpens,  
 Obliquo terras et cælum lumine lustrans;  
 Ut ratio declarat eorum, qui loca cæli  
 Omnia dispositis signis<sup>10</sup> ornata notarunt;)

Aut quia crassior est certis in partibus aer<sup>11</sup>,  
 Sub terris ideo tremulum<sup>12</sup> jubar hæsitat ignis,  
 Nec penetrare potest facile atque emergere ad ortus :  
 Propterea noctes hiberno tempore longæ  
 Cessant, dum veniat radiatum insigne diei;  
 Aut etiam<sup>13</sup>, quia sic alternis partibus anni  
 Tardius et citius consuerunt confluere ignes,  
 Qui faciunt solem certa de surgere parte<sup>14</sup>.

sur nos têtes et sous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel et divise son orbe en parties de différente grandeur, mais avec une telle compensation, qu'il restitue toujours à la partie vers laquelle il s'approche, la portion de lumière qu'il a retranchée de l'hémisphère opposée; enfin il arrive dans le ciel au signe, qui, placé dans l'intersection de l'écliptique et de l'équateur, rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit se trouve à égale distance de l'aquilon et du midi, par la position oblique du zodiaque, où le soleil décrit sa révolution annuelle, et d'où il répand ses feux vers le ciel et la terre. C'est ainsi que l'enseignent ces hommes savants dont les cartes ornées d'images sensibles, nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel. Il se peut aussi que l'air, plus grossier en quelques endroits, arrête et retienne sous terre les feux tremblants du soleil, qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient, et que ce soit là la raison pour laquelle on attende, pendant de si longues nuits d'hiver, le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux, dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horizon, se rassemblent alternativement plus ou moins vite, selon la différence des saisons.

currens sub terras  
 atque superne  
 anfractibus imparibus,  
 partit oras ætheris,  
 et dividit orbem  
 in partes non æquas ;  
 et reponit quod detraxit  
 ab alterutra parte  
 relatus tanto plus  
 in parte adversa ejus,  
 donec pervenit  
 ad id signum cæli,  
 ubi nodus anni  
 exæquat umbras nocturnas  
 lucibus :  
 (nam, medio cursu  
 flatus Aquilonis et Austri,  
 cælum distinet metas  
 discrimine æquato,  
 propter posituram  
 totius orbis signiferi,  
 in quo sol serpens  
 contundit tempora annua,  
 lustrans terras et cælum  
 lumine obliquo,  
 ut declarat ratio  
 eorum qui notarunt  
 omnia loca cæli  
 ornata signis dispositis ;)  
 aut quia aer est crassior  
 in certis partibus,  
 ideo jubar tremulum ignis  
 hæsitat sub terris,  
 nec potest penetrare facile,  
 atque emergere ad ortus :  
 propterea noctes longæ  
 cessant tempore hiberno,  
 dum  
 insigne radiatum diei  
 veniat ;  
 aut etiam quia  
 ignes qui faciunt  
 solem surgere de parte certa,  
 consuerunt confluere sic  
 tardius et citius  
 partibus alternis anni.

courant sous les terres  
 et au-dessus  
 par des détours inégaux,  
 partage les régions de l'air,  
 et divise la sphère céleste  
 en parties inégales ;  
 et restitue ce qu'il a retranché  
 de l'une-ou-l'autre partie,  
 reporté autant en plus  
 dans la partie opposée de cette sphère,  
 jusqu'à ce qu'il soit parvenu  
 à ce signe du ciel,  
 où le noeud de l'année  
 rend-égales les ombres de-la-nuit  
 aux jours :  
 (car, au milieu de la course  
 du souffle de l'Aquilon et de l'Auster,  
 le ciel tient-à-distance les tropiques,  
 par un intervalle égal,  
 à cause de la position  
 de tout le cercle constellé (du zodiaque),  
 dans lequel le soleil se glissant  
 use le temps de-l'année,  
 parcourant les terres et le ciel  
 d'une lumière oblique,  
 comme le montre le système  
 de ceux qui ont noté  
 toutes les parties du ciel  
 ornées de signes disposées-en-ordre ;)  
 ou parce que l'air est plus épais  
 dans certaines parties,  
 pour-cela la lueur vacillante du feu  
 est arrêtée sous les terres,  
 et ne peut pénétrer facilement,  
 et s'élever à l'apparition (et paraître) :  
 à-cause-de-cela les nuits longues  
 sont-immobiles (se prolongent) dans la  
 jusqu'à ce que [saison d'-hiver,  
 l'ornement radieux du jour  
 vienne ;  
 ou encore parce que  
 les feux qui font [née,  
 le soleil se lever d'une partie détermi-  
 ont-coutume de se rassembler ainsi  
 plus lentement et plus vite  
 dans les parties alternées de l'année.

## V. — LE PREMIER AGE DU MONDE.

(V, 778-804, 814-834.)

Nunc redeo ad mundi novitatem, et mollia<sup>1</sup> terræ  
Arva, novo fetu quid primum in luminis oras  
Tollere, et incertis crerint committere ventis.

Principio, genus herbarum viridemque nitorem  
Terra dedit circum colles, camposque per omnes  
Florida fulserunt viridanti prata colore;  
Arboribusque datum est variis exinde per auras  
Crescendi magnum immissis certamen<sup>2</sup> habenis.  
Ut pluma atque pili primum setæque creantur  
Quadrupedum membris, et corpore pennipotentum,  
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum  
Sustulit; inde loci<sup>3</sup> mortalia sæcla<sup>4</sup> creavit,  
Multa, modis multis, varia ratione coorta.  
Nam nèque de cælo cecidisse animalia possunt,  
Nec terrestria de salsis exisse lacunis.  
Linquttur ut merito maternum nomen adepta  
Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata.  
Multaque nunc etiam existunt animalia terris<sup>5</sup>,

## V

Maintenant je reviens à l'enfance du monde, et j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante, les premières productions qu'elle osa exposer à l'inconstance des vents.

D'abord la terre revêtit les collines d'herbes et de verdure, et dans toutes les campagnes les fleurs émaillèrent le gazon des prairies. Ensuite les arbres animés par une sève abondante élevèrent à l'envi leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils et les soies sont les premières parties qui naissent chez les volatiles et chez les quadrupèdes, de même la terre encore nouvelle commença à produire les plantes et les arbrisseaux; puis elle créa toutes les espèces mortelles avec une variété et des combinaisons infinies; car ni les animaux ne peuvent être tombés du ciel, ni les habitants de la terre être sortis de l'onde salée. Il en résulte que la terre a reçu avec raison le nom de mère, puisque tout est tiré de son sein. Aujourd'hui encore beaucoup d'êtres vivants se forment dans

## V. — LE PREMIER AGE DU MONDE.

Nunc redeo  
ad novitatem mundi,  
et arva mollia  
terræ,  
quid cernerint primum  
tollere fetu novo  
in oras luminis,  
et committere ventis incertis.

Principio terra  
dedit circum colles  
genus herbarum,  
nitoremque viridem,  
perque omnes campos  
prata florida fulserunt  
colore viridanti;  
magnumque certamen  
crescendi per auras  
datum est exinde  
arboribus variis  
habenis immisis.  
Ut pluma atque pili  
setæque  
creantur primum  
membris quadrupedum  
et corpore pennipotentum,  
sic tellus nova  
sustulit tum primum  
herbas virgultaque;  
inde loci creavit  
sæcla mortalia,  
multa,  
coorta multis modis,  
ratione varia.  
Nam neque animalia  
terrestria  
possunt cecidisse de cælo,  
neque exisse  
de lacunis salsis.  
Linquitur ut terra  
adepta sit merito  
nomen maternum,  
quoniam cuncta  
creata sunt e terra.  
Nuncque etiam  
multa animalia

Maintenant je reviens  
à la nouveauté (à la jeunesse) du monde,  
et aux champs *encore* tendres  
de la terre, [d'abord  
*pour dire* quelle chose ils décidèrent  
d'élever par un enfantement nouveau  
dans les régions de la lumière,  
et de confier aux vents incertains.

D'abord la terre  
plâça autour des collines  
l'espèce des herbes,  
et un éclat vert,  
et par toutes les plaines  
les prés fleuris brillèrent  
d'une couleur verdoyante;  
et une grande lutte  
pour croître à travers les airs  
fut donnée ensuite  
aux arbres divers  
les rênes étant lâchées.  
Comme la plume et les poils  
et les soies  
sont créés d'abord  
*dans* les membres des quadrupèdes  
et *dans* le corps des oiseaux,  
ainsi la terre nouvelle  
fit-sortir (enfanta) alors d'abord  
les herbes et les broussailles;  
depuis ce temps elle créa  
les espèces mortelles,  
nombreuses,  
formées de beaucoup de modes,  
d'une manière variée.  
Car ni les animaux  
terrestres  
ne peuvent être tombés du ciel,  
ni être sortis  
de lacs salés.  
Il reste (il en résulte) que la terre  
a obtenu justement  
le nom de-mère,  
puisque toutes les choses  
ont été créées de la terre.  
Et maintenant encore  
beaucoup d'animaux

Imbribus et calido solis concreta vapore :  
 Quo minus est mirum, si tum sunt plura coorta  
 Et majora, nova tellure atque æthere adulta.

Principio, genus alituum, variæque volucres  
 Ova relinquebant<sup>1</sup>, exclusæ tempore verno :  
 Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ  
 Linqunt, sponte sua victum vitamque petentes.  
 Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla<sup>2</sup> :  
 Multus enim calor atque humor superabat in arvis.

. . . . .  
 Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile  
 Præbebat, multa et molli lanugine abundans.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,  
 Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras :  
 Omnia enim pariter crescunt, et robora sumunt.  
 Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta  
 Terra tenet merito, quoniam genus ipsa creavit  
 Humanum, atque animal prope certo tempore fudit

la terre à l'aide de la pluie et du soleil. Est-il donc surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en soient sortis dans le temps où la terre et l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge ?

D'abord on vit éclore de leurs œufs les volatiles et les oiseaux de toute espèce que la chaleur du printemps mettait en liberté : telles encore aujourd'hui les cigales, pendant l'été, quittent d'elles-mêmes leurs enveloppes arrondies, pour chercher la nourriture qui les soutient. Alors la terre produisit la première génération des hommes, car la chaleur et l'humidité abondaient dans les plaines.

. . . . .  
 La terre fournissait aux enfants leur nourriture, la chaleur les dispensait de vêtements, et le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

Le monde, dans ce premier âge, ne connaissait ni les froids pénétrants, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance et leurs progrès comme le reste. Je le répète donc, nous avons eu raison de donner à la terre le nom de mère commune, puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque tous les animaux dans un temps marqué, et ceux

exsistunt terris  
concreta imbris  
et calido vapore solis :  
quo est minus mirum,  
si plura et majora  
coorta sunt tum,  
adulta tellure nova  
atque æthere.

Principio,  
genus alituum  
volucresque variæ,  
exclusæ tempore verno,  
relinquebant ova :  
ut nunc cicadæ  
linquunt æstate,  
folliculos teretes,  
petentes sua sponte  
victum vitamque.  
Tum tibi  
terra dedit primum  
sæcla mortalia :  
multus calor enim  
atque humor  
superabat in arvis.

Terra præbebat  
cibum pueris,  
vapor vestem,  
herba abundans  
lanugine multa et molli,  
cubile.

At novitas mundi  
ciebat nec frigora dura,  
nec æstus nimios,  
nec auras magnis viribus :  
omnia enim  
crescunt pariter,  
et sumunt robora.  
Quare etiam atque etiam  
terra adeptæ  
nomen maternum  
tenet merito,  
quoniam ipsa creavit  
genus humanum,  
atque fudit  
tempore prope certo  
omne animal,

sortent des terres  
formés par les pluies  
et la brûlante chaleur du soleil :  
par quoi il est moins étonnant,  
si *des corps* plus nombreux et plus  
se sont formés alors, [grande  
étant-dans-l'adolescence dans une terre  
et dans un air *nouveau*. [nouvelle

D'abord,  
la race des volatiles  
et les oiseaux divers,  
éclos dans la saison printannière,  
quittaient *leurs* œufs :  
comme maintenant les cigales  
laissent dans l'été  
*leurs* enveloppes arrondies,  
cherchant de leur propre-mouvement  
la nourriture et la vie.  
Alors pour toi (je te le dis)  
la terre produisit pour-la-première-fois  
les espèces mortelles (les humains) :  
beaucoup de chaleur en effet  
et *beaucoup* d'humidité  
abondait dans les champs.

La terre fournissait  
de la nourriture aux enfants,  
la chaleur *leur* fournissait le vêtement,  
l'herbe abondante  
d'un duvet épais et tendre,  
*leur* fournissait un lit.

Mais la jeunesse du monde [durs,  
ne mettait-en-mouvement ni des froids  
ni des chaleurs excessives,  
ni des vents *doués* de grandes forces :  
toutes les choses en effet  
croissent pareillement,  
et prennent des forces *pareillement*.  
C'est pourquoi *je le dis* encore et en-  
la terre ayant obtenu [core  
le nom de-mère  
*le* garde justement,  
puisqu'elle-même a créé  
l'espèce humaine,  
et a répandu (produit)  
dans un temps à peu près déterminé  
tout animal,

Omne, quod in magnis bacchatur montibu'<sup>1</sup> passim,  
Aerisque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquam pariendi debet habere<sup>2</sup>,  
Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto.  
Mutat enim mundi naturam totius ætas,  
Ex alioque alius status excipere omnia debet,  
Nec manet ulla sui similis res; omnia migrant;  
Omnia commutat Natura, et vertere cogit.  
Namque aliud putrescit, et ævo debile languet,  
Porro aliud succrescit, et e contemptibus exit.  
Sic igitur mundi naturam totius ætas  
Mutat, et ex alio terram status excipit alter:  
Quod pote uti, nequeat; possit quod non tulit ante.

VI. — LE GENRE HUMAIN A SON ORIGINE; SES PROGRÈS.

(V. 923-959, 964-1009, 1013-1044, 1055-1071, 1077-1159.)

At genus humanum multo fuit illud in arvis  
Durius<sup>4</sup>, ut decuit, tellus quod dura creasset:  
Et majoribus, et solidis magis ossibus intus  
Fundatum, validis aptum per viscera nervis;  
Nec facile ex æstu, nec frigore quod caperetur,  
Nec novitate cibi, nec labi corporis ulla;

dont la fureur se déchaîne sur les montagnes, et ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se repose, semblable à une femme épuisée par la vieillesse. Car le temps change la face entière du monde: un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier; rien ne demeure constamment semblable à soi-même. Tout passe; la Nature change tout, transforme tout. Les corps affaiblis par les ans tombent en putréfaction; d'autres sortent du néant et se fortifient. Ainsi le temps dénature tout; ainsi la terre passe sans cesse d'un état à l'autre; elle ne peut plus ce qu'elle pouvait; elle peut ce qu'elle ne pouvait pas avant.

VI

Les hommes de ce temps qui vivaient dans les campagnes, étaient beaucoup plus durs au mal que ceux d'aujourd'hui, et cela devait être nécessairement, parce qu'ils avaient la dureté de la terre dont ils étaient les enfants: la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères, plus robuste. Ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des aliments, ni par les atteintes d'aucune maladie. On

quod debacchatur passim  
in magnis montibus,  
simulque volucres aërias  
formis variantibus.

Sed quia debet habere  
aliquam finem pariendi,  
destitit ut mulier  
defessa spatio vetusto.  
Ætas enim mutat  
naturam mundi totius,  
aliusque status  
debet excipere omnia  
ex alio,  
nec ulla res manet  
similis sui;  
omnia migrant.;  
Natura commutat omnia,  
et cogit vertere.  
Namque aliud putrescit,  
et languet debile ævo,  
porro aliud succrescit  
atque exit e contemptibus.  
Sic igitur ætas  
mutat naturam  
mundi totius,  
et alter status  
ex alio  
excipit terram;  
uti nequeat quod pote,  
possit  
quod non tulit ante.

qui se-déchaîne çà-et-là  
sur les grandes montagnes, [des-aïrs  
et en-même-temps les oiseaux hôtes-  
de formes diverses.

Mais parce qu'elle doit avoir  
quelque fin d'enfanter,  
elle a cessé comme une femme  
fatiguée par un espace ancien (par la  
L'âge en effet change [vieillesse).  
la nature du monde tout-entier,  
et un autre état,  
doit recevoir toutes les choses  
à-la-suite-d'un autre état,  
ni aucune chose ne reste  
semblable à elle-même;  
toutes les choses passent;  
la Nature change toutes les choses,  
et les force à se transformer.  
Car un corps tombe-en-poussière,  
et languit affaibli par l'âge,  
puis un autre croît-ensuite  
et sort des mépris (de l'abaissement).  
Ainsi donc le temps  
change la nature  
du monde tout-entier,  
et un nouvel état  
à-la-suite-d'un autre  
reçoit la terre; [possible,  
de sorte qu'elle ne peut ce qui lui était  
qu'elle peut porter  
ce qu'elle n'a pas porté auparavant.

## VI. — LE GENRE HUMAIN A SON ORIGINE; SES PROGRÈS.

At illud genus humanum  
in arvis  
fuit multo durius,  
ut decuit,  
quod tellus dura creasset :  
et fundatum intus  
ossibus majoribus  
et magis solidis,  
aptam per viscera  
nervis validis;  
nec quod caperetur facile  
ex æstu, nec frigore,  
nec novitate cibi,

Quant à ce genre humain  
qui vivait dans les campagnes  
fut (était) beaucoup plus dur, [être),  
comme il convint (comme cela devait  
parce que la terre dure l'avait créé :  
et il était construit au-dedans  
d'os plus grands  
et plus solides,  
rattaché aux chairs  
par des nerfs plus forts; [cilement  
et il n'était pas tel qu'il fût attaqué fa-  
par-suite-du froid, ni du chaud,  
ni par la nouveauté de la nourriture,

Multaque per cælum solis volventia lustra,  
 Volgivago vitam tractabant more ferarum.  
 Nec robustus<sup>1</sup> erat curvi moderator aratri  
 Quisquam, nec scibat<sup>2</sup> ferro molirier arva,  
 Nec nova defodere in terram virgulta, neque altis  
 Arboribus veteres decidere falcibu' ramos.  
 Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat  
 Sponte sua, satis id placabat pectora donum.  
 Glandiferas inter curabant corpora quercus  
 Plerumque; et quæ nunc hiberno tempore cernis  
 Arbuta puniceo fieri matura colore,  
 Plurima tum tellus etiam majora ferebat;  
 Multaque præterea novitas tum florida mundi  
 Pabula dura<sup>3</sup> tulit, miseris<sup>4</sup> mortalibus ampla.  
 At sedare sitim fluvii fontesque vocabant;  
 Ut nunc montibus e magnis decursus aquaï  
 Claricitat late sitientia sæcla ferarum.  
 Denique nota vagi silvestria templa tenebant  
 Nympharum, quibus e scibant humori' fluenta.

les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errants par troupeaux comme les bêtes. Personne ne savait encore, parmi eux, conduire la charrue recourbée; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, et de trancher avec la serpe les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle-même, suffisait pour apaiser leur faim. Ils réparaient leurs forces au milieu des chênes, dont le gland les nourrissait; les fruits de l'arbousier, que nous voyons pendant l'hiver se colorer, en mûrissant, de l'éclat de la pourpre, croissaient plus nombreux et plus gros. Le monde jeune et florissant donnait en outre beaucoup d'autres aliments sauvages, plus que suffisants pour les misérables mortels.

Les fleuves et les fontaines les invitaient à se désaltérer, comme aujourd'hui les torrents qui roulent du haut des monts semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y apaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois consacrés aux nymphes; ils sa-

nec ulla labi corporis ;  
 perque multa lustra solis  
 volventia cælum,  
 tractabant vitam  
 more volvivago ferarum.  
 Nec quisquam  
 moderator robustus  
 aratri curvi  
 erat,  
 nec scibat  
 molirier arva ferro,  
 nec defodere in terram  
 nova virgulta,  
 neque decidere falcibus  
 veteres ramos  
 arboribus altis.  
 Quod sol atque imbres  
 dederant,  
 quod terra creatur  
 sua sponte,  
 id donum placabat satis  
 pectora.  
 Curabant corpora  
 plerumque  
 inter quercus glandiferas ;  
 et tellus  
 ferebat tum plurima  
 etiam majora  
 arbuta quæ nunc cernis  
 fieri matura  
 colore puniceo  
 tempore hiberno ;  
 tumque præterea  
 novitas florida mundi  
 tulit multa pabula dura  
 ampla  
 mortalibus miseris.

At fluvii fontesque  
 vocabant sedare sitim,  
 ut nunc decursus clarus  
 e magnis montibus [aquai  
 citat late  
 sæcla sitientia ferarum.  
 Denique noctivagi  
 tenebant templa silvestria  
 nympharum,  
 e quibus scibant

ni par aucune destruction du corps ;  
 et pendant beaucoup de lustres du so-  
*lustres* parcourant le ciel, [leil  
 ils menaient la vie  
 à la manière errante des bêtes-sauva-  
 Ni aucun [ges.  
 conducteur robuste  
 de la charrue recourbée  
 n'était,  
 ni ne savait  
 remuer les champs avec le fer,  
 ni enfouir en terre (ni planter)  
 de jeunes pousses,  
 ni retrancher avec des serpes  
 les vieux rameaux  
 aux arbres élevés.  
 Ce que le soleil et les pluies  
 avaient donné,  
 ce que la terre avait créé  
 de son propre-mouvement,  
 ce don apaisait suffisamment  
*leurs* estomacs.  
 Ils soignaient *leurs* corps  
 la-plupart-du-temps [gland ;  
 au milieu des chênes qui-portent du-  
 et la terre  
 portait alors très-nombreuses  
 et aussi plus grandes  
 les arboises que tu vois maintenant  
 devenir mûres  
 avec une couleur de-pourpre  
 dans la saison-d'hiver ;  
 et alors en outre  
 la nouveauté fleurie du monde  
 porta beaucoup de pâturages sauvages,  
 largement-suffisants  
 pour les mortels misérables.

D'un-autre-côté les fleuves et les  
 invitaient à apaiser la soif, [sources  
 comme maintenant une chute sonore  
 du-haut des grandes montagnes [d'eau  
 appelle au-loin  
 les espèces altérées-de-soif des bêtes sau-  
 Enfin errants-pendant-la-nuit [vages.  
 ils occupaient les enceintes boisées  
*demeures* des nymphes,  
 desquelles *enceintes* ils savaient

Lubrica proluvie larga lavere humida saxa,  
Humida saxa, super viridi stillantia musco,  
Et partim plano scatere atque erumpere campo.

Necdum res igni scībant tractare, neque uti  
Pellibus, et spoliis corpus vestire ferarum :  
Sed nemora, atque cavos montes silvasque colebant,  
Et frutices inter condebant squalida membra,  
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.  
Nec commune bonum poterant spectare, nec ullis  
Moribus inter se scībant, nec legibus uti.  
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat  
Sponte sua sibi quisque valere et vivere doctus<sup>1</sup>.

. . . . .  
Et manuum mira freti virtute pedumque,  
Consectabantur silvestria sæcla ferarum  
Missilibus saxis, et magno pondere clavæ,  
Multaque vincebant, vitabant pauca<sup>2</sup> latebris;  
Setigerisque pares subu' sic, silvestria membra  
Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti,  
Circum se foliis ac frondibus involventes.

vaient que là coulaient des sources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les roches humides, retombaient ensuite lentement sur la verte mousse, tandis que d'autres sources jaillissaient dans les plaines, ou bien se précipitaient à grands flots dans les campagnes.

Ils ne savaient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connaissaient point l'usage des peaux, ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts et les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire. Forcés de chercher un asile contre les pluies et la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des broussailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entre eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard. La Nature ne leur avait appris à user de leur force et à vivre que pour eux-mêmes....

Confians dans la vigueur de leurs bras, et la merveilleuse agilité de leurs pieds ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre, et s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les surprenait, ils étendaient à terre leurs membres nus, à l'exemple des sangliers couverts de soies, et s'enveloppaient de feuilles et

fluenta lubrica humoris  
lavere proluvie larga  
saxa humida,  
saxa humida stillantia  
super viridi musco,  
et partim scatere  
atque erumpere  
campo plano.

Necdum scibant  
tractare res igni,  
neque uti pellibus,  
nec vestire corpus  
spoliis ferarum.  
Sed colebant nemora  
atque montes cavos  
silvasque,  
condebantque  
membra squalida  
inter frutices,  
coacti vitare  
verbera ventorum imbresque.  
Nec poterant spectare  
bonum commune,  
nec scibant uti inter se  
ullis moribus,  
nec legibus.  
Quisque doctus  
valere et vivere sibi  
sua sponte  
ferebat quod prædæ  
fortuna obtulerat cuique.

Et freti virtute mira  
manuum pedumque,  
consectabantur  
sæcla ferarum silvestria  
saxis missilibus,  
et magno pondere clavæ,  
vincebantque multa,  
vitabant pauca latebris;  
presque suibus setigeris  
dabant nuda sic  
terræ membra silvestria,  
capti tempore nocturno,  
se involventes circum  
foliis et frondibus.  
Nec quærebant pavidi,

des ruisseaux glissants d'eau  
baigner par une inondation abondante  
les rochers humides,  
rochers humides dégouttants  
sur la verte mousse,  
et en-partie pour jaillir  
et pour s'élançer  
par la plaine unie.

Et ils ne savaient pas-encore  
traiter les corps par le feu,  
ni se servir des peaux,  
ni revêtir leur corps  
des dépouilles des bêtes-sauvages  
Mais ils habitaient les bois  
et les montagnes creuses  
et les forêts,  
et ils cachaient  
leurs membres sales  
au milieu des broussailles,  
forcés d'éviter  
les coups des vents et les pluies.  
Ni ils ne pouvaient avoir-en-vue  
un bien commun,  
ni ils ne savaient se servir entre eux  
d'aucunes règles,  
ni de lois.  
Chacun étant instruit (habitué)  
à être-fort et à vivre pour soi-même  
de son propre-mouvement (par instinct)  
emportait ce que du butin  
le hasard avait offert à chacun.

Et confiants dans la vigueur merveil-  
de leurs mains et de leurs pieds, [leuse  
ils atteignaient [tent-les-forêts  
les espèces des bêtes-sauvages qui-habi-  
par des pierres de-jet,  
et par le grand poids d'une massue,  
et ils en vainquaient beaucoup,  
ils en évitaient peu par leurs retraites;  
et semblables aux sangliers hérissés-de-  
ils donnaient nus comme ils étaient [soie  
à la terre leurs membres sauvages,  
surpris par le temps de-la-nuit  
s'enroulant tout-autour  
de feuilles et de branches-feuillues.  
Et ils ne cherchaient pas effrayés,

Nec plangore <sup>1</sup> diem magno, solemque per agros  
 Quærebant pavidî, palantes noctis in umbris ;  
 Sed taciti respectabant, somnoque sepulti,  
 Dum rosea face sol inferret lumina cælo.  
 A parvis quod enim consuerant cernere semper  
 Alterno tenebras et lucem tempore gigni,  
 Non erat, ut fieri posset, mirarier umquam,  
 Nec diffidere, ne terras æterna teneret  
 Nox, in perpetuum detracto lumine solis.

Sed magis illud erat curæ, quod sæcla ferarum  
 Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;  
 Ejectique domo <sup>2</sup> fugiebant saxeâ tecta,  
 Spumigeri suis adventu validique leonis,  
 Atque intempesta cedebant nocte paventes  
 Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimio tum plus quam nunc <sup>3</sup>, mortalia sæcla  
 Dulcia linquebant labentis lumina vitæ.  
 Unus enim tum quisque magis deprensus eorum  
 Pabula viva feris præbebat dentibus haustus,  
 Et nemora ac montes gemitu silvasque replebat,  
 Viva videns vivo sepeliri viscera busto :

de broussailles. On ne les voyait point, saisis de crainte, errer dans les plaines au milieu des ténèbres, et chercher le soleil avec des cris lugubres. Mais ils attendaient en silence, dans les bras du sommeil, que cet astre, reparaisant sur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'était pas une merveille pour eux. Ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre et leur dérobât pour toujours la lumière du soleil.

Ce qui causait leur plus grande inquiétude, c'étaient les bêtes sauvages, dont les incursions troublaient leur repos et le leur rendaient souvent funeste. Chassés de leur asile, ils fuyaient à l'approche d'un sanglier écumant ou d'un lion furieux ; et, glacés d'effroi, ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits de feuillage.

Et cependant la mort ne faisait guère plus de victimes dans ces premiers siècles, qu'elle n'en fait aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'infortunés, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, et remplissaient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis qu'ils voyaient leurs

palantes in umbris noctis,  
 per agros,  
 magno plangore  
 diem solemque ;  
 sed respectabant taciti,  
 sepultique somno,  
 dum sol inferret  
 lumina cælo  
 face rosea.  
 Non erat ut  
 posset fieri  
 mirari umquam  
 quod consuerant cernere  
 a parvis,  
 tenebras et lucem  
 gigni tempore alterno,  
 nec diffidere  
 ne nox æterna  
 teneret terras,  
 lumine solis detracto  
 in perpetuum.

Sed illud erat magis  
 curæ,  
 quod sæcla ferarum  
 faciebant sæpe quietem  
 infestam miseris ;  
 ejective domo  
 fugiebant tecta saxea  
 adventu suis spumigeri  
 leonisque validi,  
 atque nocte intempesta  
 cedebant pavidi  
 cubilia instrata fronde  
 hospitibus sævis.

Nec tum sæcla mortalia  
 linquebant  
 nimio plus quam nunc  
 dulcia lumina  
 vitæ labentis. [rum  
 Tum enim unusquisque eo-  
 magis deprehensus  
 præbebat pabula viva  
 feris,  
 haustus dentibus,  
 et replebat gemitu  
 nemora ac montes silvasque,  
 videns viscera viva

errant dans les ombres de la nuit,  
 à travers les champs,  
 avec un grand gémissement  
 le jour et le soleil ;  
 mais ils attendaient silencieux,  
 et ensevelis dans le sommeil,  
 jusqu'à ce que le soleil apportât  
 les lumières (la lumière) dans le ciel  
 avec son flambeau rosé.  
 Il n'y avait pas de motifs pour que  
 il pût arriver  
 qu'ils s'étonnassent jamais  
 de ce qu'ils avaient-l'habitude de voir  
 dès les jeunes années,  
 à savoir les ténèbres et la lumière  
 être produites dans un temps alterné,  
 ni pour qu'il pût arriver qu'ils craignis-  
 sent qu'une nuit éternelle [sent  
 n'occupât les terres,  
 la lumière du soleil étant ôtée  
 pour toujours.

Mais cela était plutôt  
 à souci, [vages  
 à savoir que les espèces des bêtes-sau-  
 rendaient souvent le repos  
 funeste à ces malheureux ;  
 et chassés de leur demeure  
 ils fuyaient dans les abris des-rochers  
 à l'arrivée d'un sanglier écumant  
 et d'un lion robuste,  
 et dans la nuit avancée  
 ils cédaient tremblants  
 leurs couches jonchées de feuillage  
 à ces hôtes cruels.

Ni alors les races mortelles  
 n'abandonnaient  
 beaucoup plus que maintenant  
 les douces lumières  
 de la vie qui s'échappe.  
 Alors en effet chacun d'eux  
 plus souvent surpris que maintenant  
 fournissait des aliments vivants  
 aux bêtes-sauvages,  
 englouti par leurs dents,  
 et remplissait de gémissements  
 les bois et les montagnes et les forêts,  
 en voyant ses chairs vivantes

At quos effugium servarat <sup>1</sup>, corpore adeso,  
 Posterius tremulas <sup>2</sup> super ulcera tætra tenentes  
 Palmas, horriferis accibant vocibus Orcum,  
 Donique <sup>3</sup> eos vita privarant vermina sæva,  
 Expertes opis, ignaros quid vulnera vellent.  
 At non multa virum sub signis millia ducta  
 Una dies dabat exitio, nec turbida ponti  
 Æquora lædebant naves ad saxa virosque;  
 Hic temere <sup>4</sup> incassum frustra mare sæpe coortum  
 Sævibat, leviterque minas ponebat inanes;  
 Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti  
 Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.  
 Improba navigii ratio tum cæca jacebat.  
 Tum penuria deinde cibi languentia leto  
 Membra dabat : contra nunc rerum copia mersat.  
 Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum  
 Vergebant : nunc dant aliis sollertius ipsi.  
 Inde <sup>5</sup> casas postquam ac pelles ignemque pararunt,  
 Et mulier conjuncta viro concessit in unum,

. . . . .  
 chairs vivantes disparaître dans un tombeau vivant. Il est vrai que les malheureux que la fuite avait sauvés, blessés mortellement, appliquaient leurs mains tremblantes sur leurs plaies hideuses, appelant la mort avec des cris épouvantables, jusqu'à ce que, dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils expirassent dans d'atroces convulsions. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des étendards différents, périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils navires et passagers. En vain l'Océan soulevait ses flots irrités, en vain il aplanissait son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles était un appât incapable d'attirer les hommes dans le piège. L'art funeste de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort ; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance ; maintenant nous empoisonnons les autres avec art.

Puis lorsqu'on connut l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes et du feu, lorsque la femme appartient à un seul époux.... l'es-

sepeliri busto vivo :  
 at quos effugium servarat,  
 corpore adeso,  
 tenentes posterius  
 palmas tremulas  
 super ulcera tætra,  
 accibant Orcum  
 vocibus horrifera,  
 donique vermina sæva  
 privarant vita  
 eos expertes opis,  
 ignaros  
 quid vulnera vellent.  
 At una dies  
 non dabat exitio  
 multa millia virum  
 ducta sub signis,  
 nec æquora turbida ponti  
 lædebant ad saxa  
 naves virosque ;  
 Hic mare coortum frustra  
 sæpe, sævibat incassum  
 temere,  
 ponebatque leviter  
 minas inanes ;  
 nec pellacia subdola  
 ponti placidi  
 poterat pellicere quemquam  
 in fraudem  
 undis ridentibus.  
 Tum ratio improba navigii  
 jacebat cæca,  
 tum deinde penuria cibi  
 dabat leto  
 membra languentia :  
 nunc contra  
 copia rerum mersat.  
 Sæpe illi imprudentes  
 vergebant ipsi sibi  
 venenum ;  
 nunc ipsi dant sollertius  
 aliis.

Inde postquam pararunt  
 casas, pelles, ignemque,  
 et mulier conjuncta viro  
 concessit in unum,

être ensevelies dans un tombeau vivant :  
 d'autre part ceux que la fuite avait  
 le corps entamé, [sauvés de la mort,  
 tenant ensuite  
 leurs mains tremblantes  
 sur des plaies hideuses,  
 appelaient Orcus (la mort)  
 avec des cris épouvantables,  
 enfin des convulsions cruelles  
 avaient privé de la vie  
 eux dénués de secours,  
 ignorant  
 ce que les blessures exigeaient.  
 Mais-du-moins un seul jour  
 ne donnait pas à la destruction  
 beaucoup de milliers d'hommes  
 conduits sous des étendards,  
 ni les plaines troublées de la mer  
 ne heurtaient contre les rochers  
 les navires et les hommes ;  
 alors la mer soulevée en vain  
 souvent, sévissait vainement  
 au hasard,  
 et elle déposait sans-calcul,  
 des menaces vaines ;  
 ni la séduction perfide  
 de la mer paisible  
 ne pouvait entraîner quelqu'un  
 à sa perte  
 par les ondes riantes.  
 Alors le procédé funeste de la navigation  
 gisait inconnu, [nourriture  
 alors d'un-autre-côté le manque de  
 donnait à la mort  
 les membres affaiblis :  
 maintenant au-contre  
 l'abondance des choses les noie.  
 Souvent ceux-là sans-le-savoir  
 se versaient eux-mêmes  
 du poison ; [adroitement  
 maintenant eux-mêmes en donnent plus  
 à d'autres.

Puis après-qu'ils eurent préparé  
 des cabanes, des peaux, et du feu,  
 et que la femme unie à un homme  
 échut à lui seul,

.....

.....

Tum genus humanum primum mollescere cœpit :  
 Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus  
 Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre ;  
 Et Venus imminuit vires, puerique parentum  
 Blanditiis facile ingenium fregere superbum<sup>1</sup>.  
 Tunc et amicitiam cœperunt jungere haventes  
 Finitimi inter se, nec lædere, nec violari ;  
 Et pueros commendarunt muliebreque sæclum,  
 Vocibus et gestu quum balbe<sup>2</sup> significarent,  
 Imbecillorum esse æquum misererier omnes.  
 Nec tamen omnimodis poterat concordia gigni ;  
 Sed bona magnaue pars servabat fœdera casti<sup>3</sup> :  
 Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,  
 Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.  
 At varios linguæ sonitus Natura subegit  
 Mittere, et utilitas expressit nomina rerum,  
 Non alia longe ratione, atque ipsa videtur  
 Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ ;  
 Quum facit, ut digito, quæ sint præsentia, monstrent.  
 Sentit enim vim quisque suam, quoad possit abuti<sup>4</sup> :

pièce humaine commença dès lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid. La voûte des cieus ne fut plus un toit suffisant. L'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces. Les tendres caresses des enfants adoucirent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchaient commencèrent à former entre eux des liaisons, convinrent de s'abstenir de l'injustice et de la violence, de protéger réciproquement les femmes et les enfants, faisant entendre dès lors même, par leurs gestes et leurs sons inarticulés, que la pitié est une justice due à la faiblesse. Cependant cet accord ne pouvait être général ; mais le plus grand nombre et les plus raisonnables observèrent fidèlement les lois établies. Sans cela, le genre humain aurait été entièrement détruit, et n'aurait pu se propager de génération en génération jusqu'à nos jours.

La Nature apprit ensuite aux hommes à varier les inflexions de leur voix, et le besoin assigna des noms à chaque chose. Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiements inarticulés force les enfants à recourir aux gestes, et à indiquer du doigt les objets présents. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire

tum genus humanum  
 cœpit primum mollescere :  
 ignis enim curavit  
 ut corpora alsia  
 non jam possent ita  
 ferre frigus  
 sub tegmine cœli ;  
 et Venus imminuit vires,  
 puerique frigere facile  
 blanditiis  
 ingenium superbum  
 parentum.

Tunc et finitimi cœperunt  
 haventes jungere amicitiam  
 inter se,  
 nec lædere,  
 nec violari ;  
 et commendarunt pueros  
 sæclumque muliebre,  
 quum significarent balbe  
 vocibus et gestu  
 esse æquum omnes  
 misererier imbecillorum.  
 Tamen concordia  
 nec poterat gigni  
 omnimodis ;  
 sed pars bona magna que  
 servabat fœdera casti :  
 aut genus humanum  
 foret jam tum peremptum  
 omne,

nec propago potuisset  
 perducere adhuc sæcla  
 At Natura  
 subegit mittere  
 varios sonitus linguæ,  
 et utilitas expressit  
 nomina rerum,  
 ratione non longe alia  
 atque  
 infantia ipsa linguæ  
 videtur protrahere pueros  
 ad gestum,  
 quum facit  
 ut monstrent digito  
 quæ sint præsentia.  
 Quisque enim sentit

alors le genre humain [mollir :  
 commença pour-la-première-fois à s'a-  
 le feu en effet prit-soin (fit)  
 que les corps frileux  
 ne pussent plus ainsi  
 supporter le froid  
 sous la voûte du ciel ;  
 et Vénus diminua les forces, [cilement  
 et les enfants brisèrent (adoucirent) fa-  
 par des caresses  
 le naturel altier  
 des pères.

Alors aussi les voisins commencèrent,  
 le désirant, à unir amitié  
 entre eux,  
 et ils commencèrent à ne pas attaquer,  
 et à n'être pas violentés ;  
 et ils se recommandèrent *entre eux* les  
 et le sexe féminin, [enfants  
 lorsqu'ils faisaient-entendre en-bégayant  
 par les paroles et le geste  
 qu'il était juste tous  
 avoir-pitié des faibles.  
 Cependant la concorde  
 ne pouvait être produite  
 dans-tous-les-cas ;  
 mais une partie bonne et grande [ment :  
 observait les conventions religieuse-  
 ou (sans quoi) le genre humain  
 eût été dès lors anéanti  
 tout-entier,  
 et la propagation n'aurait pu  
 amener jusqu'-ici les générations.

Mais la Nature  
 força d'émettre  
 les différents sons de la langue,  
 et l'utilité fit-sortir (fit trouver)  
 les noms des choses,  
 par un moyen non bien autre  
 et (que) *celui par lequel*  
 l'incapacité même de la langue  
 paraît entraîner les enfants  
 au geste,  
 lorsqu'elle fait  
 qu'ils montrent du doigt  
 quels *objets* sont présents.  
 Chacun en effet sent

Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent,  
 Illis<sup>1</sup> iratus petit, atque infensus inurget.  
 At catuli pantherarum, scymnique leonum  
 Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant.  
 Vix etiam quum sunt dentes unguesque creati.  
 Alituum porro genus alis omne videmus  
 Fidere, et a pennis tremulum<sup>2</sup> petere auxiliatum.

Proinde<sup>3</sup> putare aliquem tum nomina distribuisse  
 Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,  
 Desipere est; nam cur hic posset cuncta notare  
 Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,  
 Tempore eodem alii facere id non quisse putentur?

. . . . .  
 Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,  
 Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,  
 Pro vario sensu varia res voce notaret,  
 Quum pecudes mutæ<sup>4</sup>, quum denique sæcla ferarum  
 Dissimiles soleant voces variasque ciere,  
 Quum metus aut dolor est, et quum jam gaudia gliscunt?

usage. Le jeune taureau emporté par la fureur menace et veut déjà frapper de la corne, avant qu'elle commence à poindre sur son front. Les cruels nourrissons de la panthère et de la lionne se défendent avec les griffes dont sont armés leurs pieds, et avec leurs dents, quand leurs griffes et leurs dents sont à peine poussées. Enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes, et s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Penser qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets, et que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots, c'est le comble de la folie; car s'il a pu désigner chaque chose par des termes, et produire les divers sons du langage, d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même temps que lui?.....

Enfin, est-il donc si surprenant qu'avec une voix et une langue, les hommes, suivant qu'ils étaient affectés par les différents objets, les aient désignés par des paroles différentes, quand nous voyons des êtres muets, animaux domestiques ou sauvages, faire entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie se succèdent

suam vim  
 quoad possit abuti :  
 priusquam cornua nata  
 exstent frontibus vitulo,  
 iratus petit  
 et infensus inurget illis.  
 At catuli pantherarum,  
 scymnique leonum,  
 repugnant jam tum  
 unguibus ac pedibus  
 morsuque,  
 quum dentes unguesque,  
 sunt vix etiam creati  
 Videmus porro  
 omne genus alituum  
 fidere alis,  
 et petere a pennis  
 auxiliatum tremulum.

Proinde putare  
 aliquem distribuisset tum  
 nomina rebus,  
 et homines didicisset inde  
 prima vocabula,  
 est desipere;  
 nam cur hic posset  
 notare cuncta vocibus,  
 et emittere  
 sonitus varios linguæ,  
 et alii non putentur  
 quisse facere id  
 eodem tempore?

Postremo,  
 quid est tantopere mirabile  
 in hac re,  
 si genus humanum,  
 cui vox et lingua vigeret,  
 notaret res  
 voce varia  
 pro sensu vario,  
 quum pecudes mutæ,  
 quum denique sæcla ferarum  
 soleant cære voces  
 dissimiles variasque,  
 quum metus aut dolor est,  
 et quum jam gaudia  
 gliscunt?

sa force (ses facultés)  
 jusqu'où il peut *en* user :  
 avant que les cornes poussées [taureau,  
 sortent des fronts (du front) au jeune-  
 irrité il cherche-à-atteindre  
 et hostile il frappe avec ces *cornes*.  
 D'autre-part les petits des panthères,  
 et les petits des lions,  
 se défendent déjà alors  
 avec les griffes et les pieds  
 et la morsure,  
 lorsque les dents et les griffes  
 sont à peine même poussées.  
 Nous voyons en outre  
 toute la race des oiseaux  
 se confier à *ses* ailes,  
 et demander aux plumes *de ses ailes*  
 un secours chancelant.

Ainsi-donc penser  
 quelqu'un avoir distribué alors  
 des noms aux choses,  
 et les hommes avoir appris par là  
 les premiers mots,  
 c'est déraisonner ;  
 car pourquoi celui-ci pourrait-il  
 désigner tous les *objets* par des paroles,  
 et émettre  
 des sons différents de la langue,  
 et *pourquoi* d'autres ne seraient-ils pas  
 avoir pu faire cela [pensés  
 dans le même temps?

Enfin,  
 qu'y a-t-il de si étonnant  
 dans cette chose-ci,  
 si le genre humain, [vigoureuses, r  
 auquel une voix et une langue étaient-  
 désignait les objets  
 par un mot différent  
 selon une impression différente,  
 puisque les animaux-domestiques muets,  
 puisqu'enfin les espèces des bêtes-féroces  
 ont-coutume de pousser des cris  
 différents et variés,  
 lorsque la crainte ou la douleur est,  
 et lorsque déjà les joies  
 s'élèvent?

Quippe etenim licet id rebus cognoscere apertis.  
 Irritata canum quum primum magna molossum  
 Mollia ricta<sup>1</sup> fremunt, duros nudantia dentes,  
 Longe alio sonitu, rabie distracta minantur,  
 Et quum jam latrant, et vocibus omnia complent :  
 Et catulos blande quum lingua lambere tentant,  
 Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,  
 Suspensis teneros imitantur dentibus haustus;  
 Longe alio pacto gannitu vocis adulant,  
 Et quum deserti baubantur<sup>2</sup> in ædibus, aut quum  
 Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.

. . . . .  
 Postremo, genus alituum, variæque volucres,  
 Accipitres atque ossifragæ, mergique marinis  
 Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,  
 Longe alias alio jaciunt in tempore voces,  
 Et quum de victu certant prædæque repugnant<sup>3</sup>.  
 Et partim mutant cum tempestatibus una  
 Raucisonos cantus : cornicum ut sæcla vetusta  
 Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbres

dans leurs âmes ? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Molosses, dans le premier accès de sa fureur, montre sous ses lèvres mobiles deux redoutables rangées de dents, le son menaçant de sa voix diffère de celui qu'on entend lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiements. Et quand elle façonne de sa langue caressante les membres délicats de ses petits, quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morsures innocentes, les happe doucement et sans appuyer la dent, le tendre murmure de sa voix maternelle ne ressemble ni aux hurlements plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude, ni aux accents douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtement qui la menace.....

Enfin, les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche sa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris selon les circonstances, surtout quand ils disputent leur subsistance, ou qu'ils défendent leur proie. Il y en a même dont la voix rauque change avec les saisons : telles sont les corneilles vivaces, et ces troupes de corbeaux quand ils appellent (suivant l'opinion commune) les vents, la pluie

Quippe etenim  
licet cognoscere id  
rebus apertis.

Quum primum  
magna ricta mollia  
canum molossum  
fremunt irritata,  
nudantia dentes duros,  
distracta rabie  
minantur,  
sonitu longe alio,  
et quum jam latrant,  
et complent omnia vocibus.  
Et quum tentant  
lambere blande lingua  
catulos,  
aut ubi jactant eos  
pedibus,  
petentesque morsu,  
imitantur  
haustus teneros  
dentibus suspensis,  
adulant gannitu vocis  
pacto longe alio,  
et quum deserti  
baubantur in ædibus,  
aut quum plorantes  
fugiunt plagas  
corpore summisso.

Postremo, genus alitnum,  
volucresque variæ,  
accipitres atque ossifragæ,  
mergique  
petentes vitam victumque  
in fluctibus salsis marinis,  
jaciunt voces longe alias  
tempore alio,  
et quum certant de victu,  
aut repugnant prædæ.  
Et partim mutant  
cantus raucisonos  
una cum tempestatibus :  
ut sæcla vetusta cornicum  
gregesque corvorum,  
ubi dicuntur poscere  
aquam et imbres,

Car en effet  
il est permis de reconnaître cela  
par des choses évidentes.

Lorsque d'abord  
les grandes gueules souples  
des chiens molosses  
grondent irritées,  
mettant-à nu des dents dures,  
ouvertes par la rage  
elles menacent,  
avec un son de loin (tout) autre,  
et (que) lorsque déjà elles aboient,  
et remplissent tout de leurs voix.  
Et lorsque ces chiens essayent  
de lécher doucement de leur langue  
leur petits,  
ou quand ils les remuent  
de leurs pieds, [morsure,  
et cherchant-à-les-atteindre par une  
imitent  
des tentatives-déliçates-pour-avaler  
avec leurs dents suspendues, [de voix  
ils les caressent avec un gémissement  
d'une manière de loin (tout) autre,  
et (que) lorsqu'abandonnés  
ils hurlent dans les maisons,  
ou lorsque se-plaignant  
ils fuient les coups  
avec un corps rampant.

Enfin, l'espèce des êtres-ailés,  
et les oiseaux divers,  
les éperviers et les orfraies,  
et les plongeurs  
cherchant leur vie et leur nourriture  
dans les flots salés de-la-mer, [rents  
jettent des cris de loin (tout) diffé-  
dans une circonstance différente,  
et lorsqu'ils luttent pour leur nourriture,  
ou qu'ils résistent pour leur proie.  
Et en-partie ils changent  
leurs chants rauques  
en-même-temps avec les saisons :  
comme les vieilles générations des cor-  
et les troupes des corbeaux, [neilles  
quand ils sont dits demander  
l'eau et les pluies,

Poscere, et interdum ventos aurasque vocare.  
 Ergo si varii sensus animalia cogunt,  
 Muta tamen quum sint, varias emittere voces;  
 Quanto mortales magis æquum est tum<sup>1</sup> potuisse  
 Dissimiles alia atque alia res voce notare!

Illud<sup>2</sup> in his rebus tacitus ne forte requiras,  
 Fulmen detulit in terram mortalibus ignem  
 Primitus; inde omnis flammæ diditur ardor.  
 Multa videmus enim cælestibus insita flammis  
 Fulgere, quum cæli donavit plaga vapores.  
 Et ramosa tamen, quum ventis pulsa, vacillans  
 Æstuat<sup>3</sup>, in ramos incumbens arboris arbor;  
 Exprimitur, validis extritus viribus ignis,  
 Et micat interdum flammæ fervidus ardor<sup>4</sup>,  
 Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur;  
 Quorum utrumque<sup>5</sup> dedisse potest mortalibus ignem.  
 Inde cibum coquere ac flammæ mollire vapore  
 Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant  
 Verberibus radiorum atque æstu victa per agros;  
 Inque dies magis hi victum vitamque priorem

et les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font proférer, bien qu'ils soient muets, des sons différents, combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers!

Maintenant, ô Memmius, pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement, sachez que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre, qu'elle est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embrasés par les feux célestes, quand l'air orageux lance ses flammes sur la terre? Cependant comme il arrive souvent qu'un arbre touffu agité par les vents, s'échauffe en heurtant les branches d'un autre arbre, au point que la force du choc fait jaillir des étincelles, et quelquefois des feux ardents au milieu de ce frottement mutuel des rameaux, on peut assigner au feu ces deux origines. Ensuite, les premiers hommes voyant que les rayons du soleil adoucissaient et mûrissaient toutes les productions terrestres, essayèrent de cuire et d'amollir leurs aliments par l'action de la flamme; et ceux dont le génie était plus inventif et l'esprit plus pénétrant, introduisaient tous les jours, par

et interdum vocare  
 auras ventosque,  
 Ergo si sensus varii  
 cogunt animalia,  
 quum tamen sint muta,  
 emittere voces varias,  
 quanto est magis æquum  
 mortales potuisse tum  
 notare res dissimiles  
 voce alia atque alia !

Ne forte requiras tacitus  
 illud in his rebus,  
 fulmen detulit primitus  
 ignem mortalibus  
 in terram ;  
 omnis ardor flammæ  
 diditur inde.  
 Videmus enim multa  
 insita flammis cælestibus  
 fulgere,  
 quum plaga cæli  
 donavit vapores.  
 Et tamen  
 quum arbor ramosa,  
 pulsa ventis,  
 vacillans æstuat,  
 incumbens in ramos arboris,  
 ignis exprimitur  
 extritus  
 validis viribus,  
 et ardor fervidus flammæ  
 micat interdum,  
 dum rami stirpesque  
 teruntur mutua inter se ;  
 quorum utrumque  
 potest dedisse ignem  
 mortalibus.  
 Inde sol docuit  
 coquere cibum,  
 ac mollire vapore flammæ,  
 quoniam videbant multa  
 per agros  
 victa verberibus radiorum  
 atque æstu  
 mitescere ;  
 hique qui præstabant ingenio,  
 vigeantque corde

et quelquefois appeler  
 les souffles et les vents.  
 Donc si des sensations différentes  
 forcent les animaux,  
 quoique cependant ils soient muets,  
 à émettre des voix différentes,  
 combien il est plus juste (plus naturel)  
 les mortels avoir pu alors  
 désigner des objets dissemblables  
 par une voix autre et par une autre !

De peur que tu ne demandes silencieux  
 ceci à propos de ces choses-là,  
 la foudre a apporté primitivement  
 le feu aux mortels  
 sur la terre ;  
 toute la chaleur des flammes  
 est répandue de là (de la foudre).  
 Nous voyons en effet beaucoup de *corps*  
 pourvus de flammes célestes  
 briller,  
 lorsque le coup du ciel (la foudre)  
 a gratifié de *ses* feux.  
 Et cependant  
 lorsqu'un arbre rameux,  
 agité par les vents,  
 vacillant s'échauffe, [autre arbre,  
 en se penchant sur les rameaux d'un  
 le feu jaillit  
 produit-par-le-frottement  
 avec de puissantes forces,  
 et l'ardeur brûlante de la flamme  
 étincelle quelquefois,  
 tandis que les rameaux et les troncs  
 se frottent réciproquement entre eux ;  
 desquelles *causes* l'une-et-l'autre  
 peuvent avoir donné le feu  
 aux mortels.  
 De là le soleil enseigna  
 à cuire la nourriture,  
 et à l'amollir par la chaleur de la flamme,  
 parce qu'ils voyaient beaucoup de *pro-*  
 à travers les champs [ductions  
 vaincues par les coups des rayons  
 et par la chaleur  
 s'adoucir ;  
 et ceux qui l'emportaient par l'esprit,  
 et *qui* étaient-forts par l'intelligence

Commutare novis monstrabant rebus et igni<sup>1</sup>,  
Ingenio qui præstabant et corde vigeabant.

Condere cœperunt urbes, arcemque locare  
Præsidium reges ipsi sibi per fugiumque ;  
Et pecudes et agros divisere, atque dedere,  
Pro facie cujusque et viribus ingenioque ;  
Nam facies multum valuit, viresque vigeabant.  
Posterius res<sup>2</sup> inventa est, aurumque repertum,  
Quod facile et validis et pulchris dempsit honorem.  
Divitioris enim sectam plerumque sequuntur,  
Quamlibet et fortes, et pulchro corpore creti.

Quod si quis vera vitam ratione gubernet,  
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce  
Æquo animo : neque enim est umquam penuria parvi.  
At claros homines voluerunt se atque potentes,  
Ut fundamento stabili fortuna maneret,  
Et placidam possent opulenti degere vitam.  
Nequicquam, quoniam ad summum succedere honorem  
Certantes, iter infestum fecere viaï ;  
Et tamen e summo, quasi fulmen, dejecit ictos  
Invidia interdum contemptim in Tartara tætra<sup>3</sup> ;

le moyen du feu, de nouveaux changements dans la nourriture et dans l'ancienne manière de vivre.

Alors les rois commencèrent à bâtir des villes et à construire des forteresses, pour y trouver leur défense et leur asile. Ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux et des terres, en proportion de la beauté, de la force du corps et des qualités de l'esprit ; car ces avantages naturels étaient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse ; on découvrit l'or, qui ôta sans peine à la force et à la beauté leur prééminence ; car la force et la beauté si remarquables qu'elles soient, vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.

Si l'on se conduisait par les conseils de la raison, la suprême richesse serait la modération et l'égalité d'âme ; car on ne manque jamais quand on désire peu. Mais les hommes ont voulu se rendre puissants et illustres, pour établir leur fortune sur des fondements solides, et mener ainsi une vie tranquille au sein de l'opulence. Vains efforts ! Le concours de ceux qui aspirent à la grandeur, en a rendu la route périlleuse ; et s'ils arrivent au faite, l'envie, comme la foudre, les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humi-

monstrabant magis in dies  
commutare  
novis rebus et igni  
victum vitamque priorem.

Reges cœperunt  
condere urbes,  
locareque arcem  
præsidium perfugiumque  
sibi ipsi;  
et divisere pecudes et agros,  
atque dedere  
pro facie et viribus  
ingenioque cujusque;  
nam facies multum valuit,  
viresque vigeabant.  
Posterius res inventa est,  
aurumque repertum,  
quod dempsit facile honorem  
et validis et pulchris.  
Enim et quamlibet fortes,  
et creti pulchro corpore,  
sequuntur plerumque  
sectam divitioris.

Quod si quis  
gubernet vitam  
vera ratione,  
sunt homini divitiæ grandes  
vivere parce  
animo æquo;  
neque enim penuria parvi  
est umquam.  
At homines voluerunt  
se claros atque potentes,  
ut fortuna maneret  
fundamento stabili,  
et opulenti possent degere  
vitam placidam.  
Nequicquam,  
quoniam certantes succedere  
ad honorem summum,  
fecere iter viai  
infestum;  
et tamen invidia,  
quasi fulmen,  
dejicit interdum  
contemptim  
e summo

montraient davantage *de jours* en jours  
à changer [par le feu  
par de nouveaux objets (aliments) et  
la nourriture et la vie première.

Les rois commencèrent  
à bâtir des villes,  
et à établir une citadelle  
secours et refuge  
pour eux-mêmes; [champs,  
et ils partagèrent les troupeaux et les  
*et les* donnèrent  
en-raison-de la beauté et des forces  
et de l'esprit de chacun;  
car la beauté eut (avait) beaucoup de prix,  
et les forces étaient-en-honneur.  
Plus tard la richesse fut trouvée,  
et l'or fut découvert,  
lequel ôta facilement l'honneur  
et aux forts et aux beaux. [soient,  
Car *les hommes* et quelque forts qu'ils  
et *quoique* formés d'un beau corps,  
suivent la-plupart-du-temps  
le parti du plus riche.

Que si quelqu'un  
gouvernait sa vie  
par la véritable raison, [sidérables  
*ce* sont pour l'homme des richesses con-  
de vivre sobrement  
avec une âme égale;  
ni en effet le manque de peu  
n'est jamais.  
Mais les hommes ont voulu  
eux-mêmes être illustres et puissants,  
afin que leur fortune subsistât  
sur un fondement stable,  
et qu'opulents ils pussent mener  
une vie paisible.  
Vainement,  
parce que s'efforçant d'arriver  
à l'honneur suprême,  
ils ont rendu le parcours de la route  
dangereux;  
et cependant l'envie,  
comme la foudre,  
renverse quelquefois  
outrageusement  
du lieu le plus élevé

Ut satius multo jam sit parere quietum,  
 Quam regere imperio res velle, et regna tenere.  
 Proinde sine incassum defessi sanguine sudent,  
 Angustum per iter luctantes ambitionis,  
 Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque  
 Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis :  
 Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante ;  
 Invidia quoniam, ceu fulmine, summa vaporant  
 Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cumque.

Ergo, regibus occisis<sup>1</sup>, subversa jacebat  
 Pristina majestas soliorum, et sceptrâ superba ;  
 Et capitis summi præclarum insigne, cruentum,  
 Sub pedibus vulgi, magnum lugebat honorem ;  
 Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.  
 Res itaque ad summam fæcem turbasque redibat,  
 Imperium sibi quum ac summatum quisque petebat  
 Inde<sup>2</sup> magistratum partim<sup>3</sup> docuere creare,  
 Juraque constituere, ut vellent legibus uti.  
 Nam genus humanum, defessum vi colere ævum,

liante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement, que d'ambitionner le trône et la souveraine autorité ? Laissez-les, ces malheureux, s'épuiser, suer du sang en pure perte, se débattre sur l'étroit sentier des honneurs ; puisqu'ils ne jugent, ne désirent rien que sur l'autorité d'autrui, sans consulter leurs propres sentiments. Ce que les hommes sont aujourd'hui, ils le seront encore, ils l'ont toujours été : ils ne voient pas que l'envie, semblable à la foudre, ramasse tous ses feux sur les hauteurs les plus élevées.

Ainsi, après le meurtre des rois, les débris des trônes et des sceptres demeuraient confondus dans la poussière, sans respect pour leur ancienne majesté ; et ces ornements superbes de la tête des princes, foulés aux pieds des peuples et souillés de sang, regrettaient leur ancien éclat ; car on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte. L'autorité retournait donc alors à la lie du peuple ; tout n'était plus qu'anarchie, chacun voulant commander et s'ériger en souverain. On choisit alors un certain nombre de magistrats, on institua des lois auxquelles on se soumit volontairement. Car les hommes, las de vivre sous l'empire de la violence, épuisés

intætra Tartara  
ictos ;  
ut jam sit multo satius  
parere quietum,  
quam velle regere res  
imperio,  
et tenere regna.  
Proinde sine defessi  
sudent incassum sanguine,  
luctantes per iter angustum  
ambitionis,  
quandoquidem sapiunt  
ex ore alieno,  
petuntque res  
potius ex auditis  
quam sensibus ipsis :  
nec id est magis nunc,  
nec erit mox,  
quam fuit ante ;  
quoniam summa,  
et quæcumque edita sunt  
magis aliis,  
vaporant invidia,  
ceu fulmine.

Ergo, regibus occisis,  
majestas pristina soliorum  
jacebat subversa,  
et sceptrâ superba ;  
et insigne præclarum  
capitis summi,  
cruentum,  
sub pedibus vulgi,  
lugebat magnum honorem ;  
nam metutum nimis ante  
conculcatur cupide.  
Itaque res redibat  
ad summam fæcem  
turbasque,  
quum quisque petebat sibi  
imperium ac summatum.  
Inde partim  
docuere  
creare magistratum,  
constituereque jura  
ut vellent uti legibus.  
Nam genus humanum,  
defessum colere ævum vi,

dans le noir Tartare  
*ces hommes* atteints ; [férable  
de-sorte-qu'alors il est de beaucoup pré-  
d'obéir *étant* tranquille,  
que de vouloir gouverner les affaires  
par le pouvoir,  
et occuper les royautés (la royauté).  
Ainsi-donc permets *que* fatigués  
ils suent inutilement du sang,  
luttant à travers le chemin étroit  
de l'ambition,  
puisqu'ils-ont du-goût (ils jugent)  
d'après la bouche (la parole) d'autrui,  
et qu'ils recherchent les choses  
plutôt d'après ce-qu'ils-ont-entendu-dire  
que par *leurs* sentiments mêmes :  
et cela n'est pas plus maintenant,  
et ne sera pas *plus* après,  
que *cela* n'a été auparavant ;  
puisque les *lieux* les plus hauts,  
et *que* toutes-les-choses-qui sont élevées  
plus que les autres,  
fument par *les coups* de l'envie,  
comme par la foudre.

Donc, les rois ayant été tués,  
la majesté première des trônes  
gisait renversée,  
et (ainsi que) les sceptres superbes ;  
et l'ornement brillant  
de la tête la-plus-élevée,  
*gisant* sanglant,  
sous les pieds de la foule,  
pleurait (regrettait) un grand honneur ;  
car *ce* qui a été trop craint auparavant  
est foulé-aux-pieds passionnément.  
C'est pourquoi la chose (le pouvoir) re-  
à l'extrême lie *du peuple* [venait  
et aux désordres, même  
alors que chacun cherchait pour soi-  
le commandement et la souveraineté.  
De là en-partie (quelques-uns)  
ils enseignèrent  
à créer une magistrature,  
et ils établirent des droits, [vir de lois.  
pour que *les hommes* voulussent se ser-  
Car le genre humain, [la force,  
fatigué de cultiver la vie (de vivre) par

Ex inimicitiiis languebat; quo magis ipsum  
 Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura.  
 Acrius ex ira quod enim se quisque parabat  
 Ulcisci, quam nunc concessum est legibus æquis,  
 Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum<sup>1</sup> :  
 Inde<sup>2</sup> metus maculat pœnarum præmia vitæ;  
 Circumretit enim vis atque injuria quemque,  
 Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit;  
 Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,  
 Qui violat factis communia fœdera pacis.  
 Etsi fallit enim Divum genus humanumque,  
 Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet;  
 Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,  
 Aut morbo delirantes, protraxe<sup>3</sup> ferantur,  
 Et celata mala in medium et peccata dedisse.

VII.—L'IGNORANCE EST LA SOURCE DE TOUTES LES CRAINTES.

(V. 1199-1239.)

Nec pietas ulla est velatum<sup>1</sup> sæpe videri  
 Vertier ad lapidem<sup>2</sup>, atque omnes accedere ad aras,  
 Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas<sup>3</sup>  
 Ante Deum delubra, nec aras sanguine multo

d'ailleurs par les inimitiés particulières, eurent moins de peine à recevoir le frein des lois et de la justice; et comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les lois ne le permettent aujourd'hui, ils se fatiguèrent de cet état de violence et d'anarchie. De là cette crainte du châtement, qui empoisonne pour le coupable tous les plaisirs de la vie. L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur, et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pacte social. Quand même il aurait trompé les regards des dieux et des hommes, il doit vivre et craindre que son délit ne soit un jour découvert. Car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe, ou dans le délire d'une maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes et ont révélé des forfaits et des crimes qui étaient restés secrets

## VII

La piété ne consiste pas à se tourner souvent, la tête voilée, devant une pierre, à fréquenter tous les temples, à se prosterner contre terre, à élever ses mains vers les statues des dieux, à inonder

languebat ex inimicitiiis;  
 quo magis cecidit ipsum  
 sua sponte  
 sub leges juraque arcta.  
 Quod enim quisque parabat  
 ulcisci acrius  
 ex ira,  
 quam concessum est nunc  
 legibus æquis,  
 pertæsum est homines  
 ob hanc rem  
 colere ævum vi :  
 inde metus pœnarum  
 maculat præmia vitæ;  
 vis enim atque injuria  
 circumretit quemque,  
 atque revertit plerumque  
 ad eum unde exorta est ;  
 nec est facile  
 qui violat factis  
 fœdera communia pacis  
 degere vitam  
 placidam ac pacatam.  
 Etsi enim fallit  
 genus Divum  
 humanumque,  
 debet tamen diffidere  
 id fore clam perpetuo ;  
 quippe ubi multi  
 ferantur se protraxe,  
 loquentes sæpe per somnia,  
 aut delirantes morbo,  
 et dedisse in medium  
 mala et peccata celata.

était-affaibli par-suite des inimitiés ;  
 par quoi il tomba davantage de lui-même  
 de son plein-gré  
 sous les lois et les droits étroits.  
 Parce qu'en effet chacun se préparait  
 à se venger plus vivement  
 par-suite-de la colère,  
 que cela n'a été accordé maintenant  
 par des lois équitables,  
 l'ennui-prit les hommes  
 à cause de ce motif  
 de cultiver la vie (de vivre) par la force :  
 de là la crainte des châtimens [la vie ;  
 gâte pour les coupables les avantages de  
 la violence en effet et l'injustice qu'il  
 enveloppent chaque criminel, [exerce  
 et elles retournent la-plupart-du-temps  
 vers celui d'où elles sont sorties  
 et il n'est pas facile  
 celui qui viole par ses actes  
 les conventions communes de la paix  
 mener une existence  
 calme et paisible. [regards  
 Quand-même en effet il échappe-aux-  
 de la race des dieux  
 et de la race humaine,  
 il doit cependant douter  
 cela devoir être secret perpétuellement ;  
 attendu que beaucoup d'hommes  
 sont dits s'être révélés (trahis),  
 en parlant souvent dans des songes,  
 ou délirant par maladie,  
 et avoir mis en public (avoir divulgué)  
 des méfaits et des crimes cachés.

#### VII. — L'IGNORANCE EST LA SOURCE DE TOUTES LES CRAINTES.

Nec ulla pietas est  
 videri sæpe velatum  
 vertier ad lapidem,  
 atque accedere  
 ad omnes aras,  
 nec procumbere humi,  
 prostratum,  
 et pandere palmas  
 ante delubra Deum,  
 nec spargere aras

Ni aucune piété n'est (il n'y a point de  
 à être vu souvent voilé piété).  
 se tourner vers une pierre,  
 et à s'approcher  
 vers tous les autels,  
 ni à s'étendre à terre  
 prosterné,  
 et à ouvrir les paumes-des-mains  
 devant les sanctuaires des dieux,  
 ni à arroser les autels

Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota,  
 Sed mage <sup>1</sup> pacata posse omnia mente tueri.  
 Nam quum suspicimus magni cœlestia mundi  
 Tempa, super stellisque micantibus æthera fixum,  
 Et venit in mentem solis lunæque viarum;  
 Tunc, aliis oppressa malis, in pectora cura  
 Illa quoque expergefatum caput erigere infit,  
 Ne quæ forte Deum nobis immensa potestas  
 Sit, vario motu quæ candida sidera versét.  
 Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,  
 Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,  
 Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi  
 Solliciti motus hunc possint ferre laborem;  
 An, divinitus æterna donata salute,  
 Perpetuo possint ævi labentia <sup>2</sup> tractu,  
 Immensi validas ævi contemnere vires.

Præterea, cui non animus formidine Divum  
 Contrahitur? Cui non correpunt membra pavore <sup>3</sup>,  
 Fulminis horribili quum plaga torrida tellus  
 Contremittit, et magnum percurrunt murmura cælum?

les autels du sang des animaux, et à faire vœux sur vœux; mais bien plutôt à regarder tous les événements d'un œil tranquille. En effet, quand on contemple, au-dessus de sa tête, les immenses voûtes du ciel et le firmament parsemé d'étoiles, quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune, alors une inquiétude que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée, se réveille tout à coup au fond des cœurs. On se demande s'il n'y aurait pas quelque divinité toute-puissante qui mût à son gré ces globes éclatants? L'ignorance des causes rend l'esprit incertain et perplexe. On recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin, jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle de ce mouvement journalier; ou si, marqué par les dieux du sceau de l'immortalité, il pourra, pendant une suite infinie de siècles, braver les efforts du temps.

Mais outre cela, quel est le cœur qui n'est pas serré par la crainte des dieux? Quel est l'homme dont les membres glacés d'effroi ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament? Les nations et les peuples ne

sanguine multo  
quadrupedum,  
nec nectere vota votis,  
sed mage posse tueri omnia  
mente pacata.  
Nam quum suspicimus  
templa cœlestia  
magni mundi  
ætheraque fixum  
super stellis micantibus,  
et venit in mentem  
viarum solis lunæque;  
tunc illa cura  
oppressa aliis malis  
infit quoque  
erigere in pectora  
caput expergefatum,  
ne quæ  
potestas immensa Deum  
sit forte nobis,  
quæ verset motu vario  
sidera candida.  
Egestas enim rationis  
tentat mentem dubiam,  
ecquænam fuerit  
origo genitæ mundi,  
et simul ecquæ sit finis,  
quoad mœnia mundi  
possint ferre  
hunc laborem  
motus solliciti;  
an, donata divinitus  
salute æterna,  
possint labentia  
tractu perpetuo ævi  
contemnere vires validas  
ævi immensi.

Præterea, cui animus  
non contrahitur  
formidine Divum?  
Cui membra  
non correpunt pavore,  
quum tellus torrida  
contremittit  
plaga horribili fulminis,  
et murmura percurreunt  
magnum cœlum?

du sang abondant  
des quadrupèdes,  
ni à enchaîner des vœux à des vœux,  
mais plutôt à pouvoir considérer tout  
avec un esprit apaisé.  
Car lorsque nous contempons  
les espaces célestes  
du vaste ciel  
et l'air immobile  
au-dessus des étoiles étincelantes,  
et *que* vient à l'esprit [lune;  
*la pensée* des routes du soleil et de la  
alors ce souci  
étouffé par d'autres maux  
commence aussi  
à élever dans *notre* cœur  
sa tête réveillée,  
de peur que quelque  
puissance infinie des dieux  
n'existe par hasard pour nous, [varié  
qui ferait-tourner par un mouvement  
les astres brillants. [rance)  
En effet le manque de raison (l'igno-  
inquiète l'esprit incertain,  
y aura-t-il eu  
une origine génitale du monde, [fin,  
et en-même-temps y aura-t-il quelque  
jusqu'à-quand les remparts du monde  
pourront-ils supporter  
cette fatigue,  
d'un mouvement continu;  
ou-si, gratifiés par-une-volonté-divine  
d'un salut éternel,  
ils pourront faisant-leurs-révolutions  
dans l'étendue perpétuelle du temps  
braver les forces puissantes  
du temps infini.

En outre à qui le cœur  
n'est-il pas resserré  
par la crainte des dieux?  
À qui les membres [peur,  
ne rampent-ils pas par l'effet de la  
lorsque la terre brûlée  
tremble-tout-entière  
par le coup épouvantable de la foudre,  
et *que* des murmures parcourent  
le vaste ciel?

Non populi gentesque tremunt, regesque superbi  
 Corripiunt Divum percussi membra timore <sup>1</sup>,  
 Ne quid ob admissum fœde, dictumve superbe,  
 Pœnarum grave sit solvendi tempus adultum?  
 Summa etiam quum vis violenti per mare venti  
 Induperatorem <sup>2</sup> classis super æquora verrit,  
 Cum validis pariter legionibus atque elephantis,  
 Non Divum pacem votis adit, ac prece quæsit <sup>3</sup>  
 Ventorum pavidus paces animasque secundas?  
 Nequicquam, quoniam violento turbine sæpe  
 Correptus nilo fertur minus ad vada leti <sup>4</sup> :  
 Usque adeo res humanas vis abdita <sup>5</sup> quædam  
 Obterit, et pulchros fascas sævasque secures  
 Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur!  
 Denique sub pedibus tellus quum tota vacillat,  
 Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,  
 Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,  
 Atque potestates magnas, mirasque relinquunt  
 In rebus vires Divum, quæ cuncta gubernent?

sont-ils pas consternés? Et le superbe despote, frappé de crainte, n'em-  
 brasse-t-il pas étroitement les statues des dieux, tremblant que  
 le moment redoutable ne soit arrivé où il expiera ses actions  
 criminelles, ses ordres tyranniques? Et quand les vents impé-  
 tueux, déchainés sur les flots, balayent le commandant de la  
 flotte avec ses puissantes légions et ses éléphants, ne tâche-t-il pas  
 d'apaiser la Divinité par ses vœux, et d'obtenir, à force de prières,  
 des vents plus favorables? Mais en vain. Emporté par un tourbillon  
 violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils :  
 tant il est vrai qu'une force secrète se joue des événements  
 humains, et paraît se plaire à fouler aux pieds les haches redoutables  
 et les faisceaux superbes! Enfin quand la terre entière vacille sous  
 nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine,  
 est-il surprenant que l'homme, plein de mépris pour sa propre fai-  
 blesse, reconnaisse dans la nature une puissance supérieure, une  
 force divine, qui règle à son gré l'univers?

Populi gentesque  
 non tremunt,  
 regesque superbi  
 percussi timore  
 corripunt membra Divum,  
 ne tempus grave  
 solvendi pœnarum  
 ob quid admissum fœde,  
 dictumve superbo,  
 sit adalium?  
 Quum etiam vis summa  
 venti violenti per mare  
 verrit super æquora  
 induperatorem classis,  
 pariter cum  
 legionibus validis  
 atque elephantis,  
 non adit votis  
 pacem Divum,  
 ac pavidus non quæsit prece  
 paces ventorum  
 animasque secundas?  
 Nequicquam,  
 quoniam correptus sæpe  
 turbine violento,  
 fertur nilo minus  
 ad vada leti:  
 usque adeo  
 quædam vis abdita  
 obterit res humanas,  
 et videtur proculcare  
 ac habere sibi ludibrio  
 fascas pulchros  
 securesque sævas!  
 Denique quum tellus tota  
 vacillat sub pedibus,  
 urbesque concussæ cadunt,  
 dubiæque minantur,  
 quid mirum  
 si sæcla mortalia  
 se temunt,  
 atque relinquunt in rebus  
 magnas potestates  
 viresque miras Divum,  
 quæ gubernent cuncta?

Les peuples et les nations  
 ne tremblent-ils pas,  
 et les rois superbes  
 frappés de crainte [statues] des dieux,  
 ne saisissent-ils pas les membres (les  
 de peur que le moment redoutable  
 de payer des châtimens [teusement,  
 à cause de quelque action commise hon-  
 ou de quelque parole dite orgueilleuse-  
 ne soit arrivé? [ment,  
 Lorsqu'aussi la force suprême  
 du vent violent à travers la mer  
 balaye sur les plaines liquides  
 le commandant de la flotte,  
 également avec (en même temps que)  
 ses légions puissantes  
 et ses éléphants,  
 n'implore-t-il pas par des vœux  
 la bienveillance des dieux, [prière  
 et effrayé ne demande-t-il pas par la  
 les faveurs des vents  
 et des souffles favorables?  
 En-vain,  
 parce que saisi souvent  
 par un tourbillon violent,  
 il n'est porté en rien moins  
 vers les écueils de la mort :  
 jusqu'à un-tel-point (tant)  
 une certaine force cachée  
 écrase les choses humaines,  
 et paraît fouler-aux-pieds  
 et avoir pour soi-même à dérision  
 les faisceaux superbes  
 et les haches redoutables!  
 Enfin lorsque la terre tout-entière  
 vacille sous nos pieds,  
 et que les villes ébranlées tombent,  
 et que les villes chancelantes menacent  
 qu'y a-t-il d'étonnant [ruine,  
 si les générations mortelles (humaines)  
 se méprisent,  
 et laissent (admettent) dans les choses  
 de grandes puissances  
 et les forces merveilleuses des dieux,  
 lesquelles gouverneraient tout?

VIII. — DES MOYENS DE DESTRUCTION INVENTÉS  
PAR LES HOMMES.

(V. 1280-1347.)

Nunc tibi <sup>1</sup> quo pacto ferri natura reperta  
 Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi.  
 Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,  
 Et lapides, et item silvarum fragmina rami,  
 Et flamma atque ignes, postquam sunt cognita primum.  
 Posterius ferri vis est ærisque <sup>2</sup> reperta ;  
 Et prior æris erat quam ferri cognitus usus :  
 Quo facilis magis est natura, et copia major.  
 Ære solum terræ tractabant, æreque belli  
 Miscebant fluctus, et vulnera vasta <sup>3</sup> serebant,  
 Et pecus atque agros adimebant; nam facile ollis <sup>4</sup>  
 Omnia cedebant armatis nuda et inerma.  
 Inde minutatim processit ferreus ensis,  
 Versaque in opprobrium <sup>5</sup> species est falcis ahenæ  
 Et ferro cœpere solum proscindere terræ,  
 Exæquataque sunt creperi <sup>6</sup> certamina belli.  
 Et prius est armatum in equi conscendere costas,  
 Et moderarier hunc frenis, dextraque vigere  
 Quam bijugo curru belli tentare pericla ;

VIII

Vous êtes maintenant, Memmius, à portée de deviner par vous-même comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étaient les ongles, les mains, les dents, les pierres et les branches d'arbres; ensuite la flamme et le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que longtemps après qu'on connut les propriétés du fer et de l'airain. Mais l'usage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il était plus aisé à travailler et plus abondant. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre; c'était avec l'airain qu'on livrait les combats, qu'on semait la mort, et qu'on s'emparait des troupeaux et des champs. Nu et sans défense, pouvait-on résister à des gens armés? Insensiblement le fer se convertit en épée; la faux d'airain fut rejetée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le sol; le fer rendit égales les chances douteuses des batailles.

On imagina de monter en armes sur les flancs du coursier, et de régler ses mouvements avec les rênes et d'une main vigoureuse, avant d'affronter les hasards de la guerre sur un char à deux che-

VIII. — DES MOYENS DE DESTRUCTION INVENTÉS PAR  
LES HOMMES.

Nunc est facile, Memmi,  
ipsum cognoscere per te  
quo pacto natura ferri  
reperita sit tibi.

Arma antiqua fuerunt  
manus, ungues, dentesque,  
et lapides,  
et item rami  
fragmina silvarum,  
et flamma atque ignes,  
postquam cognita sunt  
primum.

Vis ferri ærisque  
reperita est posterius ;  
et usus æris erat cognitus  
prior quam ferri ;  
quo natura  
est magis facilis,  
et copia major.

Tractabant solum terræ  
ære,  
miscabantque fluctus belli,  
et serebant vulnera vasta,  
et adimebant  
pecus atque agros  
ære ;  
nam omnia  
nuda et inerma  
cedebant facile  
ollis armatis.

Inde ensis ferreus  
processit minutatim,  
speciesque falcis ahensæ  
versa est in opprobium ;  
et cœpere proscindere ferro  
solum terræ,  
certaminaque belli creperi  
exæquata sunt.

Et conscendere armatum  
in costas equi,  
et moderari hunc frenis,  
vigereque dextra,  
est prius quam tentare  
pericula belli

Maintenant il est facile, Memmius,  
toi-même connaître par toi  
de quelle manière la nature du fer  
a été découverte pour toi.

Les armes anciennes ont été  
les mains, les ongles, et les dents,  
et les pierres,  
et de même les branches [rôts),  
fragments des forêts (arrachées aux fo-  
et la flamme et les feux  
après qu'ils eurent été connus  
pour-la-première-fois.

La nature du fer et de l'airain  
fut découverte plus tard ;  
et l'usage de l'airain était connu  
antérieur à celui du fer ;  
par la raison que la nature de l'airain  
est plus facile à travailler,  
et que la quantité en est plus grande.  
Les hommes travaillaient le sol de la terre  
avec l'airain,

et mêlaient les flots de la guerre,  
et semaient des blessures larges,  
et enlevaient  
le bétail et les champs  
avec l'airain ;  
car toutes les choses  
nues et désarmées  
cédaient facilement  
à eux armés.

De là (puis) l'épée de-fer  
s'avança(s'introduisit) peu-à-peu,  
et la forme de la faux d'airain  
fut tournée en opprobre ; [fer  
et ils commencèrent à déchirer avec le  
le sol de la terre,  
et les luttes de la guerre douteuse  
furent égalisées.

Et monter armé  
sur les flancs d'un cheval,  
et diriger celui-ci avec des freins,  
et être-vigoureux par la main-droite  
est antérieur à affronter  
les dangers de la guerre

Et bijugos prius est quam bis conjungere binos,  
 Et quam falciferos inventum ascendere currus.  
 Inde boves Lucas <sup>1</sup> turrito corpore tætras,  
 Anguimanus, belli docuerunt vulnera Pœni <sup>2</sup>  
 Sufferre, et magnas Martis turbare catervas.  
 Sic alid <sup>3</sup> ex alio peperit discordia tristis,  
 Horribile humanis quod gentibus esset in armis;  
 Inque dies belli terroribus addidit augmen.  
 Tentarunt etiam tauros in mœnere <sup>4</sup> belli,  
 Expertique sues sævos sunt mittere in hostes,  
 Et validos partim præ se misere leones  
 Cum doctoribus armatis sævisque magistris <sup>5</sup>,  
 Qui moderarier his possent vinclisque tenere.  
 Nequicquam, quoniam permixta cæde calentes  
 Turbabant sævi nullo discrimine turmas,  
 Terrificas capitum quatientes undique cristas;  
 Nec poterant equites fremitu perterrita equorum  
 Pectora mulcere, et frenis convertere in hostes.  
 Irritata læ jaciebant corpora saltu  
 Undique, et advorsum venientibus ora petebant;

vaux. Cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers, et l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupède dont le dos porte des tours, et dont la trompe flexible se replie comme un serpent, à supporter les blessures et à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire n'inventa que les uns après les autres les moyens de destruction, en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre. On essaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dressa au meurtre les sangliers cruels. D'autres se firent précéder par des lions vigoureux que dirigeaient des conducteurs armés, maîtres terribles, destinés à modérer leur ardeur et à les tenir dans les chaînes. Mais en vain; car ces redoutables animaux, échauffés par le carnage et la mêlée, portaient le trouble partout indistinctement, agitant de tous côtés leurs crières effrayantes. Les cavaliers ne pouvaient ni rassurer leurs coursiers qu'épouvantaient ces affreux rugissements, ni les tourner à l'aide du mors contre l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançaient d'une armée à l'autre en bondissant, présentaient leur

curru bijugo;  
 et bijugos  
 est prius quam conjungere  
 bis binos,  
 et quam inventum  
 conscendere currus  
 falciferos.  
 Inde Pœni docuerunt  
 boves Lucas tetras,  
 corpore turrato,  
 anguimanus,  
 sufferre vulnera belli,  
 et turbare  
 magnas catervas Martis.  
 Sed discordia tristis  
 peperit alid ex alio,  
 quod esset horribile  
 gentibus humanis in armis;  
 addiditque in dies augmen  
 terroribus belli.  
 Tentarunt etiam tauros  
 in mœnere belli;  
 expertique sunt  
 mittere in hostes  
 sues sævos;  
 et partim misere præ se  
 leones validos,  
 cum doctoribus armatis  
 magistrisque sævis,  
 qui possent moderari his  
 tenereque vinclis.  
 Nequicquam, quoniam  
 calentes cæde permixta,  
 sævi turbabant turmas  
 nullo discrimine,  
 quatientes undique  
 cristas terrificas capitum;  
 nec equites poterant  
 mulcere pectora equorum  
 perterrita fremitu,  
 et convertere frenis  
 in hostes.  
 Lææ jaciebant undique  
 saltu  
 corpora irritata,  
 et petebant ora  
 vententibus advorsum,

sur un char attelé-de-deux-chevaux;  
 et atteler un char-à-deux-chevaux  
 est antérieur à atteler  
 deux-fois deux *chevaux*,  
 et *antérieur à ce qu'il eût été trouvé*  
 de monter-sur des chars  
 armés-de-faux.  
 Puis les Carthaginois enseignèrent  
 aux bœufs lucaniens hideux  
 d'un (au) corps muni-de-tours,  
 dont-la-trompe-ressemble-à-un-serpent,  
 à supporter les blessures de la guerre,  
 et à troubler  
 les grands bataillons de Mars.  
 Mais la discorde funeste [autre,  
 a engendré une chose à-la-suite-d'une  
 laquelle chose fût terrible  
 aux nations humaines en armes;  
 et a ajouté *de jours* en jours un surcroît  
 aux terreurs de la guerre.  
 Ils essayèrent même des taureaux  
 dans le service de la guerre;  
 et ils tentèrent  
 d'envoyer contre les ennemis  
 les sangliers redoutables; [mêmes  
 et quelques-uns envoyèrent devant eux-  
 des lions robustes,  
 avec des précepteurs armés  
 et des maîtres cruels,  
 qui pussent diriger ceux-ci  
 et les retenir par des chaînes.  
 Vainement, parce que  
 échauffés par le carnage mêlé,  
 cruels ils troublaient les escadrons  
 sans aucune distinction,  
 agitant de-tous-côtés  
 les crinières effrayantes de *leurs* têtes;  
 ni les cavaliers ne pouvaient  
 calmer les cœurs des chevaux [lions,  
 cœurs épouvantés par le rugissement *des*  
 et les tourner à-l'aide-des freins  
 contre les ennemis.  
 Les lionnes jetaient de-tous-côtés  
 par un bond  
 leurs corps irrités,  
 et cherchaient-à-atteindre les visages  
 à (de) *ceux* qui venaient au-devant,

Et nec opinantes a tergo deripiebant,  
 Deplexæque dabant in terram vulnere victos,  
 Morsibus affixæ validis atque unguibus uncis;  
 Jactabantque suos tauri, pedibusque terebant,  
 Et latera ac ventres hauribant subter equorum  
 Cornibus, et terram minitanti fronte ruebant.  
 Et validis socios cædebant dentibus apri,  
 Tela infracta suo tingentes sanguine sævi<sup>1</sup>,  
 Permixtasque dabant equitum peditumque ruinas;  
 Nam transversa<sup>2</sup> feros exhibant dentis adactus  
 Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;  
 Nequicquam, quoniam ab nervis succisa videres  
 Concidere, atque gravi terram consternere casu.  
 Si quos ante domi domitos satis esse putabant,  
 Effervescere cernebant in rebus agundis,  
 Vulneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu,  
 Nec poterant ullam partem redducere eorum.  
 Diffugiebat enim varium genus omne ferarum:  
 Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro male mactæ,  
 Diffugiunt, fera facta suis quum multa dedere.

gueule menaçante à tous ceux qu'elles rencontraient, attaquaient leur proie par derrière, la faisaient tomber sous leurs coups, et la déchiraient avec leurs griffes et leurs dents. Les taureaux enlevaient et écrasaient leurs propres guerriers, ou plongeaient leurs cornes sous le ventre et dans le flanc des chevaux, et labouraient la terre de leurs cornes. Les sangliers, de leur côté, faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses; ils teignaient de leur sang les traits brisés sur leur peau, et irrités de nouveau par ces blessures, ils renversaient pêle-mêle cavaliers et fantassins. Vainement les chevaux se jetaient de côté pour éviter la cruelle atteinte de leurs dents; vainement ils se dressaient sur leurs pieds de derrière; on les voyait, les jarrets tranchés, tomber lourdement à terre. Ainsi ces animaux furieux, que l'on croyait domptés par la vie domestique, s'échauffaient au milieu de l'action, effarouchés par les blessures, les cris, la fuite, la terreur et le tumulte; il était impossible d'en ramener aucun, ils se dispersaient chacun de leur côté. Ainsi encore aujourd'hui les éléphants, blessés à la guerre, fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même

et deripiebant a tergo  
nec opinantes,  
deplexæque  
dabant in terram  
victos vulnere,  
affixæ morsibus validis  
atque unguibus uncis;  
taurique jactabant suos  
terebantque pedibus,  
et hauribant subter  
cornibus  
latera ac ventres equorum,  
et ruessant terram  
fronte minitanti.  
Et apri cædebant socios  
dentibus validis;  
tinguentes suo sanguine  
sævi  
tela infracta,  
dabantque ruinas permixtas  
equitum peditumque;  
nam jumenta transversa  
exibant  
adactus feros dentis,  
aut erecta pedibus  
petebant ventos;  
nequicquam,  
quoniam videres concidere  
succisa ab nervis,  
atque consternere terram  
casu gravi.  
Si cernebant  
quos putabant ante  
esse satis domitos domi  
effervescere  
in rebus agundis,  
vulneribus, clamore,  
fuga, terrore, tumultu,  
nec poterant reducere  
ullam partem eorum.  
Omne enim genus varium  
ferarum  
diffugiebat:  
ut nunc sæpe boves Lucæ,  
male mactæ ferro,  
diffugiunt,  
quum dedere suis

et déchiraient par le dos  
*ceux-ne-s'y-attendant-pas*,  
et *les* ayant étreints  
précipitaient à terre  
*eux* vaincus par *leur* blessure, [fortes  
cramponnées à *eux* par des morsures  
et par des griffes recourbées; [parti  
et les taureaux lançaient *ceux-de-leur-*  
et *les* écrasait sous *leurs* pieds,  
et perçaient en-dessous  
avec *leurs* cornes  
les flancs et les ventres des chevaux,  
et labouraient la terre  
de leur front menaçant.  
Et les sangliers abattaient *leurs* alliés  
avec *leurs* dents puissantes,  
teignant de leur sang  
étant irrités  
les traits brisés, [versaient pêle-mêle)  
ils causaient des chutes mêlées (ils ren-  
de cavaliers et de fantassins;  
car les chevaux se jetant-de-côté  
cherchaient-à-éviter  
les atteintes cruelles de *leur* dent,  
ou élevés sur *leurs* pieds [saient);  
cherchaient-à-atteindre les airs (se dres-  
vainement,  
parce que tu *les* aurais vus tomber  
coupés-en-dessous du-côté-des nerfs (du  
et couvrir la terre [jarret),  
par une chute pesante.  
S'ils (les hommes) voyaient  
*ceux* qu'ils croyaient auparavant  
avoir été assez domptés à la maison  
s'échauffer [l'action),  
dans les choses devant être faites (dans  
par les blessures, le cri,  
la fuite, la terreur, le tumulte,  
et *les hommes* ne pouvaient ramener  
aucune partie d'eux.  
En effet toute la race variée  
des bêtes-féroces  
se-dispersait-par-la-fuite: [lucaniens,  
comme maintenant souvent les bœufs  
maltraités par le fer,  
se-dispersent-par-la-fuite, [leur-parti)  
après qu'ils ont donné (fait) à *ceux-de-*

Sic fuit ut facerent : sed vix adducor, ut ante  
 Non quierint <sup>1</sup> animo præsentire atque videre,  
 Quam commune malum fieret, fœdumque futurum;  
 Et magis id possis factum contendere in omni,  
 In variis mundis varia ratione creatis,  
 Quam certo atque uno terrarum quolibet orbi <sup>2</sup>.  
 Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,  
 Quam dare quod gemerent hostes, ipsique perire.  
 Qui numero diffidebant, armisque vacabant.

## IX. — LA MUSIQUE.

(V. 1377-1409.)

At liquidas avium voces imitarier ore  
 Ante fuit multo, quam levia carmina cantu  
 Concelebrare homines possent, auresque juvare;  
 Et zephyri cava per calamorum sibila primum  
 Agrestes docuere cavas inflare cicutas.  
 Inde minutatim dulces didicere querellas,  
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,  
 Avia per nemora, ac silvas saltusque reperta,  
 Per loca pastorum deserta, atque otia dia.  
 Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas

qu'ils doivent défendre. Voilà ce que les hommes ont fait. Néanmoins je ne puis me persuader qu'ils n'aient pas prévu, avant d'en avoir été les victimes, les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage, et j'aimerais que vous en fissiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la Nature, au lieu de la restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette idée barbare; mais ceux qui se défiaient de leur nombre, et qui étaient dépourvus d'armes, voulurent, en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

## IX

On imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux, longtemps avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, caressassent les oreilles. Le sifflement du zéphyr dans les roseaux creux apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte, animée par des doigts agiles, fit entendre ses douces plaintes. L'usage en fut découvert dans les forêts écartées, dans les bois, dans les solitudes; on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le temps donne peu à peu naissance aux

multa facta fera.  
 Fuit ut sic facerent:  
 sed adducor vix  
 ut non quierint ante  
 præsentire animo  
 atque videre  
 quam fieret  
 malum commune  
 futurumque fœdum;  
 et possis contendere magis  
 id factum in omni,  
 in variis mundis  
 creatis varia ratione,  
 quam orbi quolibet  
 terrarum  
 uno et certo.  
 Sed qui diffidebant numero,  
 vacabantque armis,  
 non tam voluerunt facere id  
 spe vincendi,  
 quam dare  
 quod hostes gement,  
 perireque ipsi.

beaucoup d'actes cruels. [ainsi:  
 Il est arrivé que *les hommes* faisaient  
 mais je suis amené à-peine à croire  
 qu'ils n'aient pas pu auparavant  
 pressentir dans *leur* esprit  
 et voir  
 combien *cela* deviendrait  
 un mal commun  
 et serait *un mal* affreux;  
 et tu pourrais prétendre plutôt  
 cela avoir été fait dans tout *globe*,  
 dans les différents mondes  
 créés de différente manière,  
 que dans un globe quelconque  
 des terres (de la terre)  
 unique et déterminé.  
 Mais *ceux* qui se défiaient du nombre,  
 et étaient-dépourvus d'armes,  
 n'ont pas tant voulu faire cela  
 par l'espoir de vaincre, [chose  
 qu'ils ont voulu donner (causer) quelque  
 dont les ennemis gémissent,  
 et périr eux-mêmes.

## IX. — LA MUSIQUE.

At imitarius ore  
 voces liquidas avium  
 fuit multo ante  
 quam homines possent  
 concelebrare cantu  
 carmina levia,  
 juvareque aures;  
 et sibi Zephyri  
 per cava calamorum  
 docuere primum agrestes  
 inflare cicutas cavas.  
 Inde didicere minutatim  
 dulces quæcellas,  
 quas tibia fundit,  
 pulsata digitis canentum,  
 reperta  
 per nemora avia,  
 ac silvas saltusque,  
 per loca deserta pastorum,  
 atque otia dia.  
 Sic ætas protrahit

Mais imiter avec la bouche  
 les voix pures des oiseaux  
 eut-lieu bien avant  
 que les hommes pussent  
 répéter par le chant  
 des vers polis (harmonieux),  
 et charmer les oreilles;  
 et les sifflements du zéphyr  
 à travers les creux des roseaux  
 enseignèrent d'abord aux campagnards  
 à enfler les tiges creuses.  
 Puis ils apprirent peu-à-peu  
 les douces plaintes,  
 que la flûte répand, jouent,  
 touchée par les doigts de ceux-qui en  
 la flûte inventée  
 à travers les bois écartés,  
 et les forêts et les pâturages-boisés,  
 à travers les lieux (les séjours) solitaires  
 et dans leurs loisirs divins. [des bergers.  
 Ainsi le temps amène

In medium, ratioque in luminis eruit oras.  
 Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant  
 Cum satiate <sup>1</sup> cibi ; nam tum sunt omnia cordi.  
 Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli,  
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,  
 Non magnis opibus jucunde corpora habebant ;  
 Præsertim quum tempestas ridebat, et anni  
 Tempora pingebant viridantes floribus herbas.  
 Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni  
 Consuerant ; agrestis enim tum musa vigebat.  
 Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,  
 Floribus et foliis, lascivia læta monebat,  
 Atque extra numerum procedere membra moventes  
 Duriter, et duro terram pede **p**ellere matrem :  
 Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,  
 Omnia quod nova tum magis hæc et mira vigebant.  
 Et vigilantibus hinc aderant solatia somni <sup>2</sup>,  
 Ducere multimodis voces, et flectere cantus,  
 Et supera <sup>3</sup> calamos unco percurrere labro.

différents arts, et le génie les met en lumière. Ces amusements innocents charmaient leurs ennuis, à la suite d'un repas frugal, dans ces moments où le repos est délicieux. Souvent même, étendus entre amis sur un tendre gazon, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils se procuraient à peu de frais des plaisirs simples et purs, surtout dans la riante saison, quand le printemps émaillait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors, au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muse agreste prenait son essor. La gaieté folâtre les invitait à orner leurs têtes et leurs épaules de couronnes de fleurs et de guirlandes de feuillages ; leurs pieds rustiques frappaient lourdement, sans souplesse et sans mesure, cette terre, leur mère commune. De là naissaient de doux ris et d'innocents éclats, parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquants. On se consolait de ne pas dormir parce que l'on pliait sa voix à des accents variés, ou que l'on promenait ses lèvres serrées sur des chalumeaux. Tels sont encore aujourd'hui nos amusements

paulatim in medium  
 unumquicque,  
 ratioque eruit  
 in oras luminis.  
 Hæc mulcebant  
 atque juvabant animos ollis  
 cum satiate cibi;  
 nam tum omnia  
 sunt cordi.  
 Itaque sæpe prostrati  
 inter se  
 in gramine molli,  
 propter rivum aquæ,  
 sub ramis arboris altæ,  
 habebant corpora jucunde  
 opibus non magnis;  
 præsertim quum tempestas  
 ridebat,  
 et tempora anni  
 pingebant floribus  
 herbas viridantes.  
 Tum joca, tum sermo,  
 tum dulces cachinni  
 consuerant esse;  
 tum enim musa agrestis  
 vigebat.  
 Tum lascivia læta  
 monebat redimire  
 caput atque humeros  
 coronis plexis  
 floribus et foliis,  
 atque procedere  
 moventes membra duriter  
 extra numerum,  
 et pellere pede duro  
 terram matrem:  
 unde risus oriebantur,  
 dulcesque cachinni,  
 quod hæc omnia nova  
 et mira  
 vigebant tum magis.  
 Et hinc solatia somni  
 aderant vigilantibus,  
 ducere voces multimodis  
 et flectere cantus,  
 et percurrere calamos  
 supera

peu-à-peu au milieu  
 chaque chose,  
 et la raison arrache *chaque chose* [mière.  
*pour la produire* aux régions de la lu-  
 Ces *plaisirs* flattaient  
 et charmaient les cœurs à eux  
 avec la satiété de nourriture;  
 car alors toutes les choses  
 sont à cœur (sont agréables).  
 Aussi souvent étendus  
 entre eux (réunis)  
 sur le gazon tendre,  
 près d'un cours d'eau,  
 sous les branches d'un arbre élevé,  
 ils tenaient *leurs* corps agréablement  
 avec des richesses non grandes;  
 surtout lorsque le temps  
 était-riant,  
 et que les saisons de l'année  
 émaillaient de fleurs  
 les herbes verdoyantes.  
 Alors les jeux, alors la conversation,  
 alors les doux éclats-de-rire  
 avaient-coutume d'avoir-lieu;  
 alors en effet la muse champêtre  
 était-dans-sa-vigueur (s'animait).  
 Alors l'humeur-folâtre joyeuse  
 les avertissait de ceindre  
 leur tête et leurs épaules  
 de couronnes entrelacées  
 de fleurs et de feuillages,  
 et de s'avancer  
 remuant *leurs* membres durement  
 en-dehors-de la mesure,  
 et de frapper d'un pied dur  
 la terre, leur mère:  
 d'où des rires s'élevaient,  
 et de doux éclats-de-rire, [veaux  
 parce que tous ces plaisirs étant nou-  
 et étonnants  
 avaient alors plus de force.  
 Et de-là des consolations du sommeil  
 étaient à eux veillants, [de-manières,  
 à-savoir de diriger *leurs* voix de beaucoup-  
 et d'assouplir *leurs* chants,  
 et de parcourir les chalumeaux  
 à-la-partie-supérieure

Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,  
 Et numerum <sup>1</sup> servare genus didicere; neque hilo <sup>2</sup>  
 Majorem interea capiunt dulcedini' <sup>3</sup> fructum,  
 Quam silvestre genus capiebat terrigenarum <sup>4</sup>.

X. — LES ARTS DANS LA VIE CIVILISÉE.

(V. 1424-1445.)

... Tunc pelles <sup>1</sup>, nunc aurum et purpura curis  
 Exercent hominum vitam, belloque fatigant:  
 Quo magis in nobis, ut opinor, culpa resedit.  
 Frigus enim nudos sine pellibus excruciat  
 Terrigenas, at nos nil lædit veste carere  
 Purpurea atque auro signisque ingentibus apta;  
 Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.  
 Ergo hominum genus incassum frustra que laborat,  
 Semper et in curis consumit inanibus ævum;  
 Nimirum quia non cognovit quæ sit habendi  
 Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas;  
 Idque minutatim vitam provexit in altum <sup>2</sup>,  
 Et belli magnos commovit funditus æstus.

At vigiles mundi magnum et versatile templum  
 Sol et luna suo lustrantes lumine circum,  
 Perdocuere <sup>3</sup> homines annorum tempora verti,

pendant la veillée; nous connaissons les règles de l'harmonie; mais, avec plus de ressources, nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitants des forêts, enfants de la terre.

X

C'étaient jadis de simples peaux, c'est aujourd'hui l'or et la pourpre, qui sont devenus l'objet de nos soucis et de nos combats. Aussi sommes-nous plus coupables que ces enfants de la terre. Ils étaient nus; la toison des animaux leur était nécessaire contre le froid. Mais à nous, qu'importent l'or, la pourpre et les riches broderies, quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune? Ainsi l'homme se tourmente et s'épuise en vain; il consume ses jours dans des soins superflus, parce qu'il ne met point de bornes à sa cupidité, parce qu'il ne connaît pas les limites au delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si orageuse, ce qui a suscité tant de guerres cruelles, effroi de la société.

Le soleil et la lune, ces deux globes éclatants qui promènent sans se reposer leur lumière dans le riche palais des cieux, ont fait

labro unco.  
Unde etiam nunc vigiles  
tuentur hæc accepta,  
et didicere servare  
genus numerum,  
neque interea capiunt  
fructum dulcedinis  
majorem hilo,  
quam genus silvestre  
terrigenarum  
capiebat.

avec la lèvre recourbée. [lent  
D'où maintenant encore ceux-qui-veil-  
conservent ces amusements qu'ils ont  
et ils ont appris à observer [reçus,  
l'espèce (les différences) des mesures,  
ni cependant ils ne retirent  
un avantage d'agrément  
plus grand en rien, [rêts  
que celui que la race habitante-des-fo-  
des-enfants-de-la terre,  
ne retirait.

## X. — LES ARTS DANS LA VIE CIVILISÉE.

Tunc pelles,  
nunc aurum et purpura  
exercent curis  
fatigantque bello  
vitam hominum :  
quo culpa  
resedit magis in nobis,  
ut opinor.  
Frigus enim excruciat  
terrigenas nudos  
sine pellibus;  
at carere veste purpurea,  
atque apta auro  
signisque ingentibus  
lædit nos nil,  
dum tamen plebeia sit  
quæ possit defendere.  
Ergo genus hominum  
laborat incassum frustra que,  
et consumit semper ævum  
in curis inanibus;  
nimirum quia non cognovit  
quæ sit finis habendi,  
et omnino quoad  
vera voluptas crescat.  
Inde provexit minutatim  
vitam in altum,  
et commovit funditus  
magno æstus belli.

At sol et luna vigiles  
lustrantes circum  
suo lumine templum mundi  
magnum et versatile,  
perdocuere homines

Alors des peaux,  
maintenant l'or et la pourpre  
tourmentent par des soucis  
et fatiguent par la guerre  
la vie des hommes :  
par quoi la faute  
s'établit davantage en nous,  
comme je le pense.  
Le froid en effet faisait-souffrir  
ces enfants-de-la-terre nus  
quand ils étaient sans peaux; pre,  
mais manquer d'un vêtement de-pour-  
et muni (orné) d'or  
et de figures (de broderies) grandes  
ne nuit à nous en rien, [sier soit  
pourvu cependant qu'un vêtement gros-  
qui puisse nous mettre-à-l'abri.  
Donc la race des hommes  
travaille inutilement et en-vain,  
et consume toujours sa vie  
dans des soins stériles; [connaître  
à-savoir parce qu'elle n'a pas appris-à-  
quelle est la limite de posséder,  
et en-général jusqu'où  
le véritable plaisir croît.  
De là elle a avancé peu-à-peu  
sa vie dans la haute-mer,  
et a soulevé jusqu'-au-fond  
les grandes agitations de la guerre.

Mais le soleil et la lune qui-veillent  
éclairant tout-autour  
de leur lumière l'espace du ciel  
espace grand et roulant,  
ont enseigné-pleinement aux hommes

Et certa ratione geri rem atque ordine certo.

Jam validis sæpti degebant turribus ævum,  
Et divisa colebatur discretaque tellus.

Jam mare velivolis florebat puppibus ; urbes  
Auxilia et socios jam pacto fœdere habebant,  
Carminibus quum res gestas cœpere poetæ  
Tradere ; nec multo priu' sunt elementa reperta.  
Propterea <sup>1</sup>, quid sit prius actum, respicere ætas  
Nostra nequit, nisi qua ratio vestigia monstrat.

Navigia atque agri culturas, mœnia, leges,  
Arma, vias, vestes, et cetera de genere horum  
Præmia <sup>2</sup>, delicias quoque vitæ funditus omnes,  
Carmina, picturas, et dædala signa polire,  
Usus et impigræ simul experientia mentis  
Paulatim docuit pedetentim progredientes.  
Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas  
In medium, ratioque in luminis erigit oras.  
Namque alid ex alio clarescere et ordine debet  
Artibus, ad summum donec venere cacumen.

connaître aux hommes la vicissitude constante des saisons, et l'ordre invariable qui règne dans la Nature.

Déjà l'homme vivait à l'abri de ses tours et de ses forteresses ; la terre était divisée entre ses habitants, la culture était florissante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts et liées par des traités, lorsque les poètes, par leurs chants, transmièrent les événements à la postérité. L'invention de l'écriture est postérieure à cette époque. Voilà pourquoi il ne nous reste de ces anciens temps d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

La navigation, l'agriculture, l'architecture, la jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la poésie, la peinture, la sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité et de l'expérience. Ainsi le temps amène pas à pas les découvertes, et la science les met en pleine lumière. Dans les arts, en effet, une idée en féconde une autre, jusqu'à ce qu'ils aient atteint au plus haut degré de perfection.

tempora anni verti,  
et rem geri  
ratione certa  
atque ordine certo.

Jam degebat ævum  
sæpti turribus validis,  
et tellus divisa discretaque  
colebatur.

Jam mare florebat  
puppibus velivolis;  
jam urbes habebant  
fœdere pacto  
auxilia et socios,  
quum poetæ cœpere  
tradere carminibus  
res gestas;  
nec elementa  
reperta sunt multo prius.  
Propterea nostra ætas  
nequit respicere  
quid sit actum prius,  
nisi ratio  
monstrat vestigia qua.

Usus et simul experientia  
mentis impigræ  
docuit paulatim  
progredientes pedetentim  
navigia atque culturas agri,  
mœnia, leges,  
arma, vias, vestes,  
et cetera præmia  
de genere horum,  
funditus quoque  
omnes delicias vitæ,  
polire carmina,  
picturas et signa dædala.  
Sic ætas protrahit  
paulatim in medium  
unumquicquid,  
ratioque erigit  
in oras luminis.  
Namque aliud debet  
clarescere artibus  
ex alio  
et ordine  
donec venere  
ad cacumen summum.

les saisons de l'année tourner,  
et ce phénomène être produit  
d'après un calcul déterminé  
et dans un ordre déterminé.

Déjà ils passaient *leur vie*  
entourés de tours solides,  
et la terre divisée et séparée  
était cultivée.

Déjà la mer florissait  
par des poupes qui-vont-à-la-voile;  
déjà les villes avaient  
par un traité convenu  
des secours (des auxiliaires) et des alliés,  
lorsque les poètes commencèrent  
à transmettre par les vers  
les actions accomplies;  
ni les éléments de l'écriture (l'alphabet)  
ne furent trouvés beaucoup auparavant.  
A cause de cela notre âge  
ne-peut voir-en-arrière  
quelle chose a été faite auparavant,  
à-moins-que la raison [nière.

La pratique et en-même-temps l'ex-  
d'un esprit actif [périence  
enseigna peu-à-peu  
aux *hommes* progressant insensiblement  
les navires et les cultures du champ,  
les remparts, les lois,  
les armes, les routes, les vêtements,  
et tous-les-autres avantages  
du genre de ceux-ci,  
*elles enseignèrent* à-fond aussi  
tous les raffinements de la vie,  
à polir les vers,  
les peintures et les figures faites-artis-  
Ainsi le temps amène [tement  
insensiblement au milieu  
chaque chose,  
et la raison élève *chaque chose*  
aux régions de la lumière.  
Car une chose doit  
s'éclairer pour (dans) les arts  
par (à la suite d') une autre  
et par ordre  
jusqu'à ce qu'elles soient arrivées  
au faite le plus élevé.

# NOTES

## DU CINQUIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

### I

Page 166 : 1. *His repertis*, ces découvertes, c'est-à-dire le système d'Épicure.

— 2. *Ejus*, Épicure.

— 3. *Si*. Dans cette conjonction, *ī* est bref et ne s'élide pas devant *ut*. C'est une licence fort rare.

— 4. *Aliorum*, sous-entendu *qui dīi habentur*.

Page 168 : 1. *Puro*, purifié des vices, et aussi des erreurs et des préjugés de la superstition.

— 2. *Nemeæus hiatus leonis*, pour *hiatus Nemeæi leonis*. — Hercule, dans un de ses douze travaux, tua un lion qui ravageait les campagnes de Némée, en Argolide.

— 3. *Arcadius sus*, le sanglier de l'Érymanthe. L'Érymanthe est une montagne d'Arcadie.

— 4. *Cretæ taurus*, le Minotaure.

— 5. *Lernæa... colubris*, l'hydre, fléau de Lerne. Lerne est un marais d'Argolide. La tête de ce monstre était hérissée de serpents qui renaissaient sans cesse quand on les coupait; Hercule dut les trancher toutes à la fois.

— 6. *Vis Geryonai*, périphrase poétique, et hellénisme, pour Géryon lui-même. C'était un monstre à trois têtes, et même, suivant quelques mythologues, à trois corps (*tripectora*), qui régnait dans une île voisine de Gadès. Hercule le tua et enleva ses troupeaux.

— 7. *Diomedis equi*. Leur maître, roi de Thrace, les nourrissait de chair humaine.

— 8. *Bistoniasque plagas*. Les Bistons étaient un peuple de Thrace,

sur les bords de la mer Égée. — *Ismara*, l'Ismare, montagne du même pays.

— 9. *Stymphala colentes*. Hercule tua dans un marais voisin de Stymphale, en Arcadie, des oiseaux dont le bec perçait le fer. Lucrèce leur prête en outre des serres recourbées.

— 10. *Hesperidum*. Les mythologues plaçaient le jardin des Hespérides soit en Bétique, soit dans les îles de l'Océan, voisines des côtes d'Afrique. Cette dernière version semble adoptée par Lucrèce.

Page 170 : 1. *Quæ prælia... insinuandum*. Ces luttes-là nous ne pouvons les éviter. Celui donc qui a désarmé les monstres qu'on appelle le vice, l'ignorance et la superstition, est plus grand, et a plus de droits à notre reconnaissance que les vainqueurs des lions et des dragons fabuleux.

— 2. *Divinitus*. Lucrèce, on le voit, se soucie peu de se mettre, par ses impressions poétiques, en contradiction avec ses doctrines matérialistes.

Voyez encore les passages suivants : sur les évolutions des astres (76-91) ; sur la destruction future du monde (93-110) ; contre l'opinion qui attribue aux dieux la puissance créatrice (156-181).

## II.

Page 172 : 1. *Impetus ingens cæli*, tournure poétique pour *cælum quod ingenti impetu rapitur*.

— 2. *Avidam* pour *magnam*. Mot à mot : une partie qui semble avide de dévorer les autres, devant laquelle les autres ne paraissent plus, tant elle les dépasse en grandeur.

— 3. *Duas partes*, pour *duas ex tribus partibus*, les deux tiers ; expression fréquemment employée.

— 4. *Geli*, génitif de *gelus* ou *gelum*, forme archaïque, pour l'indéclinable *gelu*.

— 5. *Vitat*, dans le sens de *victus*.

— 6. *Cimus*, parfait de *citeo*. Ce verbe a pour régime sous-entendu *fruges* ou *germina*, substantifs dont le sens se trouve contenu au vers précédent dans l'épithète *fecundas*.

Page 174 : 1. *Anni tempora*. Pendant les mois d'août et de septembre il se manifestait à Rome des fièvres d'un caractère très-dangereux.

— 2. *Tum porro*. Comme dernier reproche adressé à la Nature, le

poète insiste sur la faiblesse et le dénuement de l'homme dans sa première enfance.

— 3. *Infracta loquella*. La nourrice, pour se mettre à la portée de l'enfant, affecte de balbutier comme lui, d'adoucir la prononciation des consonnes, d'abrégéer les mots.

### III.

Page 176 : 1. *Atque eadem gigni*. Ils ont eu un commencement, comme ils doivent avoir une fin.

— 2. *Principio*. Lucrèce passe successivement en revue les quatre prétendus éléments, et cherche à démontrer qu'ils sont tous sujets à périr.

— 3. *Ad diluuiem revocatur*. Lucrèce suppose que les mêmes molécules ont subi plusieurs fois ce double changement d'eau en terre et de terre en eau.

— 4. *Quodcumque aliud* (pour *aliud*) *auget*. Tous les principes qui ont servi à former un corps, sont restitués par ce corps, lorsqu'il se décompose. C'est ainsi que les particules de terre qui avaient été délayées et absorbées par l'eau, sont plus tard reconstituées sous leur forme première, si cette eau vient à s'évaporer par l'action du soleil, ou par quelque autre cause physique.

— 5. *Terra libatur*. La terre est entamée parce qu'elle forme à ses dépens tout ce qui sort de son sein.

— 6. *Recrescit*. La terre répare ses pertes parce que les éléments de tous les êtres qu'elle a formés viennent, quand ceux-ci se décomposent, se confondre de nouveau dans son sein.

Page 178 : 1. *Retroque remanat*. Système bizarre, et que Lucrèce ne cherche même pas à expliquer.

— 2. *Agmine dulci*. L'eau est redevenue douce parce qu'elle a déposé en se filtrant dans la terre toute saveur amère.

— 3. *Fluere omnia*. Il y a ainsi un échange perpétuel entre les corps qui s'écoulent dans l'air, et l'air qui reconstitue les corps.

Page 180 : 1. *Suppeditatque... lumen*. La lumière est pour Lucrèce une émission de particules lumineuses distinctes et qui se succèdent avec une rapidité si grande que cette succession échappe à nos regards.

— 2. *Ei*, datif archaïque pour *ei*.

— 3. *Pingues multa fuligine*. La résine épaisse produit en brûlant une fumée abondante.

— 4. *Ardore ministro*. Lucrèce emploie ici *ministro* comme participe.

Page 182 : 1. *Subortu*, par une création successive de rayons : c'est le sens de *suboriri*, naître après un autre, à la place d'un autre.

— 2. *Denique*. Ce mot dans Lucrèce n'est pas seulement employé pour indiquer la dernière partie d'une énumération ; il n'est souvent qu'une simple transition comme *deinde*, *præterea*.

— 3. *Monumenta virum*, par opposition à *delubra Deum*.

— 4. *Neque enim*. Le poète veut dire que ces pierres ne se détachent pas subitement, mais que la lente action du temps les ruine, les désagrège peu à peu, et en prépare la chute définitive.

— 5. *Privata fragore*. Si ces pierres n'étaient brisées, fendues à l'intérieur, elles ne tomberaient pas si facilement.

— 6. *Quod quidam memorant*. Certains physiciens de la plus haute antiquité grecque, et parmi eux, Anaximandre, prétendaient que l'air ou le ciel (*αἴθηρ*) est le principe élémentaire de tout ce qui existe.

Page 184 : 1. *Bellum Thebanum*, la guerre des Sept chefs qui eut lieu vers 1320, avant Jésus-Christ, environ cinquante ans avant la guerre de Troie.

— 2. *Multa*. L'art de la navigation était alors plus avancé chez les Romains qu'il ne l'avait été chez les Grecs.

— 3. *Melicos peperere sonores*. Il y avait pourtant bien des siècles que la lyre, la flûte, etc., étaient connues des Grecs. Lucrèce veut dire sans doute que ces instruments ont été perfectionnés au point qu'ils semblent comme inventés une seconde fois.

— 4. *Natura hæc rerumque ratioque*, figure appelée hendiadyin (*ἐν δὶὰ δύοῖν*) pour *hæc ratio naturæ*, l'Épicurisme.

— 5. *Antehac*, dans un autre âge, dont le souvenir serait absolument effacé.

Page 186 : 1. *Si tristior... ruinasque*. Voici le raisonnement de Lucrèce : De ce que de tels désastres se sont produits à la surface du monde, on peut induire que si la cause qui les provoquait eût été plus énergique encore, le globe terrestre lui-même aurait pu sauter en éclats et être anéanti.

— 2. *Tantum suppeditant amnes*. Les fleuves fournissent sans cesse tant d'eau à la mer, que celle-ci ne peut être tarie par les rayons dévorants du soleil.

— 3. *Incepti*, entreprise qui consisterait à ensevelir sous les eaux la terre tout entière.

Page 188 : 1. *Quum semel... in arvis*. Ainsi chacun de ces deux éléments, l'eau et le feu, a obtenu une fois un triomphe passager.

— 2. *Ambens*. Parmi les commentateurs les uns regardent ce participe comme un exemple unique de contraction pour *ambedens*, dévorant; les autres comme une contraction de *ambiens*, dans sa course autour du monde.

— 3. *Phaethonta*. Phaéthon, fils d'Apollon, ayant arraché à son père le serment solennel de souscrire à ce qu'il lui demanderait, voulut conduire pendant une journée le char du soleil. Mais les chevaux ne reconnaissant pas la main qui les guidait d'ordinaire, s'emportèrent hors de leur route, et causèrent de terribles catastrophes dans le ciel et sur la terre.

— 4. *Pereunt res*; comme il est arrivé dans le cas unique où le feu a triomphé.

— 5. *Multas urbes*. Allusion au déluge de Deucalion.

Voyez encore un passage sur la position de la terre au centre du monde (535-564), et un autre passage extrêmement curieux sur la dimension que Lucrèce attribue au soleil et à la lune (564-584).

#### IV.

Page 190 : 1. *Mundi... scatere*. D'après cette hypothèse, il n'y aurait qu'une ouverture dans la voûte du ciel, qu'une source unique par laquelle s'échapperaient les principes ignés (*elementa vaporis*) du monde entier.

— 2. *Prata... redundet*. La comparaison n'est pas bien juste; le ruisseau ne devient fleuve que parce que des sources ou des affluents grossissent son cours. Il eût été plus à propos de citer certaines sources qui sortent de terre par des canaux étroits, et forment à leur naissance des cours d'eau importants, comme le Timave dont parle Virgile, *Énéide*, I, 184, 185.

— 3. *Est etiam quoque...* Seconde hypothèse.

Page 192 : 1. *Quod genus*, comme en grec *ὅν τρόπον*.

— 2. *Forsitan et...* Troisième hypothèse.

— 3. *Itere*, forme archaïque pour *itinere*.

— 4. *Labefactos aere multo*. Le char du Soleil, en fendant l'air,

dans sa course rapide, éprouve une résistance qui épuise à la longue l'énergie de ses rayons lumineux.

— 5. *Matuta*. Cette déesse était appelée Ino ou Leucothoé chez les Grecs. Elle devançait l'Aurore, et lui préparait des voies dans le ciel.

— 6. *Solis... gigni*. Dans cette hypothèse, le soleil ne serait pas un astre permanent, mais une agrégation d'atomes ignés, qui se formerait chaque matin pour s'évanouir le soir.

Page 194 : 1. *Idæis e montibus altis*. L'Ida en Phrygie était une des montagnes les plus élevées des contrées grecques, une de celles par conséquent où il était le plus naturel d'observer les phénomènes que présente le soleil levant.

— 2. *Dispensos ignes*. Les premiers feux de l'aurore paraissent en effet dispersés sur l'horizon tout entier ; ils se resserrent peu à peu, à mesure qu'approche le lever de l'astre et sont tous enfin comme absorbés dans le disque solaire, quand il apparaît.

— 3. *Multa... tempore fiunt*. On ne peut comparer la précision mathématique de la révolution solaire aux phases de la végétation, de la température, de la vie humaine, etc..., où l'on peut dire que la régularité dans l'ensemble se compose d'irrégularités dans le détail.

— 4. *Dentes cadere*. Il s'agit de la chute des premières dents, qui, vers l'âge de sept ans, tombent et sont remplacées.

— 5. *Sol idem*, le soleil restant toujours le même. On a vu plus haut que Lucrèce avait admis comme possible une hypothèse bizarre, d'après laquelle le soleil ne serait qu'une agglomération de feux, renouvelée à chaque aurore.

Page 196 : 1. *Imparibus anfractibus*. Le soleil décrit des courbes d'inégale longueur, suivant les différentes époques de l'année, soit au-dessus, soit au-dessous de notre horizon.

— 2. *Orbem*. La sphère céleste, et en même temps notre globe terrestre, sur lequel on trace fictivement l'écliptique décrite par le soleil dans le ciel.

— 3. *Quod... detrahit*, ce qu'il a donné en moins pour la durée des jours à l'un des deux hémisphères.

— 4. *Ad id signum*, le Bélier au printemps, et la Balance en automne.

— 5. *Nodus*. On appelle nœuds les deux points d'intersection de l'écliptique avec l'équateur.

— 6. *Flatus Aquilonis et Austri*. Le vent du nord et le vent du midi servent à désigner le point d'où ils soufflent : le pôle nord et le pôle sud.

— 7. *Cælum*, le point du ciel où se trouve le soleil, quand il passe à l'équateur aux mois de mars et de septembre.

— 8. *Metas*, les deux tropiques appelés aussi *metæ* (bornes) parce qu'ils bornent la course du soleil sur l'écliptique. Ce passage est difficile, et le sens en est fort controversé. On peut encore lire et expliquer ainsi : — *Nam medio cursu flatus (accusatif) Aquilonis et Austri distinet, æquato cælum discrimine metans*. Car le soleil au milieu de sa course annuelle, à égale distance du nord au sud, partage le ciel dans son évolution en deux parties de même grandeur.

— 9. *Posituram*. Le passage du soleil à l'équateur a lieu à cause de la position inclinée du zodiaque.

— 10. *Signis*, les douze signes du zodiaque, imaginés par les astronomes anciens pour préciser les différentes phases de la révolution solaire annuelle.

— 11. *Aut quia crassior.... aer*. Seconde hypothèse. Lucrèce, au lieu de se contenter de la première hypothèse, qui est suffisante, en imagine deux autres fort absurdes, mais qui se rattachent de plus près à son système atomistique.

— 12. *Tremulum*, tremblant, vacillant à cause des obstacles qu'il rencontre dans sa course.

— 13. *Aut etiam.... ignes*. Troisième hypothèse, qui se rapporte à cette supposition énoncée plus haut d'un soleil se reformant chaque jour.

— 14. *Certa de parte*. Dans une même partie de l'horizon à l'orient, et non pas au même point.

Voyez encore le passage où Lucrèce expose si poétiquement l'hypothèse d'une lune se reformant chaque jour (730-750).

## V.

Page 198 : 1. *Mollia*. Dans le monde, à sa naissance, tout devait être tendre, délicat.

— 2. *Magnum certamen*, une lutte entre les arbres à qui s'élèvera le plus haut.

— 3. *Inde loci*, archaïsme pour *inde, postea*.

— 4. *Mortalia sæcla*, non-seulement les hommes, mais les autres êtres animés, soumis comme lui à la mort.

— 5. *Multaque.... terris*. Les anciens s'imaginaient voir des phénomènes de génération spontanée chez de nombreux insectes et même chez les grenouilles.

Page 200 : 1. *Ova relinquebant*. Du moment que Lucrèce admet la génération spontanée des espèces par la combinaison de la chaleur et de l'humidité dans le sein de la terre, il est naturel qu'il admette aussi l'existence de l'œuf ou de l'embryon comme ayant précédé celle de l'être parfait.

— 2. *Mortalia sæcla*. Cette expression a un sens plus restreint qu'au vers 12 : ici elle désigne uniquement l'espèce humaine.

Page 202 : 1. *Montibus* ; la partie pour le tout. Il s'agit ici non-seulement des animaux qui peuplent les montagnes, mais encore de tous les quadrupèdes qui vivent sur la terre.

— 2. *Finem.... habere*. Tout a une fin, selon Lucrèce, et la fécondité de la terre, comme tout le reste.

Voyez encore un beau passage sur les espèces qui ont dû disparaître depuis la création (853-875), et un autre, non moins curieux, dans lequel le poète nie que les Centaures et les Chimères aient jamais pu exister (876-898).

## VI.

Page 202 : 1. *Durius*. Les organes de l'homme primitif avaient conservé quelque chose de la dureté de la terre, qui, selon le bizarre système d'Épicure, les avait formés de son sein.

Page 204 : 1. *Robustus*, épithète générique de *arator*. Ce n'est pas à dire que les hommes primitifs ne fussent pas robustes ; Lucrèce vient d'affirmer le contraire.

— 2. *Scibat*, et à la page suivante *scibant*, formes archaïques pour *sciebat*, *sciebant*.

— 3. *Dia*, divins, c'est-à-dire, précieux, puisqu'ils suffisaient à l'alimentation de l'homme.

— 4. *Miseris*. Lucrèce rapproche souvent cette épithète de *mortalibus*, parce que, selon lui, dans la vie, les maux sont plus fréquents que les biens.

Page 206 : 1. *Valere.... doctus*. Les hommes n'usaient de leurs forces et ne vivaient alors que pour la satisfaction de leurs instincts.

— 2. *Pauca*, quelques animaux plus forts et que les hommes ne pouvaient vaincre.

Page 208 : 1. *Nec plangere*. Lucrèce combat dans ses vers l'opinion de certains philosophes qui croyaient qu'aux premiers temps du monde, les hommes, quand venait la nuit, poussaient des cris de terreur et redoutaient d'éternelles ténèbres. Mais le retour régulier du jour et de la nuit avait dû bientôt les rassurer. Les éclipses seules ont toujours eu le privilège d'exciter chez les peuples ignorants des craintes superstitieuses.

— 2. *Domo*, l'asile qu'ils avaient choisi au milieu des broussailles pour y passer la nuit.

— 3. *Plus*. Quoique les hommes fussent exposés alors à la férocité des bêtes sauvages, la vie moyenne n'était guère plus courte que de nos jours pour des raisons que le poète développe avec éloquence aux vers 71 et suivants.

Page 210 : 1. *Servarat*. La fuite les avait sauvés de la mort, mais après qu'ils avaient reçu de graves blessures.

— 2. *Tremulas*, tremblantes de douleur et de fièvre.

— 3. *Donicum*, forme archaïque pour *donec*.

— 4. *Temere*, à la légère, au hasard, et non pour châtier l'audace de l'homme, puisqu'il ne naviguait pas encore. — *Incassum*, sans résultat fatal pour le genre humain. — *Leviter*, comme *temere*, sans calcul.

— 5. *Inde*. C'est le second âge de l'humanité.

Page 212 : 1. *Superbum*, altier, violent. Les parents devinrent doux et faibles; les caresses de leurs enfants amollirent leur rude et sauvage nature.

— 2. *Balbe*. L'homme ne savait encore que bégayer.

— 3. *Casti*. Ce nominatif pluriel se rapporte à l'idée de *homines* comprise dans *bona pars*, et est, pour le sens, l'équivalent de l'adverbe *caste*.

— 4. *Abuti*, pour *uti*, se construisait avec l'accusatif dans la vieille langue latine.

Page 214 : 1. *Illis*, avec ces cornes dont il sent qu'il sera bientôt armé; il croit déjà s'en servir et frapper son ennemi.

— 2. *Tremulum*; épithète transportée de *pennis* à *auxiliatum*. Les ailes encore inhabiles du jeune oiseau tremblent et le soutiennent à peine.

— 3. *Proinde*. C'est la réfutation de la doctrine pythagoricienne, reprise par Platon dans le Cratyle, et d'après laquelle un seul homme aurait inventé et enseigné le langage.

— 4. *Mutæ*, qui n'ont pas un langage articulé comme celui de l'homme.

Page 216 : 1. *Ricta*, forme archaïque pour *rictus*.

— 2. *Baubantur*. Ce mot exprime par onomatopée le hurlement triste et prolongé du chien.

— 3. *De victu.... repugnant*. Le cri des animaux quand ils se disputent leur subsistance ou défendent leur proie n'est pas le même que dans les autres circonstances.

Page 218 : 1. *Tum*, aux premiers âges du monde.

— 2. *Illud.... requiras*. Lucrèce arrive maintenant à rechercher l'origine du feu.

— 3. *Et ramosa.... æstuat*. C'est la deuxième cause qui provoque la naissance de la flamme, le frottement.

— 4. *Et micat.... ardor*. Il est vrai qu'en frottant violemment deux morceaux de bois l'un contre l'autre on peut les échauffer jusqu'à en faire jaillir la flamme, mais que des arbres en se courbant les uns contre les autres sous l'effort du vent se soient spontanément embrasés, c'est un phénomène dont on ne cite aucun exemple.

— 5. *Utrumque.... ignem*. Ces deux causes sont la foudre et le frottement.

Page 220 : 1. *Novis rebus et igni*. C'est comme s'il y avait *igne novis rebus admoto*, le feu servant à préparer des aliments nouveaux.

— 2. *Res*, les biens autres que le sol et les troupeaux.

— 3. *Tartara tætra*, le noir Tartare, c'est-à-dire, la mort, ou peut-être seulement une obscure et misérable condition.

Page 222 : 1. *Ergo regibus occisis*. Lucrèce a parlé dans les vers précédents des catastrophes auxquelles expose la recherche du pouvoir. Voici maintenant ce qui est arrivé dans les premiers siècles, après que le peuple se fut lassé de la tyrannie des rois.

— 2. *Inde*, pour ce motif, pour remédier à cet état de choses.

— 3. *Partim*. Cet adverbe est employé comme sujet pour *nonnulli*.

Page 224 : 1. *Hanc.... ævum*. Les hommes, après avoir renversé les tyrans qui les avaient opprimés, sacrifièrent à leur sécurité privée la liberté dont ils jouissaient, et passèrent de la démagogie

sous le joug d'une autorité sévère, monarchique ou aristocratique, suivant les pays.

— 2. *Inde*, par suite de l'évolution qui donna l'empire à la loi.

— 3. *Protraxe*, forme archaïque, et crase pour *protraxisse*.

Voyez encore le passage où Lucrèce recherche les causes qui ont répandu chez tous les peuples de la terre la croyance à l'existence des Dieux (1160-1196).

## VII.

Page 224 : 1. *Velatum*. Quand on offrait un sacrifice, on s'approchait de l'autel, la tête voilée.

— 2. *Ad lapidem*, vers l'image du dieu, image qui est faite en pierre ou en marbre.

— 3. *Pandere palmas*, ouvrir les paumes de la main, c'est-à-dire, tendre les mains renversées : c'était le geste des suppliants au pied des autels.

Page 226 : 1. *Mage*, forme archaïque pour *magis*.

— 2. *Labentia*, à cause des révolutions qu'accomplissent, non les cieux eux-mêmes, *mœnia mundi*, mais les astres dont la voûte céleste est parsemée.

— 3. *Conrepunt membra pavore*. Certains commentateurs voient à tort dans cette expression une transposition poétique pour *irrepiunt membris pavor*. Lucrèce veut dire que, sous l'empire de la crainte, l'homme se courbe, se prosterne, rampe à terre. Il lui semble que plus il se fera humble, plus il aura chance d'échapper au péril.

Page 228 : 1. *Corripiunt.... timore*. Bon nombre de commentateurs entendent ainsi ce vers : *perculsi timore Divum corripiunt membra*, ramassent leurs membres, se font petits.

— 2. *Induperatorem*, forme archaïque pour *imperatorem*.

— 3. *Quæsit*, 3<sup>e</sup> personne du singulier de *quæso*, qui n'est resté usité qu'à la première personne.

— 4. *Ad vada leti*, métaphore tirée des bas-fonds où se brisent les navires. Lucrèce l'a sans doute choisie, parce qu'il s'agit du chef d'une flotte battue par la tempête.

— 5. *Vis abdita*, la fatalité, selon Lucrèce.

Tout dans ce beau livre est intéressant; ainsi voyez encore (1240-1280) le passage sur la découverte des métaux.

## VIII.

Page 230 : 1. *Tibi*, est explétif.

— 2. *Æris*. Les anciens désignaient par le mot grec χαλκός et le mot latin *æs*, soit le cuivre pur, soit le plus souvent des alliages de ce métal avec le zinc, le plomb et l'étain, ou même l'or et l'argent. Dans ces premiers temps dont parle Lucrèce il ne peut s'agir que des alliages les plus simples, comme par exemple du cuivre avec le plomb; ce qui formait une sorte de bronze peu résistant.

— 3. *Vasta*; parce que les armes qui les faisaient étaient grossières et pesantes.

— 4. *Ollis*. Les inventeurs des premières armes triomphaient facilement des autres hommes nus et désarmés.

— 5. *Versaque in opprobrium*; parce que les faux ou faucilles d'airain ne servirent plus que dans les pratiques de la magie pour couper, la nuit, les herbes vénéneuses.

— 6. *Creperi*, mot archaïque qui a le sens de *dubit*.

Page 232 : 1. *Boves Lucas*, les éléphants, ainsi appelés parce que ce fut en Lucanie que les Romains virent pour la première fois ces éléphants dans la guerre contre Pyrrhus.

— 2. *Pœni*. Les Carthaginois avaient fait des éléphants une des principales forces de leurs armées.

— 3. *Aliud*, forme archaïque pour *aliud*.

— 4. *Mœnere*, forme archaïque pour *munere*.

— 5. *Sævisque magistris*. Il fallait que les conducteurs de ces lions les traitassent avec une extrême rigueur pour s'en faire obéir, et encore ne pouvaient-ils guère réussir, *nequidquam*.

Page 234 : 1. *Sævi*. Ils étaient exaspérés par les traits dont ils étaient percés.

— 2. *Transversa*, forme archaïque pour *transversa*.

Page 236 : 1. *Quierint*, (e bref) de *queo*.

— 2. *Et magis orbi*. Ce passage est très-obscur. Outre le sens que nous avons donné, il y a encore celui-ci : On supposerait plutôt qu'un pareil fait se fût produit dans un autre monde, moins bien organisé que le nôtre, parce que ce fait nous semble à nous, hommes raisonnables, un pur acte de démence.

Voyez encore comment l'homme apprit à tisser la laine, puis à planter et à greffer (1348-1378).

## IX

Page 238 : 1. *Satiata*, forme archaïque pour *satieta*.

— 2. *Solatia somni*, s.-ent. *quibus se ipsi fraudabant* : ils se privaient volontiers de sommeil pour prolonger leurs fêtes.

— 3. *Supera*, forme archaïque pour *supra*. Ils effleuraient de leurs lèvres la partie supérieure des chalumeaux.

Page 240 : 1. *Numerum*, crase pour *numerorum*.

— 2. *Neque hilo*, pour *et nihilo*.

— 3. *Dulcedini'*, pour *dulcedinis*.

— 4. *Terrigenarum*, de ces hommes des premiers siècles encore rapprochés de l'époque où, suivant le poète, ils étaient nés de la terre (*e terra geniti*).

## X.

Page 240 : 1. *Pelles*, la possession des peaux dont ils se revêtaient pour se garantir du froid.

— 2. *In altum*, en pleine mer, c'est-à-dire, au milieu des agitations, des tempêtes.

— 3. *Perdocuere*. Le soleil et la lune enseignent clairement le cours des saisons.

Page 242 : 1. *Propterea*. Tant que l'écriture n'avait pas existé, les événements n'avaient pu être transmis que par la tradition orale qui les eut bientôt altérés et même complètement dénaturés.

— 2. *Cetera.... præmia*, les autres avantages de ce genre, par opposition à *delicias vitæ*, les raffinements de la vie, les arts de pur agrément.



# ARGUMENT ANALYTIQUE

## DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE SIXIÈME

---

I. Éloge d'Épicure. Athènes doit être fière d'avoir donné le jour à ce philosophe qui apprit aux humains à bannir la crainte et le désir, et à triompher des maux par la connaissance de la vérité

II. Lucrèce étudie la nature de la foudre. L'éclair est produit par les semences ignées accumulées dans les nuages.

III. La foudre n'est point une arme aux mains des dieux, comme le pense le vulgaire; elle frappe au hasard, et les temples eux-mêmes ne sont point épargnés.

IV. Les vastes flancs de l'Etna sont creux; l'air y pénètre, s'y chauffe, embrase les rochers qui l'emprisonnent, et s'élançe par le cratère, entraînant avec lui des matières liquéfiées.

V. Lucrèce est incertain sur les causes qui provoquent les crues du Nil. Sont-ce les vents étésiens qui, soufflant du nord, arrêtent le cours du fleuve? Sont-ce des ensablements qui ferment son embouchure? Sont-ce des pluies périodiques ou la fonte des neiges qui produisent ce phénomène?

VI. Les maladies contagieuses sont occasionnées par le déplacement des éléments qui flottent dans l'atmosphère.

VII. La peste, partie d'Égypte, vint fondre sur Athènes l'an 430 av. Jésus-Christ. Lucrèce décrit les symptômes de cet effroyable fléau, les douleurs atroces qui précédaient la mort, et les scènes de désolation dont Athènes fut alors le théâtre.

# LIVRE SIXIÈME.

## I. — LE SAGE EST LE BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

(V. 1-48.)

Primæ frugiparos fetus mortalibus ægris  
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,  
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt<sup>1</sup>,  
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,  
Quum genuere virum<sup>2</sup>, tali cum corde repertum,  
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,  
Cujus et extincti, propter divina reperta,  
Divulgata vetus jam ad cælum gloria fertur.

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,  
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,  
Et pro quam posset vitam consistere tutam,  
Divitiis homines et honore et laude potentes  
Affluere, atque bona natorum excellere fama,  
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,

### I

C'est Athènes, cette ville fameuse, qui, la première, fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois; c'est elle enfin qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à ce sage dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, et dont la gloire, victorieuse du trépas, s'élève maintenant jusqu'aux cieux.

Ce grand homme, considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent les besoins et la conservation de la vie, avec des richesses, des honneurs, de la réputation, des enfants bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, découvrit

# LIVRE SIXIÈME.

## I. — LE SAGE EST LE BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

Athenæ nomine præclaro  
dididerunt quondam primæ  
mortalibus ægris  
fetus frugiparos  
et recreaverunt vitam,  
rogaruntque leges,  
et dederunt primæ  
dulcia solatia vitæ,  
quum genuere virum,  
repertum cum corde tali,  
qui profudit quondam  
omnia  
ex ore veridico,  
cujus et extincti,  
vetus gloria divulgata  
fertur jam ad cælum,  
propter reperta divina.

Nam quum hic vidit  
jam ferme omnia  
quæ usus flagitat  
ad victum,  
esse parata mortalibus  
et consistere vitam tutam  
pro quam posset,  
homines potentes  
et honore et laude  
affluere divitiis,  
atque excellere  
bona fama natorum,  
et tamen corda  
non esse minus anxiosa domi  
cuiquam,

Athènes d'un nom illustre  
répandit jadis la première  
pour les (parmi les) mortels souffrants  
les productions qui-donnent-les-blés,  
et elle ranima la vie,  
et elle porta les lois,  
et elle donna la première  
les douces consolations de la vie,  
lorsqu'elle enfanta un homme, [telle,  
qui s'est trouvé avec une intelligence  
qui répandit jadis  
toute chose  
de sa bouche véridique,  
duquel même étant mort  
l'ancienne gloire répandue  
est portée maintenant au ciel,  
à cause de ses découvertes divines.

Car lorsque celui-ci vit  
maintenant presque toutes les choses  
que le besoin exige  
pour la nourriture,  
être acquises aux mortels,  
et établir la vie sûre  
selon qu'il (l'homme) peut,  
les hommes puissants [nommée)  
et par l'honneur et par l'éloge (la re-  
regorger de richesses,  
et être-supérieurs [fants,  
par la bonne réputation de leurs en-  
et cependant les cœurs  
n'être pas moins inquiets à l'intérieur  
à-qui-que-ce-soit (à tous),

Atque animi ingratis vitam vexare querelis ;  
 Causam, quæ infestis cogit sævire querelis,  
 Intellegit ibi : vitium vas<sup>2</sup> efficere ipsum,  
 Omniaque illius vitio corrumpier<sup>3</sup> intus,  
 Quæ conlata<sup>4</sup> foris et commoda cumque venirent ;  
 Partim quod fluxum pertusumque esse videbat,  
 Ut nulla posset ratione explerier umquam,  
 Partim quod tætro quasi conspurcare sapore  
 Omnia cernebat, quæcumque receperat intus.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,  
 Et finem statuit cuppedinis atque timoris,  
 Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,  
 Quid foret, atque viam monstravit tramite parvo  
 Qua possemus ad id recto contendere cursu,  
 Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,  
 Quod fieret naturali<sup>5</sup>, varieque volaret,  
 Seu casu, seu vi, quod sic Natura parasset ;  
 Et quibus e portis<sup>6</sup> occurri cuique deceret ;  
 Et genus humanum frustra plerumque probavit  
 Volvere curarum tristes in pectore fluctus.  
 Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis

la cause de tant d'amers soucis ; il comprit que tout le mal venait du vase même, qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que, perméable et privé de fond, il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit qu'intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain, en y versant la vérité. Il mit des bornes à ses désirs, le guérit de ses alarmes, lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus droite et la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels, et qui viennent assaillir l'homme sous mille formes, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la Nature. Il lui apprit de quel côté l'âme doit se mettre en défense contre leurs assauts, et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fond d'elle-même. Car si les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit, nous-mêmes

atque vexare vitam  
querelis ingratis animi ;  
intellegit causam quæ  
cogit sævire querelis infestis  
ibi : vas ipsum  
vitium omniaque,  
quæcumque venirent  
conlata foris  
et commoda,  
corrumpier intus  
vicio illius ;  
partim quod videbat  
fluxum pertusumque,  
ut posset nulla ratione  
explerier umquam,  
partim quod cernebat  
quasi conspurcare omnia,  
quæcumque receperat intus,  
sapore tætro.

Purgavit igitur pectora  
dictis veridicis,  
et statuit finem  
cuppedinis atque timoris,  
exposuitque  
bonum summum  
quo omnes tendimus,  
quid foret,  
atque monstravit viam  
tramite parvo qua  
possemus contendere ad id  
cursu recto,  
quidve mali foret passim  
in rebus mortalibus,  
quod fieret,  
volaretque varie,  
seu casu naturali,  
seu vi,  
quod natura parasset sic ;  
et e quibus portis  
deceret occurri cuique ;  
et probavit  
genus humanum  
volvère frustra plerumque  
in pectore  
tristes fluctus curarum.  
Nam veluti pueri trepidant,  
atque metuunt omnia

et (les angoisses) tourmenter la vie  
par les plaintes vaines du cœur ;  
il comprit la cause qui  
pousse à s'emporter en plaintes amères  
(être) là ; le vase lui-même  
(être) le mal, et toutes les choses,  
quelles-que-fussent-celles-qui venaient  
apportées du dehors  
et avantageuses,  
être corrompues à l'intérieur  
par le défaut de ce vase ;  
en-partie parce qu'il voyait ce vase  
coulant et troué, [moyen  
de-sorte-qu'il ne pouvait par aucun  
être rempli jamais,  
en-partie parce qu'il voyait ce vase  
comme souiller toutes choses, [rieur,  
toutes-celles-qu'il avait reçues à l'inté-  
par une saveur infecte.

Il purifia donc les cœurs  
par des paroles véridiques,  
et il établit une limite  
du désir et de la crainte,  
et il exposa  
le bien suprême  
où tous nous tendons,  
quel il était,  
et il a indiqué une route  
d'un sentier court, par où  
nous pourrions tendre vers ce bien  
par une course directe,  
ou quoi de mal (quel mal) était çà-et-là  
dans les choses mortelles,  
lequel mal se faisait,  
et volait sous-des-formes-diverses,  
soit par un hasard naturel,  
soit par une force naturelle, [ainsi ;  
parce que la nature avait disposé cela  
et de quelles portes [chacun ;  
il convenait qu'on-allât-au-devant-de  
et il prouva  
le genre humain  
rouler en-vain la-plupart-du-temps  
dans son cœur  
les tristes flots des soucis. [blent,  
Car de-même-que les enfants trem-  
et craignent toute chose

In tenebris metuunt ; sic nos in luce timemus  
 Interdum nilo quæ sunt metuenda magis quam  
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.  
 Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est  
 Non radii solis, nec lucida tela diei  
 Discussant, sed Naturæ species, ratioque ;  
 Quo magis inceptum pergam pertexere dictis.  
 Et quoniam docui mundi mortalia templa  
 Esse, et nativo consistere corpore cælum,  
 Et quæcumque in eo fiunt fientque, necesse  
 Esse ea dissolvi, quæ restant percipe porro,  
 Quandoquidem semel insignem conscendere currum  
 Vincendi spes <sup>1</sup> hortata est, atque obvia cursu  
 Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

## II. — COMMENT SE FORME LA FOUDRE.

(V. 238-293.)

Fulmina quo pacto gignantur, et impete tanto  
 Fiant ut possint ictu discludere turres,  
 Disturbare domos, avellere tigna trabesque,  
 Et monumenta virum demoliri atque cremare,

en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres, il est besoin non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature. Aussi continuerai-je mon œuvre avec d'autant plus d'ardeur.

Je vous ai enseigné que l'édifice du monde est périssable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naissent et naîtront dans son enceinte ne peuvent échapper à la dissolution. Écoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, et que les obstacles qui s'opposaient à ma course se sont aplanis devant moi.

## II

Comment se forme la foudre ? Comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un seul coup, pour abattre les maisons, arracher les solives et les poutres, détruire et incendier les monu-

in tenebris cæcis,  
 sic nos timemus interdum  
 in luce  
 quæ sunt  
 nilo magis metuenda  
 quam quæ pueri pavitant  
 in tenebris,  
 finguntque futura.  
 Necesse est igitur  
 non radii solis,  
 nec tela lucida diei,  
 sed species Naturæ  
 ratioque  
 discutiant hunc terrorem,  
 tenebrasque animi;  
 quo pergam magis  
 pertexere dictis inceptum.

Et quoniam docui  
 templa mundi  
 esse mortalia,  
 et cælum consistere  
 corpore nativo,  
 et esse necesse  
 quæcumque fiunt  
 et fient in eo,  
 ea dissolvi,  
 percipe porro quæ restant,  
 quandoquidem spes vincendi  
 hortata est semel  
 conscendere  
 currum insignem,  
 atque quæ fuerant  
 obvia cursu  
 conversa sunt,  
 furore placato.

dans les ténèbres obscures,  
 ainsi nous nous craignons parfois  
 en plein jour  
 des choses qui ne sont  
 en rien plus à-craindre  
 que celles dont les enfants ont-peur  
 dans les ténèbres,  
 et qu'ils s'imaginent devoir arriver.  
 Il est nécessaire donc  
 non que les rayons du soleil,  
 ni les traits lumineux du jour,  
 mais que le spectacle de la Nature  
 et que la réflexion  
 dissipent cette terreur,  
 et ces ténèbres de l'âme;  
 par quoi je continuerai davantage  
 à achever par mes paroles la chose com-

Et puisque j'ai enseigné [mencée.  
 les espaces du monde  
 être sujets-à-la mort,  
 et le ciel être-composé  
 d'un corps qui-a-reçu-la-naissance,  
 et être nécessaire  
 tous-les-corps-qui se font  
 et se feront en lui,  
 ces corps être dissous, [à t'apprendre,  
 apprends ensuite les vérités qui restent  
 puisque l'espoir de vaincre  
 m'a engagé une fois  
 à monter  
 sur un char brillant,  
 et que les obstacles qui avaient été  
 opposés à ma course  
 ont été changés,  
 leur fureur ayant été apaisée.

## II. — COMMENT SE FORME LA Foudre.

Expedit quo pacto  
 fulmina gignantur,  
 et fiant impete tanto  
 ut possint  
 discludere turres ictu,  
 disturbare domos,  
 avellere tigna trabesque,  
 et demoliri atque cremare  
 monumenta virum,

J'expliquerai de quelle manière  
 les foudres sont produites, [grande  
 et deviennent d'une impétuosité si-  
 qu'elles peuvent  
 fendre les tours d'un coup,  
 renverser les maisons,  
 arracher les solives et les poutres,  
 et détruire et incendier  
 les monuments des hommes,

Exanimare homines, pecudes prosternere passim.  
Cetera de genere hoc qua vi facere omnia possint,  
Expeditam, neque te in promissis<sup>1</sup> plura morabor.

Fulmina gignier e crassis alteque putandum est  
Nubibus exstructis ; nam cælo nulla sereno,  
Nec leviter densis mittuntur nubibus umquam :  
Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,  
Quod tum per totum concrescunt aera nubes  
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur  
Liquisse, et magnas cæli complesse cavernas :  
Usque adeo, tætra nimborum nocte coorta,  
Impendent atræ Formidinis ora<sup>2</sup> superne,  
uum commoliri tempestas fulmina cœptat.

Præterea, persæpe niger quoque per mare nimbus,  
Ut picis e cælo demissum flumen, in undas  
Sic cadit, et fertur tenebris procul, et trahit atram  
Fulminibus gravidam tempestatem atque procellis,  
Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus,  
In terra quoque ut horrescant, ac tecta requirant.

ments des hommes, donner la mort aux hommes eux-mêmes, étendre sans vie les troupeaux et exercer mille autres ravages de cette nature ? Je vais vous l'expliquer sans différer plus longtemps.

La foudre ne se forme que dans des nuages épais et accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable. Jamais elle ne jaillit d'un ciel serein ou voilé de nuages légers ; c'est ce que prouve l'expérience, puisque, dans les premiers moments où l'orage prépare ses traits, les nuages s'épaississent dans toute l'étendue de l'atmosphère ; on croirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir les profondes cavités des cieux ; une nuit effrayante nous couvre de ses voiles ; la Terreur est suspendue sur nos têtes.

Quelquefois un nuage noirâtre, semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel, fond en eau et répand les ténèbres dans le lointain, traînant à sa suite les ouragans, les tempêtes, les foudres, et rempli lui-même de feux et de vents si terribles, que, sur la terre

---

exanimare homines,  
 prosternere passim pecudes,  
 qua vi possint  
 facere omnia cetera  
 de hoc genere,  
 neque morabor te plura  
 in promissis.

Putandum est  
 fulmina gignier  
 e nubibus crassis  
 exstructisque alte;  
 nam nulla  
 mittuntur unquam  
 cælo sereno,  
 nec nubibus leviter densis :  
 nam res manifesta  
 docet procul dubio  
 hoc fieri ;  
 quod tum nubes  
 condescunt undique  
 per aera totum,  
 uti reamur  
 omnes tenebras  
 liquisse Acheronta,  
 et complesse  
 magnas cavernas cæli :  
 usque adeo,  
 nocte tætra nimborum  
 coorta,  
 ora atræ Formidinis  
 impendent superne,  
 quum tempestas cœptat  
 commoliri fulmina.

Præterea,  
 persæpe quoque  
 nimbus niger per mare  
 cadit in undas sic  
 ut flumen picis  
 demissum e cælo,  
 et fertur procul tenebris,  
 et trahit  
 atram tempestatem  
 gravidam fulminibus  
 atque procellis,  
 repletus ipse cum primis  
 ignibus ac ventis,  
 ut quoque in terra

priver-de-vie les hommes,  
 abattre ça-et-là les troupeaux, [vent  
 j'expliquerai par quelle force elles peu-  
 faire toutes-les-autres choses  
 de ce genre,  
 et je ne te retarderai pas plus  
 dans des promesses.

Il faut penser  
 les foudres être produites  
 de nuages épais  
 et accumulés à-une-grande-hauteur ;  
 car aucunes foudres  
 ne sont envoyées jamais  
 d'un ciel serein,  
 ni de nuages légèrement (peu) épais :  
 car la réalité manifeste [possible)  
 enseigne loin du doute (sans doute  
 cela arriver ;  
 parce qu'alors les nuages  
 s'épaississent de-toute-part  
 à travers l'air tout-entier,  
 de-sorte-que nous croyons  
 toutes les ténèbres  
 avoir quitté l'Achéron,  
 et avoir rempli  
 les grandes cavités du ciel :  
 jusqu'à-un-tel-point, [les nuages)  
 la nuit affreuse des nuages (formée par  
 s'étant élevée,  
 les traits de la sombre Terreur  
 nous menacent d'en-haut,  
 lorsque la tempête commence  
 à mettre-en-mouvement les foudres.

En-outré,  
 très-souvent aussi, [vrant la mer)  
 un nuage noir à travers la mer (cou-  
 tombe en eaux ainsi  
 comme un fleuve de poix  
 descendu du ciel,  
 et est porté au-loin avec les ténèbres,  
 et traîne  
 une noire tempête  
 chargée de foudres  
 et de coups-de-vent, [(surtout)  
 rempli lui-même parmi les premiers  
 de feux et de vents,  
 de-sorte-que même sur la terre

Sic igitur supera nostrum caput esse putandum est  
 Tempestatem altam<sup>1</sup> ; neque enim caligine tanta  
 Obruerent terras, nisi inædificata superne  
 Multa forent multis exempto nubila sole ;  
 Nec tanto possent venientes opprimere imbri,  
 Flumina abundare ut facerent, camposque natare,  
 Si non exstructis foret alte nubibus æther.

Hic igitur ventis atque ignibus omnia plena  
 Sunt ; ideo passim fremitus et fulgura fiunt ;  
 Quippe etenim supra docui, permulta vaporis  
 Semina habere cavas nubes, et multa necesse est  
 Concipere ex solis radiis ardoreque eorum.  
 Hic, ubi ventus eas idem qui cogit in unum  
 Forte locum quemvis, expressit<sup>2</sup> multa vaporis  
 Semina, seque simul cum eo commiscuit igni ;  
 Insinuatus ibi vortex versatur in arto<sup>3</sup>,  
 Et calidis acuit fulmen fornacibus intus<sup>4</sup> :  
 Nam duplici ratione accenditur : ipse sua nam  
 Mobilitate calescit, et e contagibus ignis.

même, les hommes saisis d'effroi cherchent un asile sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au-dessus de nos têtes. La terre ne serait point ensevelie dans une aussi profonde nuit, si la lumière du soleil n'était interceptée par des amas de nuages ; et les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance pour gonfler les rivières et inonder les campagnes, si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Partout il y a ainsi des feux et des vents. Voilà pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs. Car je vous ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu, dont le nombre est encore augmenté par les rayons et la chaleur du soleil. Lorsque le vent, après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a tiré un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle, alors un tourbillon s'introduisant dans la masse nuageuse, s'agite dans les espaces célestes et aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaise ardente. Car ce tourbillon s'échauffe de deux manières, ou par sa propre rapidité ou par le contact du feu. Lorsque le vent s'est échauffé par sa propre

horrescant,  
 ac requirant tecta.  
 Putandum est igitur sic  
 tempestatem esse altam  
 supera nostrum caput;  
 neque enim nubia  
 obruerent terras  
 caligine tanta,  
 nisi multa  
 forent inædificata superne  
 multis  
 sole exempto;  
 nec possent venientes  
 opprimere  
 imbri tanto,  
 ut facerent  
 flumina abundare,  
 camposque natara,  
 si æther non foret  
 nubibus exstructis alta.

Hic omnia igitur sunt  
 plena ventis atque ignibus.  
 fremitus et fulgura  
 fiunt ideo passim;  
 quippe etenim docui supra  
 nubes cavas habere  
 permulta semina vaporis,  
 et necesse est  
 concipere multa  
 ex radiis solis  
 ardoreque eorum.  
 Hic, ubi idem ventus  
 qui cogit eas forte  
 in unum locum quemvis,  
 expressit  
 multa semina vaporis,  
 seque commiscuit simul  
 cum eo igni,  
 ibi vortex insinuatus  
 versatur in arto,  
 acuitque fulmen intus  
 calidis fornacibus;  
 nam accenditur  
 duplici ratione:  
 nam calescit ipse  
 sua mobilitate,  
 et e contagibus ignis.

les hommes frissonnent,  
 et cherchent leurs abris.  
 Il faut penser donc ainsi  
 la tempête être haute  
 au-dessus de notre tête;  
 ni en effet les nuages  
 ne couvriraient les terres  
 d'une obscurité si-grande,  
 si beaucoup de nuages [(en haut)  
 n'avaient été amoncelés dans-les-airs  
 sur beaucoup de nuages  
 le soleil ayant été écarté; [leur marche)  
 ni ces nuages ne pourraient en venant (dans  
 s'abattre sur les terres  
 en une pluie si-grande,  
 qu'ils fissent  
 les fleuves déborder,  
 et les plaines nager (être inondées),  
 si l'air n'était pas  
 formé de nuages entassés haut.

Alors tous les lieux donc sont  
 pleins de ces vents et de ces feux;  
 des grondements et des éclairs  
 ont-lieu à-cause-de-cela ça-et-là;  
 car en effet j'ai enseigné plus-haut  
 les nuages creux avoir  
 de très-nombreux germes de feu,  
 et il est nécessaire  
 ces nuages en prendre beaucoup  
 des rayons du soleil  
 et de la chaleur de ces rayons.  
 Alors, quand le même vent  
 qui rassemble ces nuages par hasard  
 dans un lieu quelconque,  
 en a tiré  
 beaucoup de germes de feu,  
 et s'est mêlé en-même-temps  
 avec ce feu,  
 alors un tourbillon qui s'y est introduit  
 tourne dans un-espace-étroit,  
 et aiguise la foudre à l'intérieur  
 dans de chaudes fournaies;  
 car ce tourbillon est allumé  
 d'une double manière:  
 car il s'échauffe de lui-même  
 par sa mobilité,  
 et par les contacts du feu.

Inde ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis  
 Impetus incessit<sup>1</sup>, maturum tum quasi fulmen  
 Percindit subito nubem, ferturque coruscis  
 Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor.  
 Quem gravis insequitur sonitus, displosa repente  
 Opprimere ut cæli videantur templa superne.  
 Inde tremor terras graviter pertentat, et altum  
 Murmura percurrunt cælum; nam tota fere tum  
 Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur.  
 Quo de concussu sequitur gravis imber et uber,  
 Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,  
 Atque ita præcipitans ad diluviem revocare :  
 Tantus, discidio nubis ventique procellâ,  
 Mittitur, ardenti sonitus quum provolat ictu !

### III. — LA Foudre frappe au hasard.

(V. 386-421.)

Quod si Jupiter atque alii fulgentia Divi  
 Terrifico quatiunt sonitu cælestia templa,  
 Et jaciunt ignes, quo cuique est cumque voluptas,  
 Cur, quibus incautum scelus aversabile cumque est,

violence, ou par l'impression de la flamme, la foudre mûre en quelque sorte, crève le nuage, et le feu céleste, lancé avec rapidité, répand partout sa lumière étincelante. Un bruit affreux se fait entendre, comme si la voûte des cieux, brisée tout à coup, tombait en éclats sur nos têtes. Alors le globe est ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pôle à l'autre. Car tous les nuages s'agitent et retentissent à la fois, et de cette secousse universelle naissent les flots d'une pluie si abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va se résoudre en eau, et noyer la terre par un nouveau déluge : tant est violente la tempête, lorsque les nuages se déchirent, que les vents grondent, et que la foudre éclate dans les airs.

### III

Si c'est Jupiter et les autres dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, et qui lancent la foudre partout où il leur plait, que ne percent-ils d'outre en outre ces scé-

Inde ubi vis venti  
percaluit,  
vel impetus gravis ignis  
incessit,  
tum fulmen quasi matrum  
percindit subito nubem  
ardorque percitus fertur  
lustrans omnia loca  
luminibus coruscis.  
Quem sonitus gravis  
insequitur,  
ut templa cæli superne  
videantur displosa repente  
opprimere.  
Inde tremor  
pertentat graviter terras,  
et murmura percurrunt  
cælum altum ;  
nam tum tempestas fere tota  
concussa tremit,  
fremitusque moventur.  
De quo concussu  
imber gravis et uber  
sequitur,  
uti omnis æther  
videatur vertier in imbrem,  
atque præcipitans ita  
revocare ad diluviem :  
tantus mittitur  
discidio nubis  
procellaque venti,  
quum sonitus provolat  
ictu ardenti !

Puis quand la violence du vent  
s'est échauffée—entièrement,  
ou que l'impétuosité forte du feu  
est survenue,  
alors la foudre, comme mûre  
déchire subitement la nue,  
et le feu lancé-vivement est porté  
éclairant tous les lieux  
de lumières étincelantes.  
Lequel feu un bruit fort  
suit,  
de-sorte-que les espaces du ciel en-haut  
paraissent éclatant soudainement  
écraser *les hommes*.  
De là un tremblement  
ébranle fortement les terres,  
et des murmures parcourent  
le ciel élevé ;  
car alors la tempête presque tout-entière  
ébranlée tremble, [entendre).  
et des grondements sont excités (se font  
Après laquelle secousse  
une pluie pesante et abondante  
suit,  
de-sorte-que tout l'air  
paraît être changé en pluie,  
et se précipitant ainsi  
ramener *la terre* au déluge :  
si-violent l'air s'abat  
par le déchirement de la nue  
et par l'ouragan du vent,  
quand le bruit s'élance  
avec un coup brûlant !

### III. — LA Foudre FRAPPE AU HASARD.

Quod si Jupiter  
atque alii Divi  
quatiunt sonitu terrifico  
templa cælestia fulgentia,  
et jaciunt ignes  
quocumque  
voluptas est ouique,  
cur non faciunt  
ut quibuscumque est  
scelus aversabile  
incautum,

Que si Jupiter  
et les autres dieux  
ébranlent avec un bruit effrayant  
les espaces du-ciel brillants,  
et jettent les feux,  
partout-où  
le plaisir est à chacun *d'eux*,  
pourquoi ne font-ils pas  
que tous-ceux-auxquels est  
un crime odieux  
dont-ils-ne-se-sont-pas-gardés,

Non faciunt, icti flammis ut fulguris halent  
 Pectore perfixo, documen mortalibus acre?  
 Et potius nulla <sup>1</sup> sibi turpi conscius in re  
 Volvitur in flammis innoxius inque peditur,  
 Turbine cœlesti subito correptus et igni?

Cur etiam loca sola petunt frustra que laborant?  
 An tum brachia consuescunt firmantque lacertos?  
 In terraque Patris cur telum <sup>2</sup> perpetiuntur  
 Obtundi? Cur ipse sinit, neque parcat in hostes?

Denique, cur numquam cœlo jacet undique puro  
 Jupiter in terras fulmen, sonitusque profundit?  
 An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum  
 Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?  
 In mare qua porro mittit ratione? quid undas  
 Arguit, et liquidam molem camposque natantes?

Præterea <sup>3</sup>, si vult caveamus fulminis ictum,  
 Cur dubitat facere ut possimus cernere missum?  
 Si necopinantes autem vult opprimere igni,  
 Cur tonat ex illa parte <sup>4</sup>, ut vitare queamus?

lérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, et dont la mort serait pour les autres hommes un exemple redoutable? Au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, sont enveloppés dans les flammes et dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleste.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires? Est-ce afin d'accoutumer leurs bras? d'assurer leurs coups? Pourquoi souffrent-ils que les traits du père des dieux s'émoussent sur la terre? Et lui-même, pourquoi le permet-il au lieu de les réserver contre ses ennemis?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa foudre, ne fait-il jamais gronder son tonnerre, quand le ciel est serein? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former pour ajuster ses coups de plus près? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer? Que reproche-t-il aux flots, à cette masse liquide, à ces plaines flottantes?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laisse-t-il apercevoir le coup? Si son intention est de nous surprendre, pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous

icti halent  
 flammas fulguris,  
 pectore perfixo,  
 documen acre mortalibus?  
 Et potius  
 conscius sibi  
 in nulla re turpi,  
 volvitur  
 impediturque in flammis  
 innocuus,  
 correptus subito  
 turbine cælesti et igni?  
 Cur etiam petunt  
 loca sola,  
 laborantque frustra?  
 An tum consuescunt  
 brachia  
 firmantque lacertos?  
 Curque perpetuantur  
 telum Patris  
 obtundi in terra?  
 Cur ipse sinit,  
 neque parcat in hostes?  
 Denique, cur Jupiter  
 numquam jacet fulmen  
 in terras,  
 profunditque sonitus,  
 cælo parò undique?  
 An simul ac nubes  
 successere,  
 tum ipse descendit in eas,  
 ut determinet prope hinc  
 ictus teli?  
 An porro qua ratione  
 mittit in mare?  
 Quid arguit undas,  
 et molem liquidam  
 camposque natantes?  
 Præterea, si vult  
 caveamus ictum fulminis,  
 cur dubitat facere [sum?  
 ut possimus cernere mis-  
 Si autem vult  
 opprimere igni  
 necopinantes,  
 cur tonat ex illa parte,  
 ut queamus vitare?

frappés exhalent  
 les flammes de la foudre,  
 la poitrine transpercée, [tels?  
 enseignement énergique pour les mor-  
 Et pourquoi plutôt  
 celui qui n'a conscience en lui-même  
 d'aucune action honteuse,  
 est-il roulé  
 et est-il enveloppé dans les flammes  
 étant innocent,  
 saisi subitement  
 par un tourbillon céleste et par le feu?  
 Pourquoi aussi visent-ils  
 les lieux solitaires,  
 et prennent-ils de la peine en vain?  
 Est-ce qu'alors ils exercent  
 leurs bras,  
 et fortifient leurs muscles?  
 Et pourquoi souffrent-ils  
 le trait du Père  
 s'émoûsser sur la terre? [les ennemis?  
 Pourquoi lui-même le permet-il, [contre  
 et ne le ménage-t-il pas pour le tourner  
 Enfin, pourquoi Jupiter,  
 ne lance-t-il jamais la foudre  
 sur les terres,  
 et ne répand-ils pas des bruits,  
 le ciel étant pur de tous côtés?  
 Est-ce que dès que les nuages  
 sont venus sous ses pieds,  
 alors lui-même descend dans ces nuages,  
 pour qu'il ajuste près d'ici  
 les coups de son trait?  
 Ou bien encore par quelle raison  
 les envoie-t-il sur la mer?  
 De quoi accuse-t-il les ondes,  
 et la masse liquide  
 et les plaines qui nagent (la mer)?  
 En outre, s'il veut [foudre,  
 que nous prenions-garde au coup de la  
 pourquoi hésite-t-il à faire  
 que nous puissions voir le jet?  
 Mais s'il veut  
 accabler par le feu  
 nous ne nous-y-attendant-pas,  
 pourquoi tonne-t-il de ce côté, [dre?  
 de sorte que nous puissions éviter la fou-

Cur tenebras ante et fremitus et murmura concit?

Et simul in multas partes qui credere possis  
Mittere, an hoc ausis numquam contendere factum  
Ut fierent ictus uno sub tempore plures?

At sæpe est numero factum, fierique necesse est,  
Ut pluere in multis regionibus et cadere imbres,  
Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremo, cur sancta Deum delubra, suasque  
Discutit infesto præclaras fulmine sedes,  
Et bene facta Deum frangit simulacra, suisque  
Demit imaginibus violento vulnere honorem?  
Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque ejus  
Montibus in summis vestigia cernimus ignis?

#### IV. — L'ETNA.

(V. 676-704.)

Nunc tamen, illa modis quibus irritata repente  
Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet,  
Expediam. Primum totius subcava montis  
Est natura, fere silicum suffulta cavernis;  
Omnibus est porro in speluncis ventus et aer;

devons éviter la foudre? Pourquoi ces grondements lointains, ces ténèbres, ces roulements qui en sont toujours les avant-coureurs?

Concevez-vous qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois? Cependant vous ne pouvez le nier, sans démentir une expérience souvent répétée; il est nécessaire que la foudre, comme la pluie, puisse tomber en même temps de différents côtés.

Enfin, pourquoi son foudre destructeur renverse-t-il les temples des Immortels, et ces édifices superbes érigés en son propre honneur? Pourquoi briser les statues des dieux travaillées avec tant d'art, et par des coups indiscrets, diminuer la beauté de ses propres images? En un mot, pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés? Pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que partout ailleurs?

#### IV

Mais tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale soudainement des fournaises de l'Étna. D'abord toute la montagne est creuse intérieurement, et appuyée presque partout sur des cavernes de cailloux. Or toutes les cavernes sont

Cur concit ante  
tenebras et fremitus  
et murmura?

Et qui possis credere  
mittere simul  
in multas partes?  
An ausis contendere  
numquam factum  
ut plures ictus fierent  
sub uno tempore?  
At factum est sæpenumero,  
necesseque est fieri  
multa fulmina fieri  
sub uno tempore,  
sic ut pluere  
et imbres cadere  
in multis regionibus.

Postremo cur discutit  
fulmine infesto  
delubra sancta Deum,  
suasque sedes præclaras,  
et frangit simulacra Deum  
facta bene,  
demitque honorem  
suis imaginibus  
vulnere violento?  
Curque petit plerumque  
loca alta,  
cernimusque  
in montibus summis  
vestigia plurima  
ignis ejus?

Pourquoi met-il-en-mouvement aupara-  
les ténèbres et les grondements [vant  
et les murmures?

Et comment pourrais-tu croire  
Jupiter envoyer la foudre à-la-fois  
en beaucoup de côtés?  
Ou-bien oserais-tu prétendre  
n'être jamais arrivé  
que plusieurs coups eussent-lieu  
sous (en) un seul temps?  
Mais il est arrivé souvent,  
et il est nécessaire qu'il arrive  
beaucoup de foudres avoir-lieu (être  
sous (en) un seul temps, [lancées])  
ainsi qu'il est nécessaire pleuvoir  
et les eaux (l'eau) tomber  
dans beaucoup de contrées.

Enfin pourquoi fracasse-t-il  
avec une foudre ennemie  
les temples saints des dieux,  
et ses propres demeures brillantes  
et brise-t-il les statues des dieux  
faites bien (artistement),  
et enlève-t-il de l'éclat  
à ses propres images  
par une blessure violente?  
Et pourquoi vise-t-il la-plupart-du-temps  
les lieux élevés,  
et pourquoi voyons-nous  
sur les montagnes à-leurs-sommets  
les traces les plus nombreuses  
du feu d'elle (de la foudre)?

#### IV. — L'ETNA.

Nunc tamen expediam  
quibus modis illa flamma  
irritata repente  
efflet foras  
vastis fornacibus Ætnæ  
Primum natura  
montis totius  
est subcava,  
et suffulta fere  
cavernis silicium:  
porro ventus et aer  
est in omnibus speluncis;

Maintenant cependant j'expliquerai  
de quelles manières cette flamme  
irritée soudainement  
s'exhale au-dehors  
par les vastes fournaises de l'Etna.  
D'abord la nature  
de la montagne tout-entière  
est creuse-en-dessous,  
et appuyée presque-partout  
sur des cavernes de cailloux:  
or le vent et l'air  
est (sont) dans toutes les cavernes;

Ventus enim fit, ubi est agitando <sup>1</sup> percitus aer.  
 Hic ubi percaluit <sup>2</sup>, calefecitque omnia circum  
 Saxa furens, qua contingit, terramque, et ab ollis  
 Excussit calidum flammis velocibus ignem :  
 Tollit se, ac rectis ita faucibus <sup>3</sup> ejicit alte,  
 Fert itaque ardorem longe, longeque favillam  
 Differt, et crassa volvit caligine fumum ;  
 Extruditque simul mirando pondere saxa :  
 Ne dubites <sup>4</sup> quin hæc animæ turbida sit vis.

Præterea, magna ex parti <sup>5</sup> mare montis ad ejus  
 Radices frangit fluctus, æstumque resorbet :  
 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas  
 Perveniunt subter fauces ; hac ire fatendum est,  
 Et penetrare mari penitus res cogit aperto,  
 Atque efflare foras, ideoque extollere flammæ,  
 Saxaque subjectare, et arenæ tollere nimbos <sup>6</sup> :  
 In summo sunt vertice enim crateres <sup>7</sup>, ut ipsi  
 Nominitant, nos quod fauces perhibemus et ora.

remplies de vents, et par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, et a communiqué son ardeur aux rochers et à la terre, autour desquels il fait rage, et qu'il en a fait sortir des flammes rapides, des feux dévorants, il s'élève, s'élance directement par des gorges de la montagne, répand au loin la flamme et la cendre, roule une fumée noire et épaisse, et lance en même temps des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne; sans cesse elle y brise et en ramène ses flots. Les cavernes règnent par-dessous terre, depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures quand la mer s'est retirée, et ne dirigent leur souffle de là vers le sommet. Voilà pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, et des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cime, sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent crateres, et nous nous leur donnons le nom de gorges et de bouches.

ventus enim fit,  
 ubi aer est percitus  
 agitando.  
 Ubi hic percaluit,  
 furensque calefecit circum  
 omnia saxa,  
 qua contingit,  
 terramque,  
 excussitque ab ollis  
 ignem calidum  
 flammis velocibus,  
 se tollit,  
 ac ita eiecit alte  
 faucibus rectis,  
 itaque fert ardorem longe,  
 differtque longe favillam,  
 et volvit fumum  
 caligine crassa;  
 extruditque simul  
 saxa poudere mirando :  
 ne dubites  
 quin hæc vis turbida  
 sit animæ.

Præterea  
 mare trangit fluctus,  
 resorbetque æstum  
 ex magna parti  
 ad radices ejus montis :  
 speluncæ perveniunt subter  
 usque ex hoc mari  
 ad fauces altas montis ;  
 fatendum est ire hac,  
 et res cogit  
 penetrare penitus,  
 mari aperto,  
 atque eflare foras,  
 ideoque extollere flammæ,  
 subjectareque saxa,  
 et tollere nimbos arenæ :  
 crateres enim,  
 ut ipsi nominant,  
 sunt in vertice summo,  
 quod nos perhibemus  
 fauces et ora.

le vent en effet a-lieu,  
 lorsque l'air est ébranlé  
 par le-fait-d'être-agité. [ment,  
 Dès-que celui-ci s'est échauffé-entière-  
 et furieux a échauffé à-l'-entour  
 tous les rochers,  
 par-où ils les touche,  
 ainsi-que la terre,  
 et qu'il a fait-sortir de ces choses  
 un feu brûlant  
 avec des flammes rapides,  
 il s'élève,  
 et ainsi (alors) il s'élançe en-haut  
 par les gorges droites,  
 c'est pourquoi il porte la chaleur au-loin,  
 et porte-ça-et là au-loin la cendre,  
 et roule une fumée  
 d'une obscurité épaisse ;  
 et pousse-dehors en-même-temps  
 des rochers d'un poids étonnant :  
 pour que tu ne doutes pas  
 que cette violence impétueuse  
 ne soit la violence du vent.

En outre  
 la mer brise ses flots,  
 et ravale (replie) la vague  
 en grande partie [tagne :  
 aux racines (aux pieds) de cette mon-  
 des cavernes s'étendent au-dessous  
 à-partir de cette mer [tagne ;  
 jusqu'aux gorges profondes de la mon-  
 il faut avouer le vent circuler par-là,  
 et la réalité force de reconnaître  
 le vent pénétrer par-là intérieurement,  
 la mer étant à découvert,  
 et s'exhaler au dehors,  
 et pour-cette-raison élever les flammes,  
 et lancer des rochers,  
 et soulever des nuages de sable :  
 des cratères en effet, [pellent,  
 comme eux-mêmes (les Grecs) les ap-  
 sont au sommet le-plus-élevé,  
 ce que nous nous-appelon  
 gorges et bouches.

Nîus in æstatem crescit, campisque redundat  
 Unicus in terris, Ægypti totius amnis.  
 Is rigat Ægyptum medium per sæpe<sup>1</sup> calorem  
 Aut quia sunt æstate aquilones<sup>2</sup> ostia contra,  
 Anni tempore eo qui etesiæ<sup>3</sup> esse feruntur,  
 Et contra fluvium flantes remorantur, et undas  
 Cogentes sursus, replent, coguntque manere :  
 Nam dubio procul<sup>4</sup> hæc adverso flabra feruntur  
 Flumine, quæ gelidis ab stellis axis aguntur ;  
 Ille ex æstifera parti<sup>5</sup> venit amnis ab Austro,  
 Inter nigra virum percocto sæcla calore,  
 Exoriens penitus media ab regione diei.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ  
 Fluctibus adversis oppilare ostia contra,  
 Quum mare permotum ventis ruit intus<sup>6</sup> arenam :  
 Quo fit uti pacto liber minus exitus amni,  
 Et proclivis item fiat minus impetus undis.

Fit quoque uti pluvix<sup>7</sup> forsân magis ad caput ei,

## V

Le Nil, ce fleuve sans pareil sur la terre, ce fleuve de toute l'Égypte s'accroît et inonde les campagnes à mesure que l'été s'avance. Ces débordements peuvent venir de ce que, dans cette saison, où règnent les vents étésiens, les aquilons soufflant à l'embouchure et contre la direction du fleuve, en suspendent le cours, en refoulent les ondes, en comblent le lit, et le forcent de s'arrêter. Car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve, puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle boréal, tandis que le Nil prend sa source dans les régions du Midi, dans ces climats brûlants que le soleil visite au milieu de sa course, et dont les habitants sont noircis et brûlés par le soleil.

Il se peut encore que de vastes amas de sables déposés à son embouchure forment une digue contre ces flots lorsque la mer, agitée par les vents, roule des sables ; d'où il arrive que la décharge du fleuve est moins libre, et la pente de son lit, moins inclinée.

Il se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à sa source

## V. — LE NIL.

Nilus,  
unicus in terris  
amnis Ægypti totius,  
crescit in æstatem,  
redundatque campis.  
Is rigat Ægyptum  
sæpe per medium calorem;  
aut quia æstate,  
aquilones, qui,  
eo tempore anni,  
feruntur esse etesiæ,  
sunt  
contra ostia,  
et flantes contra fluvium  
remorantur,  
et cogentes sursus undas,  
replent,  
coguntque manere :  
nam hæc flabra  
quæ aguntur  
ab stelis gelidis axis,  
feruntur procul dubio  
flumine adverso;  
ille amnis venit  
ex parti æstifera  
ab Austro,  
exoriens inter sæcla nigra  
virum percocto colore  
ab regione diei  
penitus media.

Est quoque uti  
magnus congestus arenæ  
possit oppilare ostia  
contra  
fluctibus adversis,  
quum mare  
permotum ventis  
ruit arenam intus :  
quo pacto fit uti  
exitus minus liber amni,  
et item impetus fiat  
minus proclivis undis.

Fit quoque uti  
pluvise fiant forsan magis  
ad caput ei,

Le Nil,  
sans-pareil sur les terres (sur la terre),  
fleuve de l'Égypte tout-entière,  
croît *en avançant* dans l'été,  
et déborde dans les plaines.  
Celui-ci arrose l'Égypte  
souvent au milieu de la chaleur ;  
ou parce que l'été,  
les aquilons, qui,  
dans cette saison de l'année,  
sont rapportés être *souffles* étésiens  
sont (soufflent)  
dans une-direction-opposée aux bouches,  
et soufflant contre le fleuve,  
l'arrêtent,  
et amassant en-haut les ondes,  
remplissent le fleuve,  
et le forcent à rester :  
car ces souffles  
qui sont poussés  
des constellations glacées du pôle,  
sont portés (circulent) sans doute  
le fleuve étant opposé (contre le courant  
ce fleuve vient [du fleuve) ;  
du côté qui-amène-la-chaleur  
du midi,  
s'élevant parmi des races noires  
d'hommes au teint brûlé  
du-côté-de la région du jour [midi).  
*qui est* tout à fait au milieu (en plein

Il est possible aussi que  
un grand entassement de sable  
puisse fermer les bouches  
du-côté-opposé  
aux flots venant-en-sens-contraire,  
lorsque la mer  
fortement-remuée par les vents  
pousse le sable à-l'intérieur :  
par laquelle façon il arrive que [fleuve,  
l'issue devienne moins libre pour le  
et que de même le cours devienne  
moins incliné pour les ondes.

Il arrive aussi que  
les pluies ont-lieu peut-être davantage  
auprès de la source à (de) ce fleuve,

Tempore eo fiant quo etesia flabra aquilonum  
 Nubila conjiunt in eas tunc omnia<sup>1</sup> partes<sup>2</sup>.  
 Scilicet ad mediam regionem ejecta diei,  
 Quum convenerunt, ibi ad altos denique montes  
 Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.  
 Forsitan Æthiopum<sup>3</sup> penitus de montibus altis  
 Crescat, ubi in campos albas descendere ningues  
 Tabificis<sup>4</sup> subigit radiis sol omnia lustrans<sup>5</sup>.

VI. — DES MALADIES CONTAGIEUSES.

(V. 1090-1137.)

Nunc, ratio quæ sit morbis, aut unde repente  
 Mortiferam possit cladem conflare coorta  
 Morbida vis hominum generi pecudumque catervis,  
 Expediam. Primum multarum semina rerum  
 Esse supra docui, quæ sint vitalia nobis ;  
 Et contra, quæ sint morbo mortique, necesse est  
 Multa volare : ea quum casu sunt forte coorta,  
 Et perturbarunt cælum, fit morbidus aer :  
 Atque ea vis omnis morborum pestilitasque  
 Aut extrinsecus<sup>1</sup>, ut nubes nebulæque, superne

dans cette saison où le souffle des vents étésiens chasse de ce côté les nuages, qui, rassemblés dans les régions du midi, s'accumulent et se condensent à la cime des plus hautes montagnes, et tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

Peut-être aussi cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Éthiopie, quand le soleil, dont les rayons embrassent toute la Nature, fond la blanche neige et la fait descendre à grands flots dans les plaines.

VI

Je vais maintenant vous expliquer la cause des maladies contagieuses, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité sur les hommes et sur les troupeaux. Rappelez-vous d'abord que l'atmosphère est remplie d'une infinité de germes de toute espèce, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie et le trépas. Quand le hasard a soulevé un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt et devient mortel. Toutes ces maladies actives et pestilentielle nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages et les brouil-

eo tempore quo  
 flabra etesia aquilonum  
 conjiciunt tunc  
 omnia nubila  
 in eas partes.  
 Scilicet ejecta  
 ad regionem diei mediam,  
 quum convenerunt,  
 ibi denique nubes  
 contrusæ ad altos montes  
 coguntur,  
 premunturque vi.  
 Forsitan crescat  
 de montibus penitus altis  
 Æthiopum,  
 ubi sol lustrans omnia  
 subigit radiis tabificis  
 ninges albas  
 descendere in campos.

dans cette saison dans laquelle  
 les souffles étésiens des aquilons  
 poussent-ensemble alors  
 tous les nuages  
 dans ces parties-là.  
 Sans-doute rejetés [(le midi),  
 vers la région du jour *qui est* au milieu  
 lorsqu'ils se sont réunis,  
 là enfin les nues [gues  
 jetées-pêle-mêle vers les hautes monta-  
 s'amassent,  
 et sont pressées par *leur propre force*.  
 Peut-être pourrait-il-croître  
 des montagnes tout-à-fait hautes  
 des Éthiopiens,  
 quand le soleil éclairant tout  
 force par *ses* rayons dissolvants  
 les neiges blanches  
 à descendre dans les plaines.

#### VI. — DES MALADIES CONTAGIEUSES.

Expeditam nunc  
 quæ ratio sit morbis,  
 aut unde vis morbida  
 coorta repente  
 possit conflare  
 cladem mortiferam  
 generi hominum  
 catervisque pecudum.  
 Primum docui supra  
 semina multarum rerum  
 esse,  
 quæ sint vitalia nobis;  
 et contra est necesse  
 multa volare  
 quæ sint morbo mortique:  
 quum casu ea  
 coorta sunt forte,  
 et perturbarunt cælum,  
 aer fit morbidus;  
 atque omnis ea vis  
 morborum  
 pestilitasque  
 aut veniunt extrinsecus,  
 superno  
 per cælum,

J'expliquerai maintenant  
 quelle cause est aux maladies,  
 ou d'où la force morbifique  
 s'étant élevée soudainement  
 peut produire  
 un désastre mortel  
 pour la race des hommes  
 et pour les troupes des bestiaux.  
 D'abord j'ai enseigné plus-haut  
 les éléments de beaucoup d'atomes  
 exister,  
 qui sont vitaux pour nous;  
 et par-contre il est nécessaire  
 beaucoup voler  
 qui sont à maladie et à mort:  
 lorsque accidentellement ceux-ci  
 se sont levés-ensemble par hasard,  
 et ont troublé-complètement le ciel,  
 l'air devient malsain;  
 et toute cette force  
 des maladies,  
 et la peste  
 ou viennent du dehors,  
 d'en-haut  
 à travers le ciel,

Per cælum veniunt, aut ipsa sæpe coortæ  
De terra surgunt, ubi putorem <sup>1</sup> humida nacta est,  
Intempestivis pluviisque et solibus icta.

Nonne vides etiam cæli novitate et aquarum  
Tentari, procul a patria quicumque domoque  
Adveniunt, ideo quia longa discrepant res?  
Nam quid Brittanni cælum differre putamus,  
Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis;  
Quidve quod in Ponto <sup>2</sup> est differre, et Gadibus atque  
Usque ad nigra <sup>3</sup> virum percocto sæcla calore?  
Quæ quum quattuor inter se diversa videmus  
Quattuor a ventis et cæli partibus esse,  
Tum color et facies hominum distare videntur  
Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus <sup>4</sup>, qui propter flumina Nili  
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam <sup>5</sup>.  
Athide tentantur gressus <sup>6</sup>, oculique in Achæis  
Finibus : inde aliis alius locus est inimicus  
Partibus ac membris ; varius concinnat id aer.

lards, ou s'élèvent du sein même de la terre, dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluie et de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air et d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie? C'est qu'il y trouve des conditions d'existence trop différentes. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Bretons et celle de l'Égypte, où s'abaisse l'axe du monde? Quelle différence entre le climat du Pont et celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gadès jusqu'aux peuples au visage brûlé par la chaleur du soleil? Ces quatre pays, exposés à quatre vents, et situés sous quatre climats divers, différent non-seulement par l'exposition, mais encore par la couleur et l'aspect de leurs habitants, et par la nature des maladies auxquelles ceux-ci sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil au milieu de l'Égypte, et nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes, celui des Achéens est malsain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps; toutes ces diffé-

ut nubes nebulæque,  
aut surgunt  
coortæ sæpe  
de terra ipsa,  
ubi humida nacta est  
putorem,  
icta pluvisque et solibus  
intempestivis.

Nonne vides etiam  
quicumque adveniunt  
procul a patria domoque  
tentari novitate  
cæli et aquarum,  
ideo quia  
res discrepant longe?  
Nam quid putamus  
cælum Brittanni, differre  
et quod est in Ægypto,  
qua axis mundi claudicat;  
quidve  
quod est in Ponto  
differre, et Gadibus  
atque usque ad sæcla nigra  
virûm colore percocto?  
Quæ quattuor  
quum videmus  
diversa inter se  
esse a quattuor ventis  
et partibus cæli,  
tum color et facies  
hominum  
videntur distare largiter,  
et morbi tenere sæcla  
generatim.

Est morbus elephas,  
qui gignitur  
propter flumina Nili  
in media Ægypto,  
neque usquam præterea.  
Gressus tentantur Athide,  
oculique  
in finibus Achæis:  
inde alius locus  
est inimicus  
aliis partibus ac membris;  
aer varius  
concinнат id.

comme des nuages et des brouillards,  
ou s'élèvent  
soulevées-ensemble souvent  
de la terre elle-même,  
dès qu'humide elle a acquis  
la puanteur [soleils  
ayant été atteinte par des pluies et des  
hors-de-saison.

Ne vois-tu pas aussi  
tous-ceux-qui arrivent  
loin de leur patrie et de leur maison  
être éprouvés par la nouveauté  
du ciel (du climat) et des eaux,  
pour-cette-raison que  
les choses different de beaucoup?  
Car en quoi (combien) pensons-nous  
le ciel (le climat) du Breton différer,  
et (de) celui qui est en Égypte,  
là-où l'axe du monde est incliné;  
ou en quoi (combien) pensons-nous  
(le climat) qui est dans le Pont  
différer, et (celui qui est) à Gadès  
et jusqu'aux races noires  
d'hommes au teint brûlé?  
Lesquels quatre points  
lorsque nous voyons  
opposés entre eux  
être-du-côté de quatre vents différents  
et de quatre parties différentes du ciel,  
alors la couleur et l'aspect  
des hommes  
paraissent différer largement, [ces  
et des maladies paraissent tenir les ra-  
par-espèces.

Il est (il y a) la maladie éléphantiasis,  
laquelle est engendrée  
le-long-des cours (des eaux) du Nil,  
au milieu de l'Égypte,  
et non en-quelque-lieu en-plus. [tique,  
Les pas (les pieds) sont éprouvés en At-  
et les yeux le sont  
dans les territoires achéens:  
puis un autre lieu  
est ennemi (funeste) [bres;  
à d'autres parties et à d'autres mem-  
un air différent  
produit cela.

Proinde ubi se cælum, quod nobis forte alienum  
 Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit ;  
 Ut nebula ac nubes paulatim repit, et omne  
 Qua graditur, conturbat et immutare coactat ;  
 Fit quoque ut, in nostrum quum venit denique cælum,  
 Corrumpat, reddatque sui simile, atque alienum.  
 Hæc igitur subito clades nova pestilitasque,  
 Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,  
 Aut alios hominum pastus pecudumque cibatus ;  
 Aut etiam suspensa manet vis aere in ipso,  
 Et quum spirantes mixtas hinc ducimus auras,  
 Illa quoque in corpus pariter sorberere necesse est.  
 Consimili ratione venit bubus quoque sæpe  
 Pestilias, et jam pigris balantibus ægror.  
 Nec refert utrum nos in loca deveniamus  
 Nobis adversa, et cæli mutemus amictum<sup>1</sup> ;  
 An cælum nobis ultro Natura corruptum  
 Deferat, aut aliquid quo non consuevimus uti<sup>2</sup>,

rences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuse, se déplace et s'avance vers nous, il se traîne lentement comme un nuage ; il altère et corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il passe, et enfin, arrivé dans notre climat, il le corrompt, l'assimile à lui, et le rend funeste pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce se répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux aliments des hommes et des troupeaux. Quelquefois son venin reste suspendu dans les airs, et nous ne pouvons respirer ce fluide ainsi mélangé, sans puiser en même temps le poison dont il est infecté. La contagion gagne de la même manière le bœuf et la brebis qui languissent. Qu'importe donc que nous nous transportions nous-mêmes dans un climat malsain, sous un ciel nouveau, ou que la Nature

Proinde ubi cælum,  
 quod forte  
 alienum nobis,  
 se commovet,  
 atque aer inimicus  
 cœpit serpere,  
 repit paulatim,  
 ut nebula et nubes,  
 et conturbat omne  
 qua graditur,  
 et coætat immutare.  
 Fit quoque ut,  
 quum venit denique  
 in nostrum cælum,  
 corrumpat,  
 reddatque simile sui,  
 atque alienum.  
 Igitur hæc clades nova  
 pestilientiasque  
 aut cadit subito in aquas,  
 aut persidit  
 in fruges ipsas,  
 aut alios pastus hominum  
 cibatusque pecudum;  
 aut etiam vis manet  
 suspensa in aere ipso,  
 et quum spirantes ducimus  
 auras mixtas hinc,  
 est necesse  
 sorbere pariter in corpus  
 illa quoque.  
 Pestilentia venit  
 sæpe quoque  
 ratione consimili  
 bubus,  
 et jam ægror  
 balantibus pigris.  
 Nec refert utrum  
 nos deveniamus in loca  
 adversa nobis,  
 et matremus  
 amictum cæli,  
 an Natura  
 deferat ultro nobis  
 cælum corruptum,  
 aut aliquid  
 quo non consuevimus uti,

Ainsi-donc quand un ciel (une partie  
 qui par hasard *est* [du ciel,])  
 contraire à nous,  
 se met-en-mouvement,  
 et qu'un air ennemi (funeste)  
 commence à s'avancer-lentement,  
 il se traîne insensiblement,  
 comme un brouillard et un nuage,  
 et trouble-complètement tout le ciel  
 par-là-où il s'avance,  
 et le force à changer.  
 Il arrive aussi que,  
 lorsqu'il est venu enfin  
 dans notre ciel,  
 il le corrompt,  
 et le rend semblable à lui-même,  
 et contraire pour nous.  
 Donc ce fléau nouveau  
 et cette peste  
 ou tombe subitement sur les eaux,  
 ou s'arrête  
 sur les céréales elles-mêmes,  
 ou sur d'autres nourritures des hommes  
 et sur les aliments des troupeaux;  
 ou même sa force reste  
 suspendue dans l'air lui-même,  
 et lorsque respirant nous aspirons  
 les airs mélangés de là (de ces atomes),  
 il est nécessaire  
 d'absorber en-même-temps dans le corps  
 ces atomes aussi.  
 La peste vient  
 souvent aussi  
 d'une manière semblable  
 aux bœufs,  
 et déjà la maladie  
 aux troupeaux bêlants languissants.  
 Et il n'importe pas si  
 nous arrivons dans des lieux  
 contraires à nous  
 et si nous changeons [veloppe),  
 le manteau du ciel (l'air qui nous en-  
 ou-si la Nature  
 apporte d'elle-même à nous  
 un ciel empesté  
 ou quelque élément  
 dont nous n'avons-pas coutume d'user,

Quod nos adventu possit tentare recenti.

VII. — LA PESTE D'ATHÈNES.

(V. 1138-1281.)

Hæc ratio quondam morborum et mortifer æstus<sup>1</sup>  
 Finibus in Cecropis funestos reddidit agros,  
 Vastavitque vias<sup>2</sup>, exhaustit civibus urbem.  
 Nam penitus veniens Ægypti finibus ortus,  
 Aera permensus multum camposque natantes,  
 Incubuit tandem populo Pandionis<sup>3</sup> omni,  
 Inde catervatim morbo mortique dabantur.  
 Principio<sup>4</sup> caput<sup>5</sup> incensum fervore gerebant,  
 Et duplices oculos suffusa luce rubentes.  
 Sudabant etiam fauces intrinsecus atræ  
 Sanguine, et ulceribus vocis via sæpta coibat;  
 Atque animi interpretes manabat lingua cruore,  
 Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.  
 Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum  
 Morbida vis in cor mæstum confluxerat ægris.  
 Omnia tum vero vitæ claustra lababant.  
 Spiritus ore foras tætrum volvebat odorem,

nous amène un air pestilentiel et des atomes étrangers, dont l'irruption soudaine cause notre trépas?

VII

Une maladie de cette espèce, causée par des vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où régna Cécrops, rendit les chemins déserts, et dépeupla cette ville. Née au fond de l'Égypte, après avoir franchi les espaces immenses des airs et des mers, elle s'abattit enfin sur les murs de Pandion, et tous les habitants à la fois furent la proie de la maladie et de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête. Les yeux devenaient rouges et enflammés. L'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir, le canal de la voix fermé et resserré par des ulcères, et la langue, cette interprète de l'âme, était souillée de sang, affaiblie par la douleur, pesante, rude au toucher. Ensuite, quand l'humeur était descendue de la gorge dans la poitrine, et s'était rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois. La bouche exhalait une odeur fé-

quod possit tentare nos  
adventu recenti.

qui puisse éprouver nous  
par son arrivée récente.

## VII. — LA PESTE D'ATHÈNES.

Quondam  
hæc ratio morborum  
et æstus mortifer  
reddidit agros funestos  
n finibus Cæcropis,  
vastavitque vias,  
exhausit urbem civibus.  
Nam veniens  
ortus penitus  
finibus Ægypti,  
permensus æra multum  
camposque natantes,  
incubuit tandem  
omni populo Pandionis,  
inde dabantur  
morbo mortique  
catervatim.  
Principio gerebant caput  
incensum fervore,  
et duplices oculos  
rubentes luce suffusa.  
Fauces etiam  
atræ intrinsecus  
sudabant sanguine  
et via vocis coibat  
septæ ulceribus;  
atque lingua,  
interprès animi,  
manabat cruore,  
debilitata malis,  
gravis motu,  
aspera tactu.  
Inde, ubi vis morbida  
complerat pectus  
per fauces,  
et confluxerat ægris  
in cor ipsum mæstum;  
tum vero  
omnia claustra vitali  
lababant.  
Spiritus volvebat foras  
ore

Jadis  
ce genre de maladies  
et une chaleur mortelle [raillés  
rendit les campagnes pleines-de-funé-  
dans le territoire de Cécrops,  
et rendit-désertes les routes,  
épuisa la ville de citoyens.  
Car arrivant  
étant née au-fond  
du territoire de l'Égypte,  
ayant traversé un air étendu  
et les plaines liquides,  
elle (cette chaleur) s'abattit enfin  
sur tout le peuple de Pandion,  
de là tous étaient donnés  
à la maladie et à la mort  
par-troupes.  
D'abord ils portaient la tête  
brûlée par la chaleur,  
et les deux yeux [sous.  
rouges par l'éclat du sang répandu-des-  
Le gosier aussi  
noir à-l'intérieur  
était humide de sang  
et le canal de la voix se resserrait  
obstrué par des ulcères;  
et la langue,  
interprète de l'âme,  
dégouttait de sang,  
affaiblie par ces maux (ces ulcères),  
pesante par le mouvement,  
âpre au toucher.  
Puis, quand la force morbifique  
avait rempli la poitrine  
en s'insinuant par le gosier,  
et avait afflué pour les malades  
dans leur cœur même abattu;  
alors de-plus  
toutes les barrières de la vie  
chancelaient.  
La respiration roulait au-dehors  
par la bouche

Rancida quo perolent projecta cadavera ritu.  
 Atque animi prorsum tum vires totius, omne  
 Languerat corpus, leti jam limine in ipso :  
 Intolerabilibusque malis erat anxius angor  
 Assidue comes, et gemitu commixta querella.  
 Singultusque frequens noctem per sæpe diemque  
 Conripere assidue nervos, et membra coactans,  
 Dissolvebat eos, defessos ante fatigans.  
 Nec nimio cuiquam posses ardore tueri  
 Corporis in summo summam ferverescere partem,  
 Sed potius tepidum manibus proponere tactum ;  
 Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere  
 Corpus, ut est, per membra sacer quum deditur ignis<sup>1</sup>.  
 Intima pars homini vero flagrabat ad ossa ;  
 Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intus ;  
 Nil adeo posses cuiquam leve tenueque membris  
 Vertere in utilitatem ; at ventum et frigora semper,  
 In fluvios partim gelidos ardentia morbo  
 Membra dabant, nudum jacentes corpus in undas ;

tide, semblable à celle des cadavres corrompus. L'âme perdait toutes ses forces, et le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient, et le tourment d'une inquiétude continuelle, et des plaintes mêlées de gémissements. Des sanglots redoublés le jour et la nuit irritaient les nerfs, contractaient les membres, déliaient les articulations, et épuisaient ces malheureux qui succombaient déjà à la fatigue. Cependant les corps à la surface ne paraissaient point trop brûlants et ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur. Mais ils étaient couverts de rougeur, comme s'ils eussent été remplis d'ulcères enflammés ou que le feu sacré se fût répandu dans les membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur estomac comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères, les plus minces, étaient un fardeau pour eux. Ne recherchant que l'air et le froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitaient au milieu des fleuves glacés, et plongeaient leurs membres nus dans les ondes ; les autres se jetaient

odorem tætrum  
 quo ritu perolent  
 cadavera rancida projecta.  
 Atque vires animi totius  
 tum prorsum,  
 omne corpus languebat,  
 jam in limine ipso leti :  
 angorque anxius  
 erat assidue comes  
 malis intolerabilibus,  
 et querela  
 commixta gemitu.  
 Sæpeque  
 per noctem diemque  
 singultus frequens  
 conripere assidue nervos,  
 et coactans membra,  
 dissolvebat eos,  
 fatigans defessos ante.  
 Nec posses tueri  
 partem summam  
 fervere cuiquam  
 in summo corporis  
 ardore nimio,  
 sed potius  
 proponere manibus  
 tactum tepidum ;  
 et simul omne corpus  
 rubere  
 quasi ulceribus inustis,  
 ut est,  
 quum ignis sacer  
 diditur per membra.  
 Pars vero intima  
 flagrabat homini ad ossa ;  
 flamma flagrabat intus  
 stomacho,  
 ut fornacibus ;  
 adeo posses  
 vertere cuiquam  
 in utilitatem membris  
 nil leve tenueque ;  
 atsemper ventum et frigora.  
 Partim dabant  
 in fluvios gelidos  
 membra ardentia morbo,  
 jacentes in undas

une odeur fétide,  
 de la manière dont sentent-fort  
 les cadavres infects jetés-dehors.  
 Et les forces de l'âme entière  
*languissaient* alors complètement,  
 tout le corps languissait,  
 déjà sur le seuil même du trépas :  
 et l'inquiétude qui-tourmente  
 était assidûment compagne  
 à (de) ces maux intolérables,  
 ainsi-que la plainte  
 mêlée de gémissement.  
 Et souvent  
 pendant la nuit et le jour  
 un hoquet fréquent [nerfs,  
*se mettait* à saisir continuellement les  
 et contractant les membres,  
 dissolvait eux (brisait les malades),  
 épuisant eux fatigués auparavant.  
 Et tu n'aurais pu voir  
 la partie qui-est-à-la-surface  
 s'échauffer pour quelqu'un  
 à la surface du corps  
 par une chaleur excessive,  
 mais plutôt  
 offrir aux mains  
 un toucher tiède ;  
 et en-même-temps tout le corps  
 être-rouge [dedans,  
 comme par des ulcères enflammés-au-  
 comme il arrive,  
 lorsque le feu sacré  
 est répandu à travers les membres.  
 De-plus la partie intérieure  
 brûlait pour l'homme jusqu'aux os ;  
 une flamme brûlait intérieurement  
 dans l'estomac,  
 comme dans des fournaies ;  
 de telle sorte que tu n'aurais pu  
 tourner pour quelqu'un  
 en utilité pour ses membres  
 rien de léger ni de fin ; [et le froid.  
 mais (ils cherchaient) toujours le vent  
 En-partie (les uns) donnaient (jetaient)  
 dans les fleuves frais  
 leurs membres embrasés par la maladie,  
 jetant dans les ondes

Multi præcipites lymphis putealibus alte  
 Inciderunt, ipso venientes ore patente :  
 Insedabiliter sitis arida corpora mersans  
 Æquabat multum parvis humoribus imbrem.  
 Nec requies erat ulla mali ; defessa jacebant  
 Corpora ; mussabat tacito medicina timore :  
 Quippe patentia<sup>2</sup> quum toties ardentia morbis  
 Lumina versarent oculorum, expertia somno.  
 Multaque præterea<sup>3</sup> mortis tum signa dabantur,  
 Perturbata animi mens in mærore metuque,  
 Triste supercilium, furiosus voltus et acer,  
 Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,  
 Creber spiritus, aut ingens raroque coortus,  
 Sudorisque madens per collum splendidus humor ;  
 Tenuia sputa, minuta, croci contacta colore,  
 Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi ;  
 In manibus vero nervi trahere et tremere artus ;  
 A pedibusque minutatim succedere frigus  
 Non dubitabat. Item ad supremum denique tempus

au fond des puits vers lesquels ils se traînaient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondants ou quelques gouttes d'eau.

La douleur ne leur laissait aucun répit. Leurs membres gisaient sans force, et la médecine balbutiait saisie d'une muette terreur. En effet, leurs yeux ardents ouverts pendant des nuits entières, roulaient dans leurs orbites, sans jouir du sommeil. On remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort. Leur âme était troublée par le chagrin et par la crainte, leurs sourcils, froncés, leurs yeux, hagards et furieux, leurs oreilles, inquiétées par des tintements continuels ; leur respiration, tantôt vive et précipitée, tantôt forte et lente ; leur col, baigné d'une sueur transparente ; leur salive, appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains se roidissaient, leurs membres frissonnaient, et le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc. Enfin, dans les der-

corpus nudum ;	leur corps nu ;
multi præcipites	beaucoup se-précipitant
inciderunt alte	tombèrent de-haut
lymphis putealibus,	dans les eaux des-puits,
venientes ore ipso patente.	venant la bouche même ouverte.
Sitis arida	Une soif brûlante
mersans corpora	plongeant leurs corps dans l'eau
insedabiliter	sans-pouvoir-être-apaisée
æquabat multum imbrem	égalait beaucoup de pluie (d'eau)
parvis humoribus.	à de petites gouttes-de-liquide.
Nec ulla requies mali	Ni aucun repos du mal
erat ;	n'était
corpora defessa jacebant ;	les corps fatigués gisaient ;
medicina mussabat	la médecine parlait-bas
timore tacito :	par une crainte muette :
quippe quum versarent	attendu-qu'ils (les malades) roulaient
toties	si souvent
lumina patentia oculorum,	les lumières ouvertes de leurs yeux,
ardentia morbis.	enflammées par la maladie,
expertia somno.	privées de sommeil.
Prætereaque	Et en outre
multa signa mortis	beaucoup de symptômes de mort
dabantur tum,	étaient donnés alors,
mens animi perturbata	la pensée de l'âme toute-troublée
in mærore metuque,	dans le chagrin et la crainte,
supercilium triste,	le sourcil triste (farouche),
voltus furiosus et acer,	le regard furieux et vif,
porro aures sollicitæ	de-plus les oreilles inquiètes
plenæque sonoribus,	et pleines de tintements,
spiritus creber,	une respiration fréquente,
aut ingens coortusque raro,	ou forte et s'élevant rarement,
humorque splendidus	et le liquide brillant
sudoris	de la sueur
madens per collum ;	dégouttant le-long-du cou ;
sputa tenuia, minuta,	les crachats peu-épais, petits,
contacta colore croci,	teints de la couleur du safran,
salsaque,	et salés,
vix edita tussi	à-peine poussés-au-dehors par la toux
per fauces raucas ;	à travers le gosier rauque. ;
nervi vero	de-plus les nerfs
trahere in manibus,	[mains,
et artus tremere ;	se mettaient à se contracter dans les
frigus non dubitabat	et les membres à trembler ;
succedere minutatim	le froid n'hésitait pas (ne tardait pas)
a pedibus.	à se glisser peu-à-peu
Item denique	à partir des pieds.
ad tempus supremum	De même enfin
	à-l'approche-du temps suprême

Compressæ nares, nasi primoris acumen  
 Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis  
 Duraque ; inhorrebat rictum <sup>1</sup> ; frons tenta tumebat.  
 Nec nimio rigidi post artus morte jacebant ;  
 Octavoque fere candenti lumine solis,  
 Aut etiam nona reddebant lampade vitam.  
 Quorum si quis, ut est, vitarat funera leti,  
 Ulceribus tætris et nigra proluvie alvi <sup>2</sup>,  
 Posterius tamen hunc tabes letumque manebat.  
 Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,  
 Corruptus sanguis expletis naribus ibat.  
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.  
 Profluvium porro qui tætri sanguinis acre  
 Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus  
 Ibat <sup>3</sup>, et horrendi metuentes limina leti,  
 Et manibus sine nonnulli pedibusque <sup>4</sup> manebant.  
 In vita tamen, et perdebant lumina partim :  
 Usque adeo mortis metus his incesserat acer !  
 Atque etiam quosdam cepere obliviam rerum  
 Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.  
 Multaque humi quum inhumata jacerent corpora supra

niers moments, leurs narines étaient resserrées et effilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide et rude, leur bouche grimaçante, leur front tendu et saillant. Et la mort ne tardait pas à raidir leurs membres ; la huitième ou la neuvième aurore les voyait presque toujours expirer. Si au bout de cette période quelqu'un échappait au trépas, comme cela arrivait quelquefois, grâce à la suppuration des ulcères ou à la sécrétion des noires matières du ventre, la dissolution et la mort les atteignaient néanmoins, quoique plus tard. Souvent aussi un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines, et ils ressentaient de violentes douleurs de tête. Toutes leurs forces, toute leur substance se perdaient par cette voie. Si la maladie ne prenait point son cours par les narines et n'occasionnait point une pareille hémorragie, elle se jetait sur les nerfs et se répandait dans les membres. Les uns, redoutant l'approche effrayante du trépas, privés de leurs pieds et de leurs mains, tenaient encore à la vie ; d'autres enfin se laissaient ravir l'usage de la vue : tant la crainte de la mort frappait ces malheureux ! Il y en avait aussi qui perdaient le souvenir des choses passées, jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fût couverte de cadavres amoncelés les uns sur les autres sans sépulture, les oi-

nares compressæ,  
 acumen nasi primoris tenue,  
 oculi cavati, tempora cava,  
 pellis frigida duraque;  
 rictum inhorrebat;  
 frons tenta tumebat.  
 Nec nimio post artus  
 jacebant rigidi morte,  
 fereque reddebant vitam,  
 octavo lumine candenti  
 solis,  
 aut etiam nona lampade.  
 Quorum si quis  
 vitarat funera leti,  
 ut est,  
 ulceribus tætris  
 et nigra proluvie alvi,  
 posterius tamen  
 tabes letumque,  
 manebat hunc.  
 Aut etiam multus sanguis  
 corruptus,  
 sæpe cum dolore capitis,  
 exhibat naribus expletis.  
 Vires totæ hominis  
 corpusque fluebat huc  
 Porro qui exierat  
 profluvium acre  
 sanguinis tætri,  
 tamen morbus ibat huc  
 in nervos et artus,  
 et metuentes limina  
 leti horrendi,  
 nonnulli  
 sine et pedibus manibusque  
 manebant tamen in vita,  
 et partim perdebant lumina:  
 usque adeo  
 metus acer mortis  
 incesserat his!  
 Atque etiam  
 obliviam cunctarum rerum  
 cepere quosdam,  
 ut neque possent  
 se cognoscere ipsi.  
 Quamvis multa corpora  
 jacerent humi inhumata

les narines serrées, [nue mince,  
 la pointe du nez à son extrémité deve-  
 les yeux creusés, les tempes creuses,  
 la peau froide et dure;  
 la bouche-ouverte grimaçait;  
 le front tendu était enflé.  
 Et non trop de temps après les membres  
 gisaient raidis par la mort,  
 et presque-toujours ils rendaient la vie  
 à la huitième lumière éblouissante  
 du soleil, [vième jour].  
 ou encore à la neuvième clarté (au neu-  
 Desquels si quelqu'un  
 avait évité les funérailles de la mort,  
 comme cela arrive,  
 par des ulcères fétides  
 et par un noir flux du ventre,  
 plus tard cependant  
 la consommation et la mort  
 attendait (attendaient) celui-ci.  
 Ou encore beaucoup de sang  
 corrompu,  
 souvent avec une douleur de tête,  
 sortait des narines pleines (à pleines na-  
 Les forces entières de l'homme [rines].  
 et son corps coulait (coulaient) là.  
 De-plus celui qui avait évité  
 le flux acre  
 d'un sang fétide,  
 cependant la maladie allait à celui-ci  
 dans les nerfs et les membres,  
 et redoutant les seuils (l'approche)  
 d'un trépas horrible,  
 quelques-uns  
 et sans pieds et sans mains  
 restaient cependant dans la vie,  
 et en-partie (d'autres) perdaient les yeux:  
 jusqu'à un-tel-point  
 une crainte vive de la mort  
 était survenue-en eux!  
 Et même  
 les oublis de toutes choses  
 s'emparèrent de quelques-uns,  
 de-sorte-qu'ils ne pouvaient plus  
 se reconnaître eux-mêmes.  
 Et bien-que beaucoup de corps  
 fussent-gisants à-terre sans-sépulture

Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum  
 Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,  
 Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua.  
 Nec tamen omnino temere illis solibus ulla  
 Comparebat avis, nec tristia sæcla ferarum  
 Exhibant silvis; languebant pleraque morbo,  
 Et moriebantur : cum primis fida canum vis  
 Strata viis animam ponebat in omnibus ægre.  
 Extorquebat enim vitam vis morbida membris.  
 Incomitata rapi certabant funera<sup>1</sup> vasta.  
 Nec ratio remedi communis certa dabatur ;  
 Nam quod ali<sup>2</sup> dederat vitales aeris auras  
 Volvere in ore<sup>3</sup> licere, et cæli templa tueri,  
 Hoc aliis erat exitio, letumque parabat.

Illud in his rebus miserandum et magnopere unum  
 Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat  
 Implicitum morbo, morti<sup>4</sup> damnatus ut esset,  
 Deficiens animo, mæsto cum corde jacebat,  
 Funera respectans, animam amittebat ibidem<sup>5</sup>.  
 Idque vel imprimis cumulabat funere funus :  
 Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci  
 Ex aliis alios avidi contagia morbi;

seaux de proie et les quadrupèdes voraces en fuyaient l'odeur infecte, ou, après en avoir goûté, ils languissaient et ne tardaient pas à mourir. D'ailleurs dans ces tristes jours les oiseaux ne se montraient guère, et les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts. Presque tous les animaux étaient atteints par la contagion et mouraient. Les chiens surtout, nos fidèles compagnons, étendus au milieu des rues, rendaient les derniers soupirs, que leur arrachait la force irrésistible du mal. Les convois étaient enlevés à la hâte, sans pompe et sans suite. Il n'y avait point de remède sûr ni général ; et ce qui rendait à l'un le bonheur de revivre et de contempler la voûte céleste, devenait fatal à d'autres et causait leur mort.

Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr ; plongés dans l'abattement, ils voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au lieu même où le mal les avait frappés. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles, c'est que l'avidité contagieuse ne cessait de passer des uns aux autres ; ceux qui, par un

supra corporibus,  
 tamen genus  
 alituum atque ferarum  
 aut absiliebat procul,  
 ut exiret odorem acrem,  
 aut, ubi gustarat,  
 languebat morte proxima.  
 Nec tamen omnino  
 solibus illis  
 ulla avis comparebat fere,  
 nec sæcla ferarum tristia  
 exhibant silvis;  
 pleraque languebant morbo,  
 et moriebantur :  
 cum primis  
 vis fida canum,  
 strata in omnibus viis,  
 ponebat ægre animam.  
 Vis morbida enim  
 extorquebat vitam membris.  
 Funera vasta incomitata  
 certabant rapi.  
 Nec ratio certa  
 remedi communis dabatur ;  
 nam quod dederat ali  
 licere volvere in ore  
 auras vitales aeris,  
 et tueri templa cæli  
 hoc erat exitio aliis,  
 parabatque letum.  
 Illud unum  
 erat miserandum  
 et magnopere ærumnabile  
 in his rebus,  
 quod ubi quisque  
 videbat se implicitum morbo  
 ut esset damnatus morti,  
 deficiens animo,  
 jacebat cum corde mæsto,  
 respectans funera,  
 amittebat animam ibidem.  
 Idque vel imprimis  
 cumulabat funus funere :  
 quippe etenim  
 contagia morbi avidi  
 cessabant nullo tempore  
 episci alios ex aliis ;

sur des corps,  
 cependant la race  
 des oiseaux et des bêtes-sauvages  
 ou s'élançait-en-fuyant au loin, [trante,  
 pour-qu'elle évitât *cette* odeur péné-  
 ou, quand elle avait goûté *de ces corps*,  
 elle languissait par une mort immi-  
 Ni cependant en-général [nente.  
 dans ces soleils-là (dans ces jours-là)  
 aucun oiseau ne paraissait guère,  
 ni les espèces des bêtes-sauvages tristes  
 ne sortaient des forêts ;  
 la plupart languissaient par la maladie,  
 et mouraient :  
 parmi les premiers (surtout)  
 la troupe fidèle des chiens,  
 étendue dans toutes les routes,  
 déposait (exhalait) péniblement *son* âme.  
 La force de-la-maladie en effet  
 arrachait la vie des membres. [gnées  
 Les funérailles solitaires non-accompa-  
 s'empressaient d'être enlevées.  
 Ni un moyen certain  
 d'un remède commun n'était donné ;  
 car *ce* qui avait donné à l'un [bouche  
*qu'il leur* fût possible de rouler dans la  
 les souffles vitaux de l'air,  
 et de contempler les espaces du ciel,  
 cela était à perte aux autres,  
 et *leur* préparait la mort.

Cela seul (par-dessus tout)  
 était déplorable  
 et fort affligeant  
 dans ces choses-ci,  
*c'est* que dès que chacun  
 voyait soi-même pris par la maladie,  
 comme s'il était condamné à mort,  
 manquant de courage,  
 il gisait avec un cœur triste, [mort),  
 ayant-les-yeux-sur les funérailles (la  
 perdait la vie à-la-même-place.  
 Et cela même par-dessus-tout  
 accumulait funéraille sur funéraille :  
 à savoir en effet  
 les contagions de la maladie avide  
 ne cessaient en aucun temps  
 d'atteindre les uns à-la-suite des autres ;

Nam <sup>1</sup> quicumque suos fugitabant visere ad ægros,  
 Vitaï nimium cupidi, mortisque timentes,  
 Pœnibat <sup>2</sup> paulo post turpi morte malaque  
 Desertos, opis expertes, incuria <sup>3</sup> mactans,  
 Lanigeras tanquam pecudes et buccera sæcla.  
 Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,  
 Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,  
 Blanda que lassorum vox, mixta voce querellæ.  
 Optimus hoc leti genus ergo quisque subibat.  
 Inque aliis alium populum sepelire suorum  
 Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.  
 Inde bonam partem <sup>4</sup> in lectum mærore dabantur.  
 Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus  
 Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.  
 Præterea, jam pastor et armentarius omnis,  
 Et robustus item curvi moderator aratri,  
 Languebat, penitusque casa contrusa jacebant  
 Corpora, paupertate et morbo dedita morti.  
 Exanimis pueris super exanimata parentum

amour excessif de la vie et par crainte de la mort, évitaient la vue de leurs parents malades, périssaient bientôt, victimes de la même indifférence, abandonnés de tout le monde et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Ceux au contraire, qui ne craignaient point de s'exposer, succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient à braver. C'était là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli tous leurs parents les uns après les autres, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait, dans ces temps de désastre, que des morts, ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient.

Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue, étaient aussi frappés; la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté, jointe à la maladie, rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les

nam quicumque fugitabant car tous-ceux-qui évitaient  
 visere ad suos ægros, d'aller-voir vers leurs *parents* malades,  
 nimium cupidi vitæ, trop amoureux de la vie,  
 timentesque mortis, et craignant *trop* la mort,  
 incuria mactans l'indifférence *des autres les* immolant  
 pœnibat paulo post punissait peu après  
 morte turpi malaque par une mort hideuse et affreuse  
 desertos, *eux* abandonnés,  
 expertes opis, dénués de secours, [laine  
 tanquam pecudes lanigeras comme les animaux qui-portent-la-  
 et sæcla buccera. et les espèces cornues. [malades,  
 Qui autem fuerant præsto, Mais *ceux* qui avaient été auprès *des*  
 ibant contagibus, s'en allaient (périssaient) par les effets-  
 atque labore, et-par la fatigue, [du-contact,  
 quem pudor, que le sentiment-de-l'honneur,  
 voxque blanda lassorum, et la voix caressante des malades,  
 voce mixta querellæ, la voix étant mêlée à la plainte,  
 cogebat tum obire. *les* forçait alors à affronter.  
 Ergo quisque optimus Donc chaque *homme* très-bon  
 sabibat hoc genus leti. endurait ce genre de mort.  
 Certantesque sepelire Et s'empressant d'ensevelir  
 populum suorum la foule de leurs *parents*  
 alium l'une (les uns)  
 in aliis, sur les autres (après les autres),  
 redibant ils retournaient *chez eux*  
 lassu lacrymis luctuque. fatigués par les larmes et par le deuil.  
 Inde dabantur in lectum De-là ils étaient donnés (mis) au lit  
 bonam partem *en* bonne (en grande) partie  
 mærore. par le chagrin.  
 Nec quisquam poterat Ni quelqu'un ne pouvait  
 reperiri, être trouvé,  
 quem neque morbus, que ni la maladie,  
 nec mors, nec luctus ni la mort, ni le deuil  
 tentaret tempore tali. n'éprouvât dans une conjoncture telle  
 Præterea, jam pastor, En outre, déjà le berger,  
 et omnis armentarius, et tout pâtre-de-gros-bétail,  
 et item robustus moderator et de même le robuste conducteur  
 aratri curvi, de la charrue recourbée,  
 languebat, languissait,  
 corporaque jacebant et les corps gisaient  
 contrusa jetés-pêle-mêle  
 penitus casa, au-fond dans la cabane,  
 dedita morti livrés à la mort  
 paupertate et morbo. par la pauvreté et la maladie.  
 Nonnumquam posses videre Quelquefois tu aurais pu voir  
 corpora exanimata les corps inanimés  
 parentum des parents

Corpora nonnumquam posses, retroque videre  
 Matribus et patribus natos super edere vitam.  
 Nec minimam partem ex agris is mæror in urbem  
 Confluxit, languens quem contulit agricolarum <sup>1</sup>  
 Copia, conveniens ex omni morbida parte;  
 Omnia complebant loca tectaque; quo magis æstu  
 Confertos ita acervatim mors accumulabat.  
 Multa siti protracta viam per proque voluta <sup>2</sup>  
 Corpora Silanos ad aquarum <sup>3</sup> strata jacebant,  
 Interclusa anima nimia ab dulcedine aquarum;  
 Multaque per populi passim loca prompta viasque  
 Languida semanimo cum corpore membra videres,  
 Horrida pædore, et pannis cooperta, perire  
 Corporis inluvie; pelli super ossibus una,  
 Ulceribus tætris prope jam sordique <sup>4</sup> sepulta.

Omnia denique sancta Deum delubra replebat  
 Corporibus mors exanimis, onerataque passim  
 Cuncta cadaveribus Cælestum templa manebant,  
 Hospitibus loca quæ complebant ædituentes.  
 Nec jam religio Divum, nec numina magni

enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis; et ainsi entassés au milieu de l'été, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'eau qu'ils avaient bue trop avidement. Les lieux publics, les chemins étaient couverts de corps languissants, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

Enfin la mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints avaient accumulé tous les étrangers; on ne s'embarrassait plus guère de la religion et de la Divi-

super pueris exanimis,  
 retroque  
 natos edere vitam  
 super matribus et patribus.  
 Is mæror confluit  
 ex agris in urbem  
 nec minimam partem,  
 quem copia languens  
 agricolarum,  
 conveniens morbida  
 ex omni parte,  
 contulit ;  
 complebant omnia loca  
 tectaque ;  
 quo mors  
 accumulabat magis  
 catervatim  
 eos ita confertos æstu.  
 Multa corpora  
 protracta siti per viam,  
 provolutaque  
 ad Silanos aquarum  
 jacebant strata,  
 anima interclusa [rum ;  
 ab dulcedine nimia aqua-  
 videresque passim  
 per loca populi viasque  
 multa membra prompta  
 languida,  
 cum corpore semanimo ;  
 horrida pædore,  
 et cooperta pannis,  
 perire inlucie corporis ;  
 una pelli super ossibus,  
 jam prope sepulta  
 ulceribus tætris sordique.  
 Denique mors repletat  
 corporibus exanimis  
 omnia delubra sancta Deum,  
 cunctaque templa Cælestum  
 manebant onerata passim  
 cadaveribus,  
 quæ loca ædituentes  
 complerant hospitibus.  
 Enim nec religio Divum,  
 nec numina  
 jam pendebantur magni ;

sur les enfants inanimés,  
 et tu aurais pu voir au-contre [vie  
 les enfants pousser-dehors (rendre) la  
 sur les mères et les pères.  
 Cette maladie afflua  
 des champs dans la ville  
 non quant à la très-petite partie,  
 laquelle maladie la foule languissante  
 des laboureurs,  
 se réunissant malade  
 de toute part,  
 apporta ;  
 ils remplissaient tous les lieux  
 et tous les endroits couverts ;  
 à-cause-de-quoi la mort  
 accumulait davantage  
 par-monceaux [l'été].  
 eux ainsi pressés dans la chaleur (de  
 Beaucoup de corps  
 poussés par la soif le-long-de la route,  
 et roulés  
 devant les Silènes des eaux  
 gisaient étendus,  
 la respiration étant arrêtée  
 par-suite-de l'attrait excessif des eaux ;  
 et tu aurais vu ça-et-là [routes  
 par les lieux du peuple (publics) et les  
 beaucoup de membres mis-au-grand-  
 languissants, [jour  
 avec un corps étant presque-inanimé,  
 horribles de saleté,  
 et couverts de haillons,  
 périr par la malpropreté du corps ;  
 une seule peau (rien que la peau) sur les  
 déjà presque ensevelie [os,  
 par les ulcères repoussants et par l'or-  
 Enfin la mort avait rempli [dure.  
 de corps inanimés  
 tous les sanctuaires saints des dieux,  
 et tous les temples des habitants-du-  
 restaient chargés ça-et-là, [ciel  
 de cadavres,  
 lesquels lieux les gardiens-des-temples  
 avaient remplis d'hôtes. [dieux,  
 En effet ni la crainte religieuse des  
 ni leurs volontés [grand poids ;  
 n'étaient plus pesées comme étant d'un

Pendebantur enim : præsens dolor exsuperabat.  
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,  
Quo pius hic populus semper consuerat humari :  
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus  
Quisque suum pro re præsentî mæstus humabat.  
Multaque res subita et paupertas horrida suasit ;  
Namque suos consanguineos aliena rogorum <sup>1</sup>  
Insuper extracta ingenti clamore locabant,  
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe  
Rixantes potius, quam corpora desererentur <sup>2</sup>.

nité ; la douleur était le sentiment qui dominait. Les cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout ; et, au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait les siens comme il pouvait. Les nécessités soudaines du moment et la pauvreté inspiraient même bien des actes odieux. Il y en eut qui placèrent à grands cris, sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner les cadavres qui leur étaient chers.

dolor præsens  
 exsuperabat.  
 Nec ille mos sepulturæ,  
 quo hic populus pius  
 consuerat semper  
 humari,  
 remanebat in urbe;  
 perturbatus enim totus  
 trepidabat,  
 et unusquisque mæstus  
 humabat suum  
 pro re præsentî.  
 Resque subita  
 paupertasque  
 suasit multa horrida;  
 namque locabant  
 ingenti clamore  
 suos consanguineos  
 insuper aliena rogorum  
 extracta;  
 subdebantque faces,  
 rixantes sæpe  
 cum multo sanguine,  
 potius quam corpora  
 desererentur.

la douleur présente  
 l'emportait.  
 Ni ce mode de sépulture,  
 par lequel ce peuple pieux  
 avait eu toujours coutume  
 d'être inhumé,  
 ne restait dans la ville ;  
 le peuple troublé en effet tout-entier  
 s'agitait-en-désordre,  
 et chacun affligé  
 inhumait le sien (parent)  
 selon ses moyens présents.  
 Et la nécessité subite  
 et la pauvreté  
 conseilla beaucoup de choses horribles ;  
 car ils plaçaient  
 avec un grand cri  
 leurs parents [des bûchers étrangers)  
 sur des étrangers d'entre les bûchers (sur  
 qu'ils trouvaient dressés ;  
 et ils plaçaient-dessous des torches,  
 se battant souvent  
 avec beaucoup de sang,  
 plutôt que les corps des leurs  
 fussent abandonnés par eux.

# NOTES

## DU SIXIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

---

### I

Page 258 : 1. *Legesque rogarunt*, expression toute romaine, parce qu'à Rome, le magistrat priait le peuple (*rogabat populum*) de voter la loi proposée.

— 2. *Virum*, Épicure.

Page 260 : 1. *Querelis*, les plaintes, c'est-à-dire, les soucis qui en sont la cause.

2. *Vas*, c'est-à-dire, *animum*.

— 3. *Corrumper*, et trois vers plus loin *explerier*; formes archaïques d'infinitif passif, fréquentes chez Lucrèce.

— 4. *Conlata*, pour *collata*.

— 5. *Quod flueret*. Épicure ne peut nier la réalité des maux qui nous viennent de la nature même; mais il prétend qu'ils sont rares, disséminés dans la vie de l'homme, et en outre il croit avoir donné le moyen de les combattre efficacement.

— 6. *Quibus e portis*, métaphore empruntée à l'art de la guerre; mot à mot : par quelles portes l'homme peut exécuter une sortie contre chacun de ces maux.

Page 262 : 1. *Vincendi spes*, l'espérance de vaincre l'ignorance et la superstition.

Voyez encore un passage sur les bruits différents que produit la foudre (106-130); et un autre sur la puissance de la foudre (218-237).

### II

Page 264 : 1. *Promissis*, la promesse qu'a faite Lucrèce d'expliquer ce phénomène.

— 2. *Formidinis ora*. La Terreur est personnifiée. Ses traits effrayants semblent menacer du haut du ciel les malheureux humains.

Page 266 : 1. *Tempestatem altam*. Les nuages qui recèlent la tempête sont accumulés à une grande profondeur.

— 2. *Expressit*, non pas, en a fait jaillir, mais en a tiré, leur a emprunté. Il ne s'agit pas encore des coups de la foudre, mais du vent, qui, tout en poussant et roulant les nuées, s'imprègne d'une partie des molécules ignées qu'elles contiennent, et, suivant l'expression scientifique moderne, s'électrise.

— 3. *Insinuatus.... in arto*. Un tourbillon formé par le vent, et chargé de principes ignés, s'introduit profondément dans la masse nuageuse et y est animé d'un rapide mouvement de rotation.

— 4. *Calidis ...intus*. Cet espace où se meut le tourbillon est comme l'ardente fournaise où s'aiguisent les traits de la foudre.

Page 268 : 1. *Inde ubi .... incessit*. Une fois que le tourbillon s'est échauffé par une des deux causes qui viennent d'être indiquées.

Voyez encore le passage où Lucrèce explique, d'après son système, pourquoi les orages sont plus fréquents dans l'été et dans l'automne que dans les autres saisons (356-378).

### III

Page 270 : 1. *Nulla sibi... conscius in re*. Avec *consciis* le génitif est plus fréquent que l'ablatif.

— 2. *Patris telum*. Jupiter était spécialement le dieu à qui il appartenait de lancer la foudre, d'où cette expression qui n'est ici qu'une périphrase de *fulmen*.

— 3. *Præterea*. Dilemme : de deux choses l'une : ou Jupiter veut que nous puissions nous dérober aux coups de la foudre, et alors pourquoi ne se meut-elle pas lentement afin que nous ayons le temps de l'éviter ? Ou bien il ne le veut pas, et alors à quoi sert cet avertissement que nous donnent, à l'approche du danger, les grondements lointains du tonnerre ?

— 4. *Ex illa parte*, du côté où il va lancer la foudre.

Voyez encore la description des trombes (421-450), les hypothèses du poète, pour expliquer les tremblements de terre (535-565), les causes qui empêchent l'Océan de s'accroître (606-637), et enfin la comparaison des éruptions volcaniques avec la fièvre qui dévore le corps humain (654-675).

## IV

Page 274 : 1. *Agitando*, gérondif employé dans le sens passif. On trouve de même dans Virgile : *Cantando rumpitur anguis*. *Églogue VIII*, 71. *Quis talia fando...* *Temperet à lacrymis*. *Énéide II*, 5, 6, et *Fando aliquid si forte tuas pervenit ad aures*. *Énéide II*, 81.

— 2. *Percaluit*. Nous avons déjà vu dans la théorie de la foudre que, selon Lucrèce, l'air s'échauffe par un mouvement rapide, échauffe en même temps tout ce qui l'entoure, et en dégage des principes ignés.

— 3. *Rectis faucibus*, par ceux des conduits souterrains qui remontent verticalement vers l'orifice du volcan.

— 4. *Ne dubites...* comme si la pesanteur même des pierres lancées par le volcan attestait que la puissance seule du vent a pu les projeter.

— 5. *Parti*, ablatif archaïque pour *parte*. Les pentes de l'Etna descendent en effet jusqu'à la mer, et forment une très-grande étendue de rivage.

— 6. *Arenæ nimbos*. C'est la présence de ces sables dans les matières rejetées par l'éruption, qui faisait supposer à Lucrèce que les cavernes de la montagne devaient communiquer avec la mer.

— 7. *Crateres*, mot emprunté aux Grecs et qui signifie coupe. Le cratère d'un volcan a en effet quelque similitude avec une vaste coupe.

## V

Page 276 : 1. *Sæpe*. Le phénomène de l'inondation est absolument régulier ; mais il arrive parfois que la crue est plus faible, et insuffisante à couvrir la totalité des terres cultivées.

— 2. *Aquilones*, les vents du nord-est qui, soufflant en sens contraire du courant du Nil, l'arrêteraient ou le gêneraient.

— 3. *Etesiaæ*. Ce mot vient du grec ἔτος, année, parce que ces vents se font sentir chaque année à la même époque. La direction de ces vents sur les côtes d'Égypte est du nord au sud.

— 4. *Dubio procul*. Il n'est pas douteux en effet que les vents étésiens ne soufflent dans un sens opposé au courant du Nil ; mais il est contestable qu'ils puissent exercer quelque action sur la crue du fleuve.

-- 5. *Parti*, ablatif archaïque pour *parte*.

— 6. *Intus*, à l'intérieur des canaux qui forment les embouchures du Nil.

— 7. *Pluvix*. Cette troisième hypothèse est celle qu'admet la science moderne, en se fondant sur les observations des voyageurs contemporains.

Page 278 : 1. *Nubila....omnia*. Toutes les vapeurs chassées par les vents étésiens doivent en effet s'amasser contre les parois des hautes montagnes qui forment le bassin du Nil, et s'y résoudre en pluies. On a de plus à peu près établi que le Nil est l'unique déversoir des lacs immenses où s'accumulent les eaux d'une grande partie de l'Afrique centrale.

— 2. *In eas partes*, dans ces contrées voisines du Nil.

— 3. *Æthiopum*, c'est-à-dire les races noires qui avoisinent l'équateur.

— 4. *Ningues*, forme archaïque pour *nives*.

— 5. *Sol omnia lustrans*. Il est vrai, au rapport des voyageurs modernes, que certains sommets de l'Afrique centrale sont couverts de neiges; mais la température étant sensiblement régulière dans les pays intertropicaux, la neige ne se montre guère qu'à une hauteur où elle est éternelle.

Voyez encore une belle description des lieux appelés *Avernes* (737-765), un passage curieux sur l'influence de certaines vapeurs (782-816), un autre sur les propriétés merveilleuses d'une source (878-898), enfin l'explication que le poète donne de la puissance de l'aimant (907-917, 1040-1086).

## VI.

Page 278 : 1. *Extrinsecus*, du dehors, d'autres régions. Ces maladies sont amenées par les vents qui répandent dans l'atmosphère les germes morbides dont ils sont chargés.

Page 280 : 1. *Putrorem*. La terre imprégnée, à l'excès d'humidité, se putréfie.

— 2. *Ponto*. Le royaume de Pont représente le nord-est, et *Gadibus*, le détroit de Gadès, le sud-ouest, comme la Bretagne représente le nord-ouest, et l'Égypte le sud-est.

— 3. *Atque usque ad nigra....* La différence de climat devient en-

core plus marquée, si l'on pénètre jusque dans les régions qu'habitent les peuples nègres.

— 4. *Elephas morbus*, l'éléphantiasis, lèpre d'une espèce particulière, ainsi appelée du mot grec ἑλέφας, parce que chez ceux qui en sont atteints la peau prend la couleur et la rudesse de celle de l'éléphant.

— 5. *Neque præterea usquam*. A une époque postérieure à Lucrèce, cette horrible maladie sortant de son foyer primitif se répandit jusqu'en Italie.

— 6. *Gressus*, l'effet pour la cause, c'est l'équivalent de *pedes*.

Page 282 : 1. *Cæli amictum*, c'est-à-dire *cælum quo amicti sumus*. L'air, en effet, nous enveloppe de toutes parts comme ferait un manteau.

— 2. *Aliquid ...uti*, quelque principe, qui sans être vicié lui-même compromet notre santé, parce que nous n'y sommes pas habitués.

## VII.

Page 284 : 1. *Æstus*. Ce fléau, ainsi que va nous le décrire Lucrèce, était comme un feu dévorant, qui embrasait tout le corps du malade.

— 2. *Vastavitque vias*. Les routes devinrent désertes, parce que les habitants, vaincus par le mal, ou en redoutant l'atteinte, s'enfermaient dans leurs demeures, et ne se livraient plus à leurs occupations habituelles.

— 3. *Pandionis*. Pandion était un ancien roi d'Athènes.

— 4. *Principio*. Dans la description de la peste d'Athènes, Lucrèce a suivi de très-près Thucydide; beaucoup de détails sont presque littéralement traduits de l'historien par le poète. Cf. Thucydide, II, XLIV-LIV.

— 5. *Caput* Lucrèce énumère d'abord les signes avant-coureurs de la maladie pestilentielle. Il y en avait comme deux périodes : d'abord ces signes étaient presque exclusivement extérieurs ; les yeux, la langue, la gorge étaient atteints ; puis le mal descendait dans la poitrine, et alors se manifestaient des symptômes plus graves : une haleine empestée, un abattement général.

Page 286 : 1. *Sacer ignis*. Le feu sacré des anciens était une espèce d'érysipèle, souvent gangréneux.

Page 288 : 1. *Æquabat imbrem*, parce qu'une quantité d'eau, si grande qu'elle fût, ne pouvait calmer leur soif ardente.

— 2. *Quippe potentia*. Ce qui décourageait surtout les médecins, c'était cette insomnie.

— 3. *Multaque... dabantur*. Ici commence l'énumération des symptômes qui, dans cette troisième période de la maladie, annonçaient une mort prochaine. Lucrèce les a empruntés à Hippocrate.

Page 290 : 1. *Rictum*, nominatif archaïque pour *rictus*.

— 2. *Ulceribus... alvi*. Ce sont les causes qui prolongeaient la vie : le venin pestilentiel s'écoulait par ces deux voies, et les progrès du mal intérieur étaient aussi rendus plus lents ; grâce à cette purgation naturelle, le malade languissait alors plus longtemps, mais sans espoir.

— 3. *In nervos... ibat*. Le mal suivait alors un autre cours : il pénétrait dans toutes les parties de l'organisme, et s'attaquait à tous les ressorts de la vie.

— 4. *Manibus sine... pedibusque*. Ils en avaient déjà subi l'amputation.

Page 292 : 1. *Rapi... funera* ; transposition pour *homines certabant rapere funera*.

*Alii*, contraction archaïque pour *alii*.

— 3. *Vitales... in ore*. L'air, par le fait de la respiration, roule en effet dans la bouche, attiré, puis repoussé, comme les vagues sur les plages de la mer.

— 4. *Morti*, ablatif archaïque pour *morte*.

— 5. *Ibidem*. Ils n'avaient pas même le courage de changer de place, tant ils étaient abattus.

Page 294 : 1. *Nam*. La contagion ne pouvait être évitée ; car ceux mêmes qui fuyaient les malades étaient bientôt atteints.

— 2. *Pœnibat*, forme archaïque pour *punibat*.

— 3. *Incuria*. Ce mot est comme personnifié, d'où l'épithète *mac-tans*. L'indifférence publique était comme la prêtresse qui immolait le coupable.

— 4. *Bonam partem*, sous-entendu *secundum*.

Page 296 : 1. *Agriculturarum*. Ce n'était pas pour y trouver des secours que les habitants des campagnes, déjà atteints de la peste, s'é-